



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

MERCURE
DE FRANCE
DÉDIÉ AU ROI,
PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES

C O N T E N A N T

Le Journal Politique des principaux événemens de toutes les Cours ; les Pièces fugitives nouvelles en vers & en prose ; l'Annonce & l'Analyse des Ouvrages nouveaux ; les Inventions & Découvertes dans les Sciences & les Arts ; les Spectacles ; les Causes célèbres ; les Académies de Paris & des Provinces ; la Notice des Édits , Arrêts ; les Avis particuliers , &c. &c.

S A M E D I 4 A O U T 1781.



A P A R I S ,
Chez P A N C K O U C K E , Hôtel de Thou
rue des Poitevins.

Avec Approbation & Brevet du Roi.

T A B L E

Du mois de Juillet 1781.

P		<i>comparé avec le Monde Mo-</i>
<i>PIÈCES FUGITIVES.</i>		<i>derne ,</i> 76
<i>Vers à M. le Curé de Saint-</i>		<i>Traité des Evidions & de la</i>
<i>Sulpice ,</i>	3	<i>Garantie formelle ,</i> 82
<i>Le Ballet des Dindonneaux ,</i>	4	<i>L'Aveugle par amour ,</i> 108
<i>Conte ,</i>	4	<i>Description générale & parti-</i>
<i>Épître à mon Ami ,</i>	49	<i>culière de la France ,</i> 117
<i>Stances à M. de Larive ,</i>	52	<i>Histoire de la République des</i>
<i>Le Coucou & l'Alouette ,</i>	53	<i>Lettres & Arts en France ,</i>
<i>Épigramme ,</i>	54	124
<i>Les Boulevards de Province ,</i>		<i>Cours de Mathématiques ,</i> 130
<i>Épître ,</i>	97	<i>Réflexions impartiales sur les</i>
<i>Impromptu ,</i>	106	<i>progrès des Sciences ,</i> 132
<i>Vers à Mistriss B*** ,</i>	145	<i>Mémoires de la Société Royale</i>
<i>Le Petit Chien & sa Maîtresse ,</i>		<i>de Médecine ,</i> 150
<i>Fable ,</i>	146	<i>Panegyrique de S. Louis ,</i> 160
<i>Enigmes & Logogryphes ,</i>	8 ,	<i>Dictionnaire raisonné de Phy-</i>
	54 , 106 , 148	<i>sique ,</i> 173
NOUVELLES LITTÉR.		S P E C T A C L E S .
<i>Menzicoff. Tragédie ,</i>	10	<i>Comédie Françoisse ,</i> 83 , 136
<i>Voyage Pittoresque de Naples</i>		<i>Comédie Italienne ,</i> 86 , 178
<i>& de Sicile ,</i>	27	SCIENCES ET ARTS.
<i>Nouvelle Topographie ,</i>	35	<i>Observations sur l'événement</i>
<i>Lettres de M. de Voltaire à</i>		<i>du feu pendant le Spectacle ,</i>
<i>M. l'Abbé Moussinot ,</i>	38	<i>Académies ,</i> 90 , 144
<i>Oraisons Funèbres de l'Impé-</i>		<i>Variétés ,</i> 91 , 141
<i>ratrice Reine ,</i>	56	<i>Gravures ,</i> 46 , 143 , 190
<i>Amusemens du jour ,</i>	67	<i>Annonces Littéraires ,</i> 47 , 94 ,
<i>Le Nouveau Monde ,</i>	68	143 , 124
<i>Monde Primitif analysé &</i>		

A Paris, de l'Imprimerie de MICHEL LAMBERT ,
rue de la Harpe , près S. Côme , 1781.

MERCURE DE FRANCE.

SAMEDI 4 AOUT 1781.

PIÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

LES CAPRICES OU LA MER,

Fable.

VIENS sur mes flots unis, sur ce tapis si pur
Qu'émaillent à l'envi l'or, l'argent & l'azur ;
Viens sur ta légère nacelle
Visiter mes brillans États ;
Les vents te prêteront leur aile,
Les zéphirs empressés épargneront tes bras.
Berger, quitte-moi ta fougère,
Ta houlette, ton chien, ton troupeau, tout le train
Qu'offrent-ils à tes yeux de si digne de plaire ?
Laisse-moi t'enrichir des trésors de mon sein.
Crois-en ce doux souris ; tranquille en ta carrière,
Je me charge de ton destin.
Ainsi parloit d'un air serein,

A ij

La Mer au jeune Arhis , assis sur son rivage.
 Tu te réponds de moi , dit le Berger sauvage ,
 Mais ta douceur en vain me caresse & m'engage ,
 Si personne , à ton tour , ne me répond de toi.

L'expérience me rend sage ,
 Et me pénètre encor d'un salutaire effroi ;
 Trop souvent , & mon cœur frémit à cette image ,
 De ces bords où je suis , j'ai vu les sombres flots ,

En proie aux fureurs de l'orage ,
 Engloutir à la fois rochers & Matelots ,

Et le Pilote & l'Équipage :
 Et leurs tristes débris épars sur ce rivage
 Me démontrant la foi qu'on doit à tes propos ,
 M'ont appris à chérir les charmes du repos.

ÉGALITÉ de mœurs , douceur , vertus chéries ,
 Vous charmez les mortels , vous enchantez les Dieux !

Mais , ô d'un cœur capricieux
 Funeste accès ! faut-il que tu maries
 L'affreux tartare avec les cieux ?
 J'ai vu mainte Beauté changer ses blonds cheveux
 Contre les serpens des furies.

(Par M. J. de L. Y. C. de St. J. m. Ch.)



*SAINT-MÉRICE ET CAMILLE,**Anecdote.*

SAINTE-MÉRICE avoit du goût pour les voyages. Il visita, ou du moins il courut bien des pays ; car il voyageoit en François. Il finit ses courses par l'Italie. Là, plus jaloux de s'amuser que de s'instruire, les monumens des vieux Romains l'occupoient bien moins que les charmes des jeunes Romaines ; il passoit beaucoup moins de temps à consulter les Savans & les Artistes, qu'à gagner des duègnes sévères & à tromper de vieux jaloux ; enfin, ses mémoires sur ses voyages se réduisoient à peu-près à la liste de ses bonnes fortunes.

Son cœur, qui voyageoit beaucoup plus souvent que lui, parut enfin se fixer. On a beau ne chercher que des conquêtes, on finit par se laisser conquérir ; arrive le moment d'aimer ; & l'Amour finit le règne de la fauité comme de la coquetterie. C'est à Camille qu'il étoit réservé de subjuguer Saint-Mérice. Camille avoit à peine quinze ans ; mais dans le pays où elle étoit née, la Nature n'aime pas à perdre du temps : on y aime le plus tôt & le plus tard possible. Dans ces climats, moins propres à la coquetterie, une jeune personne y sent l'amour avant le projet de l'inspirer.

Camille étoit une brune des plus piquantes. Sa taille étoit médiocre, mais des mieux faites. J'ignore si elle descendoit de cette fameuse Italienne nommée Camille, qui couroit sur les épis sans les courber; mais il semble qu'elle auroit pu en faire autant, tant elle étoit svelte & légère. De grandes paupières noires s'abaissoient de temps en temps sur les plus beaux yeux du monde, comme pour en tempérer l'éclat; sa bouche, qui n'étoit un peu grande que pour laisser mieux voir les plus belles dents possibles, étoit fraîche, amoureuse, & rien ne pourroit exprimer le sourire qui en sortoit. Enfin toute la personne de Camille formoit un de ces ensemble qu'on n'admire pas, mais qui enflamment d'abord.

C'est dans une Église que Saint-Mérice la vit pour la première fois. Les agréables à Rome vont dans les Églises, comme ceux de Paris vont à l'Opéra. Après l'y avoir vue une fois, il ne faut pas demander s'il y revint. La vue de cette belle avoit allumé ses sens, comme à l'ordinaire; mais ce qui arrivoit alors pour la première fois, le charme avoit passé jusqu'à son cœur. Il fit parler ses yeux, qu'on entendit à merveille. Dans cette contrée, où les surveillans & les jaloux empêchent ou abrègent si fort les conversations amoureuses, le langage des yeux est bien perfectionné. Un coup-d'œil propose le cœur, la main, la fortune; un coup-d'œil accepte & indique presque les moyens de

réussir. On y fait mieux : le temps des épreuves que la beauté impose aux amans est fort limité ; les préliminaires n'y traînent jamais en longueur ; & comme la difficulté de s'entretenir est-là plus grande qu'ailleurs , une belle veut bien travailler elle-même à surmonter les obstacles. Par-tout où l'Amour est esclave , il est aussi plus comparissant ; & il vaut encore mieux qu'une belle fasse les avances que si personne ne les faisoit.

Ce code galant étoit déjà familier à Saint-Mérice. Il savoit que souvent , en sortant d'un lieu public , vos yeux avoient à peine dit j'aime , qu'un message amoureux venoit vous annoncer que vous aviez plu. C'est ce qui lui arriva justement la seconde fois qu'il eut parlé des yeux à Camille. Dès qu'il fut qu'il pouvoit oser , les concerts nocturnes , les déguisemens , les escalades , il épuisa tout l'arsenal amoureux , & ce ne fut pas en vain. Camille vivoit dans l'esclavage le plus rigoureux ; double raison pour s'en affranchir. Enfin , malgré tous les obstacles , les persécutions , les grilles , les verroux , nos deux amans parvinrent à se donner l'anneau ; c'est un usage introduit chez les peuples Italiques , qui en donnant aux parens le droit de refuser leur consentement à leurs filles , donnent à celles-ci la faculté de s'en passer.

Saint-Mérice & Camille , devenus époux , résolurent de quitter un pays où ils ne pouvoient s'aimer librement ; & ils se décidèrent

A iv

à venir en France. Ils arrangent tout pour leur départ ; & voilà nos deux époux qui s'acheminent vers Paris. Avant de les montrer sur ce nouveau théâtre , j'ai besoin de réclamer la confiance de mes Lecteurs, qui seront tentés de trouver romanesques & fabuleux les détails que je vais leur raconter. Pour conserver de la vraisemblance aux amours de Camille, j'ai besoin d'avertir que les mœurs Italiennes ne ressemblerent nullement aux usages Parisiens. Qu'en Italie l'amour est toujours plus éloigné de l'indulgence que de la tyrannie ; qu'il y est moins esclave des bienséances ; & que si l'on peut dire qu'à Paris on aime mieux, il faut confesser aussi qu'en Italie on aime davantage.

Mais cette liberté que Saint-Mérice & Camille étoient venus chercher en France, ils ne devoient pas si-tôt en jouir. La fortune de Saint-Mérice dépendoit d'un vieux oncle qui jouissoit à Paris d'une très-grande fortune. Son nom étoit Saint-Géran. Il aimoit son neveu ; mais il étoit impérieux & opiniâtre ; & s'il avoit su que Saint-Mérice se fût marié sans son aveu, il n'auroit pas manqué de le déshériter. Ce dernier le connoissoit trop pour en courir le risque. Aussi en arrivant à Paris, il prit toutes les précautions imaginables pour lui dérober cet important secret. Mais la jalouse Camille n'étoit pas d'humeur de se séparer de Saint-Mérice. Il fallut choisir un appartement assez spacieux & assez commode pour pou-

voir y loger Camille, & avoir l'air d'y vivre en garçon. Cette co-habitation faisoit grand plaisir à Camille, mais elle ne suffisoit point pour guérir ses inquiétudes amoureuses. Saint-Mérice étoit obligé de sortir, & elle ne pouvoit l'accompagner. Cette gêne la mettoit au supplice. Enfin, elle n'a point de repos qu'elle n'ait imaginé un moyen pour suivre par-tout ce qu'elle aime. Ce moyen, Mesdames, n'est pas facile à deviner; & quand vous l'auriez trouvé, avec le desir d'en faire usage, je doute que vous eussiez pu vous y résoudre. C'est ici, encore une fois, que j'ai besoin de dire à mes Lecteurs que je peins des mœurs étrangères.

Un soir que Saint-Mérice étoit rentré de bonne heure, ce qui lui arrivoit souvent pour éviter des reproches, Camille le prit par la main, & le regardant tendrement : Mon ami, lui dit-elle, j'eusse été trop heureuse si, avec le bonheur de posséder ton amour, j'avois eu la liberté d'en jouir publiquement. La fortune, ton intérêt s'y opposent; il faut bien que mon cœur y renonce. Mais quand tu es forcé d'aller te montrer dans la Ville, c'est malgré toi sans doute que tu me quittes. Tu dois donc pardonner si j'ai rêvé au moyen de guérir mes ennuis (elle n'osa dire mes craintes); quelque étrange que ce moyen te paroisse, j'espère, ô mon tendre ami, que tu voudras bien y souscrire; il m'est inspiré par l'amour (elle pouvoit ajouter, & par la jalousie).

A v

Saint-Mérice alors la pria de s'expliquer, & Camille continua ainsi : Quand tu sors, mon ami, un domestique suit tes pas. Tandis que je pleure ici ton absence, ce domestique t'accompagne par tout ; il te voit, t'entend, tu lui parles quelquefois... Son bonheur me fait envie. Saint Mérice, j'en jouirois, si tu voulois... Personne ne me connoît ici... laisse-moi prendre ses habits : que je puisse t'accompagner en tout lieu. Je te serai par-tout ailleurs un serviteur aussi obéissant que je te suis ici maîtresse & épouse fidelle.

Qu'on se représente la surprise de Saint-Mérice. Quoiqu'il fut touché de cette nouvelle preuve d'amour, il représenta à Camille les dangers d'un projet aussi hasardeux ; mais elle lui jura si fort que sa bouche ni ses yeux ne le trahiroient jamais, lui parla si tendrement, & lui fit tant de caresses ! elle employa jusqu'aux larmes ; car elle ne desiroit rien foiblement. Enfin Saint-Mérice fut obligé de céder, & de donner les mains à ce bizarre projet. Ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'il y consentit. Sans doute il avoit de la répugnance à faire son valet de sa maîtresse & de sa femme ; mais peut être aussi étoit-il un peu fâché d'en faire un espion de sa conduite. Saint Mérice étoit amoureux ; mais il étoit François, il aimoit sa liberté, & plus d'une fois il s'étoit plaint de la jalousie de Camille, quoiqu'il fût charmé de son amour.

Quoi qu'il en soit, son projet ne fut pas plutôt adopté, qu'il fallut s'occuper de l'exécution. On lui fait bien vite un habit, & voilà Camille en Jocquai. O comme elle fut enchantée de sa métamorphose, la première fois qu'elle sortit avec Saint-Mérice ! on se doute bien qu'il avoit soin d'adoucir son service autant qu'il étoit possible, mais on eût dit que Camille avoit suivi un Maître toute sa vie. Cependant ce plaisir étoit souvent empoisonné. Elle servoit St-Mérice à table ; & si elle étoit attentive à tous ses besoins, elle ne l'étoit pas moins à ses propos, à ses réponses, à ses regards même & à ceux qu'on lui adressoit. Quoique Saint-Mérice s'observât, la jalousie de Camille étoit si inquiète qu'il falloit bien peu de chose pour l'alarmer. Souvent même on s'apercevoit de son humeur, quoiqu'on fût loin d'en soupçonner la cause.

L'amoureux Jocquai ne négligeoit rien qui eût rapport à son service ; il n'oublioit pas le moindre détail ; il donnoit même des soins à ceux qui étoient assis auprès de son Maître, sur-tout si c'étoit un homme ou quelque vieille femme. Mais malheur à la jeune ou jolie personne qui, placée à côté de Saint-Mérice, se seroit permis quelque agacerie ! Elle auroit bien pu mourir ou de faim ou de soif, que le jaloux serviteur ne lui auroit offert ni un morceau de pain ni un verre d'eau.

Rien n'humilioit Camille. Saint-Mérice

A vj

auoit voulu l'empêcher au moins de monter derrière la voiture ; mais Camille avoit voulu s'y soumettre , & avoit supplié St-Mérice de ne pas s'y opposer. Comme c'étoit pour elle une occasion de lui donner la main , soit pour monter , soit pour descendre , c'étoit , disoit-elle , un plaisir dont elle espéroit qu'on ne voudroit pas la priver. C'est ainsi qu'elle savoit si bien motiver ses volontés , qu'il falloit les adopter comme des loix aussi justes que raisonnables.

Un souper qui n'avoit pas fait plaisir à Camille , faillit occasionner un éclat. Elle avoit vu ou cru voir une jeune veuve adresser de tendres regards à Saint-Mérice , qui y répondoit par un sourire gracieux ; & après le souper , Saint-Mérice dit à son Jocquai de se retirer , parce que de la soirée il n'avoit plus besoin de lui. Cet ordre , joint aux soupçons qu'elle avoit déjà , confirma Camille dans l'idée que Saint-Mérice craignoit un témoin importun. Son imagination fit du chemin. Elle exagéra , interpréta tout ce qu'elle avoit vu ou entendu , & elle conclut que la veuve & Saint-Mérice étoient d'intelligence pour la tromper. La tête de Camille s'enflamme ; elle n'est plus la maîtresse de ses transports jaloux , & elle se propose , pour confondre son infidèle , d'exécuter un projet qu'elle seule pouvoit concevoir. Au lieu de rentrer aussitôt , elle attendit dans la rue le moment du départ. Quelque tems après elle vit arriver un fiacre vuide qui pouvoit fort bien

être pour la veuve, car elle n'avoit pas de voiture. Elle n'examine plus rien; elle veut les suivre; car elle ne doute point que Saint-Mérice ne reconduise sa nouvelle conquête. Mais il fait clair de lune; elle craint d'être reconnue. Son parti est pris, quel qu'en soit le danger. L'énergie des passions centuple les forces du corps; par elles on vient à bout de tout, parce qu'on ne redoute rien. On a vu que Camille étoit ferme & hardie dans ses résolutions. En voici une nouvelle preuve qui ne le cède point aux premières. Elle aborde le cocher, le gagne à force d'argent, s'affuble d'une large redingote qu'il avoit, & monte sur son siège pour mener elle-même la voiture. Un moment après descend en effet Saint-Mérice; mais la personne qu'il reconduit n'est pas la jeune veuve si formidable; c'est une vieille, très-vieille femme, incapable de donner de la jalousie même à Camille. Celle-ci sentit alors qu'elle avoit fait une étourderie; mais il n'étoit plus temps de reculer. Elle prit les rênes en main, & s'achemina vers la rue qu'on venoit de lui indiquer. Ce ne fut pas sans peine qu'elle y arriva. Elle regarda comme fort mal employé l'argent qu'elle venoit de donner; & elle se promit bien de ne jamais conclure aucun marché avec un Cocher de fiacre, avant de savoir à coup sûr quelle femme il doit mener.

La course finie, tandis que Saint-Mérice donnoit la main à sa Dame jusqu'à son ap-

partement, Camille se mit à rendre au Cocher, qui avoit toujours suivi sa voiture, & sa redingote & son siège. Mais Saint-Mérice perdit si peu de temps pour remettre la vieille Dame chez elle, qu'il arriva juste au moment où Camille & le Cocher changeoient d'habit. Il s'approcha pour éclaircir cette aventure; & il reconnut Camille qui, ne pouvant se tirer d'affaire autrement, & voulant éviter un éclaircissement très-peu nécessaire, se hâta de lui dire qu'elle lui raconteroit tout.

Quand ils furent de retour chez eux, Camille avoua tout en effet. Mais avec quelle tendresse elle demanda pardon de son extravagance! c'est ainsi qu'elle qualifioit elle-même cette lubie. Telle étoit Camille: si ses soupçons tyrannisoient son amant, comme son cœur savoit le rendre heureux! Ses transports amoureux effaçoient bien les torts de sa jalousie. Enfin, Saint-Mérice, qui aimoit toujours sa Camille, lui faisoit de justes reproches; mais il convenoit qu'il n'avoit jamais été ni si tourmenté ni si heureux. Cependant il lui représenta les dangers d'une jalousie aussi effrénée, & Camille lui promit d'être plus raisonnable.

A la fin le vieux oncle mourut. St-Mérice devenu riche & indépendant renouvela, avoua publiquement son mariage; & Camille n'ayant plus rien à désirer, pouvant suivre par-tout son époux, se crut guérie de ses terreurs. Mais c'étoit un feu qui couvoit

sous la cendre, & qui fut encore sujet à plus d'une explosion. Cependant Saint-Mérice la prêcha tant, elle eut d'ailleurs, dans son nouveau genre de vie, tant de sujets de distractions, que sa jalousie devint moins bruyante. Elle forma des liaisons d'amitié; elle vit les Spectacles, courut les bals; d'ailleurs, l'habitude de voir le monde & de vivre à Paris, lui fit regarder comme un devoir sacré ce qu'on appelle politesse. Elle s'asservit aux bienséances, & garda à Saint-Mérice un amour plus confiant. Mais l'amour, est-ce bien-là le mot que je devois employer? Est-ce bien la raison qui changea le cœur de Camille? Hélas! je dois avouer que non. Elle laissa sortir, il est vrai, Saint-Mérice sur sa bonne-foi; elle reçut à sa table des femmes charmantes sans témoigner les moindres alarmes; les longues absences, même nocturnes, de Saint-Mérice, ne lui arrachoient plus aucun reproche; elle lui permit d'être poli, galant même envers tout le monde; mais, puisqu'il faut le dire, elle cessa d'être jalouse de Saint-Mérice, parce qu'elle cessa de l'aimer: car on prétend qu'elle forma de son côté plusieurs intrigues galantes; qu'elle eut enfin ce qu'on nomme des goûts, des fantaisies: en un mot, si par l'habitude de vivre dans cette Capitale elle vint à bout de se guérir de sa jalousie, elle y perdit aussi son amour, plusieurs vertus.... & c'est ainsi qu'on se corrige à Paris.

*Explication de l'Énigme & du Logogryphe
du Mercure précédent.*

LE mot de l'Énigme est *Perche*, pris dans ses différentes acceptions: *Perche* (le) Province de France; *Perche* (branche d'arbre), *Perche*, poisson, & *Perche*, mesure; ceux du Logogryphe sont: *Je vous aime*.

É N I G M E.

QU'EST ce grand parleur dont le rôle commode,
N'exigeant point de sens, est si fort à la mode;
Et qui, sans réfléchir à rien de ce qu'on dit,
Vous répond cependant parce qu'il réfléchit?

(*Par M. de Haroque, Capitaine en Second
au Régiment de Bassigni.*)

L O G O G R Y P H E,

En réponse à celui du Mercure précédent.

EN vérité, Ramir, vous êtes fou! Comment?

Je vous demande ingénûment

Quelques vers bien obscurs, mais sans nulle malice,

Qui puissent amuser mon esprit seulement,

Et je vois qu'à mon cœur, par un rare artifice,

Votre beau calambour s'adresse poliment!

Ah! que je saurai bien, pénétrant sa finesse,

Garantir ma simplicité!

Vous pensez qu'au-deffous de votre docte Pièce,

Que vous aviez signée avec souplesse,

J'allois écrire, & sans trop y penser,

Les énergiques mots. . . que je connois sans doute.

Chassez ce vain espoir ; prenez une autre route ;

Mirza , Pſyché, Doris pourront vous les tracer.

Pour moi , de votre tour je ne ferai que rire ;

Et puisque vous avez occupé mon loisir

Par un poétique délire ,

Donnez-moi ma revanche : expliquez-moi , Ramir,

Ce qu'en réponse très-honnête ,

Philis vous propose sans art. . .

Trois mots aussi , qui me viennent en tête ,

Trois mots pris au hasard ,

Composent mon facile emblème.

Le premier, qui tout franc , marque un peu trop

d'apprêt,

Est cérémonieux , & même

Je ne le dirai plus avec vous, s'il vous plaît.

D'une lettre bizarre , & qui toujours couronne

Notre alphabet François, le second a le son.

Le troisième , adjectif , qui vant le plus beau nom,

Est un titre chéri que la tendresse donne ,

Que tout adorateur

Desire avec ardeur ,

Et que vous desirez, Ramir , plus que personne.

Je me trompe.... ce titre est le vôtre aujourd'hui ;

Il est digne de vous , soyez digne de lui.

(Par Mademoiselle . . .)

 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ÉLOGE de Louis Dauphin de France , père du Roi. Discours qui a remporté le Prix proposé par une Société amie de la Religion & des Lettres , par M. l'Abbé Boulogne.

*Nil opis externa cupiens , nil indiga laudis
Divitiis animosa suis. Claudien.*

A Paris , chez Mérigot le jeune , Libraire,
Quai des Augustins , au coin de la rue
Pavée.

CETTE Société ne s'est encore annoncée au Public que par le Programme qui a préparé ce Discours. On n'en connoît pas les Membres ; mais on doit les remercier d'une institution qui peut être utile aux talens , & acquitter la reconnoissance publique envers les grands Hommes dont ils demanderont l'Éloge. On doit les remercier même de l'espèce de rivalité qu'ils paroissent avoir dessein d'établir entre les concurrens qui se disputeront ce nouveau prix d'éloquence , & ceux qui briguent par leurs Ouvrages celui de l'Académie Françoisse. La rivalité dans les Arts est toujours noble en soi , & bonne dans ses effets ; il n'y a que les querelles & l'envie qui ne valent rien. Il paroît encore que cette nouvelle Société se propose un but

particulier , celui d'appeler l'éloquence sur des sujets plus spécialement religieux , & c'est encore un bien. Elle pourra devenir une école où se formeront & s'annonceront les Orateurs de la chaire. Elle affecte de ne ressembler en rien à l'Académie Française ; elle ne juge pas les Ouvrages qu'on lui présente , elle les fait juger. Cela revient au même , pourvu que les Juges soient bons. M. l'Abbé de Boulogne , Auteur du Discours couronné , nous assure , dans sa Préface , *qu'ils sont aussi recommandables par leurs vertus que par leurs lumières*. Il a craint sans doute , après cet éloge , de blesser leur modestie , en les nommant. Les Journaux ont été moins discrets. Ils nous ont appris qu'une partie des juges de M. l'Abbé de Boulogne avoient été MM. *Grosier , Royon & Geoffroi*.

On n'a bien connu M. le Dauphin qu'à sa mort ; & l'impression de sa perte en a été encore plus douloureuse. Aussi on sent dans ses éloges funèbres qu'ils n'ont pas été accordés à sa mémoire uniquement , comme une partie de cette pompe avec laquelle la dépouille d'un Prince descend dans le tombeau. On entend dans la voix de l'Orateur l'accent de la douleur publique.

Parmi ces Éloges , on doit particulièrement distinguer l'Oraison Funèbre de M. l'Abbé de Boismont. Cet Académicien s'est fait une grande réputation dans ce genre ,

ainsi que M. l'Évêque de Senez; mais, ce me semble, par un genre de talent tout différent. Ils ont tous deux la principale qualité de l'Orateur, la sensibilité de l'ame; mais la sensibilité dans M. l'Évêque de Senez se saisit des événemens pour les raconter avec émotion, dans M. l'Abbé de Boisimont, pour les peindre avec grandeur; le premier attache plus son ame aux scènes qu'il retrace, le second y porte encore tout son esprit; l'un a un style plus vrai, l'autre, un style plus habile; l'un, comme on l'a dit de Bossuet, ne fait qu'être éloquent; l'autre, comme on pourroit le dire de Fléchier, oublie trop que l'art doit se retirer dès que le génie s'éveille, & sur-tout qu'il doit toujours se cacher. L'éloquence de l'un est plus celle d'un Pontife, l'éloquence de l'autre est plus celle d'un Homme de Lettres.

Quant à l'Oraison Funèbre de Dauphin, par M. Thomas, j'oserais dire que sa division ne me paroît ni simple ni heureuse, que la marche du discours est un peu confuse, que le ton général a trop le défaut du genre, la pompe & le luxe des louanges; mais on trouve dans cet Ouvrage de beaux mouvemens, de grands tableaux, des expressions pleines de force & d'éclat, des applications très-heureuses des textes sacrés.

L'Orateur, qui a associé sa gloire à celle des grands Hommes qu'il a célébrés, s'est

livré aussi au plaisir, digne de son ame, de parler à sa Patrie du Prince qu'elle pleuroit. Son Éloge est plus philosophique qu'oratoire. Il prouve & il persuade en même-temps le mérite du Héros, & peut-être est-ce là la seule manière de bien louer. M. Thomas a donné encore un mérite de plus à son Discours, en retraçant les travaux d'un Prince qui avoit passé quinze ans de sa vie à se rendre digne de régner; il a fait le tableau de toute l'instruction qui convient à un Roi; & cet éloge, par les vertus du Héros & par les idées de l'Écrivain, mérite cette gloire si noble d'entrer dans l'éducation des Princes; mais, pour dire ma pensée entière, le style a encore, dans cette partie de l'Ouvrage, quelques-uns des défauts que l'on a reprochés aux premiers écrits de M. Thomas, & l'exécution n'est pas toujours aussi belle que le dessin. Mais le talent s'épure, se fortifie & s'embellit à mesure que l'intérêt du sujet s'augmente. Dès que l'Orateur est arrivé au lit de mort du Dauphin, son éloquence s'épanche avec cette effusion d'une ame que chaque objet dont elle est frappée, chaque soupir, chaque parole qui lui échappe attendrit encore davantage. Il vous tient long-temps attaché à ce lit de douleur, où tant de scènes touchantes se renouvellent de momens en momens, où la sérénité de la vertu, la douce confiance de la Religion tempèrent tout ce qu'il y a d'amer & de pénétrant dans les dernières espérances de la Maison Royale

qui finissent , dans les lamentations publiques qui arrivent , & dans cette mort qui s'achève si lentement. Il vous montre ces vastes palais qui se couvrent de deuil , & que l'on fuit comme la maison de la mort ; il vous promène au milieu d'une Cour sincèrement affligée , pour vous arrêter à un Roi qui pleure son fils , à un Roi qui joint la majesté de l'âge à celle du trône , & qui dit à un enfant , qu'il soulève entre ses bras : *Vous êtes donc mon successeur.* Alors se répand la fatale nouvelle ; un seul mot se prononce , *il n'est plus* , & la consternation remplit des villes immenses ; les campagnes la reçoivent , la prolongent , la portent dans des chaumières , où l'on ne fait ce que c'est que les Rois , & où ils sont pleurés , pour peu qu'ils se soient informés de la destinée du pauvre , & qu'ils aient prononcé avec compassion l'éternel mot de la misère du peuple. Je ne pense pas que cet Éloge soit égal à ceux de Descartes & de Marc-Aurèle ; mais il me semble qu'il y a peu de morceaux dans les Anciens & les Modernes où l'on sente plus l'intérêt des grands événemens & le charme des douleurs que dans cette fin du Discours.

On a lieu de s'étonner que M. l'Abbé de Boulogne n'ait rien dit de ces deux Ouvrages dans sa Préface , & qu'il les ait désignés dans son exorde d'une manière peu honorable.

Nous n'établirons pas de comparaison entre ces Discours & celui de M. l'Abbé de

Boulogne. Il ne prétend pas sans doute s'être élevé, dès son premier Ouvrage, au-dessus des deux Orateurs qui ont fait l'Éloge de M. le Dauphin dans la maturité de leur âge & de leur talent ; cela pourroit être cependant , mais cela n'est pas ; il n'y a que l'esprit de parti qui puisse soutenir le contraire. Le Discours de M. l'Abbé de Boulogne n'en a pas moins de mérite , & n'en fait pas moins bien augurer de son talent. Nous ne dissimulerons pas cependant qu'il n'ait de grands défauts ; mais il offre aussi des beautés vraies, des beautés peu communes ; c'est-là ce qu'il faut voir avant tout dans tous les Ouvrages : c'est une grande faute dans la Critique que de donner toujours une grande importance au nombre, & même au caractère des défauts.

M. l'Abbé de B. s'est asservi au Programme donné : *on vouloit que M. le Dauphin fût peint comme un Prince dont la religion a consacré les vertus, & dont la première a été de se dérober à l'admiration de son siècle.*

L'Orateur a cru devoir diviser son Discours suivant ces deux idées ; & en ceci il s'est mépris sur l'intention même du Programme , qui indiquoit les points de vue sous lesquels la Société vouloit que le sujet fût toujours considéré, mais qui ne prescrivoit pas ce partage dans le Discours.

Cette erreur a beaucoup nui au Discours, comme toutes les erreurs qui tiennent au fond même du sujet. Mais il y en a une bien plus considérable dans le Programme, & qui

a été bien plus funeste encore au talent de l'Orateur. Le Programme demande que l'on regarde comme la première vertu du Dauphin *de s'être dérobé à l'admiration de son siècle.*

Cela me paroît absolument faux en logique & en morale.

D'abord il n'y a point de vertu à se dérober à l'admiration de son siècle. On peut l'obtenir, & même la desirer, sans manquer à la vertu.

Il est mieux encore de la mériter sans la desirer. La vertu en est plus pure & plus aimable; on annonce que l'on fait le bien par un goût naturel, & que l'on ne croit avoir fait que des choses très-ordinaires, lorsqu'on en a fait de très-belles: c'est là la modestie; mais la modestie ne se dérobe pas à l'admiration; elle ne la cherche ni ne l'évite; elle n'en a pas besoin, mais elle n'en a pas peur; elle s'en étonne, mais elle en est touchée. Sans cela, elle seroit une affectation, une hypocrisie; elle seroit un vice & non pas une vertu.

En second lieu, on n'a jamais dit, on n'a jamais pensé que la modestie fût la première des vertus. On peut être infiniment vertueux, & ne pas être précisément un homme modeste. Les grandes vertus & les grands talens ont même d'ordinaire une certaine fierté & une candeur naturelle qui ne sont ni de l'orgueil, ni de la vanité, mais un sentiment naïf de soi-même. En général, la modestie embellit

embellit les vertus plutôt qu'elle ne les produit, elle est naturellement la compagne du mérite, mais c'est de la même manière que la grâce est presque toujours attachée à la beauté de l'ame ou du corps.

En troisième lieu, la modestie d'un Prince ne doit pas être telle qu'il ne veuille pas être connu de son peuple; il lui importe d'avoir son amour, sa confiance, son respect; & pour cela, il faut qu'il le laisse pénétrer dans les sentimens de son cœur, dans les vues de son esprit. La vraie modestie pour lui est d'être plus touché de ce qu'il inspire, que glorieux de ce qu'il fait. Il me semble que ce sont-là des idées évidentes & sensibles, & il faut plaindre M. l'Abbé de Boulogne d'avoir été condamné à les méconnoître sans cesse. Aussi on le voit pendant une partie de son Discours exalter la modestie, qui est plus faite pour être aimée que pour être célébrée, & reprocher à son siècle de n'avoir pas pénétré un mérite dont la principale gloire, selon lui, ou plutôt selon le Programme, auroit été de se rendre impénétrable. Cependant il faut ici de deux choses l'une, ou que le Prince ait tort de s'être dérobé à l'admiration de son siècle, ou que son siècle soit excusable de ne lui avoir pas prodigué son admiration.

Cette division, peu juste & peu heureuse, & ce point de vue principal encore plus vicieux, me paroissent les causes générales des défauts de cet Éloge. J'aurois trop de peine

Sam. 4 Août 1781.

B

à les discuter, si je ne commençois par offrir au Public les titres de M. l'Abbé de Boulogne à son estime, & même ses droits à une critique un peu rigoureuse; car j'ai toujours cru que le talent seul en étoit digne.

L'Orateur, dans sa première Partie, observe le Dauphin dans sa retraite; cette retraite qu'il rendoit si respectable par les vertus & les connoissances qu'il y acquéroit. Le seul dessein d'une vie retirée lui paroît quelque chose de bien auguste dans un jeune Prince. « Quel rôle plus sublime pour un » Dauphin, que de se préparer ainsi, par » une longue solitude, à commander aux » hommes, que de s'essayer en secret à porter le fardeau d'une grande Couronne; de » faire précéder son règne d'un recueillement religieux, comme celui qui, dans » un silence mêlé de crainte, est dans l'attente d'un grand événement! »

Ce dernier trait est d'une grande beauté; c'est une forte impression de l'ame mêlée à une idée juste, & une impression de l'ame exprimée par une image simple, vaste & majestueuse.

La seconde Partie me paroît supérieure à la première par un plus grand nombre de beautés.

L'Orateur a senti tout ce qu'il y avoit de grand & de touchant dans la conduite du Dauphin envers M. de Chambord, son Ecuyer,

» Rappellerai - je encore ici la tragique
» aventure & cette chasse trop malheureuse
» qui devoit lui coûter tant de larmes ? Pein-
» drai-je la désolation & la douleur inépuisable
» de cette ame sensible ? Comme il se
» précipite sur la victime infortunée d'un
» coup involontaire ! Comme il l'arrose de
» ses pleurs , & lui prodigue les soins les
» plus touchans ! Est-ce son Ecuyer ? Est-ce
» son fils ? Il le confie *aux plus habiles Mat-*
» *tres* ; il s'informe de son état de moment
» en moment ; les témoignages étrangers ne
» lui suffisent pas , il s'agit de la vie d'un
» homme ; l'intérêt est trop grand , il ne
» s'en rapportera qu'à lui-même. Qu'on ne
» lui dise point que sa main seule a été cou-
» pable , qu'il ne doit point expier comme
» un crime ce qui n'est qu'un malheur :
» vains discours ! ils calmeroient une ame
» ordinaire. La sienne est trop profondément
» blessée. L'ombre sanglante du malheureux
» Chambord le poursuit sans relâche , elle
» l'obsédera jusqu'au bord de la tombe. Il
» écrit à la veuve , il adopte le fils , il com-
» ble de bienfaits la famille. Tant de répa-
» rations n'ont point suffi à sa douleur. Il
» ne croit point qu'on puisse racheter le
» sang humain avec de l'or , & qu'on ré-
» pare un aussi grand malheur par des grâ-
» ces. Il faut à sa vertu une plus noble ex-
» piation , la seule qui puisse coûter à un
» Prince , la seule digne d'un Chrétien ,
» celle des sacrifices. Il se l'interdit pour

B ij

» toujours , ce plaisir innocent , qui a pu
 » devenir si funeste. On ne l'a point assez
 » cité ce trait sublime, Des Orateurs même
 » ont été assez malheureux pour l'ignorer,
 » je n'ose dire, pour le taire. On ne l'a point
 » assez répété dans les Cours, assez mis sous
 » les yeux des Princes. On n'a point assez
 » dit que l'héritier de la Monarchie Fran-
 » çoise crut s'acquitter à peine envers l'hu-
 » manité, en expiant le crime du hasard
 » par le sacrifice de ses plaisirs, & par un
 » désespoir aussi long que sa vie. O Prince!
 » je vous rends grâces d'avoir donné un si
 » bel exemple à la Terre, Nous dirons main-
 » tenant que le Prince le plus religieux fut
 » aussi le plus humain. Nous dirons qu'il
 » puisa dans le Christianisme cette profonde
 » sensibilité, ce saint respect pour la vie
 » des hommes, qui est un de ses premiers
 » dogmes, &c. »

Voilà le langage d'une ame touchée, &
 qui ne veut que communiquer son attendris-
 sement. Voilà des idées, des sentimens, des
 mouvemens où l'on ne voit que l'ame de
 l'Orateur, & jamais son art; & voilà cepen-
 dant le bon Style. C'est que le bon Style
 n'est pas autre chose que la plus grande
 vérité dans les idées, dans les sentimens,
 dans les images; c'est que l'art du Style
 ne consiste qu'à rendre cette vérité en
 toutes choses plus vive & plus frappante.
 Les pensées & les expressions les plus
 hautes, les plus riches & les plus brillantes,

ne sont distinguées des autres que par une simplicité plus difficile à atteindre, & par une vérité moins attendue. C'est ce qu'on peut vérifier à la lecture des Ecrivains les plus extraordinaires. Nous invitons M. l'Abbé de Boulogne à bien méditer ce principe; il est assez heureux pour trouver dans son premier Ecrit des exemples du bon goût réuni au talent.

Son talent, quand il reste pur & vrai; s'élève aussi aux idées où il faut la marche de l'enthousiasme, & la majesté des grands objets. Il saisit quelquefois fort heureusement la manière de Bossuet; & c'est là un grand éloge.

» Que la Religion est grande ! combien
 » elle est sublime dans les sentimens qu'elle
 » produit, comme dans les objets qu'elle
 » contemple ! Qui nous dira tant de mer-
 » veilles à la fois ? La raison perfectionnée,
 » l'instinct ennobli, le règne des sens res-
 » ferré pour étendre celui de l'ame ; l'homme
 » enchaîné pour le rendre plus libre ,
 » l'homme abaissé pour l'élever plus haut ;
 » de grands secours offerts sans cesse à de
 » grands combats , de grands motifs à de
 » grands sacrifices , de grands exemples à
 » de grands devoirs. Dieu qui se mêle à
 » tout , commande les vertus & les inspire ,
 » devient la fin & le moyen , le témoin &
 » le Juge ; & dans la profusion de ses bien-
 » faits , daigne ici-bas nous communiquer ,

B iiij

» par la foi, ce qui est invisible ; par l'espérance, ce qui est éternel. »

On a beaucoup loué un morceau où le Dauphin s'adresse à la Religion, pour lui demander de se réunir à lui pour le bien des Peuples. L'idée en est heureuse ; mais elle est trop visiblement imitée d'un endroit remarquable de l'éloge de M. Thomas. J'avoue d'ailleurs que ce morceau ne me frappe que par des antithèses de mots, qui ne renferment souvent que des idées fausses & communes ; mais il termine par un beau mouvement.

» Si jamais l'oubli des saints devoirs, si l'ivresse de la puissance pouvoient m'égarer moi-même, alors tonne du haut des Cieux, remplis mon ame d'un effroi salutaire, rappelle-moi à mes sermens, & que traîné devant ton Tribunal, je reconnoisse qu'en toi seul les Princes ont un Juge, & les Peuples un Vengeur. »

Je voudrois encore étendre ces citations ; mais elles suffisent pour attester que le prix accordé à M. l'Abbé de Boulogne est la récompense d'un talent prouvé, & pour justifier l'opinion que j'ai d'abord énoncée, que cet Ouvrage promet encore bien davantage qu'il ne donne.

Ce seroit mal témoigner l'intérêt que son talent doit inspirer, que de ne pas l'avertir de ce qui lui reste à faire pour l'épurer & le fortifier.

En général, sa pensée n'est ni assez neuve, ni assez forte, ni assez nette ; souvent même

la logique ne paroît pas sûre. On seroit tenté de croire qu'il écrit quelquefois pour la phrase, & non pour son idée; qu'il cherche plutôt à terminer la période qu'à compléter le sens. C'est, je crois, à ce défaut qu'il faut attribuer son fréquent usage de l'antithèse, qui est la qualité du Style qui dispense le plus du travail d'assembler des idées, parce qu'on s'y contente d'y faire jouer les mots entr'eux. Il me semble que le talent de M. l'Abbé de Boulogne est plus formé que son esprit; il est plus capable de bien faire des morceaux que de traiter un sujet. C'est pour lui un avantage ou un danger. Ce sera un avantage, s'il donne une grande attention à tout ce qui peut rectifier, aggrandir & développer son esprit; son talent s'en accroîtra beaucoup & très-rapidement. Ce sera un danger, s'il néglige de faire ce travail; le talent baisse ou se corrompt à mesure que l'esprit s'embrouille ou se rétrécit.

Un second défaut qui tient beaucoup à celui-ci, & contre lequel M. l'Abbé de Boulogne ne doit pas moins se tenir en garde, est l'emphase dans les idées & dans les expressions. Il s'est laissé emporter par la fureur du panégyrique, qui est la chose du monde qu'il loue le moins, parce qu'on ne croit pas à ce qui paroît outré. On ne peut toucher les autres que de la manière dont on a été touché, & dans la même mesure. Le faux enthousiasme est le plus misérable des artifices du Style des Rhéteurs. M. l'Abbé de

Boulogne veut toujours faire admirer son Héros, & il ne falloit que le rendre intéressant. J'oserai même dire qu'en ceci il a manqué le vrai ton de son sujet.

Enfin, un troisième défaut dont M. l'Abbé de Boulogne doit épurer son talent, est de manquer souvent de naturel & de clarté dans son Style. Je pourrois ici accumuler les citations; mais ce sont-là des défauts faciles à appercevoir, & dont il sera blessé lui-même, lorsqu'il reviendra à l'examen de son Ouvrage avec le sang-froid d'un Lecteur désintéressé; disposition où il faut savoir se mettre pour se sauver de toutes les illusions que l'amour-propre se fait dans le moment de la composition. C'est avec peine que je me suis arrêté sur les taches qui ternissent ce premier essai de sa plume. Mais j'ai voulu acquitter cette obligation que le véritable zèle pour les talens impose, de leur dire ce que l'on croit la vérité.

(Cet Article est de M. de la Cretelle.)

DU DÉPLACEMENT DES MERS, in-8°. avec figures. A Genève, & se trouve à Paris, chez Quillau l'aîné, Libraire, rue Christine.

M. DUCARLA établit, dans ce premier cahier, cinq causes mécaniques qui, en transportant le centre de gravité de la terre, changent le niveau des mers; en sorte qu'indépendamment des lois qui attestent ces révo-

lations, on peut les déduire *à priori* des lois générales.

On pose d'abord en principe que la position du centre de gravité, déterminée par celle de toutes les parties du globe, détermine la position du niveau. Tous les points du niveau seront également éloignés du centre, quelle que puisse devenir sa situation. Le centre ne peut donc bouger sans que les parties fluides du globe ne suivent ce mouvement.

Toute cause qui ôtera à un hémisphère une portion de sa substance, rompra nécessairement l'équilibre général. Le centre, moins attiré vers cet hémisphère, descendra vers l'hémisphère opposé. Le niveau & les mers baisseront donc sur l'un pour s'élever sur l'autre.

Or, 1^o. les pluies emportent tous les ans dans la mer une certaine quantité de terre; elle y déplace un volume d'eau qui s'étend sur la surface des mers, en forme de lame sphérique très-mince. Cette eau manque à son hémisphère primitif qui, attirant moins le centre, le laisse descendre jusqu'au point de l'équilibre.

Si les mers antipodes étoient par-tout égales, semblables, & semblablement situées, les pluies ne déplaceroient guères le centre, parce qu'elles déblayeroient également les terres des deux hémisphères, & il y auroit compensation; mais les pluies ne pouvant déblayer la mer, cette compensation n'a pas

B v

lieu quand elle a des terres pour antipodes.

Or, notre ancien Continent se trouvant presque tout antipode à la grande mer du Sud, le centre s'éloigne sans cesse de ce Continent pour avancer vers cette mer, & y soulever le niveau pour le baisser autour de nous.

2°. Les parties les plus solides de la terre sont exposées à l'influence des menstrues aériens, qui diminuent imperceptiblement la masse de l'hémisphère terrestre sans pouvoir rien ôter à l'hémisphère aqueux, vers lequel par conséquent le centre descend à mesure.

3°. La mer est le dépôt d'une infinité de coquillages, de madrepores & d'ossements, qui augmentent de tout l'excès de leur densité sur celle de l'eau, la masse de l'hémisphère aqueux. Les dépôts des animaux terrestres ne font point compensation, parce qu'ils sont moins nombreux & moins durables; ces trois causes concourant à pousser le centre vers la mer pacifique.

4°. L'Océan pénètre dans des pays plus bas que son niveau. L'eau dont il les couvre est un ajouté à la masse de leur hémisphère, qui attire d'autant plus le centre vers lui. C'est par ce moyen que la Méditerranée se forma, & que l'Atlantide fut submergée.

5°. Le mouvement diurne renfle les mers équinoxiales, en abaissant les mers polaires; mais le frottement de l'éther, en ralentissant ce mouvement, rapproche toujours de

la sphéricité la forme actuellement ellipsoïdique du niveau. Les mers équinoxiales perdent donc toujours de leur profondeur, tandis que les mers polaires s'élèvent.

M. Ducarla, depuis la publication de ce Mémoire, a fait une remarque qu'il n'a pu placer que dans son sixième cahier; c'est une sixième cause qui concourt, avec les trois premières, à pousser le centre vers les antipodes de l'Europe. La voici.

6°. Le courant d'Est, presque continuel & général sous la ligne, est détourné vers le Sud par les côtes du Brésil, & entretient les courans magellaniques, par lesquels l'Océan éthiopien se verse dans la mer du Sud. Ces courans frottent sans cesse contre leurs bords, formés par la terre de Feu & par d'autres isles de la pointe du Chili, corrodent sans cesse leur lit, l'élargissent, le creusent, & vont déposer ces déblais dans les abîmes de la mer du Sud; ce qui transporte vers eux le centre de gravité. Mais cette cause n'est rien en comparaison de ce qui suit.

Les eaux de la mer tiennent en dissolution beaucoup plus de sels dans la Torride que vers les zones polaires. Le courant général qui les pousse des Indes vers les détroits de Magellan, les oblige donc à déposer dans la mer pacifique les sels qu'elles ne peuvent y soutenir à cause de leur refroidissement. Et comme les sels sont plus denses que l'eau, leur accumulation attire le centre vers le Sud-Ouest du Cap Horn, & baissent

à mesure le niveau de nos mers Européennes.

Tout courant dirigé vers le pôle, va déposer vers les zones froides le sel dont il s'y trouve saturé. Ce sel augmente la masse des hémisphères polaires. Les courans dirigés vers l'équateur prennent du sel au lieu d'en déposer à mesure qu'ils avancent.

Telles sont les vues de M. Ducarla : il a déjà publié huit cahiers de Cosmogonie, dont les sept premiers forment deux Volumes in-8°.

MÉMOIRES de Fanny Spingler, Histoire Angloise, par Mde Beccary, tome premier. A Paris, chez Knapen & fils, Libraires, Imprimeur de la Cour des Aides, au bas du Pont S. Michel, 1781.

FANNY SPINGLER, jeune orpheline sans fortune, est élevée dans la maison de sir Dorblac, ami de son père. Elle inspire une passion très-vive au fils de son tuteur, & elle la partage. Ils sont tous deux sans fortune, & le père du jeune homme ne veut consentir à leur union qu'après que son fils aura acquis par son travail une fortune qui assure la subsistance de ses enfans. Un parent de la mère de Fanny, sir George, la voit chez Dorblac. Il demande à se charger de la jeune orpheline. Elle part avec lui, & s'aperçoit bientôt que la femme de son nouveau Bien-

fauteur est hautaine & fausse, que sa fille est élevée de manière à ressembler à sa mère. Le jeune Dorblac, à qui sir George fait avoir un emploi, vient habiter la même maison. La femme de sir George découvre bientôt la passion de Fanny pour le jeune Dorblac ; & comme elle a des vues sur ce jeune homme, elle trouve le moyen de lui faire croire que sir George est l'amant de Fanny, qu'ils la trahissent tous deux, & que sir George lui destine la main de Fanny lorsque son goût pour elle sera éteint. Cette calomnie s'accrédite dans la maison & dans la société de sir George, & précipite Fanny dans une suite de malheurs qui se terminent par la mort de Dorblac & la sienne. Le caractère de Fanny est noble & touchant ; elle a de la candeur & de la délicatesse, de l'élévation, de la générosité & beaucoup d'amour ; mais il n'y a rien d'exagéré dans sa vertu ni dans sa passion, ce qui a été de tout temps un mérite rare dans les Ouvrages de ce genre ; un autre mérite non moins rare, c'est que les malheurs de Fanny sont toujours la suite naturelle des calomnies répandues contre elle.

Quand l'Auteur de ce Roman peint une passion vraie & innocente, la générosité de Fanny ou les remords de son amant, son pinceau a de la vérité & de la justesse ; mais lorsqu'elle veut peindre les travers des hommes sans principes & les raisonnemens par lesquels ils se justifient, elle n'est plus la

même : c'est que pour peindre la passion & la vertu, il suffit d'avoir une ame & de l'interroger; au lieu que pour peindre les vices, les travers du moment où l'on vit, il faut les avoir observés du point de vue où il faut être placé pour les voir tels qu'ils sont.

Malgré ces légers défauts, qu'il seroit aisé de faire disparaître en effaçant quelques Lettres inutiles, ce Roman est intéressant & rempli d'une morale vraie, usuelle, sans exagération. Il y a même une Scène épisodique entre Fanny & une jeune fille séduite par Dorblac, & qui a recours à elle, dans laquelle l'Auteur a saisi avec une grande justesse la nuance qui sépare la vertu simple & naturelle d'une vertu romanesque. Cette Scène & quelques autres annoncent un véritable talent dans un genre qu'on auroit tort de regarder comme frivole, puisque la plupart des hommes, & sur-tout des femmes doivent aux Romans une grande partie de leurs travers ou de leur raison, de leurs vertus ou de leurs vices.



SPECTACLES.

Dialogue entre un Amateur & un Comédien.

L'A. JE viens, Monsieur, de vous applaudir de tout mon cœur; vous avez aujourd'hui mérité la plus grande partie des suffrages qu'on vous a donnés. **Le C.** Je suis réellement satisfait, Monsieur, d'avoir acquis aujourd'hui des droits à la plus grande partie des suffrages, & je suis reconnoissant du vôtre en particulier autant que je dois l'être.

L'A. Le ton de votre remerciement me prouve le contraire, & je me reproche ma véracité. Pardon, je vous croyois fait pour m'entendre. **Le C.** M'y voilà tout disposé, Monsieur; parlez, je vous écoute. **L'A.** Il n'en sera rien, s'il vous plaît: je vois qu'on m'a dit vrai, en m'assurant que nul amour-propre n'est moins flexible que celui d'un Comédien. **Le C.** Eh, pourquoi seroit il plus flexible que celui d'un autre Artiste? Il est plus souvent compromis; & l'habitude que certains Journalistes ont fait contracter au Public de raisonner ou de déraisonner sur l'Art du Comédien, l'expose journellement à entendre. . . . **L'A.** Des sottises, n'est-ce pas? **Le C.** Ma foi, M., vous l'avez dit, des sottises; & en vérité, je ne conçois pas comment le Ministère Public n'interpose point son autorité pour forcer au silence cette multitude de

petits Observateurs qu'on seroit tenté de taxer de folie , s'il n'étoit pas plus naturel de les accuser de mauvaise foi. *L'A.* Cette sortie amère prouve plutôt la haine de la critique , qu'elle ne parle contre la justesse d'esprit & contre la franchise des Écrivains dont vous croyez avoir à vous plaindre. Je vous entends. Les mystères de votre Art ont été long-temps cachés dans les ténèbres de vos coulisses ; alors quelques Journalistes complaisans parloient de vos succès sans les discuter. Vous jouissiez sans contradiction de la fortune & de la gloire ; cette situation étoit douce. Mais pourquoi la Comédie, en dégénérant d'une manière sensible , a-t-elle appelé la critique à son secours ? Pourquoi vous plaignez-vous de ce qu'on s'intéresse à sa restauration ? Vous n'aimez donc pas votre Art ? *Le C.* Je n'aime pas mon Art ! eh ! que ne fais-je pas pour prouver au Public combien je l'aime cet Art qui fait ses plaisirs ! ne me voit on pas tenter tous les efforts possibles , me multiplier , passer tour à tour d'un emploi à un autre ; en un mot , en parcourir tous les degrés ? *L'A.* Cela pourroit prouver que vous l'aimez pour vous & non pas pour lui. Que diriez-vous d'un homme qui , en entrant dans le Ministère , voudroit réunir sur sa tête toutes les places partagées aujourd'hui entre quatre ou cinq personnes dont le temps & les lumières fussent à peine à chacune d'elles ? Le soupçonneriez-vous d'orgueil , d'ambition

ou d'amour de son Pays? Je vois votre réponse. Eh bien, Monsieur, sauf la comparaison des grandes choses aux infiniment petites, il en est de même dans tous les Arts. La Nature appelle chaque Artiste à un genre de préférence, elle peut lui donner le sentiment des autres; mais, & c'est ce qui prouve la sage économie avec laquelle elle distribue ses dons, elle ne lui donne pas la même aptitude pour tous. Croyez-moi, Monsieur, l'universalité est une chimère après laquelle on a sottement couru; & cette ridicule prétention est une des principales causes de la décadence de nos Beaux-Arts. Voilà ce qu'ont vu quelques Journalistes désintéressés, voilà ce qu'ils ont eu le courage de dire, & voilà ce qui leur a fait des ennemis de tous les ambitieux qu'ils ont voulu démasquer. *Le C.* A votre tour, Monsieur; vous vous expliquez avec une chaleur.... *L'A.* Elle est placée, M.; & pour ne parler ici que de la Comédie; croyez-vous qu'avec un coup-d'œil un peu juste, on soit la dupe de ce dédain qu'affectent les Comédiens pour leurs Juges? On se tait sur le Critique qu'on méprise, on s'élève contre celui qu'on redoute. *Le C.* En matière de Comédie, il n'existe pas, je crois, de Critiques bien redoutables. Il y en auroit peut-être; si certains Comédiens se livroient à cette espèce de travail; mais cela seroit difficile, & même dangereux. *L'A.* Et c'est à cause du danger qu'un Comédien courroit à être jugé par son égal;

qu'il doit l'être par un Homme de Lettres ; sur-tout si cet homme est incapable de passions qui mènent à la partialité, assez ferme pour soutenir ses idées quand il les croit fondées, assez courageux pour avouer ses torts quand il en a eu. Observez encore, M., que si le Comédien est inhabile à juger son émule, il ne l'est pas moins à se juger lui-même. Il est dans le tableau qu'on expose, il en fait partie, il y représente une des principales figures, il ne peut agir en même-tems & se juger, ni lui ni les autres, car il voit de trop près les objets avec lesquels il est en opposition. Le Spectateur éclairé, au contraire, voit le tableau dans son véritable jour & à la distance qui lui convient ; il voit de sang-froid l'ensemble & les détails ; il examine les causes, & les suit jusqu'à leurs effets. Sa position seule lui donne un avantage que n'aura jamais un Comédien. *Le C.* A la bonne heure, Monsieur ; mais, qui peut & doit mieux connoître que nous la théorie de l'Art Dramatique ? Qui peut mieux en appercevoir les différentes branches, en saisir les nuances fugitives, &, pour ainsi dire, imperceptibles ? *L'A.* Qui, M. ? l'Observateur, l'homme né avec des idées assez justes pour tenter la connoissance du cœur humain, pour en développer les replis, en sonder la profondeur ; l'homme de goût, animé du sentiment du beau & du vrai ; le Critique, ami des Arts, qui en les adorant tous, en adopte un de prédilection sur le-

quel il fixe ses études, & qui ne néglige aucun des moyens qui peuvent ajouter à ses principes. *Le C.* Vous parlez-là, M., d'un être de raison, d'un être impossible; mais je vois que si l'Art Dramatique a de véritables obligations à quelqu'un, c'est à ceux qui en ont fait leur état; je vois que ses progrès & son illustration sont dûs à un Baron, à un Montmeny, à un le Kain. *L'A.*

Je vois votre chagrin, & que par modestie
Vous ne vous mettez pas, Monsieur, de la partie.

Mais ces Artistes si justement célèbres, qu'ont-ils fait pour établir les principes de cet Art? Rien. Parmi les Comédiens qui ont écrit, je distingue un Riccoboni, qui a fait un assez bon livre, qu'on peut lire avec fruit, mais avec la plus grande précaution, & c'est à-peu-près le seul Auteur de son espèce qu'on puisse citer; je remarque en même-tems que le *Comedien* de feu M. Remond de Ste. Albine, & les Recherches de M. Marmontel sur la déclamation, sont d'excellens Ouvrages que vous devriez, tous tant que vous êtes, avoir sans cesse sous les yeux: & cependant ces ouvrages ne sont point sortis de la tête d'un Comédien. *Le C.* Notre état, M., ne nous laisse pas assez de momens pour que nous entreprenions de répondre à des écrits d'une certaine étendue, & notre silence ne veut pas dire que nous n'ayons aucune observation à faire. Quand la circonstance le permet, vous voyez qu'on

ne néglige pas de repousser certaines assertions , & qu'on donne quelquefois des leçons aux Critiques. *L'A.* Leçons ! soit : ne chicanons pas sur le faste de cette expression. Eh bien , Monsieur , j'ose vous assurer que tout Critique honnête les recevra avec plaisir , quand elles porteront avec elles le caractère de la décence & de l'utilité. *Le C.* Croyez-vous que de telles intentions nous soient étrangères ? *L'A.* Cela ne devrait pas être au moins ; mais quand je vois des Comédiens réclamer pour le mérite de tel Ouvrage dans lequel ils ont joué , quand je les vois ne descendre dans la carrière que pour se faire les Chevaliers des Pièces dont ils ont fait choix ; quand je remarque que le Critique sur lequel on s'acharne est toujours celui qui a gardé le silence sur le jeu du Réclamateur , je suis tenté de soupçonner un desir personnel de nuire & de se venger. Vous m'avouerez qu'un tel motif n'est pas bien respectable. *Le C.* Vous pourriez penser.... *L'A.* Non , si vous voulez ; mais dans tous les cas , un Critique aura de grands moyens à opposer à vos projets de dénigrement. *Le C.* Et ce fera ? *L'A.* D'en appeler au Public connoisseur , votre juge & le sien , de rire tout bas & de se taire.

Un Amateur Anonyme nous a adressé des Observations critiques sur le jeu d'un des meilleurs Acteurs de la Comédie Française. Nous n'avons pu les imprimer , mais nous

les avons trouvées très-judicieuses, & nous les lui avons fait parvenir.

COMÉDIE FRANÇOISE.

Nous ne jetterons qu'un coup-d'œil sur deux Débuts qui ont eu lieu depuis six semaines à ce Théâtre. M. Gernevalde a paru dans les rôles à manteaux. Cet Acteur a de la raison, un bon sens froid, de la vérité dans le débit, mais un jeu tellement inanimé qu'il détruit l'effet de ses bonnes qualités. Si ce défaut ne tient pas au tempérament de M. Gernevalde, il ne seroit pas surprenant de voir cet Acteur obtenir des succès en Province.

M. Crétu, dans l'emploi des jeunes premiers a eu de grands applaudissemens. On dit qu'il nous reste. Dans ce cas il faut l'engager à soigner sa prononciation, à phraser ses tirades avec plus d'intelligence, à passer d'un ton à un autre avec moins de brusquerie, à ne pas confondre des cris & des mouvemens violens, avec le véritable abandon & l'expression de la sensibilité. Il connoît déjà le Théâtre; sa voix a de l'autorité; il ne lui est pas impossible de l'assouplir, & nous comptons beaucoup sur les avantages que peut lui procurer, pour ses progrès, son séjour en cette Ville.

COMÉDIE ITALIENNE.

Mlle MASSON a débuté le 9 Juillet dans l'emploi des Duègues.

C'est réellement une chose fort extraordinaire que le succès de cette jeune & très-jeune personne, dans un emploi si éloigné de son âge. Il lui a été & il lui sera longtemps impossible de ressembler à une vieille; mais l'intelligence & l'esprit de son jeu ont fait passer sur ce point d'illusion. Mlle Masson a de la voix, de la précision, ce qui fait présumer qu'avec de l'étude elle sera susceptible de prendre de la méthode. Elle est bien en scène, & son débit est animé. Nous lui reprocherions un peu de manière & des gestes quelquefois trop chargés, si nous n'étions convaincus que ces défauts tiennent à son inexpérience. Telle qu'elle est, elle donne de très-grandes espérances, & mérite les éloges qu'on lui a prodigués. Nous ne saurions néanmoins lui dissimuler que sa prononciation est souvent difficile & quelquefois désagréable. Avec l'amour qu'elle paroît avoir pour l'état qu'elle a embrassé, lui indiquer un défaut, c'est annoncer qu'elle tâchera de s'en défaire.

G R A V U R E S.

QUATRIÈME Livraison des Costumes, représentant les Dignités, les Grades, &c. de toutes les Na-

tions, *in-fol.* Prix, 9 liv. enluminé, & 4 liv. 10 sols sans enluminure. A Paris, chez Duflos le jeune, Graveur, rue S. Victor, près de la Place Maubert, & chez les principaux Libraires de l'Europe.

Description particulière de la France, Département de la Seine, neuvième Livraison, contenant différentes Vues de Trianon, de S. Cyr & de Versailles. A Paris, chez Née & Masquelier, Graveurs, rue des Francs-Bourgeois.

Portrait d'Anne Vallayer Coster, de l'Académie Royale de Peinture, dessiné par elle même, & gravé par le Tellier. Prix, 1 liv. 4 sols. A Paris, chez le Tellier, rue des Vieilles Étuves S. Honoré, maison d'un Boutonnier.

Plan général des Bâtimens du Château des Tuileries, du Louvre & des Environs, contenant plusieurs Projets intéressans, propres à embellir la Capitale, par le sieur Panferon, Architecte. A Paris, chez l'Auteur, rue des Maçons.

ANNONCES LITTÉRAIRES.

ON vient de mettre en vente, Hôtel de Thou, rue des Poitevins, à Paris, *Œuvres complètes de M. de Buffon, Tome II des Quadrupèdes, in-4°.* 55 Planches. Ce Volume est du prix de 21 livres en blanc, 21 liv 10 sols broché, & 24 liv. relié. On a été obligé d'augmenter le prix de ce Volume à cause de la grande quantité de Planches, qui sont tirées sur du papier extraordinaire. N. B. Ce Volume ne peut servir aux Personnes qui ont déjà l'Édition de l'Histoire Naturelle de M. de Buffon, quinze Volumes *in-4°.* avec la partie Anatomique. — *Tome VIII des Oiseaux, in-4°.* Prix, 15 liv. en blanc, 15 livres 10 sols broché, 17 livres relié. Le

Tome IX & dernier paroîtra cette année. — *Dictionnaire général, universel & raisonné de Physique*, par M. Brisson, Professeur de Physique des Enfants de France, & de l'Académie Royale des Sciences, 3 Vol. in-4°. dont un de Planches, relié 36 liv. — *Nouvelles Découvertes des Russes en Asie*, in-4°. figures, cartes, relié 11 liv. — Le dix-neuvième Cahier des *Quadrupèdes* enluminé. Prix, 7 liv. 4 sols.

Fautes à corriger dans le dernier Mercure.

Page 161, on lit : peu différentes dans leur origine, qu'elles devoient l'être & par leurs progrès & par leur destinée, toutes deux prirent naissance dans les bienfaits du Monarque, — lisez : peu différentes dans leur origine, qu'elles devoient l'être & par leurs progrès & par leur destinée! toutes deux prirent naissance dans les bienfaits du Monarque.

Page 162, on lit : briser en mille éclats le tronc qui les avoit enrichis, — lisez : briser en mille éclats le trône qui les avoit, &c.

T A B L E.

<i>LES Caprices ou la Mer</i> ,	<i>Mémoires de Fannyp Singler</i>	36
<i>Fable</i> ,	<i>Dialogue entre un Amateur &</i>	
<i>Saint-Mérice & Camille</i> ,	<i>un Comédien</i> ,	39
<i>Enigme & Logogryphe</i> ,	<i>Comédie Française</i> ,	45
<i>Eloge de Louis Dauphin de</i>	<i>Comédie Italienne</i> ,	46
<i>France, père du Roi</i> ,	<i>Gravures</i> ,	ibid.
<i>Du déplacement des Mers</i> ,	<i>Annonces Littéraires</i> ,	47

A P P R O B A T I O N.

J'A I lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux, le *Mercure de France*, pour le Samedi 4 Août. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 3 Août 1781. DE SANCY.



JOURNAL POLITIQUE

DE BRUXELLES.

R U S S I E.

De PÉTERSBOURG, le 25 Juin.

M. DE BULGAKOW qui va résider à Constantinople en qualité d'Envoyé de S. M. I., est parti ces jours derniers pour se rendre à sa destination. Il dirige sa route sur Cherson, ville nouvellement construite sur la mer Noire, où il s'embarquera à bord d'une frégate de guerre Russe qui le conduira dans la Capitale de l'Empire Ottoman; les difficultés que la Porte faisoit de permettre à un bâtiment armé de passer le canal de Constantinople, avoient d'abord retardé son départ, qui a eu lieu dès qu'on a été instruit qu'elles avoient été levées par l'entremise de l'Ambassadeur de France.

S. M. I. vient de faire publier un Edit qui défend à tous les Artistes & Ouvriers de quelque Métier qu'ils soient, & particu-

4 Août 1781.

a

lièrement à ceux qui sont employés à la construction navale ou à la navigation de s'engager pour les Pays étrangers, sous peine d'emprisonnement perpétuel.

D A N E M A R C K.

De COPENHAGUE, le 8 Juillet.

LA Reine douairière qui a été incommodée pendant quelques jours d'un gros rhume, est maintenant parfaitement rétablie. On se flatte que la Princesse Sophie-Frédérique, épouse du Prince héréditaire frère du Roi, est enceinte.

Les Patrons des navires Anglois qui sont arrivés dans le Sund, & que l'Amiral Parker a escortés jusqu'à Schagen, racontent qu'ils ont rencontré à peu de distance de cet endroit l'escadre Suédoise qu'ils ont prise d'abord pour une escadre Hollandoise, qui leur a inspiré les plus vives alarmes.

Le 16 de ce mois l'escadre Russe, sous les ordres du Brigadier Palibin, arriva de la mer du Nord dans le Sund, elle est composée d'un vaisseau de 70 canons, de 2 de 66, & d'une frégate de 32. Elle a appareillé pour la Baltique, elle abordera ici pour voir si elle n'y trouvera aucun ordre qui la concerne.

Selon nos nouvelles les plus récentes des Indes Occidentales, les marchandises Européennes n'y ont pas été vendues aussi avantageusement que les années précédentes, on en attribue la cause à la vente

publique faite par les Commandans Anglois à St-Eustache.

Parmi les Dissertations envoyées à la Société Royale des Sciences sur la question proposée en 1779, *sur la Génération des Ascarides, du Solitaire & des autres Vers qui vivent dans les intestins*, deux ont mérité l'attention de la Société. En conséquence, elle a décerné la Médaille d'or à M. Bloch, Docteur en Médecine à Berlin, & une pareille Médaille en argent à M. Goetze, Pasteur de l'Eglise de Saint-Blaise à Quedlingbourg, comme une marque de l'estime & de l'approbation de la Société. — On adjugea de même le Prix proposé pour la même année *sur les Tables du Soleil & de la Lune, &c.* à M. Jean Bernouilly, Astronome de S. M. Prussienne & Membre de l'Académie Royale de Berlin. Les sujets que l'on propose pour cette année sont, 1°. *Quaritur, qua fuerit occasio & causa tam incrementi subiti scientiarum in Dania sub Valdemaro primo Rege, ejusque Filiis, quam aque repentini earumdem occasus temporibus proxime inscutis.* 2°. *Eudiometriam, sive Methodum puritatem & sanitatem aëris ad majorem perfectionis gradum evehere, atque hunc novis experimentis comprobare.* 3°. *Accuratis observationibus & dimensionibus determinare quantum obiectum data altitudinis, si in diversis videatur distantis, deprimatur infra horizontem, donec tandem evanescit, simulque invenire quantum ha depressiones pro diverso aëris statu, & temperie mutantur.* Le Prix pour chaque sujet consiste en une Médaille d'or de la valeur de cent écus argent de Danemarck. Tous les Savans, excepté les Membres de la Société ici presens, sont invités à concourir pour ces Prix. Ils voudront bien écrire leurs Mémoires en François, Latin, Danois ou Allemand, & les adresser francs de port à Son Excellence M. de Luxdorps, Conseiller privé

du Roi, Chevalier de l'Ordre de Dannebrog, Président de la Société. Les Concurrents sont priés de ne se point faire connoître, mais de mettre une Devise à la tête du Mémoire, & d'y joindre un billet cacheté avec la même Devise, qui contiendra leur nom & le lieu de leur résidence. Aucun écrit ne sera admis au Concours passé le dernier d'Août 1782.

S U È D E.

De STOCKHOLM, le 9 Juillet.

Les troupes de la Maison du Roi, qui, avec le régiment de la Reine douairière & celui d'Artillerie, campoient depuis le premier du mois dernier, dans la plaine de Ladugard, sont rentrées le 28 dans cette Capitale, où S. M. les a ramenées elle-même.

Le Prince Royal actuellement âgé de 2 ans & 8 mois, a été retiré le premier de ce mois, des mains des femmes, & remis aux soins du Baron Frédéric Sparre, Chancelier de Cour & Commandeur de l'Etoile Polaire, que le Roi a nommé Gouverneur du jeune Prince; le 26 du mois dernier S. M. l'avoit élevé au rang de Sénateur. Le Baron de Sparre, élève du feu Comte de Tessin, passe en général pour un de nos Seigneurs les plus vertueux & les plus éclairés. Le Baron Charles-Adam Wachtmeister, Colonel du régiment de Jamtlande, & le Comte Adolphe-Frédéric Stackelberg, Lieutenant-Colonel, ont été nommés Gentils-

hommes de ce Prince. S. M. a écrit à la Comtesse de Roßen qui, en qualité de Grande Maitresse, a eu jusqu'à ce moment la principale direction de l'éducation de S. A. R., pour la remercier du zèle avec lequel elle s'en est acquittée ; elle conservera ses appointemens en pension ainsi que les autres Dames qui ont rempli différens emplois auprès du Prince.

A L L E M A G N E.

De V I E N N E , le 11 Juillet.

L'ARCHIDUC Maximilien ne paroît pas devoir faire un long séjour ici ; on parle d'un voyage qu'il se propose de faire à Freudenthal, en Silésie, où l'on dit que tout est disposé pour sa réception. On observe dans une Feuille publique, que depuis 1683 aucun Prince de la Maison d'Autriche ne s'est trouvé ainsi seul dans cette Résidence. On nous flatte de revoir ici l'Empereur dans quelques semaines, & l'on s'attend après son retour à plusieurs Ordonnances, qui ne peuvent tourner qu'à l'avantage de ses Sujets.

On apprend que l'Impératrice de Russie a enjoint à tous les Marchands de pelleteries & de parfums qui sortent de ses États, d'avoir des entrepôts de leurs marchandises à Ostende ; ce seroit une nouvelle preuve de la bonne intelligence qui règne entre les deux Cours ; l'Empereur de son côté n'est

occupé qu'à rendre leur premier éclat à nos Villes commerçantes.

Nous avons eu ici pendant quelque tems des chaleurs extraordinaires ; elles n'ont été accompagnées d'aucun orage ; mais de tous les environs on reçoit de tristes avis d'inondations & d'orages ; la foudre est tombée en plusieurs endroits , & sur tout en Moravie & dans la Haute Autriche.

De HAMBOURG , le 15 Juillet.

LES escadres des Puissances neutres sont enfin en mer ; on se flatte qu'elles arrêteront les violences dont le commerce se plaint par-tout de la part des corsaires Anglois ; il ne s'en commettra point , sans doute , auprès d'elles ; mais auront elles moins lieu dans les endroits dont elles ne seront point à portée ? peut-être ne suffit-il pas d'armer & de se promener sur les mers pour en imposer aux corsaires Anglois ; peut-être seroit-il nécessaire de faire un exemple qui les effrayât ; & lorsqu'on n'obtient pas justice lorsqu'on la demande , le droit de se la faire à soi-même est sans doute naturel , & personne ne le peut contester aux Souverains , dont les droits sont toujours en raison de leur pouvoir.

Parmi les Nations neutres qui ont à se plaindre des procédés arbitraires & violens des Anglois , il n'y en a peut-être point qui en souffrent plus fréquemment que le Danemarck ; on peut se rappeler la rencontre

du convoi Danois aux Antilles , les excès commis sous le canon de Saint-Thomas , ceux qui ont eu lieu récemment dans un port de la Norwège & dans l'isle de Ferroë ; on peut joindre à cette énumération l'entreprise d'un cutter Anglois qui , le 11 Juin dernier , a chassé dans le port de Hitteroë un navire Russe , chargé de chanvre & de toile pour Bordeaux , & qui eût poussé ses violences plus loin , si la frégate Danoise la *Perle* n'étoit venue & ne se fût mise à sa poursuite. La lettre suivante écrite par le Patron Rolf-Muller , commandant le navire Danois la *Résolution* , pris par un corsaire Anglois , n'a pas besoin de commentaire ; elle est datée de Liverpool le 30 du mois dernier , & adressée à ses principaux.

J'ai mis à la voile d'Hellevoetsluis , le 5 Mai. J'ai toujours eu un temps favorable jusqu'à Nordfaro , où j'arrivai le 11 Juin ; j'étois à un mille & demi du lieu de mon débarquement ; j'avois le vent & l'occasion à souhait pour pouvoir en moins de deux heures jeter l'ancre dans la Baie de Fréderichswaag. Il en arriva cependant tout autrement ; au même instant une chaloupe longea la côte & tira un coup. Comptant la gagner de vitesse , je ne brassai pas mes voiles ; mais la chaloupe m'approchant de plus en plus , tira un coup à boulet , ce qui me força de l'attendre , sur quoi le Corsaire ordonna de mettre l'esquif à la mer , & de lui apporter les papiers du navire ; je le fis , & il me retint sur son bord pendant dix huit heures ; & durant cet intervalle , il envoya sur le mien six hommes de son équipage , qui , comme des brigands , fascagèrent tout ce qu'ils ne purent

piller. Après une navigation de 19 jours, on m'a mené à Liverpool; le tems apprendra ce qui doit en résulter. Ce dont je suis assuré, c'est que les propriétaires du Corsaire veulent bien me relâcher; mais je ne veux pas encore y acquiescer, vu que nous avons trop souffert, ainsi que le navire M. Zinch, Consul Danois, m'a promis son assistance; & si cela ne réussit pas bien, j'irai à Londres. Moi & mon équipage, avons été obligés de passer deux jours à terre, parce que toutes les clefs du navire nous ont été enlevées. Dans ce moment, je reçois la permission de retourner à bord de mon bâtiment. Par le premier courrier, j'écrirai plus amplement ».

La neutralité armée n'empêche pas ces déprédations; il est naturel que les Anglois en ne voyant aucun effort pour les punir, aient pensé & publié qu'elle ne produiroit aucun effet, & que l'idée d'un code maritime étoit morte de vieillesse; mais n'est-il pas vraisemblable que ces excès multipliés la ressusciteront; ils en prouvent du moins la nécessité.

La Cour de France a fait faire à celle de Russie des représentations sur les procédés continuels des Anglois contre le commerce & la navigation des Neutres, sur le peu d'activité de la part de ces derniers à prévenir ces procédés arbitraires & à soutenir les principes des déclarations qu'ils ont faites aux Puissances belligérantes, & sur le préjudice qui doit naturellement en résulter pour leur exécution. On insiste sur la nécessité d'y remédier par la coopération vigoureuse de S. M. I., sans quoi l'association des Puissances neutres ne tourneroit qu'à l'avantage des ennemis de la France. S. M. T. C. qui, jusqu'à présent, s'est tenue exac-

rement aux principes des déclarations & conventions de neutralité, se verroit obligée, si cela continuoit, de changer pareillement le système qu'elle a suivi jusqu'ici relativement au commerce & à la navigation des Neutres, & de régler sa conduite sur celle des Anglois, qu'on tolère avec tant de patience; mais elle a cru devoir suspendre sa résolution sur ces objets jusqu'à ce qu'elle se soit concertée avec S. M. I.

Telle est la substance d'un mémoire remis au commencement de Juin au Comte d'Osterman, Vice-Chancelier de l'Empire de Russie, par le Ministre de la Cour de France. La réponse qui y a été faite n'est pas encore publique.

I T A L I E.

De LIVOURNE, le 9 Juillet.

LA vente de la plus grande partie du café apporté des Indes par le vaisseau le *Comte de Kollowrath*, s'est faite le 3 de ce mois. En une heure de tems sur la quantité de 900,000 livres pesant, on en a vendu pour plus de 100,000 piastras. Le 23 on procédera à la vente des mousselines apportées par l'autre navire Autrichien, le *Joseph & la Thérèse*; on en fait monter la valeur à 700 000 piastras.

Le Sénateur, Secrétaire des Droits Royaux a envoyé à tous les Supérieurs des Maisons Religieuses, une lettre circulaire en date du 30 du mois dernier & conçue ainsi :

« S. A. R., de son propre mouvement, vous a

a j

fait signifier le 28 , que dans le grand Duché de Toscane , on eût à excludre à l'avenir du gouvernement des Monastères & Couvents , tout Religieux étranger ; on comprend dans ce nombre , non-seulement les premiers Supérieurs , tels que sont les Abbés & les Prieurs ou Gardiens , mais aussi les Sous-Prieurs ou Sous-Gardiens , qui ne pourront obtenir de pareilles charges sans en avoir préalablement la permission de S. A. R. Quant aux étrangers actuellement dans les Couvents de la Toscane , & y ayant des places de Sous-Prieurs , &c. , il leur est assigné un terme de deux mois pour demander cette grace , sur laquelle ils attendront la résolution du Souverain ; mais ce terme une fois écoulé , ils doivent se regarder comme exclus du Grand-Duché.

On apprend de Rome que le 28 du mois dernier après les premières vêpres pour la fête de Saint Pierre Saint Paul , le Pape assisté du sacré Collège & de toute la Prélature , reçut avec les formalités ordinaires , la haquenée que lui présenta au nom du Roi des deux Siciles , le Grand Connétable D. Philippe Colonna , nommé Ambassadeur extraordinaire à cet effet.

ESPAGNE.

De CADIX , le 6 Juillet.

L'ESCADRE Françoisé aux ordres de M. le Comte de Guichen , vient de mouiller dans cette baie ; elle n'a mis que 13 jours dans sa traversée de Brest ici , & elle est dans le meilleur état possible. Le *Majestueux* parti de Toulon le 12 Juin avec la frégate la

Précieuse , étoit arrivé dès le 2 de ce mois. C'est un superbe vaisseau dont M. de Rochouart qui le commande fait les plus grands éloges ; il le regarde comme le plus beau , le plus parfait & le meilleur vaisseau qui existe.

Il y a un mouvement extraordinaire dans notre port , les préparatifs pour l'expédition projetée , occupent une quantité de monde incroyable ; & l'arrivée des troupes & des Généraux ont rendu la ville à peu-près aussi tumultueuse que le port. On exerce soir & matin les soldats , & on a des simulacres d'attaque & de descente. Les Commandans ont amené avec eux la fleur de notre noblesse qui , jalouse de se distinguer , a demandé à servir sans aucune espèce de solde. M. le Duc de Crillon a lui seul 26 Aides de Camp. Cette jeunesse ardente n'est pas destinée à se renfermer dans une île ; & tout le monde est actuellement persuadé que c'est Gibraltar qu'on va attaquer. Tous les préparatifs l'indiquent. Deux vaisseaux de guerre ont été chargés d'aller prendre à Oran les prisonniers des Présides. Le seul choix de ces enfans perdus annonce à quoi ils seront employés , & à quelle attaque meurtrière on va s'exposer. Voici l'état de l'armement.

Commandant - Général , le Duc de Crillon ; *Mestre-de-Camp-Général* , le Colonel D. Carlos Senaux , avec les Ingénieurs correspondans ; *Major-Général* , le Brigadier D. Juan Roca , Colonel

du Régiment de la Princesse ; *Commandant d'Artillerie* , le Colonel D. Fernando Tortosa , avec les Officiers correspondans ; *Lieutenant-Général* , D. Félix Geronimo Buk ; *Maréchaux-de-Camp* , le Marquis de Casa Cagigal , D. Horacio Borgueza , le Comte de Cifuentes , Grand-d'Espagne ; *Intendant* , D. Pedro Montenegro ; *Trésorier* , D. Juan Pastor ; *Commissaire des Guerres* , D. Mateos Galcon ; *Directeur des Vivres* , D. Juan Manuel Sordar ; *Contrôleur de l'Hopital & Commissaire des Guerres Honoraire* , D. Martin Enceno ; *Contrôleur d'Artillerie* , D. Louis Briguo ; *Auditeur de Guerre* , Dom Jean-Baptiste Saint-Martin ; *Régimens* , un baillon de Savoie , deux de Murcie , un d'Ulluno , deux d'Amérique , deux de Catalogne , un de la Princesse ; en tout , onze bataillons , qui font 7580 hommes.

Dragons de Villa Viciosa , 150

Dragons de Lusitanie , 150

Corps d'Artillerie , 220

Total 8100 hommes.

On a reçu la nouvelle de la prise de Pensacola. Les seuls détails que l'on a , c'est que la garnison s'est rendue prisonnière de guerre , & que le régiment d'Hibernie , composé en grande partie de déserteurs François , a perdu presque tous ses grenadiers. Cette agréable nouvelle nous est venue singulièrement. Le Gouverneur de la Havane l'écrivoit le 29 Mai au Chargé des Affaires du Roi de France à Philadelphie , au moment où D. Joseph Solano entroit dans le port. Le bâtiment Américain , porteur de cette dépêche arriva à Philadelphie à l'instant où une goëlette Américaine partoît pour

la côte d'Espagne. On lui donna la lettre originale du Gouverneur ; & c'est par elle & non par l'avis qui a dû être expédié de la Havane , qu'on a su cette conquête importante , & le retour de D. Joseph Solano.

Nos lettres du Camp de St-Roch nous donnent le détail de ce qui s'est passé , tant dans le camp que dans la baie , depuis le 26 Mai dernier , jusqu'au 5 de ce mois.

La Place ennemie a considérablement augmenté le feu de ses batteries , tant des mortiers que des canons , en nous envoyant à différentes reprises des boulets rouges. Cependant ce feu terrible ne nous a fait d'autre mal que de blesser grièvement D. Mariano Fernandez , cadet du Bataillon des Volontaires d'Aragon & un soldat du même corps. De notre côté , nous avons riposté comme il convenoit , en dirigeant notre feu sur les points déjà indiqués , & selon toutes les apparences il a produit le plus grand effet , sur-tout dans une occasion où un boulet entra par une des embrasures de la batterie de la Princesse Amélie , précisément dans le temps qu'elle tiroit , & dans une autre circonstance où une de nos bombes a crevé sur le môle dans un endroit où il y avoit plus de 20 hommes réunis. Il est certain que ces deux accidens doivent avoir été très-funestes pour l'Ennemi , qui travaille avec la plus grande constance à construire de nouveaux épaulements & à réparer les dommages que nous lui causons journellement. — Dans la soirée du 27 Juin , D. Geronimo Buoras , Lieutenant de vaisseau , sorti avec les chaloupes canonnières & les bombardes formées en trois divisions ; les deux premières commandées par D. Fernanda Bustillos , & par D. Joseph Mollmedo ,

Lieutenant de frégate ; & la troisième formée par les bombardes aux ordres de D. Francisco Medina , Lieutenant de vaisseau. Après s'être portées presque sous les remparts de la Place ennemie , les chaloupes ont commencé un feu très-vif qu'elles ont soutenu jusqu'à deux heures & demie du matin : pendant tout ce temps-là , les principales batteries de la Place tiroient de tous les côtés à mitraille sur nos chaloupes , mais ni les bâtimens ni les équipages n'en ont reçu le moindre dommage. Le Commandant , en ordonnant alors la retraite des chaloupes , fit semblant de partir lui-même avec le reste des bâtimens , mais ce n'étoit qu'une feinte pour surprendre l'Ennemi : en effet , il revint aussi-tôt avec les bombardes dont il dirigea le feu , tant contre le camp , que contre les frégates & autres bâtimeas ennemis qui étoient mouillés le plus à l'avant. La Place ne tarda pas à lui répondre par un feu général de toutes ses batteries. A la pointe du jour , les bombardes se retirèrent dans le meilleur ordre & sans avoir reçu le moindre dommage. D. Geronimo Bucros fait à cette occasion le plus grand éloge de toutes les personnes employées sous ses ordres. — Dans la nuit du 4 Juillet , la même attaque a été renouvelée avec un succès égal par nos chaloupes soutenues par le feu de quelques batteries de notre camp. Cette manœuvre a produit le meilleur effet , puisque les Ennemis ont été incommodés jusques dans leurs quartiers , & qu'on s'est apperçu d'un incendie du côté de la montagne. Ils ont cependant fait aussi un feu très-vif , non-seulement des murs de la Place , mais encore des bâtimens de guerre , ainsi que d'un ou deux brigantins canonniers qu'ils ont construits.



A N G L E T E R R E

De L O N D R E S , le 22 Juillet,

LE 18 de ce mois le Roi s'étant rendu au Parlement dans la Chambre des Pairs, y manda les Communes, & donna son consentement à plusieurs bills dont les principaux sont le renouvellement de la Charte de la banque, celui de la Compagnie des Indes, le bill qui règle la jurisprudence dans le Bengale, l'acte passé en faveur des débiteurs insolubles, &c. S. M. mit ensuite fin à la séance actuelle qui est la première du quinziesme Parlement, par le discours suivant.

» Mylords & Messieurs, Quoique les affaires de cette Session aient exigé votre présence plus longtemps peut-être qu'il n'étoit compatible avec votre convenance particulière, je suis persuadé que vous portez un regard de satisfaction sur le temps que vous avez employé à remplir fidèlement ce que vous deviez à votre pays, dans la situation difficile & critique où se trouvent actuellement les affaires publiques. Je ne puis vous laisser partir pour vos Provinces respectives, sans vous assurer de l'approbation entière que je donne à votre conduite, & de ma parfaite confiance dans votre loyauté & votre louable affection. Le zèle & l'ardeur que vous avez montrés pour l'honneur de ma Couronne, l'appui ferme & constant que reçoit de vous une juste cause, & les grands efforts que vous avez faits pour me mettre en état de surmonter toutes les difficultés de cette guerre étendue & compliquée, doivent convaincre l'Univers que l'ancien courage de la Nation Britannique n'est

ni abattu ni diminué. Au milieu de ces difficultés ; vous avez formé des réglemens tendans à mieux administrer & augmenter les revenus publics ; vous avez même ajouté de la solidité & de la stabilité au crédit national, & vos délibérations sur les affaires de la Compagnie des Indes Orientales ont été terminées par l'adoption de mesures, dont j'espère que mes Royaumes tireront des avantages considérables & essentiels. J'ai remarqué avec beaucoup de satisfaction que dans cette affaire importante, votre attention s'est portée avec non-moins d'anxiété sur les moyens d'assurer le bien-être & la prospérité de ces Provinces éloignées, que sur les profits à tirer des acquisitions territoriales. Quant à ce qui peut rester à faire pour établir la sécurité de ces possessions précieuses, & y restreindre les abus auxquels elles sont particulièrement sujettes, je ne doute pas qu'à votre première assemblée vous n'y pourvoyiez avec la même modération & la même sagesse qui ont présidé aux procédés & aux recherches qui viennent de vous occuper «.

» *Messieurs de la Chambre des Communes*, Mes remerciemens particuliers vous sont dûs à raison des amples moyens par lesquels vous avez pourvu au service de l'année courante. Je vois avec grand plaisir qu'il a été en votre pouvoir d'appliquer une somme aussi considérable à l'acquit des dettes de la Marine, & que les subsides que vous avez votés ont été levés de la manière la moins onéreuse pour la propriété & l'industrie de mon peuple fidèle «.

» *Mylords & Messieurs*, En déplorant la continuation des troubles actuels, & l'extension de la guerre je goûte la satisfaction intérieure de réfléchir que l'objet constant de toutes mes résolutions a été de ramener mes Sujets abusés de l'Amérique, au bonheur & à la liberté dont ils jouissoient auparavant, & de voir rétablir la tranquillité de l'Eu-

rope. Défendre les possessions & maintenir les droits de ce pays , a été de ma part l'unique objet de la guerre. La paix est le vœu le plus ardent de mon cœur ; mais j'ai trop de confiance dans le courage & dans les ressources de la Nation , dans l'assistance puissante de mon Parlement , & dans la protection d'une Providence juste qui ordonne de tout , pour l'accepter à aucuns autres termes ou conditions que ceux qui sont compatibles avec l'honneur & la dignité de ma Couronne , l'intérêt & la sécurité permanente de mon peu le «.

Le Parlement a été prorogé jusqu'au 13 Septembre prochain qu'il reprendra ses séances. Ce Discours selon l'usage a donné lieu à bien des commentaires qui se répètent tous pour la plupart.

» La paix y est vue dans le lointain , dit-on , dans le plus modéré , le véritable état des opérations militaires est caché à nos regards ; point de victoire dans aucune partie du Globe dont on ait osé se féliciter ; point de Commandant de terre ou de mer offert à notre admiration ou à notre reconnaissance ; pas le moindre éloge pour notre armée ou pour la marine , ni pour aucun corps naturel , hors des murs en dedans desquels le Discours a été prononcé. Il semble que nous devons avoir moins de confiance en tout ce qui s'est fait jusqu'ici , que dans le courage & les ressources de la Nation , dans l'aide puissante du Parlement , dont nous sommes encore à connoître les effets , & dans la protection d'une providence juste (quoiqu'elle ne se soit déclarée par aucun acte sensible en faveur de la justice de notre cause), pour obtenir des conditions de paix convenables à l'honneur & à la dignité de la Nation. Ce Discours porte une empreinte frappante de découragement : On y démêle un aveu

ingénu de la nullité dont ont été jusqu'ici tous nos efforts pour la paix , & du peu de chemin que nos grands faits d'armes nous ont fait faire vers ce but de toutes les guerres , une paix sûre , glorieuse & durable «.

Le continent de l'Amérique ne nous offre rien qui puisse conduire à la paix ; la jonction du Lord Cornwallis avec le Général Arnold a eu , dit-on , lieu aux environs de Pétersbourg ; mais ces troupes sont si fatiguées des marches longues , pénibles & forcées qu'elles ont faites, qu'elles ont besoin de quelque repos , & qu'elles ne pourront songer à agir que dans quelque tems. La lettre suivante de Philadelphie donnera une idée plus juste encore de notre situation dans ces contrées ; elle est du 8 Juin dernier.

Le Congrès vient d'être informé que le Lord Rawdon a été obligé d'évacuer Cambden & de se réfugier vers Charles-Town. Le Lord Cornwallis instruit que son absence mettoit cette dernière Ville en danger , & que le Général Gréen pourroit l'attaquer avec succès , tandis qu'elle n'est défendue que par une très-foible garnison , vient d'y envoyer par mer une division de l'armée qu'il commande en Virginie. Le Commandant de Charles-Town alarmé de la promptitude avec laquelle les Caroliniens se soulèvent contre un Gouverneur , qui n'existe que par l'effet d'une force militaire supérieure , & qui perd toute autorité dès que les armées Angloises s'éloignent , a publié des proclamations menaçantes qui n'ont produit aucun effet. Le Général Gréen est maître de parcourir la Caroline du Sud. Il s'est emparé de quelques postes fortifiés , dont les garnisons n'ont fait qu'une foible résistance. Il est toujours plus

démontré que jamais que les Anglois ne possèdent réellement dans l'étendue des Treize-Etats-Unis, que les endroits où leurs armées peuvent s'établir par la force.

Les mêmes papiers qui nous ont apporté ces détails, nous ont aussi apporté le plan de la banque nationale établie à Philadelphie pour les Etats-Unis de l'Amérique : il est conçu ainsi.

1°. Il sera ouvert une souscription pour quatre cens mille piastres en actions de quatre cens piastres chacune, qui seront payées en or, ou en argent. 2°. Cette souscription sera payée entre les mains de Georges Clymer & Jean Nixon ou de leurs Agens. 3°. Chacun de ceux qui auront souscrit pour moins de 5 actions, payera toute la somme le jour de la souscription. 4°. Ceux qui souscriront pour 5 actions & au-delà, payeront moitié de la somme le jour de la souscription, & l'autre moitié trois mois après, à compter du même jour. 5°. Chaque porteur d'une action aura droit de voter par lui-même, par son Agent, ou par un Procureur dûment constitué à toutes les élections des Directeurs : il aura autant de voix qu'il possédera d'actions ; & chaque souscripteur pourra vendre ou transporter son action ou ses actions à sa volonté, le transport se faisant sur les livres de la Banque en présence & avec l'approbation du Propriétaire ou de son Procureur légal, & de ce moment l'acquéreur sera subrogé au droit de voter, &c. 6°. Il y aura 12 Directeurs choisis parmi les votans, qui, à leur première assemblée choisiront un d'entr'eux Président. 7°. Tous les trois mois, il se tiendra une assemblée des Directeurs, dans laquelle ils régleront les affaires de la Banque. Sept d'entr'eux suffiront pour un Bureau, lequel aura le pouvoir de s'ajourner d'un tems à un autre. 8°. L'assemblée des Directeurs réglera l'administration des affaires,

les règles & les formes qui devront être suivies. elle nommera les divers Officiers qui seront jugés nécessaires ; elle disposera de l'argent & du crédit de la Banque pour l'intérêt & le profit des Propriétaires, & sur les profits, elle fixera, de tems à autre, les dividendes qu'elle jugera convenables. 9°. Elle sera autorisée, de tems à autre, à ouvrir de nouvelles souscriptions pour accroître le capital de la Banque, aux termes & conditions qu'elle jugera propres. 10°. Tous les trois mois l'Assemblée choisira deux Directeurs qui seront chargés de l'inspection & de l'examen des affaires de la Banque pendant les trois mois suivans. 11°. Les Inspecteurs ainsi choisis, remettront tous les soirs, excepté les Dimanches, au Surintendant des Finances de l'Amérique, un état des fonds de la Caisse & des billets sortis ou rentrés. 12°. Les billets de Banque, payables à leur présentation, passeront en vertu de la loi, comme espèce, & seront remis sur ce pied par le Trésorier des états mis dans le paiement des impôts & des taxes de chaque état de l'Union, & de la part de chacun des Etats respectifs. 13°. Le Surintendant des Finances de l'Amérique aura, en tout tems, le droit d'examiner les affaires de la Banque, & à cet effet, il aura communication toutes les fois qu'il le demandera des livres & des papiers. 14°. Chaque Directeur ou Officier de la Banque qui convertira, à son usage, les effets, argent ou créances de la Banque, ou qui se rendra coupable de fraude ou de malversation, perdra la totalité de son action ou de son fonds sur la Compagnie, qui sera dès-lors confisqué. 15°. Il sera passé une loi qui prononcera peine de félonie, sans bénéfice de Clergé, contre ceux qui commettront toute fraude ou malversation quelconque. 16°. Les Souscripteurs seront incorporés, sous les noms de Président, Directeurs & Compagnie de la Banque de l'Amérique Septentrionale. 17°. Aucun des Direc-

teurs ne pourra prétendre à aucun avantage pécuniaire pour son droit de Séance à l'Assemblée en qualité de Directeur, de Président & d'Inspecteur, à moins qu'on ne change par la suite la présente disposition, & cela du consentement de la majorité des possesseurs d'actions dans une élection générale.

18^o. Aussi-tôt que la souscription sera remplie, George Clymer & Jean Nixon, publieront une liste des noms & des sommes qui auront été respectivement souscrites, avec la demeure des Souscripteurs. Ils fixeront un jour pour l'élection des Directeurs, & dès que ces derniers seront élus, ils remettront l'argent qu'ils auront. — Le 26 Mai 1781, après avoir mûrement examiné le plan ci-dessus, le Congrès a pris sur ce sujet les résolutions suivantes. Le Congrès approuve le plan d'une Banque Nationale dans les Etats-Unis, lequel a été soumis à leur examen par M. Robert Morris, le 17 Mai 1781, & les Etats appuieront & soutiendront cet établissement, de tems à autre, par les moyens qui paroîtront nécessaires pour son institution, & qui s'accorderont avec le public. — *Résolu* que les Souscripteurs de ladite Banque seront incorporés, suivant les principes & les termes du plan, sous le nom de Président, Directeurs & Compagnie de la Banque de l'Amérique Septentrionale, aussi-tôt que la souscription sera remplie, que les Directeurs & le Président auront été élus, & que la demande en aura été faite au Congrès par le Président & les Directeurs élus. — Qu'il sera recommandé aux Etats-Unis de statuer par un Règlement légal, qu'il ne sera établi ni permis dans lesdits Etats respectivement aucune autre Banque ni Banquiers pendant la guerre. — Que les billets dont l'émission se fera par ladite Banque, que les billets payables à leur présentation passeront comme espèce dans le paiement de toutes les taxes, impôts & dettes dus ou payables aux Etats-Unis. — Que le Congrès re-

commandera aux diverses Législations de passer une loi qui prononcera peine de félonie , sans pouvoir réclamer le bénéfice du Clergé contre toutes les personnes convaincues d'avoir contrefait les billets de Banque , ou qui passeront ces billets , sachant qu'ils sont contrefaits ; elle prononcera également peine de félonie , sans bénéfice du Clergé contre tout Président , Inspecteur , Directeur , Officier ou Employé dans la Banque qui détourne , à son profit , tout effet , argent ou créance de la Banque , ou qui , de quelque manière que ce soit , se rendra coupable de fraude ou de malversation.

L'adoption de ce plan , par les suprêmes Représentans , observe M. Moris , donne un tel poids aux raisonnemens par lesquels il est possible de le faire valoir , qu'il en résulte la plus complète conviction. Ce n'est point pour donner plus de force au plan , mais pour le développer , que je prends la liberté de faire les observations suivantes. — Les quatre premiers articles ont rapport aux octrois & aux moyens de se les procurer. Il est question de 400,000 piaîtres , parce que l'on se persuade qu'une pareille somme ne tardera pas à être remplie. Il est inutile de rechercher , si cette somme peut répondre aux objets qu'on a en vue , ou si on auroit pu soulever pour une somme beaucoup plus considérable. Faisons usage actuellement des ressources que nous avons évidemment en notre pouvoir , & si (comme cela est très-probable) ces ressources paroissent , d'après l'expérience , plus grandes qu'elles ne le sont actuellement , alors , suivant le neuvième article , l'opération peut être étendue au point de remplir entièrement le but qu'on se propose. — Les personnes nommées pour recevoir les souscriptions , sont les Directeurs actuels de la banque de Pensylvanie. Comme cette affaire doit nécessairement , dans les circonstances actuelles,

être négociée par des particuliers , & comme ces Directeurs sont généralement reconnus pour tels , nous avons naturellement jeté les yeux sur eux ; la bonne réputation dont ils jouissent ajoutera un nouveau poids à toutes leurs opérations. — Le 18e. article prescrit la manière de faire passer l'affaire de leurs mains dans celles des Officiers nommés pour cet effet. — Le 16e. qui traite de l'incorporation , est d'une convenance si frappante , qu'on ne peut assurément rien dire à ce sujet. Et le cinquième article qui désigne les droits des possesseurs de fonds est fondé sur des principes si bien connus & sentis dans l'Amérique , que toutes explications ou argumens deviendroient superflus. Les 6 , 7 , & 10e. contiennent l'esquisse du gouvernement civil de la corporation , après qu'elle aura été formée ; comme les possesseurs de fonds seront non-seulement en très-grand nombre , mais qu'ils seront répandus dans ce pays , & que peut-être quelques-uns d'eux résident en Europe , & qu'il leur sera impossible de veiller par eux-mêmes à leurs intérêts , il devient nécessaire d'adopter le principe commun de représentation , pour s'assurer si ce principe est appliqué convenablement à la considération de ceux qui voudront s'y intéresser , dans la confiance néanmoins qu'ils seront convaincus qu'on prend les mêmes soins des intérêts particuliers que de l'intérêt général. Le 17e. est dressé d'après notre situation actuelle , & l'idée que l'on se fait de la disposition des esprits pour travailler à l'intérêt public. Si le tems & les circonstances , en rendant les fonctions plus pénibles ou pour quelque autre cause , exigent un changement , on a pourvu aux moyens de le faire. Le 12e. a pour but de donner de la part du Gouvernement aux billets de banque , la confiance que l'intérêt & la convenance des individus les porteront naturelle-

ment à y mettre de leur côté. On a pour but que le Gouvernement retire des avantages de cet établissement ; il sera par conséquent intéressé à le soutenir , non pas à la vérité en entreprenant de forcer à recevoir des billets de banque , ce qui seroit également inutile & injuste ; mais simplement en recevant lui-même un *medium* , dont la valeur est incontestable. Le 140. contient un règlement ordinaire contre les contrefaçons , que la cupidité d'une partie des hommes a très-malheureusement forcé tous les Gouvernemens de rendre en pareils cas. — Il est nécessaire d'observer pour les personnes qui connoissent la maniere , que lorsque le crédit d'une banque est fermement établi , & qu'elle est connue pour posséder des fonds considérables , ses billets ont non-seulement le même cours que l'or & l'argent ; mais même qu'ils sont préférés à ces précieux métaux. Ces billets sont plus portatifs ; ils ne sont pas comme la monnoie courante , sujets à être rognés ou altérés de toute autre maniere frauduleuse ; le soin que prennent les Banquiers pour leurs propres intérêts & les contrôles particuliers dont ils font usage , & qu'ils varient continuellement , pourvoyent beaucoup plus efficacement contre les contrefaçons , que ne peut le faire toute espece de monnoie , & la certitude de recevoir de l'or ou de l'argent lorsqu'on en demande , ôte toute possibilité de déprédation. — D'après ces circonstances , le crédit du papier de banque a toujours été très-grand dans tous les pays où il a été établi des banques ; il est donc presque certain qu'il en sera de même en Amérique ; car dans tous les raisonnemens qu'on peut faire à ce sujet , notre plus sûr guide est l'expérience. — Pour empêcher que la banque n'abuse de la confiance publique , on a dressé les 110. & 130. articles , par lesquels le Surintendant des finances

Finances des Etats-Unis est autorisé à vérifier toutes les opérations; & conséquemment comme le Gouvernement a le plus grand intérêt à ce que les Directeurs se conduisent avec intégrité, le Surintendant aura soin qu'ils ne mettent point trop de papier en circulation en proportion de leurs capitaux. Le Congrès est si pénétré de la force de ce raisonnement, qu'il a sagement pourvu par la troisieme résolution contre toutes entreprises de cette nature, que des particuliers pourroient former, & que dans le même esprit il a borné la restriction à la durée de la guerre, se réservant par la suite de faire les réglemens qui pourront alors devenir nécessaires. — Les 14 & 15e. articles contiennent des réglemens de prévoyance également avantageux à la banque & au public en général; réglemens qui sont certainement fondés sur la justice la plus évidente. Car quoiqu'il soit à propos de mettre toute la douceur possible dans le Code criminel d'un pays, il n'y a point de doute que ceux qui portent atteinte aux dépôts publics les plus essentiels, doivent subir les châtimens les plus sévères que puissent infliger les loix humaines. — Demander quel est le but auquel on se propose d'atteindre par cet établissement d'une Banque, c'est ramener le public à la considération de la situation actuelle des affaires. Le discrédit du papier monnoie a été malheureusement la source d'une infinité de calamités particulières, de fraudes sans nombre & de la plus grande détresse; les calamités nationales ont marché du même pas, & le crédit public a reçu la blessure la plus profonde. C'est une circonstance si extraordinaire dans les Gouvernemens républicains, que nous pouvons affirmer hardiment qu'elle ne peut continuer à exister dès le moment que les différentes Législatures se seront déterminées à prendre les mesures vigoureuses & efficaces vers lesquelles le cri public

4 Août 1781.

b

leur ordonne aujourd'hui de tourner leur attention. En attendant, les besoins des Etats Unis demandent que l'on anticipe sur nos revenus jusqu'à ce qu'on soit parvenu à établir la confiance qui décideroit les individus citoyens à avancer les fonds nécessaires à ces besoins ; l'usage d'une Banque est donc d'aider le Gouvernement de son argent & de son crédit moyennant une récompense & une sûreté convenables pour ce service ; & d'obtenir des individus le crédit que les propriétés, les talens & l'intégrité ne manqueront jamais de lui procurer ; de remplacer ce papier monnoie, qui, devenant de plus en plus inutile, demande chaque jour à être entièrement racheté, & d'ouvrir une nouvelle source au commerce dans le moment où, en écartant toutes les restrictions, les citoyens d'Amérique jouiront & seront en possession de toute la liberté pour laquelle ils se sont armés. — En retour des avantages que retirera le Gouvernement de cet établissement, les Souscripteurs recevront, comme ils en ont le droit, le profit de cet emploi de leur capital, tel que cela se pratique relativement aux Banques de tous les pays libres commerçans. — On pourroit s'attendre à quelque invitation au patriotisme du public à ce sujet, mais ce seroit un soin inutile ; il vaut mieux que le projet soit examiné, & qu'il ne soit soutenu qu'autant qu'il paroîtra raisonnable, juste & avantageux.

Les réglemens, les établissemens sans nombre que fait journellement le Congrès, démentent formellement tout ce qu'on dit des dispositions de l'Amérique ; elle est indépendante de fait ; elle agit comme telle, & il ne faut pas se flatter que nous puissions parvenir à la conquérir ; de ce côté les apparences de paix ne sont pas favorables. Du côté des Antilles, elles le sont encore

moins. Si toutes les nouvelles confirment que les François ont échoué à Sainte Lucie, elles confirment en même-tems qu'ils se sont emparé de Tabago; & quoiqu'on en dise, il est à présumer que ceci n'est qu'un essai, & qu'ils ont poussé plus loin leurs entreprises, auxquelles l'Amiral Rodney ne pourra pas s'opposer davantage qu'il l'a fait jusqu'à-présent. La Gazette de Ste-Lucie que nous avons reçue rend compte des évènements qui se sont passés jusqu'au 9 Juin; voici ce qu'elle dit d'abord de l'attaque de cette île.

Du Carenage, le 19 Mai. Le 11 de ce mois, entre deux & quatre heures du matin, la descente dont cette Île étoit menacée depuis quelques jours par les François, fut exécutée sur trois points en même-tems, les baies de Bethune, Espérance & Dauphin. M. le Marquis de Bouillé, qui la conduisoit aborda avec le régiment d'Auxerrois, commandé par le Vicomte de Damas. A la pointe du jour, il prit poste dans la ville de Gros-Islet, où il surprit la sentinelle, qui fut malheureusement tuée, & fit prisonniers tous les malades du 46^e. régiment, & un Officier du 87^e, qui se trouvoient à l'Hopital, & qu'il envoya à la Martinique. — Lorsque les passages furent assurés, & les gardes placés sur les avenues, dans le dessein de couper toute communication avec le Morne-Fortuné, le Major Général Turmell fut dépêché avec un pavillon de trêve à l'Île Ramier, pour la sommer de se rendre, avec menace, en cas de refus, de toutes les rigueurs de la guerre. Le Capitaine Campbell, du 87^e. régiment, qui commande dans ce poste important, & qui, par les préparatifs qu'il avoit faits pour une défense vigoureuse &

obstinée , a mérité la confiance qu'on a en lui , répondit qu'on pouvoit l'attaquer. Ce refus diminua l'ardeur de l'ennemi , qui avoit cru que l'Isle entière seroit une conquête aisée. L'arrivée heureuse , mais accidentelle des vaisseaux du Roi la *Thetis* , la *Sainte - Monique* , la *Sybille* & le *Scourge* , vint ajouter à notre sécurité. Des détachemens de matelots & de troupes de marine furent débarqués de chaque vaisseau sous les ordres des Capitaines Linzée , Rodney , Smith & Hichins , & se chargèrent des batteries de la Vigie , pendant que d'autres , sous les ordres du Capitaine Linzée , se préparèrent avec zèle à défendre le Morne. L'ennemi passa le reste du jour à cantonner ses troupes dans différentes plantations , entre la baie Dauphin & Choque , où l'on apprit qu'elles resteroient jusqu'à ce qu'elles eussent reçu les renforts qu'elles attendoient de la Dominique , de St-Vincent & de la Grenade ; qualors elles tenteroient d'enlever le Morne par un coup de main. L'apparition d'une flotte formidable de 25 vaisseaux de ligne , sembla confirmer ce rapport , sur-tout lorsqu'on la vit approcher comme si elle eût eu dessein de jeter l'ancre à Gros-Islet. Le feu bien dirigé de la batterie de l'Isle Ramier , sous la conduite du Lieutenant Miller , de la Marine Royale , qui commandoit les matelots , la força de s'éloigner & d'aller à Choque & à l'anse Trou Gascon , où elle mouilla. Le 12 , à cinq heures après-midi , toutes les troupes qui étoient descendues à Gros-Islet se mirent en mouvement vers le carénage. On s'attendoit à une attaque générale contre le Morne pendant la nuit ; mais au grand étonnement de la garnison & des habitans , l'ennemi rembarqua toutes les troupes avant la nuit , & la flotte reprit le chemin de la Martinique. — Ainsi finit une expédition entreprise vraisemblablement sur l'information qu'avoit reçue le Marquis de Bouillé , de

l'état de foiblesse & de maladie de la garnison , & dont les Officiers envoyés pour examiner nos ouvrages , reconnurent la fausseté. Après avoir donné les particularités de cette entreprise extraordinaire , nous devons de justes éloges au Brigadier - Général Saint-Léger , aux troupes & aux matelots , qui ont montré tant de zèle & d'ardeur. On ne nous reprochera pas une *vanité déplacée* , quand nous dirons que le *drapeau Anglois ne sera jamais arraché du Morne-Fortuné tant qu'il restera un homme pour le défendre*. Nous avons tout lieu de croire que notre flotte est revenue au vent sous les ordres de l'Amiral Rodney , & en état d'offrir le combat à l'ennemi , s'il tente de nous disputer la souveraineté de ces mers. Nous pouvons assurer nos Lecteurs que cette belle flotte n'avoit reçu *aucun dommage essentiel* dans l'action soutenue par l'Amiral Hood , malgré la grande supériorité des François.

» Le 2 Juin. Dimanche , un Exprès arrivé de Tabago , nous a appris que cette Isle étoit attaquée par les François. L'Exprès avoit quitté l'Isle le 23 Mai , jour où les François tentèrent de débarquer à Scarborough , d'où ils s'éloignèrent pour aller à Sandy-Point , où l'on croit qu'ils ont abordé. On les avoit aperçus le 22 au soir , fort loin au vent , ce qui fit faire les feux d'alarme. Leurs forces , selon les meilleurs calculs , consistoient dans le *Pluton* , de 74 , l'*Expériment* , de 50 , deux frégates & un cutter , ayant 1500 hommes de troupes à bord , sous les ordres de M. de Blanchelande , ci-devant Gouverneur de Saint-Vincent. Sir George Rodney , qui étoit arrivé le 23 à la Barbade avec 19 vaisseaux , en dépêcha le 30 une partie , avec un corps de troupes , pour défendre Tabago ; on croit qu'il suivra de près ce renfort avec le reste de son escadre , parce qu'on

apprend que M. de Grasse a pris le même chemin avec la sienne «.

Le 9 Juin. Le détachement envoyé pour protéger Tabago , est revenu à la Barbade sans avoir rien fait , parce qu'il y a trouvé toute la flotte Française. L'Amiral Rodney mit à la voile le 2 de ce mois avec toutes ses forces ; mais on apprend qu'ayant su que l'Isle s'étoit rendue , il étoit revenu sur ses pas. On ignore la capitulation faite à Tabago. L'*Hector*, de 74 , vaisseau de M. de Grasse , a été à la Grenade se réparer du dommage qu'il a souffert en abordant le *César*.

Une Gazette de St-Kitt , en date du 13 Juin , dit encore : nous n'avons rien appris de Tabago ; il est sûr que cette Isle est entre les mains des François , qui cependant craignent beaucoup d'être attaqués , parce qu'ils n'ont pas reçu les renforts qui leur sont nécessaires pour conserver cette possession «.

Nous ne voyons pas ici comment les François craignent si fort d'être attaqués ; il ne peuvent l'être qu'autant que nos forces de mer s'en mêleront , & on voit que Rodney ne s'est pas soucié jusqu'à présent de risquer un combat. Pourquoi lorsqu'il est venu devant Tabago avec sa flotte , n'a-t-il pas attendu la Française qui venoit à lui & ne demandoit pas mieux que de combattre ? il ne peut répéter ce que lui & tous nos Amiraux ont dit si souvent qu'il n'a pas pu engager l'ennemi au combat ; c'est lui qui l'a évité en retournant à la Barbade ; il faut donc qu'il sente son infériorité & l'impossibilité de vaincre ; car pendant que tous nos papiers ne cessent de vanter son audace , il n'en a

peut-être jamais moins montré. Jusqu'à présent il avoit toujours été à coup sûr ; le hasard , & une trop grande supériorité ont fait les succès ; & jusqu'à ce qu'il ait reçu des renforts , nous devons nous attendre à le trouver modeste.

Nos nouvelles de l'Inde sont encore plus affligeantes que celles de l'Amérique ; nos affaires y paroissent dans l'état le plus désespéré. Si Hyder-Aly au départ de ces dépêches étoit maître de la ville Noire , il peut l'être à présent de Madras. Les renforts seroient bien nécessaires dans ces contrées ; & il ne peut y en arriver que tard si , comme le bruit s'en répand , Jonhstone doit revenir en Angleterre. Ce bruit est fortifié par les nouvelles de Lisbonne , où l'on dit que ce Commodore y est attendu.

On est fort inquiet des vaisseaux que l'on attendoit de l'Inde. On en compte 35 dont la valeur moyenne est évaluée 150,000 liv. sterl. , ainsi leurs cargaisons réunies montent à 5 millions sterl.

Selon les lettres de Portsmouth , le 19 l'Amiral Darby a mis à la voile par un vent de N. E. Ses forces consistent en trois vaisseaux de 110 canons , 6 de 98 , un de 80 , 6 de 74 , 2 de 64 , en tout 18 & 4 frégates de 32. En passant devant Plymouth il prendra 3 vaisseaux de 74 & 2 de 60 qui s'y trouvent , s'ils sont prêts. A peine fut-il en mer qu'une sloop apporta la nouvelle qu'une escadre Hollandoise paroissoit dans la Manche.

On a fait repartir aussi-tôt ce sloop qu'on croit avoir été dépêché pour porter cette nouvelle à l'Amiral.

F R A N C E.

De VERSAILLES, le 31 Juillet.

LE 2 de ce mois la Princesse de Tarente, eut l'honneur d'être présentée à LL. MM. & à la Famille Royale, par la Duchesse de la Tremouille, & de prendre le tabouret. La Marquise de Thiboutot, la Comtesse de Montmort, & la Comtesse de Villefort, ont aussi eu l'honneur d'être présentées à LL. MM. & à la Famille Royale, la première par le Marquis de Courtomer, la seconde par la Marquise de Montmort, & la troisième par la Vicomtesse d'Aumale.

De PARIS, le 31 Juillet.

NOUS n'avons point encore de nouvelles des Antilles; on n'a que les dates des événemens qui s'y sont passés; mais les détails nous manquent. La rencontre des deux flottes eut lieu le 29 Avril; il y eut une canonnade entre l'avant-garde de notre escadre, & l'arrière-garde de celle des ennemis. La flotte quitta la chasse & entra à Fort-Royal le 6 Mai. Le 11 on débarqua 4000 hommes à Sainte-Lucie, & on s'empara d'un petit Fort; le 13, M. de Grasse envoya 2 vaisseaux & une partie de troupes pour une expédition particulière qu'on croyoit, à Ste-Lucie, avoir Tabago pour objet. Le 15, l'armée

revint à Fort-Royal; elle n'avoit été inquiétée ni à sa descente, ni à son rembarquement. Le 24, la flotte repartit de la Martinique avec 3000 hommes de troupes; & le 2 Juin, au départ de M. Dourdan de Pierre-Fitte, Lieutenant de vaisseau, on n'en avoit aucune nouvelle à Fort-Royal.

Ces dates se rapprochent de celles qui regardent l'expédition & la prise de Tabago que nous avons apprises par les lettres d'Angleterre; elles nous ont du moins fait savoir où nous en sommes aux Antilles. Selon ces lettres, le 4 Juin, M. de Grasse étoit dans les parages de Tabago & l'Amiral Rodney à la Barbade, où il s'étoit réfugié, n'ayant aucune envie de se mesurer avec un ennemi aussi supérieur.

L'Isle de Tabago est la plus méridionale de tous les établissemens Anglois en Amérique, si l'on en excepte celle de Falkland; elle a 10 lieues de longueur sur 4 dans sa plus grande largeur. On peut juger de sa valeur & de son importance par les armemens dispendieux & formidables que les Puissances Européennes y ont envoyées à l'appui de leurs prétentions. Elle a appartenu aux Hollandois qui en ont disputé la possession aux François & aux Anglois avec la persévérance la plus opiniâtre. En 1677, M. d'Estrées l'envahit; il rencontra d'abord la flotte Hollandoise, chargée de la défendre, & le combat qu'il lui livra dans une des rades de l'Isle, fut une action mémorable dans un siècle fécond en grands évènements: il donna à cette Isle une grande célébrité. L'acharnement de la valeur fut tel des deux côtés, que les vaisseaux étoient sans mâts, sans agrès, sans matelots pour manœu-

vrer , qu'on se battoit encore. La bataille ne finit que quand on vit douze bâtimens brûlés & 7 coulés à fond. Les assaillans perdirent moins de monde, mais les défenseurs gardèrent encore l'Isle , qui ne fut emportée qu'au mois de Décembre de la même année que M. d'Estrées y descendit Une bombe qui tomba sur le magasin à poudre des Hollandois , & le fit sauter, leur ôta le moyen de se défendre. Cette conquête fut ensuite négligée par la France ; l'Isle qui avoit été déclarée neutre par le traité d'Aix-la Chapelle en 1748 , avoit été cédée à l'Angleterre en 1763. Les exportations ont toujours surpassé les importations ; celles-ci qui furent nulles depuis la cession jusqu'en 1770 , qu'elles furent de 3323 liv. sterl. étoient en 1773 de 20,453. Celles-là en 1764 ne montoient qu'à 349 liv. sterl. & en 1773 , à 30,049 liv. (1).

Le souvenir du combat de M. d'Estrées dans ces parages étoit fait pour enflammer les François ; il paroît qu'il n'a pas produit le même effet sur les Anglois , à en juger par la prudence avec laquelle leur Amiral a jugé à propos de l'éviter ; quoiqu'il en soit ces évènements nous font attendre avec plus d'impatience les nouvelles de nos Généraux ; ils attendent peut être quelque action plus éclatante pour nous en donner ; & il faut espérer qu'il s'en sera présenté quelque une pendant cette campagne qui a dû finir au commencement de ce mois.

(1) Voyez *Commerce de la Grande-Bretagne & Tableau de ses importations & exportations progressives depuis 1697 jusqu'à la fin de 1773*, par le Chevalier Charles Wirthworth Membre du Parlement, à l'Imprimerie Royale. Cet Ouvrage curieux se trouve à Paris, chez Dupuys, rue de la Harpe, près la rue Serpente. in-folio. prix 10 liv. broché.

Les nouvelles de l'Inde que le Gouvernement & la Compagnie Angloise avoient constamment cachées , commencent à transpirer. M. Dorves étoit , au mois de Février , à la côte de Coromandel où il avoit pris 5 vaisseaux de la Compagnie richement chargés , & où tout prend la tournure la plus défavorable pour la G. B.

Selon les lettres d'Espagne , la goëlette le *Neptune* qui a eu une très courte traversée a apporté des nouvelles de l'Amérique Septentrionale , dont les plus importantes sont celles-ci. Le Lord Cornwallis , à peine réuni à Arnold s'est vu forcé de rétrograder , le Général Gréen s'étant emparé de quelques postes , & le Marquis de la Fayette d'un autre côté par une marche forcée qu'il lui avoit dérobée , menaçant Charles-Town. Il se confirme que le peuple de ces Provinces est revenu avec joie sous l'allégeance du Congrès , & qu'à cette occasion , il a donné des preuves non équivoques de son animosité contre tout ce qui lui a paru avoir trop favorisé les Anglois.

» Le convoi de Bordeaux , écrit-on de ce port , le plus nombreux & le plus riche , puisqu'on l'évalue à 40 millions , qu'on ait rassemblé depuis le commencement de la guerre , est toujours au bas de la rivière , mais prêt à partir au premier bon vent. On ignore s'il attendra le retour de la flotte de Brest , que l'on croit devoir amener avec elle plusieurs vaisseaux Espagnols ; il peut cependant être escorté actuellement par deux vaisseaux de ligne , l'*Illustre* & le *Saint - Michel*.

—Celui de l'Orient est descendu à l'Isle d'Aix, & il paroît certain que le *Saint - Michel* l'accompagnera dans l'Inde. — La frégate Angloise le *Crescent*, est en radoub ; elle sera bientôt en état de tenir la mer. Quant au *Castor*, elle est un peu plus maltraitée ; cependant on espere qu'elle pourra encore servir ; on croit même que, suivie de quelques transports, elle portera à Ceylan le régiment Suisse qu'on rassemble à Oléron pour le service des Hollandois «.

Depuis cette lettre le bruit se répand que les Convois destinés pour l'Inde, le Sénégal, la Cayenne & l'Amérique, ont dû faire route ensemble sous l'escorte de l'*Illustre* & du *St-Michel* ; il est certain du moins que les vaisseaux de Bordeaux attendoient le 17 ceux de l'Isle d'Aix, & si le vent les a favorisés, ils ont pu mettre à la voile le 18. Il paroît qu'on est sans inquiétude sur ce riche convoi, depuis que Darby est rentré dans les Ports ; cependant les ennemis ont toujours quelques vaisseaux en croisiere.

» Le 14 de ce mois, écrit-on de Cherbourg, deux vaisseaux de ligne Anglois & quelques frégates se présentèrent devant ce port ; ils paroissoient vouloir détruire quelques batteries établies sur la pointe d'une petite Isle, pour défendre l'entrée du bassin, ainsi que d'autres ouvrages, auxquels on travaille avec assez d'activité depuis trois mois. Quelques bombes qu'on leur jeta les firent revirer de bord, & leur canonnade ne causa pas le moindre dommage. Si c'est -là la petite flottille du Lord Mulgrave qui menaçoit Flessingue, cette ville n'avoit rien à craindre ; jamais on n'a vu de canoniers plus mal-adroits que ceux de ces vaisseaux «.

Les dernières lettres de Cadix sont du 6 ; elles ne nous ont rien appris , puisque le courier de M. de Montmorin nous avoit déjà instruit de l'arrivée de M. de Guichen dans ce Port. Il paroît que les Espagnols ont été flattés de voir la réunion des flottes. L'honneur du commandement leur est dévolu : quant à l'expédition projetée les troupes à cette époque n'étoient pas encore à bord ; on les exerçoit tous les jours à des attaques simulées , & on attendoit les *Présidiarios* , qu'on devoit habiller de pied en cap , de manière à les mettre à l'épreuve de la balle : la seule arme offensive qu'on leur destinoit étoit un poignard.

A l'arrivée de M. de Puymodant , Officier François , qui est venu de Cadix à franc étrier , le bruit s'est cependant répandu que l'armement avoit mis à la voile le 11 pour cette expédition ; mais si l'on en juge par ce qui manquoit encore le 6 , cela ne paroît pas possible à moins que l'on n'ait mis une activité extraordinaire. Il se peut que le 11 on ait commencé d'embarquer les troupes , & leur départ n'a peut être eu lieu que quelques jours après. Il n'est pas vraisemblable que la flotte combinée ait mis aussi à la voile à cette époque , ce n'est que le 9 de ce mois qu'on a appris à Madrid l'arrivée de M. de Guichen ; & le courier , porteur des instructions pour D. Louis de Cordova , n'est parti que dans la nuit du 10 ; en conséquence ce n'est que le 13 ou le 14 que la flotte a pu appareiller.

C'est dans le courant du mois de Septembre prochain que M. de Bellecombe doit s'embarquer pour St-Domingue. Les habitans ne peuvent qu'attendre avec impatience l'arrivée de leur nouveau Gouverneur-Général : sa réputation l'a déjà devancé dans cette Isle ; on connoît sa conduite dans l'Inde , la belle défense qu'il a faite à Pondichéry. Les récompenses des grandes actions appartiennent au Souverain ; M. de Bellecombe les a obtenues ; il a mérité également celle de la gloire que la voix publique lui décerne à son tour , & qui est sans doute la plus intéressante & la plus flatteuse pour un Officier. A son passage à l'Isle de Bourbon , où il fut forcé de relâcher en revenant de Pondichéry en Europe , il y reçut le premier hommage qu'il avoit si bien mérité. On nous saura gré d'en donner ici les détails ; ils se trouvent dans l'extrait suivant des Registres du Conseil supérieur de l'Isle de Bourbon.

Aujourd'hui 10 Septembre 1779 , le Conseil Supérieur de l'Isle de Bourbon assemblé , séant MM. Murinay , Comte de Saint-Maurice , Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de St-Louis , Colonel du Régiment de l'Isle de France , Brigadier des Armées du Roi , & Commandant de l'Isle ; Pouier , Marquis de Courci , Commissaire-Général des Colonies , Ordonnateur en ladite Isle , Président du Conseil ; Freon , second Conseiller ; Delanux , Laffocherie , Dufauzey & Gresland , Conseillers ; Dejean , Assesseur. Le Procureur - Général du Roi est entré , & a dit : — MM. , vous avez vu avec quel empressement les habitans de cette Isle ont

dépeuplé leurs quartiers pour se rendre auprès de M. de Bellecombe, & avec quelle avidité ils ont recherché le plaisir de le voir. Son arrivée imprévue dans cette Colonie, est un événement trop précieux pour n'être pas consigné dans nos Archives, comme il le sera dans notre souvenir : nos sentimens d'allégresse ont paru dans toute l'effusion de nos cœurs ; mais ce n'est pas assez : il convient qu'il reste un monument qui instruisse la postérité de l'hommage qu'il nous est permis de rendre à M. de Bellecombe, dans cette même Colonie qu'il a si sagement gouvernée. Que de motifs puissans présentés à notre reconnaissance ! que de raisons pour faire éclater ce tribut que nous devons au glorieux défenseur de Pondichéry ! Cette Capitulation où ce Général préside comme un génie tutelaire, où il prescrit des loix que son ennemi, quoique vainqueur, n'a pu s'empêcher de respecter, où par un plus grand avantage, il joint l'olivier de la paix au laurier de la guerre, où enfin le grand homme paroît à côté de l'ami du Citoyen, a éternisé sa gloire à jamais. Ce monument de courage, de sagesse & d'humanité, fait une époque qui étonne l'Asie : son nom sera inscrit pour toujours dans les Fastes de l'Inde. Tous ces objets de la vénération publique ont porté M. M. les différens Ordres de l'Isle à rendre à M. de Bellecombe leur hommage particulier. Le Corps des Magistrats, aussi intéressé sans doute à la gloire du nom François, que ce Général a si dignement illustré par sa défense & sa capitulation, ne peut mieux s'occuper dans les circonstances qui le rassemblent aujourd'hui, que des moyens de lui faire connoître d'une manière solennelle les sentimens dont il est pénétré dans ces momens de l'allégresse commune. — A ces causes, requiert le Procureur Général du Roi à ce qu'il plaise à la Cour nommer 2 de M. M., pour & au nom de la Compagnie de la Colonie, complimenter M. de Bellecombe, tant sur son heu-

reuse arrivée en cette Isle, que sur la belle défense qu'il a faite à Pondichéry; de tout quoi sera dressé procès-verbal, & a laissé ses conclusions sur le Bureau. — Le Procureur-Général retiré, la matière mise en délibération, la Cour, pénétrée des sentimens qu'a exprimés le Procureur-Général du Roi en son requisitoire, a chargé MM. Fréon, second Conseiller, & de la Flocherie, Conseiller, d'en être les interprètes auprès de M. de Bellecombe, & a arrêté qu'à cet effet ils se transporteront de suite à l'Hôtel de l'Intendance, où il demeure, & que de tout il sera dressé procès-verbal. — Et aussi-tôt MM. Fréon, second Conseiller, & la Flocherie, Conseiller, se sont transportés à l'Hôtel de l'Intendance, & M. Fréon portant la parole, ont dit : — M., votre arrivée en cette Colonie a causé à tous les habitans la joie la plus vive. — Aux sentimens de reconnoissance qu'ils vous doivent pour le bonheur dont ils ont joui sous vos ordres, se joignent ceux d'admiration pour la gloire que vous venez d'acquérir. Le respectueux attachement qu'ils vous ont voué, & l'amitié dont vous les honorez leur ont fait prendre à cette gloire la même part que s'ils avoient été assez heureux que d'en être témoins, & même qu'ils y eussent coopéré. Ils ont seulement gémi de n'avoir pu l'augmenter encore, s'il avoit été possible, en partageant vos travaux. — Les Magistrats qui composent le Conseil Supérieur ont, M., chacun en particulier, joint leurs hommages à ceux de tous les ordres de Citoyens de cette Colonie; mais rassemblés aujourd'hui, ils auroient cru manquer au devoir qui les oblige à rendre la justice à tous les sujets de S. M., s'ils ne l'avoient pas rendue à un de ses plus braves Généraux par un témoignage authentique de leurs sentimens d'admiration & de respect pour votre valeur & vos vertus. — Ils nous ont choisis, M., pour en être auprès de vous les interprètes, & c'est un emploi

bien précieux pour nos cœurs. — Agréez donc nos respectueux hommages, & les vœux que, de concert avec tous les François, nous faisons pour que nos superbes ennemis vous revoient bientôt avec des forces moins disproportionnées. — A quoi M. de Bellecombe a témoigné la plus grande sensibilité, & les auroit chargés de faire les remerciemens à la Compagnie en général, & à chacun de ses Membres en particulier. — De tout quoi a été dressé le présent procès-verbal. Fait & arrêté en la Chambre du Conseil Supérieur de l'Isle de Bourbon, à St-Denis, le 16 Septembre 1779. Par le Conseil. *Signé*, CR. GRINNE.

Nota. M. de Bellecombe avoit commandé pendant sept ans à l'Isle de Bourbon avant de passer dans l'Inde : les circonstances l'obligèrent d'y relâcher en revenant de Pondichéry en Europe.

Le 23 de ce mois on a célébré dans la Paroisse de St-Nicolas du Chardonnet, le renouvellement de Mariage de M. Simon Delaunay, ancien Imprimeur, avec Marie-Généviève Romain ; tous leurs enfans & petits-enfans y ont assisté.

» Le 27 Juin dernier, est né à Flacourt, dépendant de la Terre de Magnanville, près Mantes, un enfant à terme, sans cuisses, ni jambes, ni pieds, ni bras ; c'est un tronc, un jouet de la nature bien extraordinaire & digne de l'attention de l'Ecole de Chirurgie, & de la commiseration des ames honnêtes & bienfaisantes pour le nommé Driot, journalier, & Loïsel sa femme, peres & meres inconsolables de cette naissance ; l'enfant a été visité sur les lieux par le sieur Batti Barté, Maître en Chirurgie, de la ville de Mantes, en présence de M. Bourgeois, Curé de ladite Paroisse de Flacour, qui a baptisé cet enfant, de Charles Huvé, Procureur Fiscal du lieu, du Comte de Mornay, & de Messire Jacques Huvé,

Doyen de l'Élection , qui se sont trouvés sur le lieu le 12 Juillet 1781 , toutes les autres parties du corps & du visage sont aussi bien conformées que celles des autres enfans qu'a eus la mere âgée de 38 ans , & à qui il reste une fille vivante , l'enfant dont il s'agit se nourrit bien du lait de sa mere. .

On mande de Brest un fait assez singulier, qui quoique naturel ne laisse pas d'être rare. Une jeune personne de 17 ans devoit se marier le 16 de ce mois à 10 heures du matin ; la cérémonie fut suspendue , parce que la mère qui devoit y assister se trouva attaquée des douleurs de l'enfantement , & accoucha d'une fille à l'heure même où son aînée devoit se marier ; elle le fut le 18 : elle & son mari ont été parrain & marraine de la petite sœur nouvellement née ; & le Baptême a précédé le Mariage qui a été fait immédiatement après , sans sortir de l'Eglise.

L'Académie de Montauban propose pour le sujet du prix d'Agriculture qui sera distribué le 3 Mai de l'année prochaine, une dissertation sur ce sujet : *Quel est le tems le plus propre pour tailler la Vigne, relativement à la différence des climats & à la situation des vignobles.* Les ouvrages doivent être adressés francs de port avant le mois de Février prochain , à M. Lade , Avocat à la Cour des Aides. Les Concurrens sont avertis qu'ils doivent être terminés par une courte prière à J. C.

Le prix de 300 livres fondé par M. l'Abbé d'Ornat de Saint-Marcel, Prévôt de l'Eglise Cathédrale de Nîmes , & l'un des vingt-six Académiciens de cette Ville , pour être distribué tous les deux ans par l'Académie , sera donné l'année prochaine au meilleur Mémoire sur cette question :

Assigner les causes qui s'opposent au succès des Vers à soie depuis quelques années dans le Bas-Languedoc, & indiquer les moyens d'y remédier. Les paquets doivent être adressés francs de port avant le 31 Mars 1782, à M. Séguier, Secrétaire perpétuel de l'Académie.

Le nouvel Astre annoncé dans le Journal du 5 Mai dernier, découvert à Bath le 17 Mars, par M. Herschel, & observé ensuite par M. Messier, Astronome de la Marine & de l'Académie Royale des Sciences, depuis le 25 Avril jusqu'au 28 Mai, époque à laquelle il a cessé de le voir, à son entrée dans les rayons du soleil, y est plongé jusqu'au 18 Juillet, qu'il en est sorti. M. Messier l'ayant cherché avec une lunette achromatique à grande ouverture, l'aperçut vers les deux heures du matin dans la Constellation des Gémeaux, sur le parallèle de l'étoile H, ayant à peu de chose près la même lumière & les mêmes apparences que dans les premières observations faites aux mois d'Avril & de Mai. A 3 heures 11' 25" tems vrai, son ascension droite étoit de 90 d. 19' 17", & sa déclinaison, 23 d. 40' 11" boréale: Le mouvement de cet Astre, qui est très-lent, & qui a été en augmentation suivant l'ordre des signes, n'a parcouru que 5 d. 34' 59" d'ascension droite, depuis le 16 Avril jusqu'au 18 de ce mois; & 5' 20" de degré seulement en déclinaison. Les observations qu'on a faites jusqu'à présent pour la détermination de ce nouvel Astre, ne sont pas encore suffisantes pour en tirer des résultats certains sur sa nature & sa marche; tout ce qu'on peut dire à présent, c'est qu'il est à une grande distance de la Terre, & bien au-delà de Saturne.

De BRUXELLES, le 31 Juillet.

LES fêtes se sont multipliées ici depuis l'entrée de Madame l'Archiduchesse Marie-Christine.

tine & du Duc de Saxe-Teschén son époux ; le 19 la cérémonie de l'inauguration solennelle de l'Empereur s'est faite avec beaucoup de pompe. Cette cérémonie a duré depuis 8 heures du matin jusqu'à 2 de l'après midi. Il n'y est arrivé aucun accident fâcheux , malgré le concours immense des spectateurs ; mais le soir lorsqu'on exécuta le feu d'artifice qui avoit été préparé devant la Maison de Ville , le feu a pris au bâtiment sur lequel il étoit placé ; on parvint heureusement à l'éteindre par le secours des pompes qui jouèrent pendant une heure. On compte quelques personnes qui ont perdu la vie en cette occasion , & une vingtaine qui ont été blessées.

Selon des lettres de Hollande , il y avoit au Texel 14 vaisseaux qui devoient faire voile incessamment pour les Indes occidentales , & auxquels il avoit été accordé des lettres de marque. La flotte des bâtimens destinés pour la Baltique étoit sortie du même port le 19 de ce mois sous l'escorte d'une escadre aux ordres du Contre - Amiral Zoutman , cette escadre est composée des navires suivans : l'*Amiral Général* de 76 canons , le *Prins-Willem* de 70 , l'*Amiral Ruyter* de 68 , le *Holland id.* , le *Prins-Frédéric* de 60 , *Amiral Piet Heyn* , le *Batavie* , le *Ersprins* , tous trois de 56 , le *Zuyleveld* & l'*Argo* de 44 , le *Zéphir* , le *Eemsgesindheid* , le *Medenblica* , l'*Amphitrite* de 36 , le *Jason* de 26 , la *Vénus* & le *Dauphin* de 24 , la *Bellone*

de 20, le *Zeebaars*, le *Zwalouw*, le *Spion*, le *Kemphaan* & le *Brak*.

» Le bruit se soutient, écrit-on de la Haie, qu'il a été fait de la part de l'Empereur, d'autres disent par les deux Cours Impériales de Vienne & de Russie, des propositions d'accommodement entre notre République & l'Angleterre. Il paroît certain que la Cour de Russie a fait de nouvelles offres de médiation, qui sont actuellement à la délibération des Provinces, ce qui explique en peu de mots la cause de la lenteur avec laquelle nous avons fait nos préparatifs d'attaque & de défense. — On craignoit ici que l'Empereur ne profitât des circonstances pour ouvrir l'Escaut en faveur des Pays-Bas Autrichiens ; on assure aujourd'hui qu'il a répondu à la Requête que la ville d'Anvers lui a fait présenter à son passage, qu'il ne pouvoit y consentir sans enfreindre les traités subsistans. — S. M. a été très-contente de la réception qui lui a été faite à Amsterdam ; en quittant cette Ville, il adressa ces paroles aux Bourgmestres : » Je vous suis obligé des attentions que vous avez eues pour moi ; j'ai vu votre Ville avec grand plaisir, & j'y ai eu une satisfaction que j'ai éprouvée dans peu d'endroits, celle d'avoir vu de véritables patriotes « ; & en disant ces mots, il regardoit les Bourgmestres Hoof, Rendorpe & Elias «.

Quelques bâtimens arrivés des Antilles ont apporté quelques lettres de la correspondance du Marquis de Bouillé avec l'Amiral Rodney, à la suite des menaces que le premier fit au dernier à l'occasion de sa conduite à St-Eustache.

» J'ai reçu, écrivoit l'Amiral, les lettres que V. E. m'a fait l'honneur de m'écrire ; je suis fâché de voir qu'un homme du rang & d'un carac-

tère aussi distingué que le Marquis de Bouillé , s'avilisse soi-même sur des informations qu'il reconnoît n'avoir reçues que par des voies indirectes , au point de faire usage de menaces. Les Amiraux Britanniques ne craignent jamais , & ne font jamais de menaces , ils ne sont responsables de leurs actions qu'à leur Roi & à leur pays ; ils n'ont jamais mis de la gloire à insulter des ennemis déclarés , ils les ont toujours traités avec égard & humanité. Un peuple perfide portant le masque de l'amitié , traître à son pays , rebelle à son Roi , ne mérite ni indulgence ni considération , & n'en aura jamais de moi «.

» Je suis persuadé , répondit M. de Bouillé , qu'un Amiral Britannique & un Général François ne doivent être responsables de leur conduite qu'à leur Roi & à leur pays. Des représailles , quelque cruel que cela puisse être , sont ce que je leur dus pendant la guerre. Vous en avez donné l'exemple à Saint-Eustache , & vous m'avez fait une loi de le suivre strictement. V. E. a sans doute oublié que vous écrivez à un Général François , que les événemens de la guerre ont depuis quelques-tems accoutumé à mépriser l'orgueil Britannique. J'ai eu l'honneur d'écrire à V. E. que je n'échangerai plus de prisonniers , & ils seront tous , sans exception , envoyés en France. Je vous répète encore une fois que vous pourrez en agir comme il vous plaira avec les pavillons de trêve. Pour calmer vos craintes à ce sujet , je ne vous en enverrai plus. Nous arrangerons désormais toutes nos affaires avec le caïou ; & par ce moyen nous éviterons toutes disputes politiques si fastidieuses , & qui conviennent plus à des ambassadeurs qu'à des soldats «.

PRÉCIS DES GAZETTES ANGL. , du 24 Juillet.

L'Escadre Française qui , suivant les derniers avis , se trouvoit dans l'Inde , avoit quitté l'Île de

France le 4 Octobre 1780, & étoit composée des vaisseaux suivans ; savoir, l'*Orient*, de 74 canons ; l'*Aitier*, le *Bisurre*, le *Brillant*, le *Hajard*, le *Sévère* & le *Content*, de 64 ; le *Blamand*, de 60 ; & l'*Oriflamme*, de 54 ; en tout 8 vaisseaux de ligne, outre les frégates & autres bâtimens de moindre force, aux ordres de M. d'Orves. Cette Escadre entière a croisé dans le Détroit de Malacca, jusqu'à ce que la saison lui permît d'approcher de la côte de Coromandel. Le 25 Janvier 1780, six vaisseaux de cette Escadre étoient à l'ancre dans la rade de Madras ; il s'en trouvoit un autre avec deux frégates sur les *North Braces*, pour intercepter tout renfort du Bengale, & le Commandant François avoit laissé un vaisseau de ligne & quelques frégates, à la hauteur de la pointe d'Achin, pour intercepter les vaisseaux de l'Inde venant de Chine.

Le Chevalier Edouard Hughes étoit à Bombay le 4 Mars avec les vaisseaux suivans ; savoir, le *Superbe*, de 74 canons ; le *Burford*, de 70 ; le *Worcester*, l'*Eagle* & l'*Exeter*, de 64 ; en tout 5 vaisseaux de ligne. Deux de ces bâtimens étoient alors en carène, & il n'y avoit pas d'apparence que l'Escadre dût quitter la côte de Malabar avant la fin du même mois. Telle diligence qu'ait pu faire le Chevalier Hughes, il ne lui aura pas été possible d'arriver à Madras avant le milieu ou la fin d'Avril, & on laisse aux Marins & au Lord Sandwich à décider de quel secours il pourra être pour Madras lorsqu'il y arrivera.

L'Escadre de M. de Suffren consiste dans les vaisseaux suivans ; savoir, le *Héros* & l'*Annibal*, de 74 canons ; l'*Artésien*, le *Sphynx* & le *Vengeur*, de 64.

Celle du Commodore Johnstone sont le *Héros*, de 74 canons ; le *Monmouth*, de 63 ; l'*Isis*, le *Romney* & le *Jupiter*, de 50.

Ces nouvelles sont arrivées de l'Inde le 6 de ce

mois, & toute l'Assemblée des Directeurs en a eu connoissance le 17.

Selon les François, le camp d'Hyder-Aly étoit établi le 6 Janvier sur la Montagne rouge environ à trois milles de Pondichéry, où le Chevalier Coote avoit établi son camp dans la dernière guerre, & le Chevalier Hector Munro dans Allin. Le camp d'hiver occupe un espace de près de neuf milles de la crête de la Montagne au Sud. Les François disent aussi que cette armée consistoit le 6 Janvier en 40,000 hommes de Cavalerie, 2000 Artilleurs, & 80,000 hommes d'Infanterie. Nous croyons les rapports de la Compagnie conformes à ceux-ci, de manière que cette armée étoit alors composée de 122,000 hommes au moins. (*Tiré d'une Gazette ministérielle*).

La Ville de Wondwrath dont Hyder-Aly a fait le siège est celle où M. le Comte d'Estaing a été fait prisonnier dans la guerre dernière : elle est très-bien fortifiée, mais pas assez pour résister longtemps à une armée de 100,000 hommes. Quoique les bruits qui courent relativement à nos affaires de l'Inde, soient très-défavorables, nous pouvons cependant assurer qu'aucune dépêche officielle n'est arrivée portant la nouvelle de la perte de Madras. Il est vrai que lors du départ des dernières nouvelles, Hyder-Aly assiégeoit Wandowash ; mais il est aussi certain que le Chevalier Eyre-Coote a rassemblé une armée formidable, & qu'il est en marche pour attaquer l'Ennemi. Quelle que soit l'issue d'un combat, même désavantageux pour nous, il n'en résultera cependant pas immédiatement la perte du fort Saint-George. On sait que cette Place est bien pourvue de provisions, qu'elle pourra soutenir un siège de six mois, & que sa position & ses ouvrages la rendent presque inexpugnable. (*Gazette ministérielle*).

MERCURE DE FRANCE.

SAMEDI 11 AOÛT 1781.

PIÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

LETTRE aux Auteurs du Mercure.

MESSIEURS,

ON va mettre sous presse une nouvelle Traduction en prose des *Odes d'Horace*, suivie d'*Imitations en vers des plus beaux morceaux du Poëte Latin*, & de plusieurs *Odes originales*, par M. de Reganhac. Vous dire que cette Traduction est au-dessus de toutes celles qui ont paru jusques ici, ce seroit, à mon avis, en faire un éloge peu flatteur, car je n'en connois aucune qui soit supportable. Leurs Auteurs se sont attachés à rendre fidèlement le sens, les expressions, l'esprit même d'Horace; mais aucun n'a pu aller plus loin. Ils ont cru que, pour le bien entendre, il suffisoit de connoître parfaitement sa langue, & ils n'ont pas fait attention qu'il leur manquoit la qualité la plus essentielle, le génie poétique, sans lequel il est impossible de saisir ces graces, cette heureuse facilité qui donne au

San 11 Août 1781.

C

style le sentiment & le caractère des objets qu'il doit peindre ; en un mot , toutes ces beautés qu'il faut chercher , pour ainsi dire , dans l'ame du Poète qu'on traduit , & se les rendre propres pour les faire passer dans la Traduction.

M. de Reganhac étoit fort jeune , lorsque la lecture d'Horace développa son talent pour la Poësie. Avant de voler de ses propres ailes , il essaya ses forces par la Traduction en prose du premier Livre des Odes. Pour s'assurer s'il avoit réussi , il fit imprimer dans sa Province son Essai sans nom d'Auteur. Le hasard en fit parvenir un Exemplaire à l'Abbé Goujet , qui travailloit alors à sa Bibliothèque Françoisse. Ce savant Critique , qui , dans les premiers Volumes , avoit parlé des Traducteurs d'Horace , mit dans le quinzième une addition à ce qu'il en avoit déjà dit , en faveur de cet Essai.

» Je ne fais , dit-il , qui est l'Auteur d'une Traduction du premier Livre des Odes de ce Poète , qui
 » a paru à Toulouse en 1751. Elle est en prose , &
 » elle m'a paru rendre avec élégance les pensées &
 » même le génie du Poète Latin ; & j'ai entendu
 » dire à des Ecrivains de réputation & de mérite ,
 » qu'il seroit à souhaiter que l'anonyme ne se fût
 » pas borné au premier Livre des Odes. La Traduction de celui-ci est précédée d'une Lettre de
 » l'Auteur à Mde de . . . qui contient de judicieuses
 » réflexions sur Horace , de bons principes sur la
 » Traduction , & une censure qui m'a paru juste
 » de celle de M. Dacier. La version est suivie de
 » plusieurs autres observations critiques sur les Traductions de ce même Livre , par le P. Sanadon ,
 » Jésuite , & par le même M. Dacier. »

M. de Reganhac , encouragé par cet éloge , traduisit les autres Livres ; mais cédant à son goût pour la Poësie , lorsqu'il rencontroit une de ces belles Odes qui ont mis Horace au-dessus de tous les Poètes

lyriques, il se livroit au plaisir de les imiter en vers. J'en inférai dans le tems quelques-unes dans le Journal Encyclopédique, & elles furent applaudies; il les a perfectionnées depuis. Vous verrez avec plaisir le dithyrambe imité de l'Ode XXV du troisième Livre : *Quò me, Bacche, rapis.*

M. de Reganhac n'eût pas rempli sa vocation, s'il se fût borné à n'être que le Traducteur & l'Imitateur d'Horace : il étoit né avec le génie de la Poésie lyrique. Il devoit lutter contre les plus grands Poètes de ce genre. Vous pourrez juger, Monsieur, s'il l'a fait avec succès, par l'Ode suivante *, que je choisis de préférence, parce qu'il y trace aux Rois des vertus dont notre auguste & jeune Monarque semble avoir fourni le modèle.

Un Poète qui fait des Odes aussi belles, ne peut avoir fait qu'une excellente Traduction d'Horace, & vous en conclurez qu'il ne devoit être permis qu'aux meilleurs Poètes modernes de traduire les Poètes anciens.

J'ai l'honneur d'être, avec les sentimens les plus inviolables, Messieurs,

Votre très-humble & très-obéissant
serviteur, CASTILHON.

*ODE prise de la 20^e. du III^e. Livre d'Horace.
A Bacchus, Dithyrambe.*

Quò me, Baccha, rapis.

PUISSANT Bacchus, je cède à ton souffle invincible;
Tous mes sens sont remplis de ta divinité.

* Cette Ode paroîtra dans un autre Mercure.

C ij

Dans quel bois ténébreux , dans quel antre terrible ,
Par un délire irrésistible ,
Suis-je tout-à-coup transporté ?

QUELS échos rediront mes accords pleins d'audace !
Je vois briller César sur les plaines de l'air.
Feux antiques du ciel , sa splendeur vous efface :
Au-dessus d'Hercule il prend place
Dans les Conseils de Jupiter.

VENTS , respectez ma voix ; la fureur qui m'anime
Enfantera des sons hardis , impérieux :
Aux rives du permèsse , ou sur la double cime ,
Jamais un concert plus sublime
Ne frappa l'oreille des Dieux.

TELLÉ sur des sommets , la Bacchante éperdue
Voit l'Hèbre à son réveil , sous ses pieds mugissant ,
De frimats entassés la Thrace revêtue ,
Et sur l'Hémus qui fend la nue ,
Le Scyte cruel gravissant.

QUE j'aime à contempler dans mes heureux caprices ,
Des profondes forêts le silence & l'horreur ,
Les rochers sourcilleux , les vastes précipices !
Ce noir aspect fait mes délices ,
Et je jouis de ma terreur.

PROTECTEUR adoré des Menades guerrières ,
Qui terrassent les Pins d'un effort de leurs bras.

Non, je ne formerai que des cadences fières,
 Sur qui des Parques meurtrières
 Le pouvoir ne s'étendra pas.

Qu'il est doux d'affronter les vents & la tempête ;
 De voler sur les monts & de franchir les mers ,
 A la suite d'un Dieu dont l'Inde est la conquête ,
 Et qui fait flotter sur sa tête
 Des couronnes de pampres verts !

(Par M. de Regaſnac.)

*Quatrain à Mde la Comteſſe D'ÉROUT..... ,
 en lui préſentant des Roſes.*

PERMETS, Clorinde, à ces Roſes nouvelles .
 De t'embaumer de leurs douces odeurs.
 Il appartient à la Reine des Fleurs
 D'orner le ſein de la Reine des Belles.

(Par M. le Bailly , Avocat au Parl.)

*Explication de l'Énigme & du Logogryphe
 du Mercure précédent.*

LE mot de l'Énigme eſt *Écho* ; ceux du
 Logogryphe ſont : *Vous êtes aimé.*

É N I G M E.

JE ſuis un Sculpteur ſans cifeau ;
 Je ſuis un Peintre ſans pinceau ;

C iiij

Et les grands Maîtres je défie
 D'ébaucher la moindre copie
 Tandis que j'en finirois cent ;
 Car je finis en commençant.

Aussi chez moi grand étalage !

Viennent personnes de tout âge,
 Chacun demande son portrait,
 Et je le donne trait pour trait.
 L'un, satisfait de sa figure,
 Me sourit, & l'autre en injure
 Éclate, me tourne le dos,
 Jurant de me briser les os.

Tu vois, Lecteur, je suis à plaindre :

Un borgne veut se faire peindre,

Mais il le veut avec ses yeux.

Le puis-je moi s'il n'en a deux ?

Tu peux, dit-on, ou c'est malice,

Cacher ou supprimer un vice.

Non, car je n'ai pour tous défauts

Que de ne pouvoir être faux.

(Par M. le Bar... C... de Bond...)

L O G O G R Y P H E.

JE suis un vase domestique ;

De mes six pieds, Lecteur, mets le premier à bas,

Et je deviens alors un État Monarchique

Où tout Maçon bâtit sans règle ni compas.

(Par M. Joly, de Bagneux.)

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

JOCASTE, Tragédie en cinq Actes. A Paris, chez G. Debure l'aîné, Libraire, Quai des Augustins, 1781. in-8°. *Dissertation*, 183 pages; *Tragédie*, 74. Prix, 2 liv. 8 sols brochée.

L'AUTEUR de cette Tragédie n'est point de ces Poètes timides, à qui les noms illustres en imposent, & qui n'osent toucher à des sujets traités par de grands Maîtres; la Tragédie de *Clytemnestre* a déjà prouvé qu'une crainte pusillanime ne l'empêche point de lutter contre les chef-d'œuvres de l'antiquité, ni contre les imitateurs ou les réformateurs les plus heureux de ces chef-d'œuvres. Il ne cherche pas même à se faire pardonner par les superstitieux une hardiesse qu'ils taxeront de témérité; car dans sa *Dissertation sur les Œdipes*, il juge tous les Auteurs anciens & modernes, qui ont traité avant lui ce sujet. M. de Voltaire avoit eu la même audace; l'Auteur de *Jocaste* trouve que ce grand Homme avoit un peu manqué d'égards pour Sophocle & pour Corneille; il se dispense à son tour de ceux qu'on pourroit absolument regarder comme dûs à M.

C iv

de Voltaire ; à cela *Dorine*, dans *Tartuffe*, diroit :

Juste retour des choses d'ici-bas !

L'Auteur de *Jocaste* dit, en toutes lettres, que le Public ne se ressouvient guère de l'*Œdipe* de M. de Voltaire. Ne feroit-ce pas une faute d'impression, & ne faudroit-il pas lire : le Public ne se ressouvient guère que de l'*Œdipe* de M. de Voltaire ; car il nous semble que tous les Amateurs de vers & de Tragédies savent par cœur presque tous les vers de celle-ci.

M. de Voltaire, dans l'examen de l'*Œdipe* de Sophocle, s'exprime ainsi :

« *Œdipe* demande s'il ne revient personne
 » de la suite de Layus à qui on puisse en
 » demander des nouvelles. On lui répond,
 » qu'un de ceux qui accompagnoient ce mal-
 » heureux Roi s'étant sauvé, vint dire dans
 » Thèbes que Layus avoit été assassiné par
 » des voleurs, qui n'étoient pas en petit,
 » mais en grand nombre. Comment se peut-
 » il faire, s'écrie sur cela M. de Voltaire,
 » qu'un témoin de la mort de Layus dise
 » que son maître a été accablé sous le nom-
 » bre, lorsqu'il est pourtant vrai que c'est
 » un seul homme qui a tué Layus & toute
 » sa suite ? Comment M. de Voltaire, s'écrie
 » à son tour l'Auteur de *Jocaste*, s'est-il
 » permis de paroître aussi étonné qu'un
 » homme de la suite de Layus assassiné, dise
 » que son maître ait été assassiné par une

» troupe de brigands , tandis que c'est par
 » ce mensonge qu'il peut cacher la honte
 » de n'avoir pas défendu son maître , ou la
 » lâcheté de lui survivre? »

Jusques là l'Auteur de *Jocaste* paroît avoir l'avantage , & Corneille a pensé comme lui , puisqu'il a dit :

C'est un conte

Dont Phorbas au retour voulut cacher sa honte.

Mais, pour justifier Sophocle & Corneille, il faudroit que Phorbas fût un personnage *honteux*, capable d'employer le mensonge pour voiler un lâcheté; au contraire, Phorbas est un sujet fidèle , un vaillant guerrier, qui a très-bien défendu son maître , qui a été blessé & mis hors de combat en le défendant , qui enfin n'a point de *honte à cacher* , ni de *conte* à faire pour cela , & qui n'en peut faire sans se dégrader. M. de Voltaire , à ce qu'il nous semble , a trouvé un moyen fort heureux d'ennoblir ce personnage en relevant encore celui de Layus , c'est de donner à Layus ce Phorbas seul pour toute escorte. Sophocle n'a donné à Layus une escorte plus nombreuse , que pour relever la valeur d'Œdipe; mais la victoire de celui ci paroît alors un exploit gigantesque , & Layus & ses compagnons sont trop avilis. Corneille a senti cet inconvénient , il a voulu l'affoiblir en ne donnant à Layus que deux compagnons ; mais il est encore bien fort qu'Œdipe triomphe de trois hommes , &

C v

ceux-ci sont encore avilis. M. de Voltaire a observé la juste mesure; il ne donne peut-être un compagnon à Layus, que parce qu'un témoin étoit nécessaire pour convaincre *Œdipe*; mais il ne lui en donne qu'un; le Roi de Thèbes en paroît plus simple & plus grand; & c'est un mérite qu'*Œdipe* partage avec lui.

Ce Roi, plus grand que sa fortune,
Dédaignoit comme vous une pompe importune;
On ne voyoit jamais marcher devant son char
D'un bataillon nombreux le fastueux rempart:
Au milieu des sujets soumis à sa puissance,
Comme il étoit sans crainte, il marchoit sans défense,
Par l'amour de son peuple il se croyoit gardé.

Voilà donc *Œdipe* & Layus loués tous les deux de leur simplicité. *Œdipe* triomphe de deux hommes à la fois, & c'est assez pour sa gloire; mais ces deux hommes succombent sans honte sous les coups d'un jeune Héros; l'âge a glacé leur valeur, ce sont deux vieillards. Nous ne relevons point ici, parce que c'est une considération étrangère, l'intérêt & le pathétique des derniers regards de Layus, fixés avec tendresse sur son meurtrier, & des efforts impuissans qu'il fait pour lui parler.

L'un d'eux, il m'en souvient, déjà glacé par l'âge,
Couché sur la poussière, observoit mon visage;
Il me tendit les bras, il voulut me parler.

Nous nous contentons d'observer que par l'heureuse fiction de M. de Voltaire, les personnages de Layus, d'Œdipe, de Phorbas, conservent toute leur dignité sans que l'un nuise à l'autre, & sur-tout sans qu'aucun soit obligé de recourir au mensonge pour échapper au reproche de lâcheté.

Mais, dit-on, il est peu vraisemblable que le Roi de Thèbes voyageât dans la compagnie d'un seul homme. Il est vrai que les grands Princes de l'Europe ne voyagent guère ainsi ; cependant nous avons vu, dans Paris même, le Public faire avec transport, à un puissant Monarque, une application flatteuse des vers qui peignent la simplicité de Layus, & cette simplicité n'a rien d'in-vraisemblable dans le temps & dans le pays dont il s'agit.

Observons en passant que M. de Voltaire a corrigé encore bien heureusement une faute assez grossière de Corneille. Œdipe, en faisant le portrait de Layus, sans savoir qu'il parlât de ce Prince, disoit :

On en peut voir en moi la taille & quelques traits.

Ce n'étoit point à Œdipe à s'appercevoir de cette ressemblance ; aussi chez M. de Voltaire ce discours est-il dans la bouche de Jocaste, où il est beaucoup mieux placé.

Et si j'ose, Seigneur, dire ce que j'en pense,

Layus eut avec vous assez de ressemblance,

Et je m'applaudissois de retrouver en vous,

Ainsi que les vertus, les traits de mon époux.

C vj

L'Auteur de *Jocaste* trouve qu'il n'y a rien de plus absurde que ce que dit là *Jocaste*, parce que cette ressemblance, loin de lui plaire, doit la faire trembler, après l'oracle qui lui a été rendu. *Absurde !* cela est bien fort ; mais nous avouons avec plaisir que la remarque de l'Auteur de *Jocaste* ne l'est pas, & qu'en effet *Jocaste* n'auroit pas dû se marier, sur-tout avec un homme qui ressembloit à son mari, & qui, par la différence des âges, pouvoit être son fils. *Œdipe* ne devoit pas non plus épouser une femme qui pût être sa mère, comme il ne devoit pas tuer un homme qui pût être son père. Voilà leurs seules fautes. Mais *Jocaste* croyoit son fils mort, & *Œdipe* se croyoit fils du Roi de *Corinthe*.

L'Auteur de *Jocaste* dit des choses ingénieuses en faveur de l'épisode de *Thésée* & de *Dircé* dans l'*Œdipe* de *Corneille* ; mais loin de le justifier, il ne parvient pas même à l'excuser ; & il est toujours vrai de dire, avec M. de *Voltaire*, que cet épisode étouffe l'action principale, & que ce froid amour est déplacé dans un sujet si terrible. M. de *Voltaire* a reproché à *Corneille* d'avoir commencé sa Pièce, & une Pièce telle qu'*Œdipe*, par ce fade langage des mauvais Romans :

Quelque ravage affreux qu'étaie ici la peste,
L'absence aux vrais amans est encor plus funeste.

L'Auteur de *Jocaste* observe que l'*Œdipe* de *Corneille* ne commence point par ces

vers , & à cette occasion il trouve *choquant* que le *Critique de Sophocle & de Corneille* leur suppose toujours les sottises qu'ils n'ont pas dites. On croiroit , d'après cela , que les deux vers dont il s'agit , ne sont pas dans Corneille , ou du moins ne sont pas dans *Œdipe*. Il est vrai qu'ils n'ouvrent point la Tragédie , & qu'il y en a quatre autres auparavant ; mais , de bonne-foi , cette précision judaïque peut-elle être exigée dans une critique générale , où il n'est pas question d'examiner vers par vers , & hémistiche par hémistiche chaque détail ? & le cinquième & le sixième vers d'une Pièce ne peuvent-ils pas bien en être appelés le commencement ?

L'Auteur de *Jocaste* essaie ensuite de justifier ces vers , & il prétend que Racine se fût exprimé de la même manière. Cela peut être dans *Théagène & Cariclé*e , dans les *Frères Ennemis* , dans *Alexandre* même , & dans quelques Scènes d'*Andromaque* ; c'est-à-dire , dans un temps où Racine n'ayant point encore osé prendre son essor , ni se livrer à tout son génie , n'étoit encore que le timide imitateur des défauts mêmes de Corneille. Il faut cependant avouer que ces deux vers , cités ainsi à part , paroissent avoir un ridicule qu'ils n'ont pas réellement , vus dans leur place ; il ne s'agit pas en effet d'un parallèle général entre le fléau réel de la peste & le fléau métaphorique de l'absence. Thésée , à qui Dirce ordonne de quitter Thèbes pour éviter la contagion , répond en substance que

l'absence est un mal certain, au lieu que la peste n'est pour lui qu'un péril douteux.

« Cependant l'ombre de Layus, dit M. de Voltaire, demande un Prince ou une Princeesse de son sang pour victime. Cela n'est pas vrai, répond l'Auteur de Jocaste. » C'est nier un peu légèrement, & nous ne voyons pas ce qu'on pourroit opposer à la phrase de M. de Voltaire, s'il eût dit, *semble demander*, au lieu de *demande* : car voici ce que dit l'ombre de Layus, évoquée par Tirésias.

Un grand crime impuni cause votre misère ;
Par le sang de ma race il se doit effacer ;

Mais à moins que de le verser,

Le ciel ne peut se satisfaire ,

Et la fin de vos maux ne se fera point voir ,

Que mon sang n'ait fait son devoir.

» Dircé, seul reste du sang de ce Roi, continue M. de Voltaire, est prête à s'immoler sur le tombeau de son père ; Thésée, qui veut mourir pour elle, lui fait accroire qu'il est son frère, & ne laisse pas de lui parler d'amour, malgré la nouvelle parenté. »

Tout cela est exactement vrai ; voici cependant la réponse de l'Auteur de Jocaste.

« Mais Thésée feint d'être *Œdipe*, afin de sauver par sa mort celle de *Dircé*, à laquelle il parle toujours d'amour, parce qu'il fait qu'il est dans le destin d'*Œdipe* de brûler d'un amour incestueux. »

Cette réponse donne lieu à plusieurs remarques. 1°. Thésée feint d'être fils de Layus & frère de Dircé, mais non pas d'être Œdipe; car Œdipe paroît bien dans la Pièce, & est bien reconnu pour Œdipe, mais non pas pour fils, & encore moins pour meurtrier de Layus. 2°. *Sauver par sa mort celle de Dircé*, l'Auteur ne veut-il pas dire: *la vie de Dircé*? 3°. *Thésée fait qu'il est dans le destin d'Œdipe de brûler d'un amour incestueux*. Cette raison est ingénieuse, mais un peu subtile; l'inceste dont le fils de Layus est menacé, est d'épouser sa mère, & non d'aimer sa sœur; & si Dircé dit à Thésée, qui lui parle encore d'amour, en se disant son frère:

O du sang de Layus preuves trop manifestes!

Le ciel vous destinant à des flammes incestes,

A su de votre esprit déraciner l'horreur

Que doit faire à l'amour le sacré nom de sœur.

Ce n'est qu'un trait d'esprit que l'Auteur de Jocaste paroît prendre trop à la lettre, ou plutôt c'est un reproche véhément dont Thésée ne peut en aucun cas s'autoriser. La vérité est qu'il parle toujours d'amour à Dircé, parce qu'il l'aime toujours, & qu'il fait qu'il n'est pas son frère.

M. de Voltaire poursuit.

« Cependant, qui le croiroit, Thésée,
» dans cette même Scène, se lasse de son
» stratagème. Il ne peut plus soutenir davan-

» tage le personnage de frère; & sans atten-
» dre que le frère de Dircé soit connu, il
» lui avoue toute la feinte, & la remet par-
» là dans le péril dont il vouloit la tirer, en
» lui disant pourtant,

Que l'amour, pour défendre une si chère vie,
Peut faire vanité d'un peu de tromperie.

» Premièrement, répond l'Auteur de Jo-
» caste, on ne fait de quelle Scène parle M.
» de Voltaire, La Scène où sont les deux vers
» qu'il vient de citer, est la première du
» quatrième Acte, à laquelle il saute subi-
» tement de la seconde du premier Acte,
» où il étoit tout à l'heure. »

Point du tout; c'est dans une seule & même
Scène; c'est-à-dire, dans la première du
quatrième Acte que Thésée se dit frère de
Dircé, qu'il lui parle cependant d'amour, &
qu'il finit par lui avouer la feinte; & toute
cette incon séquence est peut être assez na-
turelle dans un amant. Quant à ce que dit
M. de Voltaire, que Thésée, par l'aveu de sa
feinte, remet Dircé dans le péril dont il
vouloit la tirer, quoique cette objection ait
une sorte de fondement dans la dernière ré-
ponse de Dircé, qui se croit toujours obligée
de mourir si son frère n'est pas connu, il
faut avouer qu'elle est bien affoiblie par l'as-
surance que Thésée donne à Dircé d'après
Tirésias, que le fils de Layus existe, & qu'il
est actuellement à Thèbes, & c'est ce que
l'Auteur de Jocaste fait très-bien sentir.

Nous ne pouvons suivre ni M. de Voltaire ni l'Auteur de *Jocaste* dans tous les articles où le second combat le premier, ni même dans les articles, beaucoup plus rares, où on a la consolation de les voir d'accord ensemble ; nous sommes obligés de nous borner aux articles les plus importants, les plus clairs, & qui nous fournissent le plus de réflexions.

M. de Voltaire, qui vraisemblablement avoit médité sur un Art qu'il a cultivé avec tant de succès, s'étoit persuadé, dit-il, que les beautés d'un ouvrage naissent quelquefois d'un défaut.

» Je suis bien persuadé du contraire, dit
 » affirmativement l'Auteur de *Jocaste* ; des
 » beautés peuvent être à côté de défauts ;
 » mais certainement ils n'en naissent pas.
 » Ces beautés particulières peuvent se trou-
 » ver dans un Ouvrage ingénieux, mais ja-
 » mais dans un Ouvrage pur. »

Quoi donc ! ce fameux *qu'il mourut* d'Horace, la colère éloquente de ce vieux Romain, & toutes les beautés de la Scène où il est enfin détrompé par Valère, ne naissent pas de deux fautes avouées par Corneille lui-même ; l'une, qu'Horace le père ne soit pas témoin du combat, & laisse les destins de Rome & d'Albe se décider, sans pour ainsi dire y prendre part ; l'autre, que Julie se contente d'une première apparence, & n'ait pas la patience d'attendre l'issue du combat pour en rapporter des nouvelles

exactes & complètes au vieil Horace & à sa famille ? Quoi ! tout le charme de la Scène où Junie montre tant d'amour à Britannicus par l'effort même qu'elle fait pour lui montrer une indifférence qui le désespère, ne naît pas du petit & indigne artifice de Néron, qui se cache derrière une tapisserie pour les entendre ? Quoi ! ce mot si terrible de Monime à Mithridate :

Seigneur, vous changez de visage !

ne naît pas d'un autre petit stratagème de ce Prince, qui en rougit & le condamne lui-même ? Quoi ! tout l'intérêt & toutes les beautés d'Iphigénie ne naissent pas de ce que Clytemnestre & Iphigénie s'égarent sur la route de Mycènes en Aulide ? Rien n'est plus commun dans nos plus belles Tragédies, & c'est (pour porter nos idées au-delà de l'Ouvrage que nous examinons) c'est ce qui doit diminuer le petit triomphe de tant de petits Critiques qui croient avoir renversé une belle machine dramatique quand ils y ont apperçu quelque ressort défectueux, comme si ce n'étoit pas par l'effet & le produit qu'il fallût en juger, & comme si la fin ne justifioit pas les moyens ! On ne regardera pas apparemment *Iphigénie*, *Mithridate*, *Britannicus*, & sur-tout les *Horaces*, comme des Ouvrages simplement ingénieux, & on voudra bien les mettre au rang de ce qu'on appelle ici des *Ouvrages purs*.

On a toujours vanté l'exposition de Ba-

jazer, comme un modèle dans ce genre, & M. de Voltaire en a mieux développé que personne tout le mérite. L'Auteur de *Jocaste* n'est pas de cet avis; il trouve *le plan de cette exposition vicieux*: « comment, dit-il, » Osmin & Acomat qui se sont vus avant » d'entrer sur la Scène, puisqu'ils y entrent » ensemble, ont ils pu attendre qu'ils y fussent pour se dire les choses qu'ils ont le » plus grand intérêt de s'apprendre? » C'est, selon l'Auteur de *Jocaste*, un défaut énorme & qu'il étoit si facile d'éviter, qu'il a peine à concevoir, ou que Racine ne s'en soit pas aperçu, ou qu'il l'ait laissé subsister.

Il nous semble au contraire bien facile de prouver que ce défaut n'a rien de réel; en effet, qui empêche de concevoir qu'Acomat, apprenant le retour d'Osmin, lui donne rendez-vous à la porte du Sérail; qu'ils arrivent chacun de leur côté, & que les premiers mots d'Acomat à Osmin sont ceux qui commencent la Pièce:

Viens, suis-moi; la Sultane en ce lieu se doit rendre;
Je pourrai cependant te parler & t'entendre.

Ces vers ne supposent point d'entretien précédent comme les Pièces qui commencent par une affirmation ou par une exclamation:

Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle.

Oui, c'est Agamemnon, c'est ton Roi qui t'éveille.

(Celle-ci ne suppose point d'entretien

précédent, mais elle suppose qu'Agamemnon a déjà appelé Arcas deux ou trois fois.)

Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel....

Oui, cette autorité qu'Hérode vous confie,

Est par-tout reconnue & par-tout affermie....

Quoi ! tandis que Néron s'abandonne au sommeil,

Faut il que vous veniez attendre son réveil ?....

Qui, moi ! baisser les yeux devant ses faux prodiges ?...

M. de Voltaire s'étoit exécuté généreusement sur plusieurs défauts de son *Œdipe*, principalement sur la défectuosité du passage du troisième Acte au quatrième. « Le troisième Acte, dit-il, n'est pas fini ; on ne fait pourquoi les Acteurs sortent de la Scène. *Œdipe* dit à Jocaste :

Suivez mes pas, rentrons ; il faut que j'éclaircisse

Un soupçon que je forme avec trop de justice.

. Suivez-moi,

Et venez dissiper ou combler mon effroi.

» Mais il n'y a pas de raison pour éclaircir
 » son doute plutôt derrière le Théâtre que
 » sur la Scène : aussi *Œdipe*, après avoir dit
 » à Jocaste de le suivre, revient avec elle le
 » moment d'après, & il n'y a nulle distinction entre le troisième & le quatrième
 » Acte, que le coup d'archet qui les sépare. »

Il falloit s'en tenir à ce jugement, qui est juste & suffisamment sévère. L'Auteur de *Jocaste* a voulu aller plus loin ; il blâme les questions si naturelles qu'*Œdipe* fait à Jo-

caste au commencement du quatrième Acte, questions qui marquent si bien le trouble de son ame, & le pressentiment secret de sa destinée.

Au nom du grand Layus, & du courroux céleste,
Quand Layus entreprit ce voyage funeste,
Avoit-il près de lui des Gardes, des Soldats?

L'Auteur de Jocaste trouve cette tournure d'interrogations insipide & languissante ; « je ne crois pas, dit-il, qu'on puisse répandre plus sûrement le froid mortel de l'insipide, & préparer plus de roideur au dialogue. »

Nous ne voyons rien de cela ; ces questions nous paroissent très-dramatiques, très-tragiques ; elles attirent des réponses que Jocaste croit propres à calmer Œdipe, & qui ne font qu'augmenter son trouble, au point qu'il s'écrie :

J'entrevois des horreurs que je ne puis comprendre.

Voici encore un jugement de l'Auteur de Jocaste, auquel il nous est impossible de souscrire : Il prétend qu'après avoir très-heureusement imité la période Racinienne, essentielle, selon lui, au style de la Tragédie, M. de Voltaire ne se ressemble plus dans *Mariamne*, & qu'on ne retrouve plus dans aucune autre de ses Tragédies, le talent particulier dont il étinceloit dans *Œdipe*... Depuis *Œdipe*, il prit dans ses autres Tragédies un style haché, décousu, senten-

„ tieux, & quelquefois épique, qui l'éloigna
 „ pour toujours du naturel dramatique.
 „ Enfin, au lieu d'imiter la période que Ra-
 „ cine porta quelquefois jusqu'à vingt vers
 „ consécutifs, il prit l'habitude, fatigante
 „ pour les Lecteurs, de sauter à cloche-pied
 „ de deux vers en deux vers. Ce qui fatigue
 „ l'esprit par les petites secousses qu'il doit
 „ faire pour suivre cette marche interca-
 „ dente. »

Ce jugement sur le style que M. de Voltaire a employé dans la Tragédie, peut donner lieu à beaucoup de remarques.

1°. Que la période soit essentielle au style de la Tragédie, c'est une décision peut-être un peu hasardée : ce qu'il y a d'essentiel au style de la Tragédie, & en général au style de tout grand Ouvrage, c'est qu'il soit varié; c'est qu'il n'ait jamais cette uniformité qui produit l'ennui : il faut donc que tantôt il soit imposant, nombreux & périodique; que tantôt il ait un mouvement rapide, une démarche aisée & libre; qu'ici les vers s'enchaînent & arrondissent la phrase; que là ils se détachent & tombent tantôt deux à deux, tantôt un à un, tantôt hémistiche par hémistiche, comme dans ces exemples.

P O L Y E U C T E.

Imaginations. — Céléstes vérités.

Étrange aveuglement. — Éternelles clartés.

Œ D I P E.

Écoutez ma prière. — Ah! je n'écoute rien.

J'ai tué votre époux. — Mais vous êtes le mien.
Je le suis par le crime. — Il est involontaire.
N'importe, il est commis. — O comble de misère!

M A R I A M N E.

C'est lui de qui les droits... — L'ingrat les a perdus.
Par les nœuds les plus saints... — Tous vos nœuds sont
rompus.

Le devoir nous unit, — Le crime vous sépare...
Sauvez tant de vertus. — Vous les déshonorez.
Il va trancher vos jours. — Les siens me sont sacrés.

Mais (pour porter encore une fois nos idées au-delà de l'Ouvrage que nous examinons) il s'élève de temps en temps de petits Législateurs, qui ne voyant qu'une des qualités du style, en font la règle essentielle & unique de l'art d'écrire, & entraînent pour un temps le Public, qui a souvent le désir & le besoin d'être entraîné. On se ressouvint il y a quelque temps que les vers ne devoient pas toujours tomber par distiques; on s'échauffa sur cette règle au point de détacher toujours l'un de l'autre les vers qui riment, & de joindre ensemble les vers qui ne riment pas; on alla même jusqu'à faire une loi de l'enjambement; on ne goûta plus que les vers faits sur ce modèle, on renversa tout le système de notre poésie, on oubliâ ce vers de Boileau :

Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.

Les vers les plus sérieux se remplirent

d'enjambemens aussi ridicules que celui de ces vers comiques :

Puis donc qu'on nous permet de prendre haleine.

Cette folie a passé comme tant d'autres; on en est revenu à la seule véritable règle, qui est de varier les formes, les tours, les chûtes, les repos, sans rien rechercher, sans rien affecter; le goût prescrit la variété, le ralent l'inspire sans songer seulement aux loix du goût.

2°. Quand l'Auteur de *Jocaste* nous aura montré dans Racine des périodes portées jusqu'à vingt vers consécutifs, nous nous engageons à lui en montrer d'aussi longues dans les Pièces de M. de Voltaire, autres qu'*Œdipe*.

3°. On reproche à M. de Voltaire des vers épiques. Eh! dans quelle Pièce de Racine, dans quelle Pièce bien écrite n'y en a-t'il pas? Tous les récits sont & doivent être en vers épiques, & l'usage des vers épiques dans la Tragédie ne se borne point aux récits proprement dits; c'est au goût à juger de la convenance. Tout n'est pas dramatique dans un Drame, tout n'est pas héroïque dans l'Épopée. Tous les genres prêtent & admettent la variété; il s'agit de ne rien déplacer: c'est ce que le goût fait faire, & personne n'a eu plus de goût que M. de Voltaire.

5°. On reproche encore à M. de Voltaire les vers sententieux; Racine, dit-on, ne s'en permettoit point.

Nous

Nous osons assurer que Racine en a plusieurs, nommément dans *Andromaque*, dans *Britannicus*, dans *Mithridate*, dans *Iphigénie*, où Agamemnon deplore en philosophe le sort des Rois; dans *Phèdre*, où la justification d'Hippolite dans sa Scène avec Thésée au quatrième Acte, est préparée par d'assez longues sentences; dans *Esther*, où Assuérus fait de très-belles réflexions sur la facilité avec laquelle les Rois oublient le mérite, & sur l'intérêt qu'ont les courtisans de le faire oublier. Corneille offre mille sentences à l'ouverture du Livre, & peut-être est-ce à lui qu'il faut en reprocher l'abus. M. de Voltaire, qui pensoit beaucoup, & qui écrivoit dans un siècle philosophe, qu'il avoit beaucoup contribué à rendre tel, a des vers sententieux sans doute, mais les prodigue-t'il? Les déplace-t'il? Ne tourne-t'il pas les maximes en sentimens? Ne leur donne-t'il pas la forme dramatique? Ne sont-elles pas telles en un mot qu'elles semblent toujours s'élancer du cœur, & jamais s'arranger dans la tête?

6°. Examinons enfin le principal reproche qu'on fait ici à M. de Voltaire, au sujet de la période qu'on l'accuse d'avoir abandonnée dans toutes les Pièces qui ont suivi *Œdipe*. A commencer par *Mariamne*, nous ne voyons point sur quoi ce reproche est fondé; nous retrouvons de belles périodes dans toutes les Pièces les plus célèbres de M. de Voltaire, & premièrement dans *Mariamne*, l'une des

D

Sam. 11 Août 1781.

moins célèbres parmi les bonnes, les seules dont nous parlerons.

Regardez, consultez les pleurs de votre mère,
L'affront fait à vos fils, le sang de votre père,
La cruauté du Roi, la haine de sa sœur;
Et (ce que je ne puis prononcer sans horreur,
Mais dont votre vertu n'est point épouvantée,)
La mort plus d'une fois à vos yeux présentée.

Ma sœur n'aima jamais ma véritable gloire,
Plus cruelle que moi dans ses sanglans projets,
Sa main faisoit couler le sang de mes sujets,
Les accabloit du poids de mon sceptre terrible,
Tandis qu'à leurs douleurs Mariamne sensible,
S'occupant de leur peine & s'oubliant pour eux,
Portoit à son époux les pleurs des malheureux.

Que d'Israël détruit les enfans se dispersent;
Que sans temple & sans Rois, errans, persécutés,
Fugitifs en tous lieux & par-tout détestés,
Sur leurs fronts égarés portant dans leur misère
Des vengeances de Dieu l'effrayant caractère,
Ce peuple aux Nations transmette avec terreur,
Et l'horreur de mon nom & la honte du leur.

La première Scène de *Brutus*, qui ouvre si magnifiquement cette majestueuse Pièce par une délibération dans le Sénat, est presque toute en périodes. Arons, introduit dans le Sénat, débute par une période de plus de dix vers; cette éloquente Scène, où les droits

respectifs des Rois & des Peuples sont si fortement discutés par Arons & par Brutus, abonde en périodes superbes ; le serment que les Consuls font sur l'autel :

O Mars ! Dieu des Héros, de Rome & des batailles, &c. est une période de dix vers. Le serment d'Arons est aussi une période. La peinture que Messala fait de la jalousie de Tiberinus, dans la seconde Scène du troisième Acte, depuis ce vers ,

Ces drapeaux suspendus à ces voûtes fatales , &c. jusqu'à celui-ci ,

Et semble en l'embrassant l'accabler de sa gloire.

forme encore une période de dix vers. En général , la majesté étant le caractère principal de cette Pièce, les périodes devoient y être très-communes.

Zaïre, qui est d'un caractère si différent, est la Pièce qui offre les plus longues périodes, & qui en offre le plus fréquemment. Le contraste de la liberté des femmes Françaises avec l'esclavage des femmes Asiatiques, dès la première tirade, est exprimé par une très-belle période ,

Vous ne me parlez plus de ces belles contrées , &c.

L'argument que Fatime tire de la croix qui a été trouvée sur *Zaïre* dans son enfance, Que dis-je ? cette croix, qui sur vous fut trouvée, &c. est encore rendu par une période.

D ij

Le discours d'Orosmane à Zaïre, la réponse de Zaïre à Orosmane, Scène seconde; offrent beaucoup de périodes; mais, c'est sur-tout dans la première Scène du second Acte, entre Châtillon & Nérestan, qu'on trouve les périodes les plus belles & les plus longues; il est difficile de dire où finit celle qui commence par ces mots:

Dieu me voit & m'entend, &c.

Celle qui contient le tableau des croisades est de quatorze vers, à ne la commencer qu'à celui-ci,

Lusignan, le dernier de cette auguste race, &c.

& elle est précédée & suivie de beaucoup d'autres périodes plus ou moins longues.

Dans *Alzire*, la tirade de Zamore:

Après l'honneur de vaincre, &c.

est une grande période de quatorze vers.

La tirade de Montèze,

Que peuvent tes amis & leurs armes fragiles? &c.

en est une autre de huit.

La Mort de César commence par une période. Le portrait que César fait de Brutus: Écoute. Tu connois ce malheureux Brutus, &c.

est une période de neuf vers.

Voyez dans *Méropé*, Acte II, Scène première, la tirade qui commence par ce vers: Il le condamneroit si, paisible en son rang, &c.

Et pour terminer cette énumération, & ne plus indiquer que les périodes très-con-
nues, tout le monde fait par cœur, dans
Mahomet, celle qui commence par ce vers,
Ce n'est pas qu'à mon âge, aux bornes de ma vie, &c.

Dans *Sémiramis*, celle du contre-poison :
Ces végétaux puissans qu'en Perse on voit éclore, &c.

Dans *Oreste* :

Qui pourroit de ces Dieux encenser les autels, &c.

Enfin, rien de moins fondé que ce repro-
che fait à M. de Voltaire, de n'avoir fait
usage de la période que dans *Œdipe*.

Venons enfin à la Tragédie de *Jocaste*. Ce
n'est pas tout que de critiquer M. de Vol-
taire, il s'agissoit de l'égaliser ou même de le
surpasser; car, après une telle attaque, il
devenoit nécessaire de vaincre, & c'étoit
l'excuse que M. de Voltaire avoit su se mén-
ager, lorsqu'il avoit donné à l'Auteur de
Jocaste l'exemple de juger sévèrement tous
ses prédécesseurs. D'ailleurs, faire après les
autres, emporte l'engagement de faire mieux.

Un des grands défauts du sujet d'*Œdipe*,
tel qu'il avoit été traité jusqu'à présent, étoit
l'intervalle considérable qui s'écoule entre
le meurtre de Layus & le temps où le sort
d'*Œdipe* & de *Jocaste* s'éclaircit; il résulte
de-là qu'il est bien étonnant qu'on ait attendu
si tard à venger la mort de Layus, & à re-
chercher les auteurs de cette mort; il en

D iiij

résulte encore qu'*Œdipe* & *Jocaste* ne se disent rien dans la Pièce, qu'ils n'aient dû se dire beaucoup plus tôt. Mais pourquoi s'est-on obstiné à mettre cet intervalle entre la mort de *Layus* & l'éclaircissement du sort d'*Œdipe*? C'est que cela étoit absolument nécessaire, puisque *Œdipe* se séparant nécessairement de *Jocaste* au moment où son sort est éclairci, il faut que leurs quatre enfans, *Étéocle*, *Polinice*, *Antigone* & *Ismène* soient nés dans cet intervalle. L'Auteur de la Tragédie de *Jocaste* a pris le parti de passer par-dessus cette difficulté; les enfans nés du mariage incestueux d'*Œdipe* & de *Jocaste* n'existent pas pour lui; cependant l'inimitié d'*Étéocle* & de *Polinice*, la pitié, la fin tragique d'*Antigone* ne sont pas des objets moins consacrés par la Fable que les malheurs & les crimes involontaires d'*Œdipe* & de *Jocaste*. De plus, dans tous les *Œdipes* précédens, il restoit un témoin de la mort de *Layus* pour convaincre *Œdipe* d'en être l'auteur; mais il étoit bien étonnant qu'on eût attendu si tard à interroger ce témoin; c'est encore une difficulté que l'Auteur de *Jocaste* fait disparaître; chez lui, point de témoin existant de la mort de *Layus*; *Euphémon*, qui accompagnoit seul ce Prince dans son voyage, est tué avec lui; mais comment l'Auteur de *Jocaste*, qui paroît trouver mauvais que, dans *M. de Voltaire*, *Phorbas* accompagne seul *Layus*, ne fait-il accompagner ce Prince que par le seul *Euphémon*?

C'est qu'au lieu que dans M. de Voltaire Layus voyage publiquement au sein de ses États, dans Jocaste il alloit secrètement consulter l'Oracle. Voilà du moins ce qu'il paroît qu'on peut induire & de la Dissertation & de la Pièce. Voici donc quelle est la Fable de cette Pièce. Layus n'a pas voulu faire périr Œdipe dans son enfance; malgré l'Oracle affreux qui destinoit cet enfant au parricide & à l'inceste, il l'avoit remis entre les mains d'un homme de confiance, nommé Eudox, qu'il avoit chargé de l'élever comme son fils, & sous son nom, dans les bois du Mont-Cithéron, sans le laisser sortir de l'enceinte de cette montagne. Œdipe, devenu grand, échappe à Eudox, qu'il croit son père, comme Égysthe à Narbas dans Mérope. Il rencontre Layus & Euphémon, les tue, & cherche un asyle au milieu des tombeaux consacrés à Pallas. On trouve qu'il les profane; on l'arrête, on le livre au sphinx; il explique l'énigme, & délivre Thèbes de ce monstre. Le peuple force Jocaste, le jour même qu'elle a perdu Layus, d'épouser Œdipe; & lorsqu'ils sont mariés, Jocaste apprend, par les discours mêmes d'Œdipe, que c'est lui qui a tué Layus, & qu'il est Œdipe son fils, élevé sous le nom d'Eudox. Un Oracle rendu par le sphinx, Oracle assez clair dans quelques parties, & qui conserve dans d'autres toute son obscurité amphibologique, dirige tous ces événemens, & engage le peuple à disposer, en faveur d'Œdipe,

D iv

de la main de Jocaste, qui se voit ainsi dans le même jour & dans la même Pièce, femme de Layus & d'Œdipe, du père & du fils; car Layus est vivant au premier Acte; & comme Jocaste meurt au dernier, on voit que l'Auteur n'a tenu aucun compte de la postérité d'Œdipe, & qu'il la regarde comme non avenue.

Quant au style, nous ne croyons pas pouvoir mieux le faire connoître qu'en transcrivant (& même sans les accompagner d'aucunes réflexions) quelques morceaux de la Scène qui, dans cette Pièce, répond à la belle Scène des confidences imitée de Sophocle, dans M. de Voltaire.

Œ D I P E.

Ne suivez point mes pas.

J O C A S T E.

Où vas-tu ?

Œ D I P E.

Je vous fuis.

J O C A S T E.

Calmez vos sens, Seigneur : rentrez.

Œ D I P E.

Non, je ne puis.

(*Jocaste prononce le nom de Layus.*)

Œ D I P E.

Que vient-elle de dire ? & quel est ce Layus
Dont le nom a frappé mes esprits éperdus ?

J O C A S T E.

La Grèce cependant, Seigneur, vous a vu naître;

Et vous auriez vécu jusqu'ici sans connoître
Ces noms trop malheureux de Jocaste & Layus?

ŒDIPÉ.

L'un & l'autre pour moi sont encore inconnus.
Aux monts du Cithéron j'ai reçu la naissance.

JOCASTE.

Du Cithéron, grands Dieux!

ŒDIPÉ.

J'y passai mon enfance.
J'y passai mes beaux jours. Malheureux que je suis!
Que n'ai-je de ma mère écouté les avis!

JOCASTE.

Vit-elle encor, Seigneur?

ŒDIPÉ.

Je l'espère & l'ignore.

JOCASTE.

Eh! Seigneur, de ses bras pourquoi si jeune encore
Êtes-vous échappé?

ŒDIPÉ.

Mon destin l'a voulu.....

..... N'insistez plus, Madame,
Ces noms si chers, si doux, si sacrés pour mon âme,
Gardez-vous pour jamais de me les proférer;
Dans une sainte horreur vous me verriez entrer.
J'ai dû vous fuir, Eudox, & vous aussi, ma mère!!

JOCASTE.

Eh quoi! Seigneur, Eudox seroit-il votre père?

ŒDIPÉ.

Qui vous l'a révélé ce redoutable nom?

Dw

JOCASTE, (à part.)

Quel funeste assemblage, Eudox ! le Cithéron !....
 Mais pourquoi m'effrayer d'un frivole présage ?
 Quoique le Cithéron soit un désert sauvage,
 Quelques infortunés, du sort persécutés,
 Y trouvant le repos, s'y seront arrêtés.
 Parmi les Grecs, Eudox est un nom très-vulgaire ;
 Le rapport de ces noms n'a rien que d'ordinaire ;
 Pour mon ame agitée il étoit effrayant ;
 Ma raison le rejette : il est indifférent.....

(à *Œdipe.*)

Aux pieds du Cithéron vous vîtes la lumière :
 Mais , Seigneur, fûtes-vous toujours de vos parens
 L'unique & doux objet de leurs soins caressans ?....

ŒDIPÉ.

Gardez-vous de jamais me proférer ce nom....
 Un ordre impitoyable , un Oracle barbare
 Me font fuir mes parens , dont le ciel me sépare....
 Je n'avois pas fini la première journée
 Qui m'avoit éloigné des paternels foyers ,
 Qu'entraîné, malgré moi, dans de nouveaux sentiers..
 Ah ! ne m'écoutez pas... grands Dieux ! qu'allois-je
 dire ?

JOCASTE.

Si vous n'éclaircissez ce mystère.... j'expire....

.....

ŒDIPÉ.

Malheureuse , tremblez ; qu'osez-vous soupçonner ?

Voyez plutôt, voyez.

(Il lui montre ses mains qu'il croit ensanglantées.)

J O C A S T E.

Grands Dieux ! qu'imaginer ?

Œ D I P E.

Oui, je suis poursuivi de noires Euménides.

Voyez.

J O C A S T E.

Eh quoi ! Seigneur ?

Œ D I P E.

Elles sont homicides.

J O C A S T E.

Hélas !

Œ D I P E.

Non loin d'ici.....

J O C A S T E.

Je tremble.

Œ D I P E.

Ce matin

J'entrais tout éperdu dans un étroit chemin ;

A peine j'y marchois, une foible lumière

Me fait appercevoir au fond de la carrière

Deux hommes.

J O C A S T E.

Juste ciel !

D vj

Qui conduisoient un char :

L'un étoit jeune encor, l'autre étoit un vieillard :
 Sans doute épouvantés de voir sur leur passage
 Un mortel dont l'aspect leur parut trop sauvage ,
 L'un d'eux me crie : *arrête* , & sautant de son char ,
 Fuis d'ici , me dit-il , ou bien de ce poignard...
 A ces mots menaçans , transporté de colère ,
 Je m'élançe sur lui.... nous roulons sur la terre.
 Le vieillard , pour son fils redoutant mes efforts ,
 Sur moi se précipite ; il accroît mes transports....
 Et l'un & l'autre enfin deviennent mes victimes.

J O C A S T E.

Layus ! seroit-ce vous ?.... Juste ciel ! quels abîmes
 Ouvrez-vous sur mes pas !

Œ D I P E.

Bientôt épouvanté

Du succès trop sanglant que j'avois remporté ,
 Une nouvelle horreur de mon ame s'empare ;
 J'épuise en m'ensuyant ma force trop barbare ,
 Et je me trouve enfin près d'antiques tombeaux
 Élevés en ces lieux aux cendres des Héros.
 Des cyprès , des palmiers les couvrent de leur ombre.
 Saisi par sa fraîcheur mystérieuse & sombre ,
 Je crois sortir alors de pénibles stupeurs.
 Bientôt une onde claire , offerte aux voyageurs ,
 Fait passer dans mes sens un calme inconcevable.

Je succombe à son charme (ils ne fut pas durable),
 A peine je goûtois les douceurs du sommeil,
 Il fut interrompu par un affreux réveil.
 Je jouissois encor de l'oubli de mes peines,
 J'étois déjà couvert d'épouvantables chaînes :
 On m'entraîne, on me prend pour un lâche assassin ;
 On me dévoue au Sphinx. J'attendois mon destin ;
 J'arrive, & ne me sens tirer de l'agonie
 Que par les cris aigus d'une horrible furie,
 Ce monstre étoit le Sphinx.... J'explique ce qu'il dit :
 Il expire à ma vue ; & le peuple interdit,
 Étonné, confondu, mais bien moins que moi-même,
 Embrasse mes genoux, me ceint d'un diadème,
 Me conduit dans le temple & vous donne ma main.

J O C A S T E , (à part.)

Qui de Layus , peut-être à déchiré le sein !....
 Ah ! Seigneur , c'en est trop ; finissez , ou j'expire.

Corneille , Racine , Crébillon , Voltaire
 ont eu chacun leur ton particulier ; l'Auteur
 de Jocaste a certainement le sien ; c'est au
 Public qu'il appartient de comparer & de
 juger ; c'est à lui seul de décider si c'est-là le
 genre de simplicité dramatique qu'il veut
 qu'on préfère à l'élégance de Racine &
 au brillant tant reproché à M. de Voltaire.



Essai sur les Principes de la Greffe, & sur les Moyens de la faciliter & de la perfectionner; Ouvrage qui a remporté le Prix en 1764 au jugement de l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, par M. Cabanis père, Avocat en Parlement, & Membre de la Société Royale d'Agriculture de Limoges. A Paris, chez Saugrain, Libraire, quai des Augustins, près de la rue Pavée.

C'EST un des bienfaits de la Philosophie de notre siècle, d'avoir employé à perfectionner des Arts nécessaires les lumières de l'esprit, qui n'ont guères servi qu'à la culture des Arts agréables. Tout ce qui peut adoucir le sort du grand nombre, étoit abandonné à la routine, & les talens, devenus des instrumens du luxe, augmentoient sans cesse les désordres de la société en ajoutant continuellement à cette inégalité de jouissances, la seule peut être dont on ait le droit de se plaindre, & qu'il soit possible de diminuer. Quand on a commencé parmi nous à écrire sur l'Agriculture, bien des gens ont trouvé cela ridicule; on a beaucoup plaisanté, & on a fait peu de bonnes plaisanteries; mais on a vu clairement une chose, c'est que tous ces gens qui tâchoient d'être si gais, étoient sérieusement persuadés qu'il n'est permis d'écrire que sur une scène d'Opéra ou sur le mérite d'un Roman. Ils n'ont jamais pu se

mettre dans la tête qu'un homme qui passe quelques mois de l'année dans une Ville, & qui n'est pas toujours vêtu de bure, puisse enseigner quelque chose sur la culture des champs à des hommes qui les cultivent tous les jours de leur vie. Il est bien vrai pourtant que celui qui laboure une terre n'est guères occupé à observer la Nature; qu'il ne suffit pas pour cela de savoir manier une charrue, ce qu'on apprend assez aisément, qu'il faut savoir encore manier son esprit, ce qui est beaucoup plus difficile. Il est bien vrai que les loix de la mécanique, dont la connoissance produit tous les jours des espèces de prodiges dans les ateliers, ont été trouvées dans les cabinets solitaires de quelques Philosophes, & que l'Architecte fait monter la pierre sur le fronton d'un palais avec des machines qu'il n'a point inventées. On ne voit pas pourquoi la Philosophie ne pourroit pas rendre à l'Agriculture les services qu'elle a rendus à la Mécanique. Les Anciens, comme on l'a observé souvent, n'avoient point de tels préjugés, & on n'étoit pas plus étonné à Rome de voir Columelle & Caton le Censeur écrire sur l'Agriculture, que de trouver Cincinnatus à la charrue lorsqu'on alloit lui apprendre que le Sénat l'avoit nommé Dictateur. Mais c'est notre sort dans beaucoup de genres, de n'acquérir que par le progrès lent des lumières, des idées & des opinions que les Anciens avoient,

même dans les temps de leur ignorance.

M. Cabanis a l'avantage d'avoir pu cultiver & d'avoir cultivé par lui-même la partie de l'Agriculture sur laquelle il écrit aujourd'hui; la greffe est un objet d'amusement pour les propriétaires, lors même qu'ils ne cherchent pas les moyens de la perfectionner.

Cet Ouvrage est divisé en quatre parties; dans la première, l'Auteur donne des idées générales sur le choix des arbres dont on veut se servir, sur celui des instrumens, du temps précis pour l'opération. Dans la seconde, il décrit toutes les différentes manières de greffer, en comparant & appréciant les avantages & les inconvéniens de toutes. Dans la troisième, il cherche les principes ou les causes physiques de cette communication de sèves qui produit les phénomènes de la greffe. Dans la quatrième enfin, il raconte, d'après des faits déjà connus, & d'après des expériences qui lui sont particulières, quelles sont les sèves qui s'allient naturellement, & celles dont on peut tenter encore l'alliance.

Parmi toutes les différentes manières de greffer, celle de la *greffe en flûte* paroît à M. Cabanis mériter la préférence sur toutes les autres. Il est vrai qu'il combat en cela l'opinion de presque tous les Naturalistes qui ont écrit sur le même sujet, de la Quirinie, de Pluche, de l'Auteur du *Mémoire sur la greffe*, inséré dans l'*Encyclopédie*; mais

en lisant M. Cabanis, on est porté à croire que c'est lui qui a raison; les faits qu'il cite ne peuvent guères être contestés, & les raisonnemens n'en font que des conséquences. Le résultat de cette discussion est très-important; car l'Auteur trouve dans *la greffe en flûte* l'avantage à-la-fois de *la simplicité dans la manœuvre* & de *l'universalité dans l'application*.

J'observerai encore, dit l'Auteur en finissant un Chapitre sur la préparation des sujets, « qu'il est bon de savoir quel aspect
 » les greffes quelconques avoient naturelle-
 » ment sur l'arbre qui les a produites, afin
 » de pouvoir les placer à-peu-près au même
 » point respectif de l'horizon en les appli-
 » quant sur le sujet. Si on les place dans un
 » sens contraire à leur première position,
 » ils courent risque de périr par la diffé-
 » rence de l'action de l'atmosphère, du
 » soleil & des vents. Je ne doute même
 » point qu'il n'y ait quelque différence de
 » calibre & de configuration entre les ca-
 » naux de la sève du côté exposé au Midi &
 » ceux du côté exposé au Nord, & sur ce
 » principe je pense que l'association & la
 » transmission respectives des sucs végé-
 » taux entre la greffe & le sujet doivent
 » trouver plus d'obstacles; elles doivent
 » encore être sujettes à plus d'accidens:
 » en effet, si le côté des greffes, qui étoit
 » naturellement exposé au Nord, & par
 » conséquent plus dilaté & plus spongieux

„ dans le bois & dans l'écorce (selon le
 „ sentiment de M. Duhamel), se trouve
 „ ensuite tourné au Midi, l'action immé-
 „ diate du soleil qu'il n'éprouvoit point
 „ auparavant, y opère une révolution vio-
 „ lente, tandis que le côté opposé en souf-
 „ fre une toute contraire, quoiqu'un peu
 „ moins dangereuse. Le défaut d'attention
 „ sur ce point est peut-être une des princi-
 „ pales causes de la langueur & du dépéris-
 „ sement de certaines greffes. Cette obser-
 „ vation, qui ne paroîtra futile qu'à des
 „ yeux peu clairvoyans, a aussi trait aux
 „ boutures & aux plantations; je ne fais si
 „ quelque autre l'a faite avant moi. »

Je ne connois point du tout les Ouvrages
 des Naturalistes qui ont écrit sur ce sujet, &
 je ne puis savoir si l'observation de M. Ca-
 banis se trouve dans leurs Ouvrages; mais je
 crois me rappeler quelques vers de Virgile,
 où il en est parlé comme d'une pratique
 très-ordinaire dans les campagnes de l'Ita-
 lie. Voici ces vers :

*Quin etiam Cæli regionem, in cortice signant
 Ut, quo quaque modo feterit, qua parte calores
 Ausfrinos tulerit, quâ terga obverterit axi
 Restituant : adeo in teneri consuefcere multum est !*

M. Cabanis pense que le moment de la
 journée où l'on fait les entes n'est pas in-
 différent pour leur succès, & qu'il vaut
 mieux les faire le matin que le soir; il re-

marque à ce sujet, dans une note, que la plupart des volatiles & des insectes naissent dans la matinée, & que ceux qui naissent le soir sont plus lents dans leur croissance, moins forts, & plus sujets aux maladies extraordinaires. Ce rapprochement est d'un esprit philosophique; & c'est lorsqu'on en aura beaucoup fait de semblables, qu'on aura des connoissances sur les divers règnes de la Nature. M. Cabanis n'ose pas même affirmer que les différentes phases de la lune n'ont aucune influence sur les succès de la greffe, & c'est-là encore, nous osons le dire, une nouvelle preuve de la sagesse de son esprit. La crédulité des Anciens a attribué à la lune tout ce qui se passoit sur la terre; il y a peut-être tout aussi peu de philosophie à croire qu'elle n'a aucune influence. On commence à s'apercevoir qu'il est beaucoup d'opinions des Anciens qu'on s'est trop empressé à rejeter comme des erreurs.

M. Cabanis attribue les succès de la greffe à l'*analogie des sèves* & à leur *concours simultané*. Cette opinion est aussi celle de M. Duhamel; mais M. Cabanis ne la doit pas à M. Duhamel, chacun d'eux l'a puisée dans ses propres observations; elle en acquiert bien plus de vraisemblance. M. Cabanis explique très-bien ce qu'il entend par le concours simultané des sèves: "j'entends," dit-il, par le concours simultané des sèves, cet accord qu'ont entre-eux certains ar-

» bres pour le temps précis de l'action de
 » leurs seves; ainsi les espèces hâtives à la
 » pousse concourent en ce sens avec d'au-
 » tres hâtives, & les espèces tardives à la
 » pousse avec d'autres tardives. »

M. Cabanis parle ensuite très en détail des espèces analogues & de celles qui ne le sont pas. Il faut lire dans l'Ouvrage même ces détails, qui sont étendus. L'Auteur joint par-tout des expériences & des observations qu'il a faites lui-même, à celles qui étoient déjà connues.

Vers la fin de l'Ouvrage il examine une question souvent proposée, savoir, si la greffe change les espèces. Cette question tient à beaucoup d'autres, qui sont très-importantes dans l'histoire de la Nature. M. Cabanis, ainsi que M. Duhamel, tâche de prouver que la greffe ne change point les espèces. C'est à ceux qui auront fait autant de recherches que ces deux Naturalistes, à examiner & la question & la manière dont ils l'ont résolue. Tout ce que nous nous permettrons de dire, c'est que les faits qu'ils rapportent & les conséquences qu'ils en tirent ne nous paroissent pas suffire pour décider la question. La Nature met quelquefois des siècles à produire le plus léger changement; elle agit avec tant de lenteur & d'un mouvement si insensible, que le regard de l'homme ne peut pas l'observer. Les formes qu'elle garde pendant quelques siècles doivent nous paroître éternelles; il nous est

trop difficile de nous rappeler que les siècles ne sont pour elle que des momens : nous ressemblons, disoit Fontenelle, à des roses qui décideroient que les Jardiniers sont immortels.

Cet Ouvrage de M. Cabanis est écrit avec ordre , précision & clarté , & ce sont les vrais ornemens du style dans ce genre d'Ouvrage, dans tous les Ouvrages dont l'objet est d'instruire. On croit avoir remarqué que le même mérite se retrouve dans presque tous les écrits des Observateurs de la Nature. L'étude des faits donne de la précision & de la clarté à l'esprit, parce qu'il est difficile d'être vague en parlant de ce qui est sous les yeux, & que dans les conséquences même qu'on en tire, les faits enchaînent pour ainsi dire l'esprit, & l'empêchent de s'égarer dans les abstractions. M. Cabanis, Naturaliste par goût, est Avocat de profession, & sûrement il aura éprouvé lui-même qu'il est plus facile de bien écrire un Mémoire sur la greffe, qu'un Mémoire où l'on discute quelques titres du Digeste. Dans l'incertitude , l'obscurité & la confusion de nos Loix, la Profession d'Avocat est peut-être celle où l'esprit philosophique & le talent d'écrire doivent être le plus rares. Les Philosophes n'écriront bien, disoit Bacon, que lorsqu'ils chercheront leurs idées dans les ateliers des Artistes & dans ceux de la Nature.

S P E C T A C L E S.

COMÉDIE FRANÇOISE.

ON vient de remettre les *Amazones modernes*, Comédie en trois Actes & en Prose, par Le Grand & Fuzelier.

Une foule de jeunes Amans a traversé les mers pour courir après leurs Amantes enlevées par des Corsaires Amazones. Tel est le sujet de cette Comédie, représentée pour la première fois en 1727, & fort mal reçue du Public. Malgré l'esprit & les choses plaisantes que l'on remarque dans plusieurs Scènes, l'action est froide, languissante, & la ressemblance qui existe entre les petites intrigues amoureuses dont cette Pièce est remplie, en bannit la variété que la multiplicité des rôles de femmes paroît promettre d'abord. Il faut noter qu'à la première représentation des *Amazones*, Le Grand jouoit le rôle de *Maître Robert*. Ce Personnage s' imagine que la Générale des Amazones est amoureuse de lui; il ose même lui parler d'amour dans la seizième Scène du second Acte. La Générale répond de manière à le dé tromper; & quand il est seul, il s'écrie: "Eh bien, M. Maître Robert, vous voyez bien que vous êtes un sot avec toutes vos idées saugrenues." Le Parterre prit Le Grand au mot, & lui prodigua des applaudissemens dont le motif ne dut pas lui être très agréable.

On laissoit alors au Public le droit de juger ceux dont il faisoit la fortune. Cette Comédie remise il y a environ dix ans, eut un moment de vogue, qu'elle dût au jeu original du Comédien Feulie, qui y représentoit le Crispin. L'estime ne passa pas de l'Acteur à l'Ouvrage, & la remise présente prouve que, malgré l'effort des Comédiens, la Pièce est jugée sans retour. Il ne seroit pourtant pas très-étonnant qu'elle trouvât des défenseurs; car il y a des esprits de toutes les trempes, & par ce moyen la médiocrité même trouve des ressources.

COMÉDIE ITALIENNE.

LE Mardi 31 Juillet, on a donné *Isabelle Huffard*, Comédie-Parade en un Acte.

Isabelle, pour éprouver Cœur-de-lion, son Amant, emprunte le secours d'une sorcière, qui lui remet un sabre & un bonnet, avec lesquels elle doit être invincible; elle se déguise en Huffard, se présente à Cœur-de-lion comme son Rival, le défie, le désarme, l'abandonne à sa honte & au persiflage de Cassandre pendant quelques instans, se fait reconnoître, le console & l'épouse.

Quelques couplets heureux qui prennent une grande partie de leur sel dans le déguisement d'Isabelle, voilà à-peu-près tout le mérite de cette Parade, assez médiocrement applaudie, faite néanmoins de manière à annoncer un homme d'esprit, qui a travaillé gaiement & sans prétention.

ANNONCES LITTÉRAIRES.

DE la *Pulmonie*, de ses symptômes, de ses causes, de ses différences & de sa curation, par M. Jeannet des Longrois, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Volume in-12. Prix, 2 livres 8 sols broché. A Paris, chez Méquignon, Libraire, rue des Cordeliers.

Mélanges tirés d'une grande Bibliothèque, n°. T, *Livres de Grammaire & de Rhétorique du seizième siècle*, in-8°. A Paris, chez Moutard, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins.

Essai sur la Chasse au fusil, contenant un détail de ce qui concerne la fabrication des canons, soit ordinaires, torsus, à ruban ou filés, l'examen de plusieurs questions touchant leur portée, & des notions sommaires sur les autres parties du fusil de chasse, avec des règles pour parvenir à bien tirer, Volume in-8°. A Paris, chez Barrois le jeune, Libraire, quai des Augustins.

T A B L E.

L ETTRE aux Auteurs du <i>Essai sur les Principes de la</i>		
<i>Mercur</i> ,	49	<i>Greffe</i> , 86
<i>Quatrains à Mlle la Comtesse Comédie Française</i> ,		94
<i>d'Éroul</i> ,...	53	<i>Comédie Italienne</i> , 95
<i>Enigme & Logogryphe</i> , <i>ibid.</i>		<i>Annonces Littéraires</i> , 96
<i>Jocaste</i> , <i>Tragédie</i> ,	55	

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux, le *Mercur de France*, pour le Samedi 11 Août. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 10 Août 1781. DE SANCY.



JOURNAL POLITIQUE

DE BRUXELLES.

TURQUIE.

De SMYRNE , le 18 Juin.

LES ravages de la peste loin de diminuer , ne vont qu'en augmentant depuis quelque tems. Chacun s'enferme chez soi ou se retire à la campagne. La disette , au milieu des embarras de ce fléau destructeur , commence à se faire sentir. Toutes les espèces de vivres sont montées à un prix exorbitant ; & nous ne prévoyons pas encore la fin de cette calamité , parce que les sauterelles , quoique moins nombreuses que les années précédentes , dévorent toutes les campagnes voisines.

Le 9 de ce mois 28 navires marchands François ont mis à la voile ici pour se rendre à Marseille ; ils sont sous l'escorte de deux frégates de leur Nation , la *Sultane* & la *Flore* , commandées par le Marquis du Castelat & par le Chevalier d'Adhemar.

11 Août 1781.

c

R U S S I E.

De PÉTERSBOURG, le 3 Juillet.

LA Cour doit quitter demain le Château de Czarsko-Zelo pour se rendre à celui de Petershoff, où elle passera le reste de la belle saison.

L'Impératrice a acheté du Prince Potemkin, une terre d'environ 7000 payfans, qu'il avoit dans la Pologne Russe; elle l'a payée 450,000 roubles, & en a fait présent à M. de Landskoy, son Chambellan & son Aide-de-Camp.

La ratification de l'accession du Roi de Prusse à la neutralité armée a été échangée le 29 du mois dernier. On a remis les présens ordinaires aux Plénipotentiaires qui ont signé cet acte d'accession. Vendredi prochain on expédiera à Berlin un Courier chargé des présens destinés aux Comtes de Finckenstein & de Hertzberg, & aux trois premiers Secrétaires du Cabinet. Le Ministre de Prusse profitera du départ de ce Courier pour envoyer la ratification à sa Cour.

Le Comte de Soltikow, Général en chef, qui fait les fonctions de Grand-Maître de la Maison du Grand-Duc, & qui depuis peu a été nommé Adjudant général de l'Impératrice, part au premier jour pour Moscou, où il va arranger ses affaires. Il doit accompagner le Grand-Duc & la Grande-Duchesse dans un voyage qu'ils se proposent

de faire dans les Pays étrangers. On dit que ce voyage durera un an , que S. M. I. a accordé pour cet objet un million de roubles , indépendamment du revenu ordinaire de L. A. I. Elles dirigeront leur route sur Kiow , Cracovie & Vienne , pour aller en Italie.

Le Major de Thiers qui avoit été envoyé en Suède & en Danemarck avec des ordres & des instructions pour concerter avec ces Cours les représentations qu'on devoit faire à l'Angleterre au sujet de la guerre contre la République des Provinces-Unies , est de retour depuis le 1 de ce mois ; mais on ignore les détails de sa mission.

D A N E M A R C K.

De COPENHAGUE , le 14 Juillet.

LA grossesse de la Princesse Sophie Frédérique , épouse du Prince Héréditaire , est déclarée ; & demain on commencera dans toutes nos Eglises des prières publiques à ce sujet.

Le Comte de Moltke qui croise avec un de nos vaisseaux de guerre à la hauteur de la Norwège , s'est emparé d'un cutter Anglois qui fuyoit devant lui , & dont les papiers , après un mûr examen , ont été trouvés faux ; il l'a envoyé à Christianfand , où on lui fera son procès.

Le Roi vient de permettre à ses Sujets qui trafiquent aux Indes Occidentales , d'a-

cheter des prises en Amérique pour faire le commerce.

On dit que M. de Beringschiold a été jugé par une Commission du Cabinet du Roi , par égard pour sa famille ; il a été condamné , comme nous l'avons dit , à une prison perpétuelle. On conservera à sa femme la pension qu'il avoit de 2000 rixdahlers ; & ses biens seront partagés entre ses enfans. On ignore le délit dont il est coupable ; tout ce qu'on a publié à cet égard dans différentes Gazettes étrangères est sans fondement ; tout ce que l'on fait , c'est qu'il doit être très-grave.

A L L E M A G N E.

De V I E N N E , le 16 Juillet.

L'ARCHIDUC Maximilien est parti le 11 de ce mois du Château de Schonbrunn pour Freudenthal , Commanderie de l'Ordre Teutonique , sur les confins de la Silésie & de la Moravie. S. A. R. y passera quelques jours , après quoi elle reviendra ici , d'où elle passera à Laxembourg , où elle attendra le retour de l'Empereur.

Nous nous flattons de revoir incessamment S. M. I. On assure que tous les Présidens & les Conseillers du Conseil Aulique , dont la plupart sont à leurs campagnes ou aux bains voisins de Bade , ont reçu l'ordre de revenir ici , & de s'y trouver rassemblés pour la fin de ce mois , parce que peu de

jours après l'Empereur arrivera pour faire l'ouverture de la discussion d'affaires de la plus grande importance.

De HAMBOURG, le 20 Juillet.

ON attend actuellement avec beaucoup de curiosité des nouvelles des opérations des escadres Russes & Suédoise pour maintenir la liberté de la navigation, à présent qu'on les fait dans la mer du Nord. Pour satisfaire la curiosité générale à cet égard, il faudroit quelque événement particulier; l'audace des corsaires Anglois, & souvent de quelques bâtimens de la Marine Royale en pourroit fournir quelques-uns, s'ils ne devenoient pas tous à l'aspect de forces supérieures, aussi prudens & aussi circonspects qu'ils sont insolens & audacieux lorsqu'ils se croient les plus forts.

Plusieurs lettres d'Helsingor nous apprennent que les frégates Angloises de l'escadre de l'Amiral Parker, qui ont escorté le convoi de leur nation jusques dans le Sund, ont refusé le salut qui leur avoit été demandé par l'Amiral Danois qui commande à la rade.

On s'empresse dans presque tout le Nord de mettre à profit les circonstances de la guerre pour y attirer un plus grand commerce. Toutes les villes cherchent sur-tout à profiter de la gêne qu'éprouvent les bâtimens Hollandois pour les remplacer dans les entreprises de fret & de transport. On

ne cesse de travailler à Dantzick à la construction de bâtimens qui n'auront pas d'autre destination. De 6 qui sont sur les chantiers , un a été lancé ces jours derniers ; c'est , dit-on , le plus grand navire qui ait été construit dans cette ville. Il est d'environ 550 last ; & selon toutes les apparences , il sera chargé de bois & de planches pour les ports de l'Angleterre. Comme on paye 1375 liv. sterl. pour le fret d'un navire de 300 last de Dantzick à Portsmouth ou à Plymouth , les propriétaires de ce navire se flattent qu'il sera bientôt payé ; il le sera en effet en 3 voyages s'il a le bonheur de les faire sans accident.

On se rappelle l'incendie d'un vaisseau de guerre qui brûla il y a quelque tems dans le port de Cronstadt d'où il étoit prêt à sortir. Cet événement avoit donné lieu à une multitude de suppositions dont la fausseté a été reconnue , depuis l'avis suivant publié par la Police de Pétersbourg.

» Le mois passé, on vit, dans le port de Cronstadt, sortir une fumée épaisse d'un vaisseau de guerre, sur lequel, depuis plus de cinq jours, il n'y avoit pas eu de feu. La fumée se répandit d'une chambre que 4 heures auparavant, on avoit soigneusement fermée & scellée. Dans cette chambre, se trouvoient plusieurs objets nécessaires à un voyage. Après avoir enfoncé la porte, on découvrit un morceau de toile à voile enflammé ; & après une recherche plus exacte, on vit sortir des étincelles d'un vaisseau rempli de noir à noircir, dissous dans de l'huile de chanvre. Cela engagea le Commandant à Cronstadt

à faire cette expérience des effets de ce mélange. On jeta, dans une grande cuve, 40 livres de noir à noircir, sur lequel on versa en suite 35 livres d'huile de chanvre; on les laissa mêlés ensemble l'espace d'une heure, à l'expiration de laquelle on sortit l'huile, en laissant le résidu du noir à noircir exposé à l'air pendant 4 heures dans la cuve, qui fut ensuite enveloppé d'un hamac, qu'on eut soin de lier tout autour; ensuite la cuve fut placée dans une chambre bien fermée. Au bout de 13 heures, il s'éleva une fumée épaisse dans cette chambre; & dès qu'après l'ouverture de la porte, l'air frais eut donné directement contre le hamac, il s'enflamma tout aussi tôt. — Après plusieurs expériences de cette nature, répétées par ordre du Collège d'Amirauté, il en est résulté : *que le noir à noircir, mêlé avec de l'huile, principalement avec celle de Russie, conservé dans une chambre ou dans un autre endroit bien fermé, s'enflamme infailliblement au bout de quelques heures.* — La Police se croit donc obligée d'en avertir tout le monde, afin que chacun soit prévenu contre une négligence dont il auroit ignoré les suites terribles.

ESPAGNE.

De CADIX, le 13 Juillet.

S'IL en faut juger par les préparatifs que nous voyons faire, plus de 20,000 hommes seront de l'expédition projetée; cependant il n'arrive plus de troupes; & Lundi prochain tout doit être embarqué. M. le Duc de Crillon est infatigable; on le voit toute la journée à la tête de ses troupes; il les exerce à des attaques, à des descentes simu-

lées. Il connoît tous ses soldats , il se mêle parmi eux ; il n'y en a aucun à qui il n'ait parlé ; aussi ont-ils la plus grande confiance en leur Général , & lorsqu'il leur a signifié que ceux qui craindroient de le suivre pouvoient se retirer , tous ont répondu unanimement qu'ils étoient prêts à affronter les plus grands dangers , & à répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour l'honneur des armes du Roi ou le service de la patrie. Un vœu si général est du meilleur augure , & promet des effets surnaturels.

Malgré l'activité qui règne dans notre port , & l'ardeur que les troupes font paroître de monter à bord des vaisseaux , on ne croit pas que l'armement puisse sortir plutôt que du 20 au 25. La flotte combinée le précédera ; elle a une autre destination. La meilleure intelligence règne entre les deux escadres ; les Officiers François ont été reçus & sont traités avec toute la distinction & toute la cordialité qu'ils pouvoient se promettre.

Il n'est rien arrivé au Camp de St-Roch qu'un déserteur du 56^e régiment qui s'étant enivré , s'est caché dans les décombres de la ville , pendant plusieurs jours , pour éviter le châtiment auquel il s'étoit exposé ; dans la nuit , il a descendu le mur sans être aperçu ; il raconte que nos dernières canonnades ont tué environ 60 hommes , & en ont blessé plus de 100. La ration des troupes est fort modique , quoiqu'il y ait

assez de vivres dans la place. Au reste on ignoroit à Gibraltar tout ce qui se faisoit à Cadix; quant à nous, quoique nous soyons témoins des préparatifs, nous ne pouvons pas assurer si l'armement se dirigera vers cette place, plutôt que vers Minorque.

Le Roi a rendu le 21 du mois dernier une Ordonnance portant amnistie en faveur des déserteurs qui voudront rentrer dans leur patrie & retourner sous leurs drapeaux. Ils doivent se présenter à leurs Commandans ou Chefs dans le délai de trois mois, à compter de la date de la publication de cette Ordonnance; ce terme est de rigueur pour ceux qui sont dans le Royaume; il est accordé 6 mois à ceux qui en sont absens.

A N G L E T E R R E.

De L O N D R E S , le 30 Juillet.

Nous ne sommes pas plus instruits aujourd'hui que nous ne l'étions il y a quelques jours de ce qui s'est passé dans l'Amérique Septentrionale depuis l'arrivée du Lord Cornwallis dans la Virginie. Les nouveaux détails que l'on a recueillis se réduisent à cette lettre adressée de Portsmouth en Virginie à un particulier à New-Yorck qui l'a fait passer en Angleterre.

Le 19 Mai. Le Lord Cornwallis, peu de jours avant le renfort venu de New-Yorck, a joint les troupes à Pétersbourg, & le Général Leslie est

arrivé dans le même tems. Les troupes qui sont venues en dernier lieu de New-Yorck, ont remonté aussi tôt la rivière James, & ont débarqué le 43e. régiment. Hier au soir, le Général Leslie est arrivé à Portsmouth avec l'*Anspach*, & le 17e. régiment. Demain, une partie du 76e. & du 80e. régiment qui avoient été laissés ici avec quelques chasseurs de la Reine, s'embarquera sur la rivière James, pour joindre ses corps respectifs. Le Lord Cornwallis a quitté Pétersbourg le 4 Mai avec l'infanterie légère, le 76e. & le 86e. régiment, les chasseurs de la Reine, &c. & il a passé la rivière pour aller à Richmond. On dit que M. le Marquis de la Fayette est posté dans cette place avec des forces considérables, & qu'il s'y est retranché dans l'intention de livrer bataille au Lord Cornwallis. J'espère que l'armée ennemie sera bientôt détruite. Ceux qui habitent les côtes de la rivière James, sont dans la situation la plus déplorable. Les Colons les plus opulens manquent de tout, &c.

Premier Juin. Depuis ma lettre écrite, le Général Arnold est revenu ici, & je crois qu'il va avec l'escadre à New-Yorck. Selon les derniers avis, le Lord Cornwallis étoit à Richmond. Le Marquis de la Fayette s'est retiré. L'armée est aujourd'hui bien remontée en chevaux, & il n'y a pas la moindre apparence qu'on garde un poste sur la rivière James. Nous sommes très-bien fortifiés ici.

On attend avec anxiété des nouvelles de cette partie du monde, sur-tout depuis que l'on sait qu'une partie de l'armée Française a pris la route de la Virginie, & que Washington à l'œil ouvert sur New-Yorck où il force le Général Clinton à la plus grande circonspection. Tout ce qu'on a dit des prétendues divisions entre les François & les

Américains est faux ; on a reçu les remerciemens que les Etats-Unis assemblés en Congrès ont fait en dernier lieu à M. de Rochambeau & à M. Destouches. Le Congrès donne en général les plus grands éloges au zèle & à la vigilance qu'ils ont montrés en toute occasion pour remplir les généreuses intentions de leur Souverain , & l'attente des Etats-Unis ; il remercie en particulier M. Destouches pour la bravoure , la fermeté & la bonne conduite qu'il a déployées lors de la dernière entreprise contre l'ennemi à Portsmouth dans la Virginie , & dans le combat si bravement soutenu le 16 devant les Caps de la baie de Chésapéak contre une escadre Angloise supérieure. Ces faits détruisent tous les bruits de jalousie entre la France & l'Amérique malignement fabriqués pour favoriser une guerre ruineuse & destructive. Pour voir quelle est l'opinion Générale des Américains sur la guerre actuelle , & sur les services qu'ils tirent de leurs alliés , il faut lire la pièce suivante que nous tirons de la Gazette de Pensylvanie.

Il y a deux points sur lesquels les ennemis n'ont point cherché à exciter nos défiances. Ce sont d'abord les articles de notre Traité avec la France , & en second lieu l'assistance , les secours que nous avons reçus de cette nation. S'il y eût eu la moindre partialité dans ce traité , ou quelque chose de foible ou d'inefficace dans ces secours , les Commissaires de l'Angleterre qui étoient les hommes du monde les plus fins n'auroient pas gardé le silence sur le

Traité, ni leurs Ecrivains mercenaires, tant sur le Traité, que sur les secours. Nous avons déjà hasardé quelques observations sur le Traité, jettons maintenant un coup d'œil sur les avantages que les secours nous ont valu. Il n'arrive pas toujours que dans le cours d'une guerre les Alliés continuent d'avoir en vue les objets & les points d'action qu'ils se sont d'abord proposés. Le changement d'intérêts à fréquemment occasionné de la langueur d'un côté & des plaintes de l'autre. Les Anglois ont plus d'une fois fait des reproches aux Hollandois à ce sujet. Mais la France & les Etats de l'Amérique ont cela de particulier que les objets & les intérêts de chacune des deux Puissances sont les objets & les intérêts des deux à-la-fois, ce qui ne peut manquer d'entretenir un esprit d'harmonie & de concert extrêmement favorable pour la guerre. Un des grands objets de l'Amérique, a été de se procurer un Allié en état de résister à la Grande-Bretagne sur mer, & de l'attaquer par terre. Ce point, une fois obtenu, a déterminé les forces qu'il nous faudroit opposer, ainsi que les efforts & les moyens que nous devions mettre en action de notre part. Car la guerre est une affaire de calcul, quoique ses résultats paroissent souvent tromper toute spéculation. — J'avoue cependant que dans le système de la France relativement à cette guerre, j'ai toujours cru voir une faute qui fait infiniment honneur à sa générosité. Si c'est son but d'affoiblir son ennemi, & par-là de le forcer à une paix honorable avec ces Etats, peu importe que ce soit par des opérations dans l'Inde, aux Isles ou en Angleterre même. Comme c'est là le principal objet de la France, je ne puis m'empêcher d'observer que si la guerre eût été portée sur ces possessions de la Grande-Bretagne ou sur son territoire, elle auroit été faite avec beaucoup plus d'efficacité, & auroit présenté beaucoup d'apparences de succès. Mais peut-être en nous assistant dans nos foyers, & sous nos yeux, comme elle l'a fait, la France a-t-elle

prodigieusement augmenté les dépenses, & peut-être a-t-elle perdu plusieurs occasions d'acquérir de la gloire avec de nouvelles possessions. Nous devons pourtant convenir que nous avons tiré de grands avantages des opérations de l'escadre envoyée sur cette côte aux ordres du Comte d'Estaing, & néanmoins il est très-probable que ces avantages auroient été beaucoup plus considérables s'il eût été directement aux Isles de l'Amérique. La Jamaïque n'étoit pas en état de résister à ses armes, & c'eût été une conquête aussi aisée que précieuse. Cette perte auroit été bien plus funeste à l'Angleterre, que la perte de l'escadre de Howe, & nous auroit d'ailleurs conduits à d'autres avantages plus immédiats & plus importants. Mais ces objets furent abandonnés pour plaire à un peuple encore dans l'enfance, & qui n'avoit point d'expérience. Ainsi, je ne m'étendrai point en réflexions sur cette première opération, sur-tout parce qu'elle fut entreprise pour nos intérêts. Les deux plans étoient recommandables chacun de leur côté. Quoique celui contre la Jamaïque présente plus de certitude, l'exécution de l'autre pouvoit terminer bien des choses, & sans une circonstance, il auroit peut-être complètement réussi. Le Comte d'Estaing offrit à nos Pilotes une grosse somme d'argent pour le conduire au port de New-Yorck, mais leurs réponses, relativement à la possibilité, ne s'accommodèrent point avec les vœux ardens des Généraux des deux Nations.— Nous devons à cette expédition l'évacuation de Philadelphie, & tous les avantages qui ont résulté de cet événement. N'est-ce rien pour nous que d'être rentrés en possession de la première ville de l'Amérique ? Cette expédition a aussi dérangé les projets des ennemis, & au lieu d'une campagne offensive, que, selon toutes les apparences, ils avoient projetée en changeant de Général, elle les a obligés de s'en tenir à la défensive. Elle les a mis dans la

nécessité de hasarder , par le Jersey , une marche embarrassée d'un train de campagne considérable qu'ils n'osèrent pas confier à leurs vaisseaux. Elle les a forcés à une action à Monmouth , qui tourna favorablement pour nous. Elle a facilité la destruction d'un grand nombre de leurs frégates , particulièrement à Rhode-Island. Elle a donné une nouvelle vie à notre commerce par la prise de beaucoup de leurs corsaires , & par la crainte où furent les ennemis de laisser leurs vaisseaux renfermés dans un port ou rassemblés dans un même point. — Si nous suivons cette escale aux Isles , nous verrons qu'elle a obligé les ennemis de faire partir de ce Continent une partie de leur armée , sous le Général Grant , & d'envoyer , d'Europe , des troupes & des vaisseaux qui auroient été employés ici. Si nous envisageons les effets des armemens de la France en Europe , nous reconnoissons qu'ils répondent aux grands principes de la guerre. Les préparatifs qu'elle a fait , tendans en apparence à attaquer l'Angleterre , ont imposé à l'ennemi la nécessité de retenir chez lui non-seulement toutes les troupes réglées qu'il pouvoit avoir , mais encore les frégates pour observer les mouvemens des François , d'opposer une marine formidable aux grandes escadres de la France & de mettre en campagne de nombreuses milices qui lui coûtoient immensément. Au moindre mouvement des troupes Françaises sur les côtes de la mer , ou au plus petit embarquement l'Angleterre s'est vue obligée d'enlever à la charrue ou à ses Manufactures un nombre infini d'hommes toujours très précieux. Il étoit aisé à la France de répéter cette manœuvre aussi souvent qu'il lui plaisoit , avec une armée de près de trois cents mille hommes. Cette seule opération a produit un grand bien à peu de frais. Elle ne fut point accompagnée de la destruction de l'espèce

humaine & valoit beaucoup mieux qu'une victoire. Elle ralentissoit l'industrie des Anglois, elle affoiblissoit les moyens de continuer la guerre & faisoit succéder la langueur chez eux à l'activité. — Tandis que la France s'engageoit dans ces opérations quel profit cherchions-nous à en tirer ? Examinons notre conduite. Nous restâmes dans une profonde inaction, dans l'espérance de voir notre ennemi rappelle de l'Amérique par un miracle, ou, ce qui étoit la même chose, par un ordre du Parlement Britannique. A cette époque, lorsque les gens sages parloient sans raisonner, les plus énormes hérésies en politique étoient admises pour des vérités. Nous nous persuadions que New York alloit être évacué. Il n'y avoit nulle nécessité d'augmenter nos dépenses pour augmenter notre armée. La France devoit faire tout, ainsi par esprit d'économie nous ne devîmes rien faire. Cette fausse manière de raisonner prévalut par-tout. Nos opérations militaires furent ralenties ; nos Finances devinrent plus embrouillées ; notre indolence donna un nouveau degré de force à notre ennemi, & dès-lors, il forma le projet de conquérir les Etats du Sud. — Sans les opérations de nos Alliés dans ces conjonctures, je ne fais pas trop ce que nous serions devenus. Le Comte d'Estaing en retournant des Isles en Europe, auroit pu réduire Halifax ou détruire les établissemens Anglois sur les bancs de Terre-neuve. Au lieu de cela, il se laissa persuader d'attaquer Savannah, à la prière des Etats du Sud. Cette entreprise, quoique malheureuse, occasionna la perte d'un certain nombre de vaisseaux ennemis, entre autres de l'*Expériment*, commandé par le fameux Wallace. Il paroît aussi par une lettre publique du Général Clinton que la crainte de l'armement de M. d'Estaing l'empêcha d'exécuter ses projets dans le Sud aussi promptement qu'il se

l'étoit promis , & par conséquent nous donna le tems de mettre Charles-Town dans un meilleur état de défense , tandis que l'armée de Clinton étoit exposée à des tempêtes qui ruinèrent la plus grande partie de sa Cavalerie. — Il est certain qu'après la prise de Charles-Town l'ennemi auroit poussé ses armes dans cette partie avec toute la vigueur possible , si Clinton n'avoit pas été forcé de retourner à New-York avec une partie considérable de son armée , sur la nouvelle des préparatifs du Chevalier de Ternay & du Comte de Rochambeau contre la côte de New-York. Les opérations aux Isles obligèrent encore les ennemis de s'affoiblir & de détacher 1500 hommes de Charles Town pour Saint-Augustin. Nous pouvons ajouter qu'ils ne purent faire leur détachement pour la Virginie , qu'après que Rodney fut arrivé des Isles. — Je crois inutile de citer ou de rapporter des exemples plus récents. Il n'y a personne qui ne connoisse les effets de l'arrivée soudaine de l'escadre Française dans la Chesapeake , lorsque Cornwallis forçoit sa marche pour joindre Arnold. Cette manœuvre sauva la Virginie & peu s'en fallut que l'armée de Cornwallis ne fût ruinée. — Récapitulons tout ce que nous devons à ces circonstances. Grâce à elles , nous n'avons point senti les effets de notre indolence ou de notre indiscretion : la richesse de nos Marchands a augmenté considérablement : nos correspondances mercantiles se sont étendues prodigieusement : nos vaisseaux ont passé & repassé avec beaucoup plus de sûreté : nos Corsaires ont ruiné le commerce de l'ennemi & ont enrichi leurs Armateurs : le trésor de la Grande-Bretagne a été épuisé pour monter une marine , à laquelle on a ôté la faculté de nous faire beaucoup de mal : l'ennemi s'est vu obligé d'entretenir en Angleterre & en Irlande une grande quantité de troupes , qui sans cela au-

roient été employées contre nous. Enfin grâce à ces circonstances , il a été restreint pendant plusieurs années à un système de défense. Ainsi, nul Allié n'auroit pu remplir plus fidèlement les objets de la guerre. La France a même prévenu nos des-seins. L'armement aux ordres du Comte de Rochambeau a été ordonné avant que le Congrès en fit la demande publiquement. On peut observer aussi, comme un exemple singulier de générosité ; que cet armement est soutenu aux dépens de la France, quoiqu'en même-tems il soit surbrdonné au commandement du Général Washington. Lorsque la nation Françoisse accorde une faveur, elle n'y met point de restriction. Il n'y a pas une de ces choses qui ne méritent toute notre attention. Nous avons fait l'admiration de l'univers, mais nous n'avons reçu de témoignages d'amitié que de la part de la France. — La guerre n'est pas l'ouvrage d'un jour. Il faut, pour la finir, de la patience, des efforts, de la persévérance. Ainsi nous aurons tort de dire : pourquoi n'est-elle pas terminée. La France a suivi constamment les objets de la guerre. Nous ne lui avons rien demandé qui ne nous ait été accordé ; nous avons même reçu d'elle plus d'une fois sans avoir rien demandé. Sa politique & la nôtre sont les mêmes. Faisons tout ce que nous pouvons ; reposons-nous, quant au reste, sur notre allié & sur la Providence qui a plus fait pour nous que nous n'avons fait nous-mêmes.

Il paroît que le système adopté par nos ennemis continuera d'être employé & même avec plus de vigueur ; on parle d'un nouveau renfort de troupes parties de France d'où l'on peut en envoyer en Amérique des corps considérables, sans que cela affoiblisse l'armée formidable de ce Royaume qui sera toujours dans une situation propre à

en imposer , & à nous forcer à tenir toutes nos milices rassemblées , aux moindres mouvemens que nous apprendrons qu'elles feront sur leurs côtes. Il y a long tems que l'on est persuadé ici que l'Amérique ne fera jamais soumise , & les faits prouvent que nous ne possédons sur le Continent que les points que nos troupes occupent ; voici ce qu'on écrit de Charles-Town dans la Caroline-Méridionale , en date du 15 Mai , & ce que nos Ministres se gardent bien de publier.

« Malgré les flatteuses relations que l'on nous fait passer tous les jours de New-Yorck , relativement à la situation des Américains ; c'est avec chagrin que je vous certifie que dans aucune des Colonies , il n'y a pas la moindre apparence que les Rebelles redeviennent jamais loyaux. Au contraire , aussi-tôt que les troupes du Roi sortent d'un district , les Américains s'arment & vont piller immédiatement les amis du Gouvernement. Il n'y a pas actuellement un loyaliste qui ose s'écarter à dix milles de la Ville , sans risquer d'être arrêté , dépouillé , ou même assassiné. Dieu nous garde & nous envoie des tems plus heureux ».

Nous n'avons aucune nouvelle des isles depuis la prise de Tabago ; nous ne pouvons nous flatter que les François victorieux & supérieurs dans ces mers s'en soient tenus à cette conquête. On ignore ce qu'ils ont fait jusqu'à l'hivernage , & on est fort inquiet de ce qu'ils ont pu faire ; maintenant que les opérations militaires sont suspendues dans ces contrées , nous nous flattons

d'en recevoir bientôt des dépêches ; plus elles tarderont plus nos alarmes seront fondées. En attendant on ne fera pas fâché de trouver ici une description exacte de la nouvelle île que nous venons de perdre.

Tabago est la plus Méridionale des Îles au vent , & celle qui est le plus au vent. Ses plus proches voisins sont les Hollandois de la Trinité , Tabago n'en étant qu'à 10 lieues , à environ 20 de la Grenade , & à 30 des Barbades. La longueur de l'Île est Sud & Nord , 40 milles de long & environ 12 de large. Son climat n'est pas si chaud que celui des autres lieux près de l'équateur. Elle ne se trouve point dans la direction des ouragans. Ce sont les Hollandois qui s'y sont établis les premiers au commencement de l'autre siècle , mais ils en furent bientôt chassés par les natifs du Pays. Ensuite quelques Emigrans du Duché de Courlande y vinrent sous la protection de l'Angleterre. Les François s'en emparèrent vers 1660 & rendirent ensuite l'Île aux Hollandois , sur qui ils la reprirent depuis , & la gardèrent jusqu'au Traité d'Aix-la-Chapelle , suivant lequel elle fut déclarée neutre , & resta en cet état jusqu'en 1763 , que par le Traité de paix , fait alors , elle fut cédée à la Grande-Bretagne , & réunie au Gouvernement de la Grenade & de Saint-Vincent. Il y a beaucoup de petites mornes dans cette Île , toutes cultivées. Les végétaux de toute espèce & les arbres les plus utiles y abondent. Il y a du bois de construction de la plus grande hauteur. Le bois sassafras est le meilleur qu'il y ait au monde , & ce n'est qu'à Tabago que se trouve la vraie gomme Copal. Les arbres de la noix Muscade & de la Cannelle y viennent aussi , mais de l'espèce bâtarde. Les bois sont pleins de gibier , de sangliers qui font une nourriture délicieuse. Le terrain est sablonneux , mais noir & profond , & produisant beaucoup de choses utiles pour

le climat. Sa culture s'est beaucoup accrue depuis la dernière guerre. Toute l'Isle qui a plus de 50 mille acres de terre est partagée en 7 divisions. Il y a environ 300 habitations dans Tabago, dont 50 font du Sucre. On y compte douze Baies spacieuses & commodés, deux desquelles sont de sûrs mouillages pour les plus gros navires. La ville principale est Scarborough, sur la partie Méridionale, qui devenoit de jour en jour plus belle. L'Isle est arrosée de plusieurs ruisseaux, ce qui augmente la salubrité. Malheureusement elle est dépeuplée par des fourmis rouges :

Nos affaires dans l'Inde ne nous présentent que la perspective la plus alarmante. Ce qu'il y a de plus malheureux, c'est que nous ne pouvons nous dissimuler que c'est à nous seuls que nous devons imputer nos malheurs & la guerre qui s'est élevée partout contre nous ; on fait comment nous nous sommes conduits avec l'Amérique, & les soins que nous avons pris de l'aliéner & de la forcer à rompre ses liaisons avec nous ; nous n'avons pas porté dans l'Inde un plus grand esprit de modération & de justice. On en peut juger par l'article suivant que nous tirons de nos papiers publics ; il offre le précis de la dépêche alarmante du Gouverneur de Bengale, & des observations sur les pertes qui doivent résulter de la situation actuelle des affaires.

» Il faut que nos principes de liberté aient été bien corrompus, avant que nous ayons pu imaginer un système légal d'esclavage pour les autres, sous le prétexte qu'une longue habitude leur a rendu familier ce qui est contraire aux principes innés de la nature humaine. L'amour de la liberté

est aussi universel que l'amour de la vie. Il est né chez l'Indien comme chez l'Anglois , & s'il étoit amorti par l'habitude , nous devrions nous efforcer de le faire revivre dans sa pureté originelle. — Le Gouverneur Hastings commence sa lettre aux Directeurs de la Compagnie des Indes par s'excuser de la nécessité où il est de ne leur rien cacher de ce qui a rapport aux affaires dans l'Inde , de peur d'être blâmé s'il leur survenoit quelque malheur , faute de connoître l'état des choses , & pour que leur sagesse soit plus à portée de recourir aux expédiens nécessaires dans une crise aussi critique. D'abord , il se plaint de ce qu'il lui est impossible d'envoyer cette année , & *peut-être l'année prochaine* , aucune cargaison de retour. Puis il continue ainsi : — » Que faire ! » Il n'y a point d'argent dans le trésor de la » Compagnie pour acheter des marchandises ; & » par conséquent , comment puis-je remplir les » magasins pour faire des envois en Angleterre » dans les tems accoutumés ? Comment m'y prendre pour avoir quelqu'argent ? J'ai emprunté » tout ce que j'ai pu , & il ne m'est plus possible de faire de nouveaux emprunts. Parmi les » Officiers de la Compagnie il y en a certainement » qui me prêteroient des marchandises au lieu d'argent , à 25 pour cent sur des billets tirés sur » la Compagnie en Angleterre , payables à un an » de vue. Mais tous les revenus que je tire ou » que je pourrai tirer , sont à peine suffisans pour » protéger nos établissemens contre la fureur des » Princes de ce pays , réunis aux Européens leurs » alliés. Je ne suis nullement la cause des guerres » dans lesquelles nous sommes engagés ; j'espère » que je pourrai bien-tôt m'arranger avec le Rajah » de Beras , que nous nous réconcilierons avec la » Cour de Poonali ; que toutes les Provinces des » Marattes redeviendront nos amies , & se réuni-

« ront contre leur ancien ennemi , Hyder-Aly , avec
 « qui elles font aujourd'hui cause commune : ce
 « n'est pourtant pas que j'aie quelque motif de
 « m'attendre à une pareille réconciliation , ni
 « d'après aucun évènement récent , ni d'après au-
 « cunes avances nouvelles qui aient été faites.
 « Les Subrecargues de la Chine ont fait les plus
 « vives instances pour avoir de l'argent , mais il
 « n'y a pas de remède ; il ne m'est pas possible de
 « leur en procurer ». — Quel tableau de nos
 affaires dans l'Inde ! Il donne lieu à plusieurs
 questions. 1°. Quel a été l'auteur de la guerre des
 Marattes , malgré les sentimens de la majorité
 du Conseil du Bengale. — 2°. Si d'après un dé-
 ficit réel ou prétendu , il n'y a point d'argent
 dans les coffres de la Compagnie pour faire les
 cargaisons de retour , qui est-ce qui achètera les
 marchandises des pauvres Fabriquans du pays , &
 à quel prix les achètera-t-on ? Quelques-uns des
 riches Employés de la Compagnie n'ont-ils pas
 comploté d'acheter pour leur compte toutes ces
 marchandises & au prix qu'ils désireront , parce
 que ces malheureux Fabriquans mourront de
 faim s'ils ne les vendent pas , & qu'ils seront
 forcés de les céder au plus bas prix possible ,
 pour garantir leurs enfans des horreurs d'une
 famine. — Cette espèce de prêt de marchandi-
 ses , au lieu d'argent , de la part des Employés
 de la Compagnie n'ouvrira-t-elle pas la porte à
 des fortunes énormes pour quelques particuliers
 aux dépens de la Compagnie , & ne procurera-
 t-elle pas au Gouverneur-Général dix fois plus
 d'occasions d'obliger ses amis , & d'étendre son
 crédit , que le Lord North ne l'a jamais fait par
 ses emprunts. Ainsi les favoris pourront faire
 passer ici leurs richesses immenses , sous le prétexte
 d'un emprunt , & s'exempter des 10 pour cent
 qu'il est d'usage de payer à la Compagnie , sans

le gain exorbitant qu'ils feront sur l'intérêt des lettres de change qu'ils se feront payer par la Compagnie en Angleterre.

C'est dans cet état des choses , au moment où l'argent manque pour le commerce qui doit en produire , & où il est si nécessaire pour soutenir la guerre que nous faisons si malheureusement par-tout , que Madras est attaqué , que les renforts que conduisoit le Commodore Johnstone , & qu'il étoit si intéressant de voir arriver promptement , on été arrêtés dans leur route , de manière qu'à présent les secours ne peuvent être que très-lents.

Nos dernières nouvelles assurent que cette place importante étoit assiégée , que le fort St-George tenoit encore. Ce fort appelé communément Madras , capitale de nos domaines sur la côte de Coromandel , est dans une situation peu favorable ; aussi n'a-t-on épargné aucune dépense pour le fortifier & le rendre imprenable. Il protège deux villes la Noire & la Blanche , ainsi nommées de la couleur de leurs habitans. La ville Blanche est fortifiée ; elle se gouverne suivant les loix d'Angleterre. Le District de Madras n'a d'autre avantage que celui du voisinage des mines de diamans ; d'ailleurs il produit si peu , que les habitans sont obligés d'importer toutes leurs denrées & leurs provisions ; leur nombre est de cent mille. Nous ne pouvons nous flatter de conserver Madras qu'autant que nous serons maîtres de

la mer ; & les François le sont actuellement.

Par-tout où nous portons la vue , il ne se présente que des perspectives qui ne sont pas de nature à nous rassurer.

Il y a toute apparence , dit un de nos papiers , qu'avant quinze jours ou trois semaines , nous apprendrons des nouvelles intéressantes de la Caroline Méridionale , & de l'armée dans cette Province ; de la Virginie & des opérations qui y auront été faites ; & de l'Amiral Arbuthnot à Rhode-Island ; du Chevalier Henri Clinton à New-Yorck ; de l'Amiral Edwards à la station de Terre-Neuve ; de la Jamaïque ; de l'Amiral Rodney aux Isles du Vent ; du Commodore Johnstone ; de l'Amiral Parker dans la Baltique ; & sans doute de l'Amiral Darby dans le Golfe de Gascogne. Il faut avouer qu'il n'y a point d'endroits dans le monde où la Grande-Bretagne ne joue actuellement le plus gros jeu. Dieu veuille qu'elle ne soit pas ruinée ».

Deux cutters sont employés constamment à porter & à protéger les dépêches qu'on envoie à l'Amiral Darby , & qu'on reçoit de lui pendant que la flotte est dehors. On ne fait point où il croise ; mais depuis qu'on fait l'arrivée de M. de Guichen à Cadix , l'union des escadres Françaises & Espagnoles , on ne doute pas que la sortie de la flotte combinée , & son approche vers ces mers , ne soient le signal de la rentrée de la nôtre dans nos ports ; on fait qu'elle est fort loin d'être en état de soutenir la présence de nos ennemis.

L'Amiral Digby destiné à relever l'Amiral Arbuthnot à la station de New-Yorck , est parti

parti de Portsmouth le 20. Il monte le *Prince-George* de 98 canons , & il est accompagné du *Canada* de 74 , du *Lion* de 64 , & de la *Persevérance* de 36. On a , comme on le voit , bien diminué l'escadre qu'on lui avoit destinée. Mais les requêtes des Marchands faisant le commerce des isles ont déterminé le Gouvernement à lui ôter le *St-Albans* & le *Prothée* qui devoient le suivre pour les envoyer à l'Amiral Rodney avec deux autres vaisseaux , & ce secours bien nécessaire n'est peut être pas suffisant.

Enfin la flotte de la Jamaïque est entrée dans la Tamise entre Gravesend & Londres. Les *Pressgangs* se sont empressés d'aborder les navires qui la composoient & en ont enlevé quelques matelots. Un plus grand nombre prévoyant le sort qui les attendoit , avoient gagné le large après avoir affourché leurs bâtimens.

On fait que nos assureurs depuis la rupture avec la Hollande ont refusé de payer aux Négocians Hollandois les assurances faites aux mois de Novembre & Décembre 1780 , & par conséquent avant la déclaration de guerre ; ils prétendoient que des engagements pris avec des particuliers d'une nation neutre , devenoient nuls aussi-tôt que cette nation cessoit d'être neutre pendant le voyage des bâtimens assurés. Le Banc du Roi présidé par le Lord Mansfield a jugé autrement ; il a confirmé les engagements pris par nos assureurs avec les Hollandois ;

11 Août 1781.

d

& cela étoit simple ; la guerre qui peut survenir est un des principaux risques qui font recourir aux assurances.

F R A N C E.

De VERSAILLES , le 7 Août.

LE 22 du mois dernier Monsieur , & Madame Victoire-Sophie de France , ont tenu sur les Fonts de Baptême , dans la Chapelle du Château , le fils du Marquis de Montigny , ancien Ecuyer du Roi , & Ecuyer ordinaire de Madame Victoire de France. Cet enfant qui avoit été ondoyé , il y a 14 ans , au nom du Prince & de la Princesse , a été nommé Louis-Marie. Les cérémonies du Baptême ont été suppléées par l'Evêque de Seez , premier Aumônier de Monsieur , en présence du Curé de la Paroisse de Notre-Dame.

M. le Comte de Falckenstein est arrivé ici le 29 du mois dernier , & s'est rendu sur le champ chez LL. MM. Le 1^{er}. de ce mois on lui a donné l'Opéra d'Iphigénie du Chevalier Gluck , qu'il a écouté avec beaucoup d'attention , & dont il a été très-satisfait. Cet illustre Voyageur malgré les vœux qu'on formoit pour le retenir plus long tems est reparti , emportant les regrets , l'amour & l'admiration de tout le monde.

De P A R I S , le 7 Août.

Nous ne sommes pas plus instruits que

nous ne l'étions il y a 8 jours sur tout ce qui s'est passé aux Antilles , depuis le 4 Juin , où il n'étoit encore question que de la prise de Tabago. On voit des lettres de la Grenade , en date du 27 Mai , qui fixent cette conquête au 25 Mai. L'Isle s'est rendue à discrétion ; il y avoit 200 hommes de troupes. Il y avoit en rade 16 bâtimens chargés des productions de la Colonie & prêts à partir. On s'attendoit à la Grenade que M. de Grasse iroit attaquer la Barbade , & que Rodney quitteroit la rade de cette isle parce qu'il n'y pourroit combattre qu'avec désavantage.

La Cour a , dit-on , reçu des dépêches de Rhode-Island , par une corvette qui après une courte traversée est arrivée à Bilbao. Ces dépêches sont en date du 18 Juin. Tout ce qui en a transpiré , c'est que la santé de M. le Comte de Rochambeau , exigeant son retour , il va , dit-on , revenir en Europe. M. de Viomenil , ajoute-t-on , a pris le commandement de l'armée ; il n'a laissé qu'une petite partie de ses troupes & quelques milices à New Port , & avec environ 4000 hommes , il a été par terre au secours de M. de la Fayette , qui se trouvoit vivement pressé par le Général Cornwallis.

Il marche beaucoup de troupes sur Brest ; il doit s'assembler environ 11,000 hommes dans les environs de ce Port.

Les convois se sont éloignés de nos côtes le 21 du mois dernier , ils sont sous l'es-

corte de 2 vaisseaux de ligne , de 4 frégates & de 2 cutters. On a appris par le retour des Pilotes qu'un gros vaisseau doublé en cuivre , destiné pour l'Isle de France , s'est ouvert sur les récifs ; 2 petits navires de Bordeaux ont eu le même sort. On ne dit pas si l'on a sauvé quelque chose de leurs cargaisons. Le convoi de l'Orient , écrit on de Bordeaux , a perdu dans son trajet le navire l'*Industrie* , qui a été enlevé par un corsaire Anglois.

La frégate corsaire l'*Aigle* , mouillée à l'Isle de Groix , sous les ordres de M. d'Albarade , ayant aperçu le 25 Juillet , deux navires Américains , appareilla sur le champ , & leur donna la chasse ; elle s'empara de l'un ; qui est le lougre corsaire de Bristol , le *Greyhound* , Capitaine , James Nelson , armé de dix canons de six livres , de trente-cinq hommes d'équipage , doublé en cuivre , & percé pour 14 canons ; l'autre se sauva à la faveur de la nuit. Le lougre enlevé est un des plus fins voiliers de l'Angleterre. Le Capitaine Nelson a déclaré que depuis qu'il croisoit sur nos côtes , depuis l'Isle des Saints jusqu'à Bordeaux , il avoit fait neuf prises ; qu'il avoit été chassé sept à huit fois par nos frégates & nos corsaires , auxquels il avoit toujours échappé par la supériorité de sa marche. L'*Aigle* , dont le Capitaine d'Albarade est très-content depuis qu'elle est doublée en cuivre , a pu seule le joindre. Elle a pris pendant sa croisière , 17 bâtimens , dont 5 corsaires , 2 lettres de marque , & le reste bâtimens marchands , faisant en tout 86 canons , & 294 prisonniers. Cette frégate a été construite par M. Dujardin de Saint-Malo ; elle est destinée pour une expédition particulière & secrète pour laquelle elle va mettre à

la voile , peut-être cette nuit (du 27 au 28 Juillet).

On mande de Brest que la construction du vaisseau la *Couronne* , de 80 canons , est fort avancée , & que le *Pégase* de 74 qui est sur le chantier , commence à prendre figure.

» Les ordres , écrit-on de Rochefort , sont arrivés pour mettre en construction dans les bassins deux vaisseaux de 74 canons ; on en ignore encore les noms. Le vaisseau l'*Argonaute* , de 74 , doublé en cuivre , & commandé par M. de Cacqueraï , est en rade , & sera bien-tôt en état de faire voile. Le *Brave* , de pareille force , commandé par M. d'Emblimont , est en armement dans le port. L'*Amphion* , de 50 , avec l'*Illustre* & le *Saint-Michel* , & plusieurs frégates , sont destinés à escorter la flotte marchande , dont quelques bâtimens ont été avariés ces jours derniers par un coup de vent. — La frégate la *Cérès* est prête à appareiller avec l'*Iphigénie*. Les uns disent pour croiser , les autres , pour une commission particulière. — Le camp de Saint-Jean-d'Angeli sera commandé par M. le Marquis de Voyer , & composé des régimens de Forez , Royal-Italien , & d'Aubonne Suisse , & du régiment de cavalerie des Cuirassiers «.

L'activité n'est pas moins grande dans le port & dans les chantiers de Toulon.

» Le 21 Juillet , lit-on dans une lettre de cette Ville , est arrivé l'ordre de construire 2 vaisseaux de 74 canons , l'un desquels , nommé le *Suffisant* , sera construit dans le bassin ; l'autre , nommé le *Dictateur* , le sera sur un chantier. — La frégate en construction , l'*Iris* , sera mise à l'eau dans le commencement du mois de Septembre prochain. — La frégate la *Mignonne* doit , avec

quelques corvettes , escorter un convoi de Marseille pour la Syrie. — On attend d'un jour à l'autre un convoi considérable venant des Echelles du Levant , sous l'escorte des frégates la *Sultane* , la *Lutine* & la *Flore* , qui depuis long-tems croisent dans l'Archipel. — Le sieur Roubaud , qui commandant une petite tartane de 6 canons de 4 , s'étoit défendu contre trois corsaires , & avoit , par sa bravoure , sauvé un convoi allant à Marseille , vient d'être fait Lieutenant de frégate. Le Roi lui a donné une épée & le commandement de la frégate la *Gratieuse* , armée pour le compte de S. M. par des Négocians , & destinée à convoier en Amérique les Gabarres le *Rhône* & la *Durance* , chargées de provisions aussi pour le compte du Roi. — Les corvettes la *Brune* & la *Semillante* sont arrivées le 21 , & ne tarderont pas à reprendre leur croisière.

C'est le 29 du mois dernier , de grand matin , qu'est arrivé ici M. le Comte de Falkenstein , qui s'est promené toute la matinée dans Paris , pour revoir les objets qui l'avoient frappé dans son premier voyage , & les nouveaux édifices que l'on construit dans cette Capitale. L'après-midi il est parti pour Versailles. Tout ce qui est relatif à cet Illustre Voyageur , ne peut qu'intéresser , & nous nous empressons de transcrire la lettre suivante de St-Quentin , en date du 28 du mois dernier.

M. le Comte de Falkenstein , venant de Bruxelles accompagné du Général Tercy , a quitté la grande route à deux lieues de cette Ville , pour voir le Canal souterrain qui doit joindre la Somme à l'Escaut , il a été reçu à l'entrée de ce Canal par M. d'Agay , Intendant de Picardie , accompagné de

M. Laurent de Lyonne , Directeur des Canaux de Picardie & de Flandres , de M. de la Gatinerie , Ingénieur de la Marine , & de M. Rigaud , Physicien de la Marine ; M. Romberg , Négociant à Bruxelles , s'y étoit joint par permission de M. le Comte de Falkenstein. Cet illustre Voyageur descendu dans le Canal souterrain l'a parcouru en batteau , sur une longueur de plus de 300 toises , jusqu'à un morceau exécuté en grand , & dans les dimensions que tout le canal doit avoir. M. le Comte de Falkenstein en arrivant à la galerie s'est exprimé sur cet Ouvrage en ces termes , bien remarquables : *je suis fier d'être homme , en voyant un de mes pareils imaginer & exécuter un Ouvrage aussi vaste & aussi hardi ; cette idée m'élève l'ame.* Pendant deux heures & demie que M. le Comte de Falkenstein a employé à visiter dans le plus grand détail cet Ouvrage si intéressant , à disserter sur l'état de l'atmosphère extérieur , comparé avec la température du Canal souterrain , à se faire rendre compte de la quantité d'eau nécessaire pour l'alimenter , & les moyens d'y naviguer avec facilité & sûreté ; ce Prince n'a cessé de témoigner sa satisfaction de ce qu'il voyoit , & a seulement objecté que l'on pouvoit faire quelques retranchemens sur la magnificence des dimensions de ce grand Ouvrage ; il s'est sur-tout occupé avec intérêt de l'utilité de ce Canal , comparé avec la dépense de son exécution , & a paru fixer avec plaisir son attention sur les avantages qui résulteront de ce Canal , en tems de paix comme en tems de guerre , pour le commerce de la France & des Pays-Bas Autrichiens. M. le Comte de Falkenstein s'est ensuite rendu sur le Port de St-Quentin pour y voir la jonction de l'ancien Canal de Picardie avec le Canal souterrain , & il est parti de là pour continuer sa route vers Paris , après avoir témoigné avec beaucoup de bonté à M. d'Aguiay combien il étoit sensible à l'attention

qu'il avoit eue de se rendre au Canal de Picardie, pour l'y recevoir ; & à M. Laurent de Lyonne, qu'il regrettoit de n'avoir pas vu plutôt cet Ouvrage, & combien il desiroit de le voir conduit à sa perfection. M. de la Gatinerie & M. Rigaud ont aussi été aussi écoutés avec l'attention la plus gracieuse, par M. le Comte de Falkenstein, dans leurs différentes observations sur le Canal.

On vient de nous adresser une lettre, qui, si elle contient l'annonce d'un événement malheureux, présente en même tems un exemple de bienfaisance & d'humanité, que nous nous empressons de publier.

Permettez, M., que par la voie de votre Journal, je fasse part au Public d'un événement qui s'est passé depuis peu dans une Paroisse du Perche, appelée Arou. Un grand nombre d'Habitans, réduits par les corvées à une misère extrême, se sont révoltés contre leur Seigneur. Des Cavaliers de Maréchaussée, avec un détachement de Dragons, M. de C. G. sont allés dans cette Paroisse le plus promptement possible. Ils ont amené à Châteaudun neuf hommes, qui ont été renfermés dans la Prison. Dès le lendemain, on les a transférés à Chartres. — Sur ces entrefaites, une personne qui mérite la plus grande vénération, l'Auteur du *Voyage Pittoresque de la Grèce*, M. le Comte de Choiseul Gouffier, M. de C. en second du même Régiment, instruit de ce qui se passoit, est parti dès trois heures du matin, pour se rendre sur le lieu de la scène. Une multitude de malheureux effrayés, presque tous innocens, ayant été forcés par quelques séditeux, s'étoient réfugiés dans un bois d'une étendue assez considérable, après avoir abandonné leurs femmes & leurs enfans, qui faisoient retentir l'air des cris les plus perçans, & au risque, eux-mêmes, de périr par la famine. M. le Comte de Choiseul a su, par son intelli-

gence & sa douceur , modérer l'ardeur des Dragons , & ramener le calme dans le pays : mais ce n'étoit pas assez pour un cœur aussi généreux & aussi compatissant que le sien. Revenu à Châteaudun , tout en sueur , sans se reposer , il a pris la poste , & est allé à Chartres , pour tâcher de délivrer les infortunés qui gémissaient dans les cachots ; il est venu delà , toujours en poste , chez Madame de Montboissier , où il a écrit plusieurs lettres , qu'il a fait partir pour Versailles ; le tout à ses dépens , sans recommandation , & sans autre intérêt que celui de l'humanité. On pense que plusieurs prisonniers seront délivrés.

On dit qu'il y a des changemens dans quelques Intendances. M. Gueau de Reverfaux , Intendant du Boulonnois , passe à la Rochelle ; M. Terray le remplace à Moulins , & M. Meulan d'Ablois quitte la Rochelle pour Montauban , où étoit M. Terray.

» Le 8 Juillet , écrit-on de Briançon , il s'éleva , vers les six heures du soir , une tempête sur la Communauté de Puy-Saint-Pierre , près de cette ville. Les nuages se rassemblèrent sur le village : des jeunes gens au nombre de huit à dix , coururent au clocher , dans l'idée fautive & trop commune qu'en sonnant ils les dissiperoient. La foudre éclata précisément sur le clocher , d'où il traversa la flèche ; elle pénétra dans l'intérieur , elle coupa les quatre ancrs ou boucles en bronze , qui fixoient l'une des cloches à son contre-poids ; cette cloche , en tombant , rasa , pour ainsi dire , les sonneurs , qui heureusement ne furent ni blessés ni atteints par la foudre , qui pénétra dans l'Eglise , renversa le Curé , qui en fut quitte pour ses cheveux brûlés , brisa les décorations de l'Autel ; delà elle parcourut l'Eglise , où elle laissa des traces de son passage , perça l'un des piliers de part en

part, & après avoir traversé le parvis & la voûte, elle sortit en perçant le mur du côté du cimetière. Un particulier qui étoit auprès de la grille du chœur, fut atteint d'une manière plus funeste que le Curé; il tenoit un livre à la main, que la foudre embrasa; le feu s'étendit le long de son bras, & delà le long de son corps jusqu'aux pieds, où il se fixa un instant entre les orteils, qu'il blessa grièvement. Il tomba d'abord évanoui; revenu à lui-même, à l'aide des soins qu'on lui prodigua, il se plaignit des douleurs les plus aiguës par-tout son corps; & huit jours après cet accident, il les ressentit encore. On ne peut attribuer la chute de la foudre, & les dégâts qu'elle a faits, qu'à l'imprudence qu'on a eu de sonner. C'est un exemple de plus qui vient à l'appui de tout ce qu'on a publié sur ce sujet, & qu'on ne sauroit trop répandre pour prévenir de pareilles imprudences à l'avenir, & faire proscrire la sonnerie pendant les orages.

On mande de Barbezieux qu'il y est tombé une grêle épaisse du poids d'une livre & au-delà; elle avoit tant de dureté que trois ou quatre jours après elle n'étoit point encore fondue, & qu'on en a trouvé dans les vallons des tas de 5 à 6 pieds. Elle a dévasté 24 Patoisses de l'Election, dans la Principauté de Chalais. Les ceps de vignes & tous les arbres ont été dépouillés de leurs fruits & de leurs feuilles, & sont aussi nuds que pendant l'hiver. Quelques personnes ont perdu la vie; quantité de bétail, de gibier & d'oiseaux ont péri. Le tableau des dégâts de toute espèce qu'a faits cet ouragan, annonce la ruine la plus entière des Habitans

de ce Pays , & l'extrême difficulté où ils sont de pourvoir à leur subsistance. Ils supplient les Personnes que leurs besoins pressans & ceux de leurs enfans pourront en avoir , de les adresser à M. de la Mauriac , Avocat au Parlement , & Procureur du Roi de l'Election de Barbezieux.

M. Poumel , Chirurgien de Coinci l'Abbaye, vient de publier un moyen éprouvé pour conserver la santé des Cultivateurs pendant l'Eté. Une recette aussi intéressante ne sauroit être trop répandue ni trop connue.

» Il y a huit ans que j'exerce l'Art de guérir dans la Campagne ; & le desir d'être utile à cette portion de l'humanité la plus précieuse , m'a engagé à rechercher les causes de ce déluge de maux qui l'environnent. L'expérience m'a convaincu que presque toutes les maladies qui attaquent les Cultivateurs fluent de trois sources principales , qui sont , ou les mauvais alimens , ou les travaux trop pénibles , ou les chaleurs excessives pendant la moisson. Je me suis borné à cette dernière cause , bien persuadé qu'en prévenant les effets qu'elle produit , on remédieroit en même-tems , au moins en bonne partie , aux deux autres. En effet , mettre les Moissonneurs en état de supporter les chaleurs excessives de l'été , prévenir les maux & les maladies qu'elles leur occasionnent , seroit , à mon avis , les mettre dans le cas de soutenir avec bien plus de force & de courage les travaux de la moisson. Ils ne seroient pas ensuite obligés , comme ils le sont ordinairement , de consommer pendant l'hiver , en frais de maladies , le fruit qu'ils en retirent en été. Le moyen préservatif que je propose , & dont je me sers avec succès depuis quelques années , est simple & d'une préparation bien facile &

peu coûteuse. Je fais mettre à peu près une livre de jus de groseille dans une cruche d'eau de fix bouteilles. Je la fais édulcorer avec plus ou moins de sucre , & je recommande qu'on la tienne dans l'endroit le plus frais. Cette eau , ainsi préparée , sert de boisson aux Moissonneurs pendant toute la journée. Tous ceux qui en font usage m'ont avoué qu'indépendamment de ce qu'ils l'ont toujours trouvée très-agréable , ils ont été beaucoup moins altérés qu'à l'ordinaire ; on en sent aisément la raison. Presque pas un de ceux-là n'ont été malades , tandis que la plus grande partie de ceux qui ne l'ont pas connue , ou qui ont négligé de s'en servir , a éprouvé mille indispositions. Comme il ne seroit pas étonnant parmi les Journaliers , d'en trouver qui n'auroient pas le tems , l'intelligence ou les moyens de préparer cette boisson , ne pourroit-on pas inspirer & prescrire , même aux Tenanciers , d'ajouter ce breuvage à ceux qu'ils font dans l'habitude de fournir à leurs domestiques & autres gens qu'ils louent pour ce tems-là. C'est alors que les Seigneurs & les Curés pourroient , sans courir aucun risque , rendre des services essentiels à leurs Vassaux & à leurs Paroissiens «.

La Gazette de Santé , d'où nous tirons cette lettre , propose au défaut de la groseille , qui peut manquer quelquefois , le vinaigre ou le syrop de vinaigre , qui ne manquent jamais , & qui peuvent la remplacer avantageusement.

La nécessité de procurer le plutôt possible à cette capitale le Spectacle de l'Opéra , le tems qui se seroit écoulé naturellement avant que la nouvelle Salle de la Comédie Française fût prête , les travaux indispensables à faire à celle du Château des Thu-

leries lorsqu'elle seroit libre pout la rendre propre à l'Opéra , ont déterminé à accepter les offres de M. le Noir , Architecte , qui s'est engagé à en construire une sur un terrain qui lui appartient sur le boulevard , près la porte St-Martin. Elle aura 4 rangs de loges sur les dimensions qui lui ont été prescrites. On y travaille avec beaucoup d'activité. L'Architecte s'est engagé à la livrer entièrement terminée , de manière que l'on y puisse jouer le 5 Octobre prochain ; le prix de cette construction n'est porté qu'à 200,000 liv. La dépense est ménagée avec une grande économie , & les dimensions sont si bien prises , que toutes les décorations qui y seront adaptées pourront servir sur le Théâtre de la Salle à construire , alors celle-ci ne sera point détruite ; l'Architecte a obtenu par forme de supplément du prix le privilège pour dix années , d'y donner des fêtes publiques pour son profit particulier.

Le sieur Girard , Huissier , en la Connétablie & Maréchaussée de France , résident à Châteauneuf en Thimerais , prie MM. les Notaires de Paris de vouloir bien voir sur leurs Répertoires , si , depuis le premier jusqu'au 15 Décembre 1779 , il n'auroit point été passé , en leurs Etudes , un acte de dépôt , legs , donation , ou autrement , d'une somme d'environ dix milles livres , par Jeanne-Anne-Françoise Metrace , Veuve de Denis-Guillaume le Febvre , décédée à Paris le 18 du même mois , sur la Paroisse Saint-Germain-l'Auxerrois , & inhumée sous de faux noms ; femme dont est question au Journal des Causes Célèbres du mois de Mars 1781 , page 101. Aux

offres de récompenser les Maîtres, Elèves & tous autres qui donneroient des renseignemens sur l'Acte du dépôt désiré ; ils adresseront la réponse à M. Brisseau, Procureur au Parlement, rue Ste-Croix de la Bretonnerie, à côté du Bureau des Jurés-Crieurs, vis-à-vis M. le Gras, Notaire.

M. du Hardas, d'Hauteville, Abbé Commandataire de l'Abbaye de l'Espar, ou la Piété-Dieu, Ordre de Cîteaux, Diocèse & près du Mans, est mort en son Abbaye le 26 du mois dernier, âgé de 85 ans.

Leonard Sahuguet d'Espagnac, Conseiller-Clerc de la Grand-Chambre du Parlement, Abbé Commandataire des Abbayes Royales de Notre-Dame de Coulombs, Ordre de St-Benoît, Diocèse de Chartres, Congrégation de St-Maur & de St-Pierre de Ferrieres, même Ordre & Congrégation, Diocèse de Sens, est mort ici le 21 de ce mois, âgé d'environ 71 ans.

Elisabeth-Theodore le Tonnelier de Breteuil, Bailli, Grand-Croix de l'Ordre de Malthe, Conseiller d'Etat, ancien Agent-Général du Clergé de France, Chancelier, Garde des Sceaux, Chef du Conseil & Surintendant des Maisons, Finances & Bâtimens du Duc d'Orléans, Abbé Commandataire des Abbayes Royales de Notre-Dame de la Charité, Ordre de Cîteaux, Diocèse de Besançon ; de St-Eloi-Villart, Diocèse de Noyon, Ordre de St-Benoît, Congrégation de St-Maur, & de Notre-Dame de Livry, Ordre de St-Augustin,

Congrégation de France, dite de Sainte^e GENEVIÈVE, Diocèse de Paris, ancien Prieur de St-Martin-des-Champs, est mort ici le 23 de ce mois, âgé de 69 ans passés.

MM. Le Sefne & Compagnie, annoncent à leurs Actionnaires, que des événemens ayant trop contrarié l'exécution de leur armement, pour leur faire espérer de le conduire assez promptement à sa fin par la voie lente des Souscriptions, ils se sont associés différens Intéressés en commandite, pour en assurer l'exécution à un terme fixe, en se procurant par eux-mêmes, au besoin, des vaisseaux tous construits; qu'en conséquence un de ces associés a signé le 28 du mois dernier, un traité qui fixe l'époque invariable du départ de cet armement, au mois de Novembre prochain, & sous une forme plus étendue & plus redoutable que celle qu'ils avoient annoncée.

Les numéros sortis au tirage de la Loterie Royale de France du 1^{er} de ce mois, sont : 63, 34, 40, 26 & 21.

De BRUXELLES, le 7 Août.

L'EMPEREUR arriva ici de retour de son voyage de Hollande le 22 Juillet. Le 26 au soir il en partit pour aller en France, d'où il retournera à Vienne.

L'affaire du mémoire de la ville d'Amsterdam, contre le Duc de Brunswick, fait toujours beaucoup de bruit en Hollande; on dit que les Etats de Gueldres assemblés à Arnheim pour délibérer sur ce sujet, ont pris une résolution très satisfaisante pour

le Prince. On est fort curieux de savoir comment se terminera cette affaire qui est en effet de nature à piquer la curiosité. En attendant voici comme la feuille périodique intitulée le *Politique Hollandois*, entreprend de justifier la démarche de la ville d'Amsterdam.

» J'avoue, dit-il, que cette démarche est hardie. Je n'examinerai pas si le sentiment de ceux qui s'imaginent qu'elle ne l'auroit jamais hasardée, si elle n'avoit eu en main des preuves d'un délit, est fondé ; il ne s'agit aucunement dans le mémoire d'une pareille accusation. Il suffit de jeter un coup d'œil attentif sur les points qui font l'objet de ses représentations à l'égard du Duc. — 1°. Elle dit que M. le Conseiller-pensionnaire s'est souvent plaint de la mésintelligence qui régnoit entre lui & ledit Seigneur, & de ce que ce dernier avoit sur l'esprit du Prince Stathouder un ascendant qui faisoit échouer tous ses efforts pour le bien de la patrie. — 2°. Que le susdit Seigneur est comme écrasé sous le poids de la haine des grands & des petits, & regardé comme un étranger, qui ne connoît pas suffisamment le système de notre Gouvernement, & n'a pas une affection réelle pour notre pays. — 3°. Que cette malheureuse prévention causant une défiance générale, rend le Duc totalement inutile & même pernicieux au service de l'Etat ; & qu'il doit par conséquent être éloigné de la direction des affaires & de la Cour, comme étant un obstacle perpétuel au rétablissement de la bonne intelligence, si nécessaire dans les circonstances actuelles entre S. A. & les principaux membres de l'Etat. — Voilà trois propositions dont les deux premières reposent sur des faits. Quant à la mésintelligence avec le Conseiller-pensionnaire, c'est un fait public que le Seigneur-

Duc ne désavoue pas. Quant à la haine & aux soupçons conçus contre le Duc, la ville d'Amsterdam ne dit pas que le Duc ait mérité d'en être l'objet, mais qu'il est regardé & tenu pour tel par le bruit public. Les circonstances ne lui permettent pas de sonder le fondement de ce bruit. Elle dit seulement, ce qui n'est que trop vrai, qu'une telle prévention générale, conçue même par les principaux membres de l'Etat contre un Seigneur à qui le Prince donne toute sa confiance, ne peut que produire les conséquences les plus funestes pour la chose publique. La ville d'Amsterdam, bien loin de chercher à montrer que ces préventions sont fondées, déclare au contraire qu'elle ne sauroit croire qu'une personne d'une naissance aussi illustre, & décorée d'un emploi si distingué, puisse avoir donné lieu à l'accusation de corruption & de mauvaise foi. Elle n'articule aucun fait positif : elle dit simplement que la défiance tombe uniquement sur le Duc ; mais en ajoutant que c'est parce que les plaintes du Grand-pensionnaire sont trop notoires, parce que le Duc est tenu généralement pour la première cause de l'état déplorable du pays, de la négligence des Officiers, & des suites fatales que cela a entraînées, &c. «.

Des lettres de la Haye portent que les esprits sont toujours divisés.

» Un événement qui fait beaucoup de bruit ici, lit-on dans une de ces lettres, c'est la résignation inattendue que le Baron de Lynden de Blitterswich, ci-devant Envoyé-Extraordinaire de la République en Suède, & nommé pour aller résider en la même qualité à Vienne, vient de faire de ce dernier poste. Il a d'abord porté sa démission au Stadtholder, ensuite aux Etats-Généraux ; il leur a témoigné sa reconnoissance du choix qu'ils avoient bien voulu faire de lui ; & il leur a déclaré, dit-on,

que sa conscience ne lui permettoit pas de remplir le poste qu'on lui avoit confié sous une influence & une direction qui ne pourroient pas toujours rendre au plus grand bien de la République. Tels sont, à ce qu'on prétend, les motifs qu'il a allégués; il peut en avoir aussi eu quelques autres. Il avoit demandé également sa démission en qualité de premier Noble de la Zélande; mais le Prince l'a engagé à conserver cette dignité. Depuis que la flotte du Texel est partie, on n'a pas été sans inquiétude, sur-tout lorsqu'on a appris celle de l'Amiral Darby, dont les forces sont bien supérieures. On se flatte que la nôtre l'aura évitée. On parle même d'un engagement qui a eu lieu entre elle & celle de l'Amiral Parker, au désavantage de ce dernier, mais dans lequel le vaisseau du Capitaine Kindsbergen a beaucoup souffert.

Des lettres particulières du Cap de Bonne-Espérance en date du 2 Avril dernier, & reçues par le navire Autrichien le *Prince de Kaunitz*, contiennent les-détails suivants.

» Les vaisseaux Hollandois de la Compagnie des Indes Orientales, le *Honcoop*, le *Paarl*, le *Middlebourg* & le *Hoogcarspel*, tous quatre de la Chine, sont heureusement arrivés au Cap. On les a déchargés sur le champ, & on les a armés pour s'en servir contre les ennemis, en cas qu'ils voulussent tenter une entreprise contre cet établissement. — Le navire le *Diamant*, parti de l'Europe pour la Chine, est pareillement arrivé le 30 Mars, & doit faire voile dans trois jours, pour porter à Batavia la nouvelle de la rupture entre l'Angleterre & la République. — Nous avons reçu cette nouvelle par un paquebot François. Peu de jours après, il en est venu un Anglois, qui a osé entrer dans le Port, dans la confiance que nous

l'ignorions encore. Nous nous en sommes emparé, & nous avons trouvé les ordres qu'il portoit dans l'Inde, d'attaquer nos établissemens, & le duplicata des signaux de l'escadre du Commodore Johnstone. — Trois Armateurs de l'Isle de France se sont emparé de sept vaisseaux de la Compagnie Angloise des Indes. Ils avoient à bord 600,000 piastras en monnoie «.

Selon des lettres de Lisbonne, l'escadre de Johnstone revient en Europe d'après une délibération prise dans un Conseil de guerre tenu par le Commodore avec les Officiers de son escadre, dans lequel il a été reconnu que vu le mauvais état de ses vaisseaux, il étoit impossible de doubler le Cap de Bonne-Espérance, & que d'ailleurs ils n'avoient pas assez de vivres pour une aussi longue navigation. Si cette nouvelle se confirme, les renforts dont les Anglois ont besoin dans l'Inde n'y arriveront pas de si-tôt; & les vaisseaux qu'ils en attendent seront très-exposés; aussi s'il en faut croire quelques-uns de leurs papiers, la Compagnie n'en enverra aucun cette année, & on croit qu'elle a donné des ordres pour qu'on n'en fasse partir aucun de l'Inde.

Le feu, écrit-on d'Amsterdam, a pris le 23 Juillet dans le village de *Thamen aan den uithoorn*, à trois lieues de la ville, à un monceau de foin. La flamme a été si rapide, que dans un court espace de temps elle a gagné un moulin à bled, qui a été réduit en cendres. Le vent a porté le feu sur d'autres maisons; les étincelles ont volé de l'autre côté de l'Amstel, dans l'endroit appelé le quartier des Mennonites, & y ont consumé cinq

maisons qui avoient été sauvées de l'incendie du mois de Janvier. Le spectacle étoit des plus tristes ; plus de 34 maisons & des plus considérables ont été réduites en cendres , avec la plus grande partie des effets qui s'y trouvoient. Si le vent avoit tourné , le village entier auroit été la proie des flammes

On croit l'armement de Cadix parti ; mais on n'en a point encore de nouvelles positives ; sa véritable destination ne sera connue que lorsqu'il y sera arrivé. La lettre suivante qui court dans le Public & qu'on dit écrite le 13 Juillet par le Commandant de cet armement à un de ses amis , ne peut que faire plaisir à nos Lecteurs.

Le mystere qu'on a exigé de moi sur l'expédition secrète dont le Roi que je sers m'a confié le commandement, m'a empêché de vous instruire plutôt, & je vous laisse encore aujourd'hui comme toute l'Europe, sans savoir ou je vais porter les armes de S. M. C., puisque c'est un secret qui n'est absolument connu que d'Elle, de trois Ministres d'Etat absolument nécessaires à l'exécution, & de moi seul dans mon armée, sans en excepter mon Intendant, ce qui n'est peut-etre jamais arrivé & qui m'a causé une peine de détails que je ne puis vous rendre, ainsi qu'aux Ministres qui n'ont pas eu la permission de se confier même à un seul de leurs Commis: Mais ce qui est bien public & que j'ai bien du plaisir à vous apprendre, c'est le choix excellent des troupes que j'ai l'honneur de commander, leur zèle, leur amitié pour moi, & la confiance dont elles m'honorent, depuis le premier de mes Officiers-Généraux jusqu'au dernier des Soldats. — J'ai eu la satisfaction d'en rendre témoins tout ce qui compose notre valeureuse escadre Françoisse, dont tous les Généraux & plusieurs autres Officiers m'ont fait l'honneur de dîner chez

moi , & d'assister ensuite à des évolutions militaires que j'ai fait exécuter devant eux , qui tous ayant vu dans les yeux & les regards de ces braves Espagnols , l'ardeur & la joie qu'ils me témoignent , sont comme moi dans la plus ferme espérance des succès que l'on doit en attendre. J'éprouve encore une nouvelle satisfaction à vous dire , que l'union est si grande , & l'amour pour le bien de la chose entre les deux nations , que quoique mon expédition n'ait peut-être aucune espèce de relation avec la réunion des deux escadres , après avoir éprouvé de la part de celle d'Espagne tous les secours volontaires dont j'ai été dans le cas d'avoir besoin pour la prompte exécution de mon embarquement , se trouvent depuis la jonction de celle de France dans le cas d'avoir besoin de ses propres bateaux & chaloupes pour se mettre elle-même en état de marcher. Le Comte de Guichen , mon ancien ami , d'accord en cela avec toute l'escadre Françoisse m'a offert les mêmes secours au cas que Don Louis de Cordova , aux ordres duquel il est , y consentît , ce que Don Louis a accepté & ce qui sûrement ne s'étoit pas encore vu jusqu'à présent ; il est impossible de vous donner une idée du bon effet qui en a résulté dans le port , & combien les deux nations en ont été mutuellement satisfaites. Comme je ne puis m'empêcher d'emporter avec moi pour quatre mois de vivres & d'eau , je n'aurois pas été en état de marcher si-tôt sans ce secours au moyen duquel je compte être en état de mettre à la voile , si le vent le permet , Dimanche prochain ou Lundi 16 du courant. Je vous enverrai du lieu où nous descendrons un Journal régulier de nos succès sur lesquels je compte bien véritablement , mais néanmoins je ne vous réponds que de ma fidèle amitié & de l'attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être.

PRÉCIS DES GAZETTES ANG. du 31 Juillet.

On a ici de vives inquiétudes pour l'Isle Saint-Christophe : les dernières lettres qui en sont arrivées la représentent dans le plus mauvais état de défense.

On écrit de Plymouth le 24 Juillet , que la veille , de grand matin , on avoit perdu de vue la grande escadre aux ordres de l'Amiral Darby , le vent soufflant bon-frais. — Le 31 l'Amirauté a reçu des dépêches de l'Amiral Darby , datées du 27 , à la vue des Sorlingues , le tout en bon état. — Le *Bellona* de 74 , le seul de cette force qui reste en activité à Portsmouth , a ordre de partir pour joindre cette escadre , dont il portera le nombre à 22 vaisseaux de ligne , sans y comprendre les 3 vaisseaux que l'on juge en route avec l'Amiral Digby pour New-York. — Le 26 le *Saint-Albans* de 64 canons est parti de Plymouth pour la Jamaïque , ayant une flotte sous son convoi.

Une flotte pour Québec étoit sur le point d'appareiller de Portsmouth le 29 , sous le convoi de la frégate le *Cerbere* , de 32 canons.

Les vaisseaux suivans doivent former une escadre à Spithead , pour un service immédiat. *Bellona* , 74. *Arrogant* , 74. *Diligente* , 70. *Prothée* , 64. *Agamemnon* , 64. *Prince Edouard* , 60. *Sampson* , 64. *Sceptre* , 64. *Africa* , 64. *Rotterdam* , 56. *Princesse Caroline* , 54. *Quebec* , 36. *Recovery* , 32. *Apollo* , 28. *Mars* , 28. *Cerbere* , 28. Les quatre précédens sont à Spithead ; on équipe les autres dans la Tamise , à Chatham & à Portsmouth , & on attend leur réunion d'un jour à l'autre.

N. B. On ne compte point l'*Hercule* & le *Dublin* , de 74 , qui apparemment ne sont pas en état.

La Sentence de mort , rendue contre le sieur de la Motte , a été exécutée le 27 : on l'a laissé mourir à la potence , où il est resté 57 minutes , après quoi on s'est contenté de lui couper la tête , & il a été enterré.

L'Amiral Rodney & le Général Vaughan ont donné des ordres pour arrêter entièrement toutes communications entre Sainte-Lucie & Saint-Vincent , & ces ordres ont été exécutés avec la plus grande rigueur par le Colonel St-Leger , de sorte qu'il n'y a plus aucune communication établie , pas même par le moyen de pavillons Parlementaires. — En conséquence des Requêtes présentées par les Marchands faisant le commerce des Isles , le Gouvernement a ordonné au *St-Albans* , au *Prothée* & à deux autres vaisseaux de guerre de se réparer sur le champ pour aller renforcer l'Amiral Rodney. Cette mesure est exactement la même que celles qui ont été prises précédemment ; lorsque les Isles nous sont enlevées , on envoie des forces pour les protéger. — Le paquebot le *Swift* , qui a appareillé il y a quelques jours pour les Isles , y porte la nomination de l'Amiral Rowley au commandement de l'escadre stationnée à la Jamaïque , à la place du Chevalier Peter Parker , qui est attendu dans peu de mois en Angleterre. — On n'a que trop lieu de croire que Hyder-Aly s'est rendu maître de Cuddalore , de Pondichéry , de Wandewash , de Flager , & de tous les forts situés entre St David & Madras. — Il est arrivé dans nos ports environ 70 voiles de vaisseaux Marchands venant de New-York sous le convoi de la *Confédération* , prise Américaine nouvellement faite , qui se trouve un fin voilier. Il y avoit beaucoup de lettres & de passagers sur cette flotte. Lorsqu'elle est partie de New-York le 14

Juin, il étoit arrivé un exprès du Lord Cornwallis avec la nouvelle que les guinées Angloises avoient si bien opéré qu'il avoit tout en abondance, qu'il s'étoit même procuré plus de chevaux qu'il n'en falloit pour monter toute son armée, & que pour le surplus de ces chevaux, il l'avoit envoyé à New-York, où il jugeoit qu'ils seroient nécessaires.

Les François ont pris un Paquebot à bord duquel se trouvoient des dépêches du Bengale pour l'Europe, & l'ont conduit au Cap. Le même vaisseau, que les Hollandois ont pris à leur service, a été dépêché du Cap le 5. Avril pour Ceylan, où il porte la nouvelle de la déclaration de guerre, & celle de l'approche du Commodore Johnstone qui, à ce qu'on présume, devoit former l'attaque de cette Isle. — Il a été aussi dépêché le premier Avril du Cap un autre vaisseau avec des instructions pour Batavia. Les Hollandois laissent toujours déployés les drapeaux ordinaires au Cap, pour faire donner dans le piège les vaisseaux Anglois, qui ne seroient point instruits de la déclaration de guerre. Un vaisseau de ligne François & une frégate sont stationnés à la hauteur du Cap, pour y conduire tous les vaisseaux qui auront le malheur de tomber entre leurs mains. — Il paroît par les derniers avis reçus de l'Inde que le montant des Lettres de Change tirées des différens établissemens, sur l'Assemblée des Directeurs, & qui seront payables dans le courant de cette année, & jusqu'au mois de Mars 1782, est de plus d'un million sterling.

Tableau comparé des principaux Fonds.

Juillet. Banque, Inde, 3 p. $\frac{6}{8}$. *Omnium* de l'Empr.

27 114 $\frac{1}{4}$. 134. 57. 8 $\frac{1}{8}$.

31 114 $\frac{7}{8}$. 133 $\frac{1}{2}$ 57 $\frac{1}{4}$. 8 $\frac{3}{4}$.

MERCURE DE FRANCE.

SAMEDI 18 AOUT 1781.

PIÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

ODE à M^{de} DE QUEL***, Éloge de
*la Vie Champêtre, imitation de l'Ode II
du Livre des Épodes d'Horace.*

HEUREUX qui, loin du bruit & du joug des affaires,
Méprise des Cités le vain enchantement,
Et met tout son plaisir à cultiver le champ
Qu'il reçoit de ses pères.

NEPTUNE courroucé soulève en vain ses flots,
Mars sème en vain l'effroi par le bruit de ses armes,
Sous son paisible toit ce mortel sans alarmes
Goûte un profond repos.

EN esclave honteux de l'altière opulence,
Jamais on ne le voit à la porte des Grands

Sam. 18 Aout 1781.

E

Mendier un coup-d'œil, & de leurs sottes gens
Caresser l'insolence.

Il fuit avec horreur le dédale des Loix,
Des suppôts de Thémis craint la horde profane;
Et dans le noir séjour de l'affreuse chicane
On n'entend point sa voix.

CULTIVATEUR habile, il fait céder sans peine
La branche parasite aux fertiles rameaux :
La vigne qu'il marie à ses jeunes ormeaux
Enrichit son domaine.

TANTÔT sur son bétail il porte un doux regard ;
Ou tond légèrement la brebis innocente ;
Et tantôt de l'abeille au travail diligente
Recueille le nectar.

QUI pourroit exprimer son allégresse extrême,
Lorsqu'il voit les trésors par l'automne produits,
Et qu'il offre à ses Dieux les prémices des fruits
Qu'il a greffés lui même !

ICI, se déroband aux rayons du soleil,
Il cherche la fraîcheur d'une onde vive & pure
Qui l'invite à jouir par son léger murmure
Des charmes du sommeil.

LA, couché mollement à l'ombre d'un vieux chêne,
Il entend des oiseaux les concerts ravissans,
Et respire à longs traits, des zéphirs caressans,
La bienfaisante haleine.

LORSQUE le sombre hiver , armé de ses frimats ,
Par l'ordre tout-puissant du Maître du tonnerre ,
A la Nature en deuil a déclaré la guerre ,
Et règne en nos climats ;

TANTÔT environné d'une meute aboyante ,
Au sanglier cruel il court lancer ses traits ,
Et par le son du cor ébranlant les forêts ,
Porte au loin l'épouvante.

TANTÔT avec adresse il étend ses filets
Pour surprendre la grive ou le lièvre timide :
Et la perdrix , qui fuit une main homicide ,
Vient tomber dans ses rêts.

QUEL autre sort pourroit réunir plus de charmes ?
Qu'on oublie aisément , dans le sein du repos ,
Ce que l'Amour perfide , auteur de tous nos maux ,
Nous fit verser de larmes !

QUEL bonheur est égal , aux yeux de la raison ,
A celui que procure une épouse chérie
Qui devient , par ses soins & par son industrie ,
L'appui de sa maison ?

LA candeur sous ses traits règne en ce sanctuaire ,
Y forme à la vertu le cœur de ses enfans ,
Et remplit par amour les devoirs si touchans
De la plus tendre mère.

CETTE épouse modeste , ainsi que ses ayeux ,
A leur simplicité joint leur mâle courage ,

E ij

Sans avoir de son sexe, & frivole & volage,

Les tons capricieux.

Aux rustiques travaux que l'orgueil seul méprise,
Elle borne en tous temps sa gloire & ses plaisirs ;
Et mille fois par eux trompant ses doux loisirs,
L'amitié l'a surprise.

Le plus foible détail lui paroît précieux ;
Tout , en manifestant sa haute intelligence,
De son économie éprouve l'influence ;
Rien n'échappe à ses yeux.

QUAND son époux revient tombant de lassitude,
O que j'aime à la voir lui prodiguer ses soins !
Même en le prévenant dans ses moindres besoins,
Qu'elle a d'inquiétude !

D'un souper que sans frais a préparé sa main,
Elle vient avec lui partager les délices :
L'appétit fait lui seul, sans compter les services,
Honneur à ce festin.

Et que m'importe à moi cette table opulente
Que *Comus* par trois fois surcharge de ses dons ?
Les oiseaux les plus fins, les plus rares poissons
N'offrent rien qui me tente.

BRAVANT la canicule ou les froids aquilons,
Jamais un pourvoyeur n'ira, pour me complaire,
Dépouiller, à prix d'or, une plage étrangère
De ses productions,

NULLE n'est comparable à la douceur extrême
Des fruits que j'ai plantés sur mon propre terrain ;
Oh ! que j'ai de plaisir lorsque dans mon jardin
Je les cueille moi-même !

PAR des mets recherchés mon goût n'est point flatté ;
Puisque leur suc mortel lentement nous consume ,
Pourquoi les préférer à l'herbage , au légume ,
Ami de la santé ?

AH ! qu'il est doux de voir , lorsque l'on est à table ,
Revenir au bercail les troupeaux bondissants ,
Et les bœufs fatigués qui s'en vont à pas lents
Regagner leur étable !

QUE j'aime encore à voir ces robustes Valets ,
Qui seuls d'un bon Fermier font toute la richesse ,
En prenant leur repas annoncer l'allégresse
Dans leurs yeux satisfaits !

AINSI parle tout homme ennuyé de la vie
Que mènent à Paris nos riches fainéans ;
Sans cesse il fait le vœu de s'en aller aux champs ,
Et sans cesse il l'oublie.

QUERL***, si comme vous il cherchoit son bonheur,
La campagne à l'instant deviendrait son asyle ;
Mais il faudroit qu'il eût , pour y vivre tranquille ,
Vos yeux & votre cœur.

(Par M. T. Rousseau.)

ÉPITAPHE D'UN FINANCIER.

Aux dépens de ses jours, du matin jusqu'au soir
 Sans cesse travaillant, courbé sur un comptoir,
 Par trente ans de travaux, de peines, de misère,
 Il acquit à son fils le droit de ne rien faire.

(*Par M. Durivage Guillaume, Avocat.*)

*Explication de l'Énigme & du Logogryphe
 du Mercure précédent.*

LE mot de l'Énigme est *Miroir* ; celui du
 Logogryphe est *Cruche*, où se trouve *ruche*.

É N I G M E.

JE suis un mot latin
 Francisé par l'usage;
 Je confonds la catin
 Avec la femme sage,
 L'Officier, le Robin,
 Tout état & tout âge.
 Le soleil me déplaît;
 Je produis l'équivoque;
 Je lâche plus d'un trait;
 Rarement l'on s'en choque:
 Le quiproquo me plaît.

Avec moi la coquette
Esquive du jaloux
L'importune lunette.
Enfin je suis des fous
La plus simple toilette;
Mais ne crois pas, Lecteur,
Que seul je puisse faire
Et nourrir une erreur :
Non, mais j'ai d'ordinaire
Un compagnon trompeur
Qui scelle le mystère.

(Par M^{de} de Trignolles , à Cusset.)

LOGOGYPHE.

JE suis dans mes neuf pieds un objet adoré;
Dans trois, j'embellis la Nature;
Dans six, craint ou chéri, je dois être honoré;
Dans un nombre pareil, je plais dans la coëffure.
Pour me trouver, ami Lecteur,
Nommes l'objet le plus cher à ton cœur.

(Par M. de Mortemard, Garde-du-Corps
de M^{gr} le Comte d'Artois.)



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

NOUVEAUX *Essais sur la Noblesse, où, après avoir recherché l'origine & l'état civil de l'Homme noble chez les Peuples connus, on se propose de le guider dans les différens âges & emplois de la vie, par M. Barthès. in-4°. Tome premier. A Neufchâtel; & se trouve à Paris, chez les Libraires qui vendent les Nouveautés.*

« **A**PRÈS que les Valois, les Boulainvilliers, les Dubos, les Montesquieu, les Hénault, les Robertson, les Gourcy, les Auteurs Anglois de l'Histoire Universelle, & quelques modernes Anonymes ont épuisé les recherches sur ce point important de notre Histoire, pour ne nous fournir que des résultats contradictoires, il ne nous appartient certainement pas de juger entre eux ou de proposer après eux de nouveaux systèmes. »

On voit que l'Auteur n'est point de ces Charlatans Littéraires qui ne parlent que de découvertes & de démonstrations, qui vont toujours vous révéler le secret de toute chose, auxquels seuls il étoit réservé de voir où personne n'avoit rien vu. L'origine de la Noblesse en France restera donc, comme au-

paravant, cachée dans les ténèbres de l'antiquité; on trouve seulement ici un exposé succinct des principales opinions sur ce sujet; mais ce n'est pas seulement en France que l'Auteur considère la Noblesse, il l'observe & chez les Nations anciennes, & chez les Nations modernes, dans les Monarchies & dans les Républiques; il la suit dans les quatre parties du monde & sur tous les points du globe, en sorte qu'un Lecteur qui suivroit sur la carte la marche de l'Auteur, auroit fait un cours assez complet de Géographie.

L'Auteur, non content de parler des pays qui admettent la Noblesse & qui l'honorent de privilèges, parle aussi des pays qui la rejettent; en effet, c'est toujours parler d'elle & faire son Histoire. Il fait aussi celle de l'homme Noble tel qu'il le conçoit & tel qu'il doit être; il le prend au moment de sa naissance, & le conduit jusqu'à la mort, ou plutôt il l'y conduira; car nous n'avons encore aujourd'hui que le premier Volume de l'Ouvrage, qui en aura trois, & qui contiendra en tout quinze Chapitres, dont les quatre premiers seulement remplissent ce premier Volume.

Dans le premier de ces Chapitres, l'Auteur remonte aux sources naturelles de la Noblesse. « Le mot de Noble, dit-il, adapté » à l'homme, fait concevoir au physique, » qu'il est né plus fort, plus beau, plus in-

E v

» téressant ; au moral , plus brave , plus
» sage , plus généreux que la plupart de
» ceux de son espèce. »

L'Auteur , pour développer cette idée ,
peint un jeune sauvage que la Nature a des-
tiné à être Noble , & il lui donne dès sa nais-
sance toutes les qualités physiques & mo-
rales qu'on vient de voir ; il le peint en-
suite parvenu à l'adolescence.

« C'est avec une chaleur toujours égale ,
» que son sang , imprégné de principes balsa-
» miques , circule dans ses veines ; ses nerfs
» obéissent , sans effort & sans roidissement ,
» au mouvement vigoureux que sa volonté
» leur imprime. Son port , affermi par la
» proportion symétrique de ses membres ,
» & par la force de leur contour , donne
» de la gravité à sa démarche sans nuire à
» son agilité. Ses vastes épaules & ses reins
» musculeux soulèvent à son gré les plus
» lourdes masses , & soutiennent les poids
» les plus menaçans. Ses bras & ses mains
» sont les ministres adroits & prompts de
» sa perspicacité. La largeur de sa poitrine
» seconde ses airs de tête , pour rendre son
» attitude imposante. Son rire superbe & sa
» voix impérieuse fixent autour de lui le
» silence , l'étonnement & le respect. Son
» front majestueux annonce la dignité de
» son être. Son œil se lève à chaque instant
» vers l'espace des cieux , & paroît s'em-
» bellir aux sources de la lumière. Toute

» son ame , exprimée sur son visage radieux,
 » semble interroger la Nature sur ses ou-
 » vrages , & vouloir pénétrer la sublimité
 » de ses mystères. »

On voit , par ce morceau , que l'Auteur a du style , mais on voit aussi que ce style n'est pas sans défaut ; il a de la roideur , de l'emphase , de la fausse chaleur & de la fausse énergie , de celles qui ne sont pas inspirées , mais cherchées ; il a aussi de l'élé- gance , de l'harmonie , de l'élévation ; l'Au- teur , en un mot , a du talent , & manque de goût.

Ce défaut de goût & cette recherche pé- nible du beau s'annoncent dès la Préface.

« Je ne sacrifierai point au sombre plaisir
 » d'affliger des Citoyens placés dans des po-
 » sitions respectées. »

Nous croyons que l'Auteur a voulu dire qu'il parlera des Nobles avec les égards qui leur sont dûs ; mais , quelque chose qu'il ait eu dans l'esprit , *sacrifier au sombre plaisir d'affliger* , est une expression bien peu na- turelle & bien mal placée , sur-tout dans une Préface , où l'on ne sauroit rendre compte trop simplement de l'objet de son travail.

Des Citoyens placés dans des positions respectées.

Tout cela pouvoit être dit plus simple- ment. « J'aurai donc le courage de me nom-
 » mer , quelque soit mon éloignement pour
 » la qualité d'Auteur. »

E vj

Pourquoi de l'éloignement ? Il ne faut ni éloignement, c'étoit un air de notre ancienne Noblesse ; ni empressement, c'est un autre air de nos temps modernes. On dédaignoit autrefois d'écrire, aujourd'hui on écrit trop, *indocti doctique passim*. La règle est simple ; il faut écrire quand on a quelque chose de neuf, d'agréable & d'utile à dire ; sinon, il faut se contenter de lire. Garder pour soi ses talens & ses lumières, quand on en a, c'est un tort envers la Société ; se croire trop légèrement des talens & des lumières, c'est un ridicule. Mais sans flatter l'Auteur, on peut assurer que la Société eût perdu à être privée de son Ouvrage.

« Pénétré cependant du desir de voir les
 » Grands de la terre en être les premiers
 » sages, animé même de quelque espérance
 » d'y contribuer, j'ai cru devoir me présenter avec cette bonne-foi sacrée qui n'ad-
 » met point de masque, & je dévoue mon
 » front à ceux qui n'auroient pas les mêmes
 » idées que moi de la vérité.

Voilà de bien grands mots pour dire que l'Auteur n'est ni anonyme ni pseudonyme. Eh ! pour Dieu, soyons simples quand nous avons du talent.

Le second Chapitre, qui traite de l'origine, de l'établissement & des droits de la Noblesse chez les peuples connus, nous paroît le plus important de tout l'Ouvrage & celui qui en forme particulièrement le fond. Dans

le premier Chapitre on pourroit trouver quelquefois du vague & de l'arbitraire dans les idées. Ici rien que d'exact & de positif. L'Auteur a toujours l'Histoire pour guide, & offre toujours la vérité pour résultat. Il se montre très-instruit; & quoiqu'il ne cite pas formellement ses autorités, on voit qu'il a fait un grand & utile usage des relations de voyages les meilleures & les plus fidelles.

C'est après ce Chapitre que l'Auteur commence l'Histoire de l'Homme noble.

Le troisième Chapitre, qui ouvre cette Histoire, traite de l'éducation des enfans Nobles des deux sexes, depuis le jour de leur naissance jusqu'à l'âge de sept ans.

Le quatrième, de l'éducation des Nobles depuis le moment où ils sont censés passer entre les mains des hommes, jusqu'à l'époque où ils embrassent un état. On y expose les développemens progressifs des principes de la Religion & du savoir. Le Chapitre & ce Volume finissent par des considérations sur les loix de l'honneur.

Naissance d'un fils.

« Les douleurs (de l'enfantement) augmentent, & ne sont plus séparées entre-elles que par de courts intervalles. Homme, cache tes larmes: que ton front soit serrein: que ton visage soit doux & caressant: que tes discours offrent la paix de ton ame, une sensibilité raisonnée & un fond assuré d'espoir. Empêche l'imagina-

» tion de ton épouse d'accroître ses souffrances réelles : saisis les momens où elle
» est plus tranquille , pour porter ses idées
» & ses regards vers des objets agréables ,
» pour l'entretenir d'accouchemens fortunés. Répète-lui souvent que le plus saint
» des Législateurs a promis une joie pure à
» la femme qui vient de mettre un homme
» au monde. Cet homme va naître: prends
» ton épouse dans tes bras; aide-la dans cet
» instant terrible de tes plus doux baisers ,
» du feu de tes regards, de l'empressement
» de toute ton existence; joins toute ton
» ame à celle de ta moitié chérie. La Nature
» a jeté son cri victorieux , & l'enfant de
» l'homme Noble est déjà né. »

Oui, mais l'enfant de l'homme Roturier naît aussi de la même manière, & il n'y a rien là de particulier à la Noblesse.

Naissance d'une fille.

« On t'annonce une fille. Prosterne-toi.
» Place cet enfant contre ton cœur. Il a dû
» être condamné à être la moitié de l'homme
» la plus infortunée. Appelle à son secours
» les Anges du Ciel, pour que sous des
» auspices divins ils puissent l'aider à vaincre
» la force des peines & des maux dont la
» Nature & l'opinion vont concourir à
» l'affliger. Demande avec instance qu'ils
» versent sur elle la chasteté, la piété & la
» douceur, ou qu'ils l'enlèvent de tes
» bras avant qu'elle soit criminelle. »

Il y a certainement de belles idées dans ces morceaux, mais les formes n'en sont pas toujours bien agréables. Ces apostrophes brusques & tranchantes : » les douleurs augmentent..... Homme, cache tes larmes ! » On t'annonce une fille, prosterne-toi, » ne conviennent qu'aux mouvemens passionnés de l'éloquence & de la poésie, & non à la tranquillité de l'exposition didactique. Déplacées ainsi, elles donnent l'idée d'un enthousiasme factice & d'une fausse éloquence. Toute apostrophe qui n'émue ni n'entraîne, glace & présente une petite teinte de ridicule.

Nous avons déjà remarqué que les morceaux qui concernent la naissance de l'enfant n'ont rien qui soit particulier à la Noblesse. Il en est de même de la plupart des détails qui concernent l'institution. L'Auteur a senti la difficulté, il a été au-devant de l'objection. « De bonne-foi, dit-il, n'y au-
» roit-il point une sorte de barbarie que,
» là où nous tâcherons de n'omettre aucun
» des traits qui peuvent relever la Noblesse
» au-dessus des autres conditions humaines,
» nous négligeassions de tracer les carac-
» tères essentiels & respectables qui doivent
» rapprocher les différentes classes des Ci-
» toyens ? »

Non, il n'y a point là de barbarie, & c'est encore là de l'exaltation, c'est une mauvaise raison alléguée dans une mauvaise

phrase ; il n'y a point de barbarie à se renfermer dans son sujet ; car c'est un devoir. Quand on veut se donner une plus libre carrière , il faut prendre un titre plus vaste ; au lieu de l'*Éducation de la Noblesse* , il falloit annoncer l'*Éducation de la Jeunesse* , & tout eût été en règle.

Au reste , l'Auteur , dont le style est quelquefois trop pompeux , trop figuré , trop exalté , fait , quand il le veut , se proportionner à la simplicité de l'enfance. On en peut juger par ces deux Dialogues , où il instruit deux enfans , Nobles ou non , car ces Dialogues ne contiennent rien de particulier à la Noblesse. Il leur dit :

« J'ai une maison , des champs , des jar-
 » dins , des habits & de l'argent pour ache-
 » ter tout ce dont j'ai besoin. Je vous don-
 » nerai de toutes ces choses quand vous
 » ferez grands , afin que vous puissiez don-
 » ner aussi à ceux qui n'auront rien.

» Pourquoi faudra-t'il que nous donnions
 » aux autres ?

» Parce que vous pourriez naître comme
 » eux , être jetés dans la pauvreté & la
 » misère , n'avoir point d'argent pour ache-
 » ter du pain , n'avoir que des haillons pour
 » vous couvrir ; que Dieu n'accorde à quel-
 » ques hommes des richesses que pour qu'ils
 » fassent du bien à ceux qui ne peuvent pas
 » en avoir , & qu'il punira les riches qui

» ne voudront pas partager ces richesses
» avec les pauvres.

» Et qui est Dieu ?

» Mes enfans, Dieu est tout ce qu'il y a
» de bon & de beau. C'est lui qui a fait
» venir & naître dans le pays où nous som-
» mes, votre père, votre mère & vous.
» C'est lui qui a fait ce soleil pour que vous
» puissiez voir le jour, & marcher sans
» crainte de tomber & de vous faire du
» mal; qui fait croître dans notre jardin ces
» belles fleurs que vous cueillez, ces bons
» légumes & ces fruits excellens que vous
» mangez; qui fait venir dans la fontaine
» l'eau que vous buvez quand vous avez
» soif; qui est le maître de ce grand ciel
» que vous voyez & de toute cette terre qui
» est devant vos yeux. Tous les hommes,
» toutes les femmes sont ses enfans, ainsi que
» je suis votre père à tous deux. Je ne veux
» pas que l'un de vous ait du pain & que
» l'autre n'ait rien. J'en donne à William
» pour qu'il le partage avec Sophie. Ainsi
» Dieu, qui est le père de tous, n'a donné
» aux riches que pour qu'ils partagent avec
» les pauvres. »

Autre Dialogue.

» Mes enfans, vous avez été bien malades,
» vous pouviez mourir.

» Mon papa, qu'est-ce que c'est que
» mourir ?

» Est-ce que vous n'avez pas vu mourir
» votre grand-maman ?

» Ah ! nous nous en souvenons : elle
» avoit les yeux fermés ; elle ne remuoit
» plus ; on a fait un trou dans la terre , &
» on l'y a enfermée.

» Eh bien , mes enfans , où est à-présent
» cette bonne femme ?

» Elle est toujours dans la terre.

» Mais quand on l'a enterrée vous a-t'elle
» parlé ? vous disoit-elle encore qu'il falloit
» être bien raisonnables ?

» Non , elle ne parloit plus.

» Qu'est donc devenue la parole de votre
» grand'-mère ?

» Nous ne le savons pas.

» Mes enfans , c'est que votre grand'-
» maman étoit partagée en deux moitiés.

» Celle qui touffoit , qui se mouchoit , qui
» crachoit , qui étoit la plus vilaine , a été
» mise en terre ; & l'autre moitié qui vous
» parloit , qui vous aimoit bien , est allée
» vers le bon Dieu.

» Et pourquoi est-elle allée vers le bon
» Dieu ?

» Parce que Dieu est son premier père....

» Mais que fait le bon Dieu de cette
» moitié qu'il fait venir auprès de lui ?

» Si nous avons été bien sages sur la terre ,
» elle reste dans le ciel , où Dieu fait revenir
» l'autre moitié , qui alors n'est plus vi-
» laine.....

» Et si nous avons été bien méchans sur
» la terre ?

» Dieu nous éloigne de lui pour tou-

- » jours..... nous allons dans les enfers.....
- » où il y a des démons qui nous font bien
- » du mal, & du feu qui nous brûle toujours.
- » Mais si nous n'avons été qu'un peu
- » méchans ?
- » Le bon Dieu nous envoie dans un en-
- » droit qu'on nomme le purgatoire..... &.....
- » quand nous sommes corrigés, il nous
- » rappelle pour toujours auprès de lui.....
- » Mais, mon papa, est-ce que vous avez
- » été dans le ciel, dans l'enfer & dans le
- » purgatoire ?
- » Non, mes enfans.....
- » Mais comment savez-vous qu'il y a un
- » enfer, un paradis & un purgatoire ?
- » C'est que le bon Dieu l'a dit.
- » Est-ce qu'il est venu ici ?
- » Oui, mes enfans. »

L'Auteur croit cette forme de Dialogues très-utile pour l'Éducation de la Jeunesse : il peut avoir raison; mais nous croyons devoir l'avertir encore qu'on trouve quelquefois dans son érudition, comme dans son style, de ces défauts de goût qui caractérisent l'érudition antique & la Littérature provinciale; on trouve quelquefois une citation de l'Écriture Sainte sur un sujet profane, & à côté d'un passage profane; l'Auteur ne met pas non plus toujours assez de critique & de goût dans le choix de ses autorités, & il met trop sur la même ligne des Écrivains trop différens. On est étonné de le voir citer comme une autorité le Livre bizarre & inin-

telligible qui a pour titre : *Les erreurs & la vérité*. Il est vrai qu'il n'en cite que des morceaux raisonnables, & par conséquent choisis.

Voilà bien du mal que nous disons de ces *Nouveaux Essais sur la Noblesse*, & cependant nous en désirons sincèrement la continuation; nous pouvons assurer que le bien l'emporte de beaucoup sur le mal; & nous croyons devoir répéter que le second Chapitre, sur-tout, est une mine féconde d'instruction.

Ce Livre paroît sous les auspices de l'Académie Royale des Sciences, Inscriptions & Belles-Lettres de Toulouse, qui l'a examiné & approuvé.

LE PAGE, Comédie en un Acte, traduite de l'Allemand de M. Engel, par M. Friedel, Professeur des Pages du Roi en survivance. Prix, 1 liv. 4 sols. A Berlin, & se trouve, avec l'original Allemand, à Paris, au Cabinet de Littérature Allemande, rue S. Honoré, au coin de la rue de Richelieu; à Versailles, chez Blaisot, Libraire, rue Satori, 1781.

LONG-TEMPS l'Allemagne, aveuglément asservie à l'antiquité, fière de commenter quelquefois les Ouvrages immortels des génies de Rome & d'Athènes, sans leur opposer aucune production nationale, sembloit s'être condamnée elle-même à une éter-

nelle stérilité. La science y entassoit les *in-folio*, le génie y restoit muet; les langues mortes y étoient, pour ainsi dire, plus familières que la langue maternelle; en un mot, les Allemands contents d'admirer les Auteurs anciens, ou quelques modernes étrangers, s'étoient persuadés que leur idiôme n'étoit propre qu'à exprimer leurs besoins, & non à consacrer les productions de l'esprit. La Littérature Françoisse s'introduisit parmi eux avec succès; & peut être a-t-elle déterminé le réveil des Muses Germaniques, en leur offrant l'exemple d'un peuple moderne qui osoit écrire dans sa propre langue. Quoi qu'il en soit, des génies plus hardis firent d'heureux efforts pour détruire un préjugé funeste à la gloire de leur pays. Ils prouvèrent que chez tous les peuples, la langue est toujours capable de produire de bons Ouvrages, quand la Nature y enfante des hommes capables de la soumettre à leurs pensées; & que l'idiôme le plus rébelle devient tôt ou tard la conquête du génie.

Aujourd'hui, que par des progrès réels & rapides, les Allemands ne voyent plus dans leurs maîtres que leurs rivaux; aujourd'hui que leur langue est naturalisée au Parnasse, & que leurs Écrivains marchent au flambeau du goût, il seroit à désirer que quelque Littérateur, tel que M. Friedel, qui nous paroît posséder la langue Françoisse, nous fît jouir des Ouvrages Allemands à mesure qu'ils voyent le jour. Il y en a déjà quelques uns de traduits; mais

la continuation d'un pareil Ouvrage seroit d'autant plus intéressante, qu'au moment où le chemin de la perfection vient de s'ouvrir, on y marche d'ordinaire à grands pas, & qu'à cette époque il ne paroît guère un bon Ouvrage qui ne doive en faire attendre un meilleur.

La Pièce que nous annonçons aujourd'hui doit moins être regardée comme une Comédie que comme un Ouvrage classique, comme un Dialogue moral propre à être mis dans les mains de la jeunesse.

Le Prince presque habillé, couché sur un lit de camp, & couvert d'un grand manteau, se réveille, & appelle un Page qui dort sur un fauteuil dans l'anti-chambre. L'aimable ingénuité de cet enfant fait le principal charme de cette petite Pièce. Ce Page est le fils d'un Officier qui est mort honorablement au service du Prince, & dont la veuve est tombée dans l'indigence. Le Prince voyant que le jeune Page, même en lui parlant, est accablé de sommeil, lui ordonne de se rendormir dans son fauteuil; & tandis que charmé de sa naïve candeur il le regarde dormir, il aperçoit une lettre qui sort de sa poche. Il l'ouvre; c'est une lettre écrite à l'enfant par sa mère. Cette lettre intéressante apprend au Prince qu'il est aimé déjà tendrement de son petit Page; mais que le frère aîné de celui-ci, qui est dans les Gardes du Prince, n'est pas un aussi bon sujet que son cadet. " Mon ami, dit cette tendre mère à son fils,

„ après quelques conseils maternels, donne-
 „ moi une preuve nouvelle de cette obéis-
 „ sance que tu as eue pour moi jusqu'à-pré-
 „ sent..... Porte toujours cette lettre sur
 „ toi.... Quand tu seras en risque de man-
 „ quer à ton devoir, & de fouler aux pieds
 „ les avis que je t'ai donnés en t'embras-
 „ sant la dernière fois, & en t'arrosant de
 „ mes larmes..... ô mon fils, ressouviens-
 „ toi de cette lettre, ouvre-la. Pense à ta
 „ mère, à ta mère infortunée, que l'espé-
 „ rance seule qu'elle fonde sur toi, soutient
 „ dans la solitude. Pense que tu la ferois
 „ mourir de douleur, &c.»

Le Prince apprend aussi par la même lettre
 que le jeune Page auroit grande envie d'avoir
 une montre comme ses camarades, & il lui
 fait présent de 12 louis. L'enfant destine bien-
 vite cette somme à l'achat d'une montre.
 Le Prince lui dit qu'il en est le maître, mais
 qu'il peut se passer de montre. « Si j'étois à
 „ ta place, continue-t'il, je fais bien ce
 „ que je ferois.... J'emploierois mieux cet
 „ argent.... » & il sort en lui annonçant
 qu'il va revoir bientôt sa mère. Le Page, resté
 seul, rêve à sa mère & à son argent. « Elle
 „ viendra ici !... je la verrai !.... & com-
 „ ment cela ?.... Que m'importe ! il suffit
 „ qu'elle vienne & que je l'embrasse.... Un,
 „ deux, trois.... (*Il compte jusqu'à douze..*)
 „ Douze louis pour une montre ! ah ! que
 „ je suis content ! Il me semble déjà l'avoir
 „ dans mes mains, l'entendre aller, la

» monter moi-même.... Mais quand le
 » Prince a dit : qu'il sauroit bien ce qu'il
 » feroit s'il étoit à ma place..... qu'enten-
 » doit-il par là?.... Que feroit il donc?....
 » Oh! lui qui a des montres dans toutes ses
 » chambres, il ne fait pas de quel plaisir est
 » privé celui qui n'en a jamais eu de sa
 » vie!... Mais.... il m'a dit aussi qu'un bon
 » fils doit soulager sa mère; sans doute il
 » pensoit alors à la mienne... Douze louis!...
 » (*Il les regarde*) c'est, à la vérité, bien de
 » l'argent.... bien de l'argent!.... si ma mère
 » les avoit, ils lui seroient d'un grand se-
 » cours.... (*Il presse l'argent avec ses deux*
 » *mains contre son cœur.*) Ah! une montre!...
 » une montre!.... (*Laisant tomber ses*
 » *mains.*) Mais aussi une mère!.... une mère
 » si tendre! hier encore, elle étoit si abat-
 » tue!.... elle avoit un air si pâle, si ma-
 » lade!.... je crois qu'en lui donnant cet
 » argent, elle seroit tout-à-coup soulagée...
 » Ferai-je ce sacrifice pour elle?.... (*D'un*
 » *air décidé.*) Oui, sans doute, oui! mais
 » qu'elle vienne promptement; car je pour-
 » rois bien en avoir du regret... la montre
 » me tient trop au cœur!.... »

Il y a beaucoup de naturel & de vérité
 dans ce monologue. Nous allons citer en-
 core un morceau du dialogue qui est par-
 tout aussi vrai. Quand la mère du Page est
 arrivée, il lui montre les douze louis qu'il
 a dans sa main, en lui disant: " Voyez!....
 » voyez!....

» voyez !.... tout cela.... Eh bien ! il me l'a
» donné....

Mde DE DETMOND, (*surprise.*)

» Est-il possible ?.... Le Prince ?....

LE PAGE.

» Il l'a tiré d'une grande.... grande bourse
» remplie d'or. Un instant avant que vous
» vinssiez... Ah ! si le Prince vouloit, ma-
» man, s'il vouloit.... oh ! il est riche, lui !

Mde DE DETMOND.

» Mais pourquoi ?.... je n'y comprends
» rien.... Il faut pourtant qu'il ait eu un
» motif.....

LE PAGE.

» Certainement !.... sa montre s'étoit ar-
» rêtée.... il a chassé hier toute la journée,
» il avoit oublié de la monter, & ce matin...
(*Il court au cabinet & en ouvre la porte.*)
» Tenez, c'est-là où il étoit couché.... Il
» m'appelle, me dit de regarder à ma
» montre.... Eh bien !..... comme je n'en
» avois point.....

Mde DE DETMOND.

» Il t'a donné cet argent ?

LE PAGE.

» Oui, il me l'a donné pour en acheter
» une.... (*Il lui montre l'argent de nouveau.*)

Sam. 18 Août 1781,

E.

» Douze louis, ma chère maman ! , , , , .

Mde DE DETMOND.

» Regarde-moi... , dois-je te croire ?

L E P A G E.

» Assurément, croyez-moi ; je ne suis pas
» pressé d'avoir une montre.... il s'en trou-
» vera une encore pour moi.... (*Il prend la*
» *main de sa mère.*) Prenez cet argent ,
» maman, mettez-le dans votre poche.

Mde DE DETMOND, (*émue.*)

» Comment, mon enfant, comment ?

L E P A G E.

» Je souffre tant de vous voir toujours
» en larmes.... Ah ! ma mère , je voudrois
» avoir bien de l'argent !.... & vous ne pleu-
» reriez plus..... tout, oui, tout ce que je
» posséderois, je vous le donnerois de bon
» cœur.

Mde DE DETMOND, (*se baissant sur lui.*)

» Quoi ! tu voudrois, mon fils ! , , , , .

L E P A G E,

» Et ensuite, que j'aurois de plaisir à vous
» voir heureuse & contente !

Mde DE DETMOND, (*l'embrassant.*)

» Je le fais, mon ami.... Je ne donnerois

„ pas ce moment pour tout l'or de ton
„ Prince. „

Enfin , le résultat de ce Dialogue dramatique , c'est que le Prince , pour donner tout-à-la-fois une leçon de bonté & de justice , punit le frère du Page , & fait la fortune du Page lui-même & de sa mère.

On voit que le style de cette petite Pièce est d'une simplicité intéressante. Il est à désirer que M. Friedel poursuive son projet de traduction ; & nous l'invitons à nous donner des Ouvrages plus considérables & plus dramatiques.

(*Cet Article est de M. Imbert.*)

ÉLOGE DE CLAUDE-JOSEPH DORAT,
suivi de Poésies qui lui sont relatives ,
d'une Apologie de Colardeau , d'un Dialogue intitulé : Gilbert & une Furie , de la vengeance de Pluton , ou suite des Muses Rivales , & de quelques Pièces détachées , Vol. in-8°. A Paris, chez Gueffier, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe.

Ces différens Ouvrages , comme on voit, sont purement Littéraires , & tous ont un intérêt qui leur est particulier. L'Éloge de Dorat fera sûrement plaisir par la manière sage & modérée dont ses talens sont appréciés ; cet Éloge d'ailleurs est le tribut de l'amitié , & honore l'âme de M. le

F ij

Chevalier de Cubières; nous ne pouvons guères en citer que le morceau qui a rapport à l'Académie Française. " Tout le monde fait que Malleville, Pavillon, Benferade, Voiture furent de l'Académie Française, qu'elle porta même le deuil de ce dernier; & M. Dorat, qui valoit mieux que tous ces hommes ensemble, n'auroit pas mérité d'en être? Cessons d'agiter cette question, sachons pourquoi il n'en fut pas. Né avec une délicatesse ombrageuse, chaque fois qu'il avoit un succès, il croyoit que ce succès étoit contesté par les hommes mêmes dont le suffrage y mettoit le sceau. D'autres hommes, d'ailleurs intéressés peut-être à ce qu'il ne fût pas de l'Académie, l'aigrissoient contre les véritables Juges. Aussi crédule que sensible, altier tour-à-tour & modeste, il ajoutoit foi à ces insinuations perfides; & lorsque dans ses Préfaces ou dans ses Épîtres il se plaignoit, soit avec amertume, soit avec raillerie, de ses prétendus détracteurs, il avoit le malheur de se faire de vrais ennemis, & d'en combattre d'imaginaires.

M. le Chevalier de Cubières étoit déjà connu par ses poésies, & ce fragment prouve qu'il écrit en prose aussi bien qu'en vers; cependant nous remarquerons que l'éloge qu'il a fait de son ami est plein de longueurs, & quelquefois de choses minutieuses; l'Ouvrage n'ayant point une forme académi-

que, il étoit difficile que les détails n'en fussent pas trop étendus. Les poésies qui suivent cet éloge étoient déjà connues avantageusement; ce sont différentes Pièces composées sur la mort de Dorat. L'apologie de Colardeau nous a été adressée en forme de Lettre; c'est un réponse à un Extrait qu'avoit fait M. de la Harpe des Œuvres de Colardeau: peu semblable aux discussions polémiques, cette réponse est pleine de douceur & d'honnêteté; elle réussiroit sûrement s'il n'y régnoit un ton de paradoxe qui pourra choquer certains esprits. L'Auteur prétend que la Lettre fameuse d'Héloïse à Abailard n'est pas le plus bel Ouvrage de Colardeau; il défend son opinion avec adresse; mais nous ne croyons pas qu'à cet égard il convertisse jamais le Public ni M. de la Harpe; ce dernier a été peut-être un peu sévère envers M. Colardeau, mais la plupart de ses jugemens ont été dictés par le goût & la vérité.

Rien de plus ingénieux que le Dialogue intitulé: *Gilbert & une Furie*. La Scène se passe devant la porte du Temple du Goût. Ce Satyrique, qui avoit l'âpreté de Juvénal sans en avoir le génie, Gilbert se présente à cette porte, gardée par Tisiphone, & demande à entrer dans le Temple; la Furie veut savoir quels sont ses titres; cet ennemi du goût prétend en avoir été le défenseur, & il veut le prouver par ses Satyres. La Furie les parcourt; quelle est sa surprise lors-

qu'elle voit que ces Satyres attaquent les Écrivains les plus distingués de la Nation ? D'abord elle conseille à Gilbert de se rétracter, celui-ci le refuse & persiste dans son opinion : un long fouet de serpens arme la main de la Furie, elle en frappe Gilbert très-rudement, & par ce moyen le force à rendre hommage à ceux qu'il a insultés. Il est plaissant & nouveau de voir l'Éloge le plus impartial & le plus vrai qu'on ait jamais fait de MM. de Voltaire, d'Alembert, Diderot, Thomas, Saint-Lambert, &c..... sortir de la bouche même de leur ennemi.

Ce Dialogue pourroit avoir plus de précision & de rapidité, & le style n'en est pas toujours correct. Le Volume est terminé par quatre Pièces de vers ; la première est intitulée : *Épître d'un Curé Anglois aux Éditeurs de Voltaire*. L'Auteur y prouve que la morale qui résulte de plusieurs Écrits de ce grand Homme, peut plaire aux gens même les plus pieux. Il faut lire cette Pièce dans le Recueil de M. le Chevalier de Cubières, pour voir avec quelle circonspection il a manié ce sujet. On rendra incessamment un compte particulier de *la Vengeance de Pluton*, Pièce en un Acte, en vers & en prose, & qui fait partie du Recueil dont nous venons de parler.



MILORD D'AMBI, Histoire Angloise, par Mde Beccari, Auteur de *Lucie d'Olbery*, & de *Fanni Spingler*. Deux Parties in-12. brochées, 3 liv. A Paris, chez J. Fr. Bastien, Libraire, rue du Petit Lion, Fauxbourg Saint-Germain.

CE Roman épistolaire n'est point un de ces Ouvrages qui n'ont pour objet que de réveiller & d'animer des passions déjà trop actives, & qui, propres à échauffer quelques instans une imagination blâsée, la fatiguent bientôt. Il respire la morale la plus pure & la vertu la mieux raisonnée, un tableau de bonnes mœurs, le jeu des passions, le désespoir qui les suit, le vice puni par ses remords ou par ses fureurs, le danger des liaisons avec ces êtres à systèmes, sans foi, sans principes & sans respect humain : voilà le fond de l'Ouvrage intéressant que nous annonçons. On remarque de l'ordre & de la simplicité dans le plan, des caractères bien contrastés, de l'enchaînement dans les situations, de la noblesse dans les pensées, de la délicatesse dans les sentimens. Il y a des momens si bien rendus & un ton d'honnêteté si touchant, qu'il est difficile de prêter plus de charmes aux leçons de la vertu. Le style nous a paru en général assez soutenu & assez élégant ; mais nous désirerions quelquefois un peu plus de naturel, & qu'il y eût moins d'expressions précieuses & inusitées. Au sur-

F iv

plus, quoique M^{de} Beccari n'ait pas dû craindre le grand jour de l'impression, nous n'osons pas la flatter d'un succès proportionné au mérite de son Ouvrage. La multitude des brochures de ce genre qui inondent le Public depuis 20 ans, suffiroit seule pour produire le dégoût. D'ailleurs, on ne lit plus aujourd'hui; un luxe immodéré a mis à la mode des passe-temps plus frivoles & moins honnêtes; & il faut convenir qu'en fait de Littérature & de goût, on est tombé dans l'aphatie la plus décourageante pour les talens, & qu'en général la Nation est dans la caducité.

DE la Pulmonie, de ses symptômes, de ses causes, de ses différences & de sa curation, par M. Jeannet des Longrois, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Volume in-12. A Paris, chez l'Auteur, rue du Monceau-Saint Gervais, & chez Méquignon, Libraire, rue des Cordeliers.

ATTAQUÉ lui-même de la Pulmonie, surpris de voir sur cet objet un aussi petit nombre de Traités, l'Auteur a fait une étude approfondie de cette maladie; il l'a traitée d'une manière claire & facile à saisir par tous les Lecteurs.

Son plan est naturel, il est simple; il détaille d'abord les symptômes qu'éprouvent les poitrinaires, puis il passe aux causes, & s'étend sur la nature du virus

tabifique, & sur la facilité avec laquelle il se propage. Ensuite il compare certaines maladies dont quelques symptômes sont communs avec le premier degré de la Pulmonie, & il établit leurs différences; il passe au traitement, indique les moyens de se garantir de ce fléau, si l'on en est menacé (cet article peut convenir aux personnes qui sont convalescentes de la Pulmonie;) il indique les moyens de guérir le crachement de sang, symptôme & souvent cause de la phthisie pulmonaire; vient ensuite la méthode curative propre à chacun de ses périodes. De-là il passe à l'histoire des complications les plus ordinaires de cette maladie, & termine son Ouvrage par l'exposition des meilleurs moyens chirurgicaux, pharmaceutiques, anciens, modernes & empiriques connus jusqu'à nos jours.

Cet Ouvrage fait honneur aux connoissances & à la sagacité de M. Jeanner des Longrois. L'approbation qu'il a obtenue de la Faculté de Médecine est la meilleure preuve qu'on puisse donner de son utilité.



LES Portraits, ou Caractères & Mœurs du dix huitième siècle, suivis de Maximes & de Pensées diverses sur les Passions, les Vertus & les Vices, par M. Ferri, de l'Académie des Arcades. A Amsterdam, & se trouve à Paris, chez Cailleau, Imprimeur Libraire, rue Saint Severin.

Ce Livre est une espèce de Galerie de Portraits esquissés par l'Auteur ou tirés de nos meilleurs Écrivains, tels que Marivaux, le Sage, Montesquieu & d'autres moins connus. « Nous avons profité de leurs idées, » dit M. Ferri, & nous ne craignons pas » qu'on nous reproche ces larcins s'ils sont » faits avec goût ; c'est presque inventer » que de bien choisir. » Beaucoup de bons esprits trouvent que ces sortes de Pensées, entassées sans liaison, sont en général d'une lecture fatigante ; elles s'entre nuisent & s'éteignent mutuellement ; elles jettent dans la tête une sorte d'obscurité & de confusion. Mais aujourd'hui qu'on ne s'instruit que par Extraits, & qu'on ne lit guères qu'à bâtons rompus, cette Collection doit avoir l'accueil le plus favorable, & le mérite à beaucoup d'égards. La morale y est animée par des portraits quelquefois exprimés finement, & par les traits piquans d'une satire délicate. Il est utile, dit J. J. Rousseau, d'offrir aux hommes la peinture de leurs vices, afin qu'ils se corrigent, comme on

ôte devant un miroir les taches de son visage. Un léger échantillon fera juger que la Collection dont nous parlons mérite d'être lue.

« Géraſte eſt un fat toujours agité du
 » plaisir de ſe ſentir fait comme il eſt ; il
 » n'a qu'un objet dans ſa penſée, c'eſt de ſe
 » montrer. Quand il rit, quand il parle,
 » quand il approuve, il ſe montre : ſe taît-
 » il, eſt-il ſérieux, triſte, gai, ce n'eſt rien
 » de tout cela qu'il fait, il ſe montre, il
 » ſemble dire : voyez mes graces dans tout
 » ce que je fais, dans tout ce que je diſ,
 » admirez moi. »

Au ſurplus, ſi M. Ferri vouloit réfuter nos obſervations en citant l'exemple de la Bruyère, nous aurions à lui répondre que bien que ſon Livre ſoit écrit par penſées détachées, il a néanmoins fait de chacun de ſes Chapitres un Traité méthodique, en rapportant ſous un même titre les penſées qui ont rapport à la même matière, & en leur donnant plus ou moins d'étendue : d'ailleurs il étoit inventeur ; il s'étoit formé un ſtyle nerveux & concis qui n'appartient qu'à lui. La langue paroît avoir ſous ſa plume un caractère particulier qu'on ne lui connoiſſoit pas encore. Sa proſe ſe grave auſſi facilement dans la mémoire que les meilleurs vers, ce qui n'a pas empêché Despréaux d'obſerver avec raiſon qu'il s'étoit diſpenſé de l'art le plus difficile dans la compoſition, d'un Livre, celui des transitions.

S P E C T A C L E S.

COMEDIE FRANÇOISE.

LE Vendredi 10 de ce mois, on a représenté le *Chirurgien de Village*, Comédie nouvelle en un Acte & en Prose.

Il nous est impossible de rendre aucun compte de cet Ouvrage, dont la représentation n'a pu être terminée, & que le Public a écouté avec une rigueur dont, depuis longtemps, il n'avoit pas donné d'exemple. L'Art Dramatique seroit-il donc assez heureux pour que l'on renonçât à ce fatal système d'indulgence, qui non-seulement a fait éclore, mais encore applaudir pendant un certain nombre de représentations, des Pièces bien plus méprisables que le *Chirurgien de Village*? Tout n'est donc pas désespéré?

Le lendemain on a remis *Caliste*, Tragédie de Colardeau. Nous rendrons compte de cette remise dans le prochain Mercure. Les détails étendus que demande ce Drame, ne nous permettent pas d'en parler aujourd'hui. Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'il est imité de la belle *Pénitente* de l'Anglois Rowe; qu'il fut représenté pour la première fois en 1760, & qu'en 1750 on en avoit déjà donné une imitation, qui fut alors attribuée à M. Séran de la Tour par les

uns , & par les autres à M. le Marquis de Mauprié.

COMÉDIE ITALIENNE.

LE Mardi 7 , on a représenté pour la première fois *les Maris Corrigés* , Comédie en trois Actes & en vers libres.

M. de Germival a épousé Cloris , & M. de Verseuil est devenu le mari de Dorimène. Germival est un de ces hommes à la mode qui ont secoué le joug de ce qu'on appelle aujourd'hui des préjugés. Aimable , spirituel , libertin , par air plus que par goût , persifleur adroit & Apôtre de son système , non-seulement il abandonne sa femme à elle-même ; non-seulement , en affectant de juger des mœurs de Cloris d'après les siennes , il affiche l'insouciance & le libertinage , il veut encore faire adopter ses idées par Verseuil. Celui-ci , dont la morale est moins relâchée , dont l'ame est plus susceptible de sensibilité , se laisse plutôt entraîner par la gaîte seduisante de Germival , par sa logique artificieuse , qu'il n'est la dupe de son propre cœur. Dorimène , au moins aussi tendre que son mari , ne donne que des larmes à l'infidélité de Verseuil ; mais Cloris , qui , à un cœur aussi vrai que celui de son amie , joint un esprit plus ferme & des idées plus étendues , se propose d'arracher Germival & Verseuil à leurs erreurs , en se servant de moyens en

apparence semblables à ceux qu'ils emploient pour courir après le fantôme du plaisir. Une jeune personne mariée à un homme estimable, a frappé les regards des deux maris infidèles ; tous deux en ont ambitionné la conquête, & c'est de cette jeune femme & de son mari que Cloris fait les instrumens de sa leçon & de sa vengeance. Eulalie, sous l'habit d'un jeune cavalier, passe pour l'amant de Dorimène ; Cloris prend l'époux de sa jeune amie pour figurer auprès d'elle à titre d'adorateur. Germival & Verseuil sont absolument trompés par ce stratagème. Le premier, témoin caché d'une scène projetée pour ajouter à l'illusion, rit de la fureur & des emportemens du second, que ses principes & son cœur ne rendent point du tout indifférent au soupçon du deshonneur de sa femme. Un bal masqué donne lieu à des quiproquo, à des méprises, où Verseuil, toujours honnête, toujours prêt à rentrer dans le sentier de la vertu, fait connoître à Dorimène sa douleur, son repentir & ses regrets. Germival de son côté, en croyant parler à Eulalie, reconnoît enfin le mérite, les charmes, les agrémens de Cloris, renonce à son système de galanterie, & redevient non-seulement l'époux, mais même l'amant de sa femme.

Cette Comédie est, dit-on, le coup d'essai d'un Militaire encore jeune ; elle annonce infiniment d'esprit, la connoissance de nos mœurs actuelles, & beaucoup de facilité.

On y remarque le ton de ce qu'on veut bien encore appeler la bonne compagnie, un style très-fleuri, souvent pur, quelquefois élégant & agréable. En jugeant cet ouvrage avec beaucoup de sévérité, on peut dire qu'il annonce des dispositions pour le Théâtre; & cette expression, *annonce*, ne paroîtra pas déplacée à ceux qui sont faits pour sentir que la Comédie exige une grande étude du cœur humain, une connoissance approfondie des mœurs, des passions & de leurs résultats, avantage qu'il n'est guère possible d'acquérir qu'à un certain âge. Lorsque l'Ouvrage sera imprimé, nous entrerons dans de plus grands détails : heureux si nous pouvons rassembler quelques observations capables d'être utiles à un Écrivain dont les premiers pas dans la carrière dramatique ont mérité les encouragemens & les éloges des gens même les plus difficiles.

Le rôle de *Germival* a été représenté par M. *Clairval*, dans le caractère qui peut retracer ce qu'on nomme dans la Capitale un *aimable Roué*; expression bien ridicule, mais qui n'est pas extraordinaire dans un tems où la langue la plus riche refuseroit des mots capables de répondre à la plus grande partie de nos incroyables extravagances. Celui de *Cloris* a été joué par Mde *Verteuil* avec le ton de finesse, d'esprit & de grâces qui la caractérisent; elle a su revêtir d'un ton de décence très-aimable & très-impofant les libertés que se permet le personnage qu'elle est chargée de repré-

senter. En un mot, ce rôle ne peut qu'ajouter à l'idée qu'on doit justement concevoir du mérite de M^{de} Verteuil. Telle est, en considérant cette Actrice dans le rôle de Cloris, l'opinion d'un homme vrai, ami des talens estimables, mais trop ferme pour les applaudir, lorsqu'en se déplaçant, ils ont la faiblesse de se manquer à eux-mêmes.

V A R I É T É S.

LETTRE aux Auteurs du Mercure.

M E S S I E U R S ,

J'AI reçu une Lettre anonyme imprimée, & qui vraisemblablement est parvenue jusqu'à vous. Permettez-moi de rendre ma réponse publique par la voie de votre Journal.

En supposant que mes projets pour l'Opéra, pour l'établissement d'un Waux-hall, pour la réforme des chiens & des cannes ne soient que des rêves, ce sont au moins les rêves d'un homme de bien ; ils sont fort innocens, & même un peu bourgeois : mais puisque les plus grands événemens de ce monde dépendent toujours des plus petites causes, il faut s'occuper de ces petites causes.

Sans doute une grille en face du Château des Tuileries vaudroit bien les barraques qui le déshonorent. Il paroît indispensable de donner plus de largeur aux deux Guichets du Louvre ; mais avant que nous y voyons passer les quatre parties du monde, il faut que le monde soit en paix.

En général, Monsieur, autant vaut parler de tout

cela que d'autre chose; il faut seulement ne pas apporter du sentiment & de la chaleur dans un pays où les Affaires d'État ne sont pas des affaires de famille. On doit applaudir à des projets utiles, & sur-tout à ceux qui ont le courage de les exécuter.

Rien de plus ingénieux, par exemple, que la Redoute de la Foire Saint-Laurent; c'est l'esquisse d'un Waux-hall qu'on desiré depuis si long-temps; mais cette Foire ne paroît être qu'à la bienfaisance de MM. de Saint - Lazare & des Messageries Royales.

Vous serez peut-être surpris, Monsieur, quand je vous dirai que tout ce qui compose cette Redoute auroit fait fortune dans l'emplacement du Colisée. On eut tort en 1775 de vouloir y attirer le Public; en 1781 on auroit eu raison : une nouvelle Ville s'élève autour de ce terrain.

C'est-là que les Jeux de Bague, les Escarpolettes, les Grottes, les Fêtes Flamandes seroient de mise, & tout cela me semble bien préférable à la ruineuse & triste décoration d'un treillage, quelque majestueux qu'il puisse être.

« Hélas! pour le plaisir que fait la majesté!

Avant de se livrer à des entreprises de ce genre, il faudroit observer les révolutions qui se sont faites dans les mœurs. Sous Louis XIV on amusoit la Nation avec des *Galas*; sous Louis XV elle couroit aux Théâtres perfectionnés; aujourd'hui, imitateurs des Anglois, nous voulons respirer, nous voulons de l'air, dont nous connoissons mieux & le prix & l'usage; nous fuyons tout ce qui sent l'apprêt & la toilette, & nous voilà tout à-l'heure comme Sherbwy. « Je proteste, disoit-il, que je n'ai de » ma vie fait un compliment à personne, ni porté » mon chapeau sous le bras. »

Il seroit aujourd'hui bien étonné de ne plus trou-

ver à Paris les trois choses qui, à l'entendre, l'y avoient retenu dix années de suite, le *Kain*, la *Foire Saint-Ovide* & le *Colisée*. Il prétendoit que le plus beau Jardin de l'Europe étoit les Tuileries, la Place de Louis XV & les Champs Élysées réunis.

Que seroit-ce, Monsieur, si l'admirable projet de MM. Poyet & Célérier pour l'Opéra, s'exécutoit auprès de ce beau Jardin? J'en ai vu le relief, & je l'ai trouvé plus éloquent que tous les éloges qu'on en pourroit faire.

On parle aussi d'un projet de M. Bellenger, qui seroit prompt, commode & peu dispendieux au milieu du Carrousel... *Ma che Giova?* Les meilleures choses ne sont-elles pas dérangées par quelque intérêt personnel? On demandoit à un enfant; qu'aimez-vous mieux de papa ou de maman? Il répondit j'aime mieux ma tante.

Feu Chamouffier, qui révoit à la République comme on rêve à sa Maîtresse, ce bon Citoyen eût trouvé sans doute quelque expédient; le zèle du bien public le dévorait. Les fossés revêtus de la Place de Louis XV le faisoient pleurer, les arbres des champs Élysées le rajeunissoient; il auroit remercié le Marquis de Champcenets des Barrières placées aux terrasses des Tuileries.

Il se seroit fâché tout de bon contre les chiens & les cannes, dont on ne fait que plaisanter dans le Journal de Paris. Peu nous importe en effet qu'on appelle un chien *Jupiter* ou *Pluton*, peu nous importe que les robes soient égratignées par des bâtons d'épine. Il y a tant de *gredins* * qui portent de beaux noms, & tant de laiderons en taffetas, que ce n'est pas la peine d'en parler. Ce qui importe, c'est que les chiens ne soient pas enragés, qu'il n'y

* Espèce de chien.

en ait pas autant, & que les cannes ne vous crèvent pas les yeux.

Mon frère, par exemple, n'a-t-il pas droit de se fâcher? Il est gisant depuis le 20 Mai dans son lit pour avoir été renversé rue de la Magdeleine par le plus beau Danois du quartier. Il est vrai que le nom & les armes de son Seigneur étoient fièrement gravés sur un large collier, & que mon pauvre frère n'a rien de tout cela.

Chaque fantassin de Paris retrouve sa canne sous le bras par un mouvement machinal, & voilà justement comme on vous poche un œil, sauf à vous demander un million d'excuses. Un Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire, qui n'avoit jamais été blessé à la guerre, le fut à la Foire il y a quelques jours, & précisément dans le même goût, pour me servir de l'expression d'un témoin oculaire.

Un Philosophe célèbre faisoit dernièrement cette observation. « Que diroit un Sauvage transplanté tout-à-coup dans les rues de Paris, & qui verroit quelques individus trainés dans des chars, pour- suivant d'autres individus à pied qui s'esquivent comme ils peuvent? Ne croiroit-il pas que ceux-ci font la guerre à ceux-là? Quelle seroit sa surprise de voir que le plus petit nombre fait peur au plus grand? »

C'est une mode fort sage de se promener par les rues; mais il faudroit avoir les trottoirs de Londres, la dignité & le régime de son peuple. Il est encore fort sage de dîner à trois heures, & même plus tard; mais ne devoit-on pas en même-temps changer l'heure des spectacles. A Londres les matinées sont très-longues, les honnêtes gens y consacrent une grande partie de la journée aux affaires, à leur santé, à des exercices qui l'entretiennent; les spectacles ou d'autres délassemens viennent remplir le reste du jour.... Quand on a calculé ce que vaut la

vie, n'est-ce pas là le train dont il faut la mener ?

Un Gentilhomme de ma connoissance, baptisé à Saint Roch, se croit Anglois quand il trotte les pointes sur les étriers, courbé sur l'encolure, étranglé dans une cravate, obombré d'un chapeau de Quaker, & qu'il demande aux passans en Anglo-François, *men emi o été lé Pon Nef?....* & moi je demande où est Molière.

- » Quand sur une personne on prétend se régler,
- » C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler ;
- » Et ce n'est point du tout la prendre pour modèle,
- » Ma sœur, que de tousser ou de cracher comme elle.

Mol. Fem. Sav.

SCIENCES ET ARTS.

PROCÉDÉ pour retirer, au moyen du feu, l'Air inflammable des Métaux, par M. de la Métherie, Docteur en Médecine.

LES Chimistes depuis long-temps retiroient de l'air inflammable de la dissolution des métaux par la plupart des acides ; mais ils croyoient que cet air étoit fourni par l'acide qui se chargeoit du phlogistique du métal. M. Cavendish, & ensuite M. Priestley firent voir qu'on pouvoit obtenir cet air par le feu & sans acide. L'un mit de la limaille dans un canon de fusil qu'il exposa au feu, & l'autre fit tomber le foyer d'un miroir ardent sur de la même limaille, placée dans un appareil convenable ; mais ils ne suivirent point cette expérience qui laissoit encore beaucoup à désirer. La combustion des métaux, sur-tout celle du zinc, m'avoit toujours persuadé que l'air

inflammable étoit un de leurs principes. Voici le résultat des expériences que j'ai faites pour le prouver.

J'ai pris un petit matras dont la boule n'avoit environ qu'un pouce de diamètre. Je la remplis de limaille d'acier bien pure, & y ajustai un siphon recourbé avec l'appareil pneumatique à l'eau. Je plaçai mon matras dans un creuset de sable & le mis au feu. J'eus une grande quantité d'air inflammable. De la limaille de cuivre rouge mêlée avec du métal de soudure m'en donna aussi, mais en moindre quantité que celle d'acier.

Je fis part de mon procédé à M. Berriard, connu si avantageusement en Chimie. Nous convînmes de le répéter dans son laboratoire en présence de plusieurs de nos amis. Nous eûmes constamment les mêmes résultats. Nous examinâmes ensuite la limaille d'acier qui avoit été dans ce matras. Elle étoit noire, mais n'avoit point perdu son phlogistique, & fut aussi sensible à l'action de l'aimant qu'avant l'opération. Soumise à l'action de l'acide vitriolique, à peine fit-elle effervescence, & ne put se dissoudre que très-lentement, tandis que celle qui n'avoit pas été au feu fit une très-vive effervescence & s'est dissoute promptement. Le feu lui a donc enlevé son gaz inflammable, & l'acide ne contribue nullement à sa formation. J'ai encore toujours aperçu de l'eau dans le col du matras quelque sèche que fut la limaille. Cette eau est piquante, & a le goût empireumatique. On ne peut donc pas plus douter de l'existence de l'air inflammable dans les métaux, que de celle de l'air fixe dans les pierres calcaires, puisqu'on retire l'un & l'autre par les acides & par le feu, & qu'un métal traité par le feu n'en donne presque plus par les acides.

J'ai commencé une suite d'expériences à cet égard que j'étendrai à tous les métaux, & au plus grand nombre de substances minérales qu'il me sera pos-

Table. J'emploierai l'appareil au mercure pour m'éclaircir de l'existence de l'eau sur lesquels l'appareil à l'eau m'a laissé des incertitudes. Je tâcherai de saisir le gaz des pierres vitrifiables. On sait que lors de la fusion du verre il y a une vive effervescence. Une partie de ce gaz est dûe sans doute à l'alkali, mais l'autre l'est à la pierre vitrifiable.

G R A V U R E S.

CARTE générale du cours des Fleuves, des Rivières & des principaux Ruisseaux de la France, avec les Canaux actuellement construits, à l'usage de la Navigation intérieure du Royaume, dédiée à MM. les Intendans du Commerce, par M. Dupain-Triel père, Géographe du Roi, de Monsieur & du Département des Mines. Prix, 5 liv. en deux feuilles grand Aigle. A Paris, Cloître Notre-Dame, rue de la Maîtrise.

Depuis la Carte des Rivières de France, que le Géographe Samson publia en 1641, aucun autre, que l'on sache, n'a cherché à étendre ou à perfectionner son travail. Ce Géographe n'a présenté d'ailleurs que le tableau totalement nud des courans d'eau qui parcourent ce Royaume; elle est sur une échelle trop petite pour y tracer sensiblement aucun projet. Aujourd'hui que l'on a sur la Géographie de la France des détails plus exacts, on a cru pouvoir recommencer le travail de ce Géographe, mais avec l'intention de le rendre utile au Commerce en en présentant l'ensemble sous un aspect plus considérable, en y marquant les Villes & les Bourgs riverains, avec les chemins de communication, en y indiquant les lieux où quelques rivières deviennent navigables & flottables, observant même presque tous leurs détours, afin d'avoir les distances

respectives de l'un à l'autre point ; enfin, en y traçant les canaux construits jusqu'à présent, se réservant d'y faire graver ceux qui seront exécutés dans la suite. Cette Carte paroît être d'une grande fidélité : on pourra la consulter avec confiance.

Portrait de M. de la Motte - Piquet , Chef d'Escadre , dessiné par Cochin , gravé par Augustin de Saint - Aubin Prix , 2 liv. A Paris chez M. Cochin , aux Galeries du Louvre , & chez M. de Saint-Aubin , rue Thérèse , Butte S. Roch.

Le fils puni , peint par J. B. Greuze , & gravé par R. Gaillard. Prix , 16 liv. A Paris , chez M. Greuze , rue Notre-Dame-des-Victoires , n^o , 12.

ANNONCES LITTÉRAIRES.

LETTRE^S ÉDIFIANTES & Curieuses écrites des Missions Étrangères, nouvelle Édition, Tome XIII à XVIII. Prix, 15 liv. en feuilles, 15 liv. 12 sols brochés, 18 liv. 12 sols reliés en basane, 19 liv. 10 sols reliés en veau. A Paris, chez Mérigot le jeune, Libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.

MM. les Souscripteurs sont priés de faire retirer ces Volumes.

Observations impartiales sur l'aménagement des Bois du Roi, de ceux des Gens de main-morte & des Particuliers, par un Officier des Eaux & Forêts, in-8^o. Prix, 1 liv. 16 sols. A Verdun, chez Christophe ; & à Paris, chez Delalain le jeune, Libraire, rue S. Jacques.

Les deux Odes nouvelles, seconde Édition, in-8^o. A Paris, chez les Marchands de Nouveautés.

Réflexions impartiales sur l'Amérique, Ouvrage

traduit de l'Anglois, Volume in - 8°. A Paris, chez Moutard, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins.

Annales poétiques depuis l'origine de la Poésie Française, in-12, Tome XVIII. A Paris, chez les Éditeurs, rue de la Jussienne, vis-à-vis le corps-de-garde, & chez Mérigot le jeune, Libraire, quai des Augustins.

Legs d'un père à ses filles, par feu M. Grégory, traduit de l'Anglois, sur la quatrième Édition, Vol. in-12. Prix, 1 livre 10 sols broché. A Paris, chez Mérigot le jeune, Libraire, quai des Augustins.

Éloge de Marie Thérèse, Reine de Hongrie, par M. l'Abbé Cousturier, Chanoine de Saint-Quentin, in-8°. A Paris, chez la Veuve Hérissant, Imprimeur-Libraire, rue Notre-Dame.

T A B L E.

<i>Ode à M^{de} de Querl***,</i>	97	<i>De la Pulmonie, de ses symp-</i>	
<i>Épithaphe d'un Financier,</i>	102	<i>tômes, &c.</i>	128
<i>Enigme & Logogryphe, ibid.</i>		<i>Les Portraits, &c.</i>	130
<i>Nouveaux Essais sur la No-</i>		<i>Comédie Française,</i>	132
<i>blesse,</i>	104	<i>Comédie Italienne,</i>	133
<i>Le Page, Comédie,</i>	116	<i>Lettre aux Auteurs du Mer-</i>	
<i>Éloge de Claude-Joseph Do-</i>		<i>cure,</i>	136
<i>rat,</i>	123	<i>Procédé pour retirer l'Air in-</i>	
<i>Mylord d'Ambi, Histoire An-</i>		<i>flammable des Métaux,</i>	140
<i>gloise,</i>	127	<i>Gravures,</i>	142
		<i>Annonces Littéraires,</i>	143

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux, le *Mercur de France*, pour le Samedi 18 Août. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 17 Août 1781. DE SANCY.



JOURNAL POLITIQUE DE BRUXELLES.

R U S S I E.

De PÉTERSBOURG, le 6 Juillet.

L'IMPÉRATRICE vient de faire quelques changemens dans la répartition des Gouvernemens. Désormais il n'y en aura plus que deux sous le commandement de chaque Gouverneur-Général. Le Prince de Potemkin & le Feld - Maréchal Comte de Romanzoff Sadunayskoy, sont seuls exceptés, & en auront un plus grand nombre sous leur conduite.

M. Sievers qui a rempli, pendant quelque tems, les fonctions de Gouverneur-Général à Twer & à Pleskow, a demandé sa démission qu'il a obtenue avec la conservation des émolumens attachés à cette Charge qui sera remplie par le Général Bruce, qui voyage actuellement.

Les Lieutenans-Généraux, Prince Proso-

18 Août 1781.

c

rowski & Kamenskoi , ont obtenu les Gouvernemens d'Orel, de Kurske & de Charkow.

L'Empereur vient d'envoyer à S. A. I. le Grand-Duc , un attelage de chevaux de carrosse choisis , & plusieurs chevaux de selle Hongrois de la plus grande beauté.

D A N E M A R C K.

De COPENHAGUE, le 24 Juillet.

DEPUIS quelques jours le tems a été très-orageux. Il y a eu fréquemment , du côté de l'Ouest & l'Ouest-Nord Ouest , des tempêtes accompagnées de grands coups de tonnerre & de pluies abondantes & continues , qui ont empêché jusqu'à présent de mettre à couvert le peu de foin qu'on a fauché cette année , & qui se trouve encore dans nos prairies.

Ce mauvais tems s'est fait sentir aussi sur mer , & a forcé le convoi Britannique qui a appareillé le 21 d'Helsingor , à rentrer le 22. Il y a actuellement dans le Sund 94 navires de différentes Nations venant de la Baltique , outre une escadre Danoise de 4 vaisseaux de guerre & une frégate , avec le vaisseau de garde de 50 canons.

La nuit du 21 au 22 de ce mois on a découvert , dans les environs de Christiansand , 8 vaisseaux de guerre ; mais comme ils n'ont pas montré de pavillon , on n'a pu distinguer de quelle Nation ils étoient. On croit que c'est l'escadre aux ordres de l'Amiral Parker.

On vient de publier un Règlement que le Roi a rendu le 2 de ce mois , pour l'établissement d'une Compagnie Royale de Commerce de Groenland , d'Islande , de Finmark & de Faroë. Par ce Règlement la Pêche & le Commerce de Groenland ont été réunis au Commerce de l'Islande , de Finmark & de Faroë. La Compagnie jouira pendant 30 ans de la Pêche exclusive dans ces mers , particulièrement de celle de la Baleine ; son fonds consistera en 2 millions d'écus. La Direction sera composée des Conseillers privés Stéeman & Guldberd , du Conseiller de conférence Erichsen , & du Conseiller d'Etat Haafsch.

A L L E M A G N E.

De V I E N N E , le 25 Juillet.

L'EMPEREUR instruit que plusieurs riches Hongrois plaçoient leur argent dans les fonds étrangers , vient de le leur défendre , par une Ordonnance qui a été publiée à Presbourg & dans toutes les autres Villes de la Hongrie.

La Régence de la Basse-Autriche a fait aussi publier , le 30 du mois dernier , une défense déjà faite le 5 Octobre 1669 , mais tombée en désuétude depuis ce tems , aux Chapitres , Abbayes , Colléges , Communautés , &c. d'acheter des Séculiers aucun bien immeuble , aucun fonds de terre , & d'en usurper le domaine direct , c'est-à-dire ,

de s'en faire payer le cens , la redevance pécuniaire , sous peine de nullité du contrat de vente.

Tous les Couvens de Religieux & de Religieuses , en Autriche , ont reçu , comme nous l'avons dit , défense de recevoir des Novices ; mais cette défense n'est pas limitée à 10 ans ; sa durée dépendra du bon plaisir de S. M. I. qui la levera quand elle le jugera à propos.

Elle a aussi ordonné de dresser un cadastre de tous les revenus du Clergé Séculier & Régulier de l'Autriche , ainsi que du produit de toutes les pieuses fondations de ce Cercle.

L'Ordonnance rendue en faveur des Protestans , contient entr'autres dispositions , que l'ancien Règlement sur le Culte , doit être entièrement aboli dans tous les endroits où il a été en vigueur ; que toutes les dispositions qui s'y trouvent énoncées cesseront ; & que dans aucun cas on ne fera plus la moindre différence entre les Sujets Catholiques & Protestans ; tout leur sera commun , honneurs , dignités , charges & emplois ; il n'y a que le Culte public que ces derniers ne pourront pas exercer.

Le commerce de tabac augmente considérablement en Hongrie depuis la guerre de l'Amérique avec l'Angleterre. En 1780 on en a fait passer de ce Royaume par Trieste , 100,759 livres en poudre , & 3,278,137 en

feuilles, ce qui a produit plus d'un million de livres tournois.

De HAMBOURG , le 28 Juillet.

Nous avons eu avant-hier ici un orage terrible ; la foudre est tombée sur notre tour ; mais graces aux conducteurs électriques qu'on a placés depuis quelque-tems sur presque tous les édifices publics & privés de cette ville , elle n'y a causé aucun dommage.

On assure qu'il y a quantité d'Enrôleurs Anglois dans l'Empire ; on ne dit pas s'ils réussissent à lever beaucoup de monde ; il s'est fait quelques recrues à Francfort pour les troupes Hanovriennes. On dit qu'il y a aussi en Suisse un Officier Anglois qui cherche à lever un régiment dans la Turgovie pour le service de la Compagnie des Indes Orientales de sa Nation. Ce Corps doit , dit-on , être de 1200 hommes.

On dit qu'il est survenu depuis peu un différent entre la Régence de la ville de Coblentz & celle de la ville de Neuwied , au sujet d'une maison d'enrôlement que le Comte de Neuwied fait construire sur les frontières du territoire de Trèves. On soutient à Coblentz que cette maison se bâtit sur le territoire même de Trèves ; on a coupé en conséquence toute communication avec la ville de Neuwied , & on a arrêté tous les navires appartenans à ses Ha-

bitans , pour forcer le Comte , leur Souverain , à renoncer à son entreprise.

On mande de Berlin qu'un Courier extraordinaire y a apporté de Pétersbourg la ratification de l'accession du Roi à la neutralité armée , & les présens faits à cette occasion : ils consistent en deux tabatières d'or très-richement garnies de brillans , & décorées du portrait de l'Impératrice , pour les Comtes de Finkenstein & de Hertzberg , Ministres d'Etat au département des Affaires étrangères ; 2 autres tabatières d'or , également entourées de brillans , mais sans portrait , sont destinées à MM. Marconet & Distel , Conseillers de Légation au même département. Il y a une bague de brillans d'un grand prix pour M. Koper , Secrétaire Intime du Cabinet du Roi.

I T A L I E.

De LIVOURNE , le 25 Juillet.

Le corsaire de Minorque la *Guêpe* , s'est emparé dernièrement d'un bâtiment Corse , qu'il a conduit à Mahon ; il a conduit à Gênes , le 13 de ce mois , une tartane Napolitaine , chargée de marchandises de la Romagne , qu'elle transportoit en Espagne.

On apprend de Ravenne que le 17 de ce mois on y a éprouvé une secousse de tremblement de terre assez vive ; toutes les maisons ont été agitées pendant 2 ou 3 secondes , & quelques cheminées sont tom-

bées. Le Cardinal Valenti , Légat de Ravenne , craignant que cette secousse n'ait fait plus de mal dans les Bourgs & les Villages voisins , y a envoyé des exprès pour s'en informer ; ils n'étoient pas encore revenus au départ de la poste.

» En 1774 , écrit-on de Naples , le Roi défendit aux Officiers de ses armées , par une Ordonnance en date du 11 Septembre , de se revêtir d'autres habits que de leurs uniformes , de se faire coëffer d'une manière trop recherchée pour être martiale. Pendant quelque-temps , on se conforma à cette Ordonnance ; par degrés , les chefs qui avoient tenu la main se relâchèrent , & l'ancien luxe reparut avec plus de licence que jamais. On quitta la frisure simple & noble du guerrier pour celle de l'Histrion ; on dédaigna de porter l'uniforme après les exercices militaires. S. M. vient de renouveler cette Ordonnance , dont elle prescrit l'observation sous les peines les plus sévères. — Plusieurs jeunes Officiers de nos troupes sont partis d'ici dans le mois de Juin dernier , pour l'Autriche , la Bohême & la Hongrie ; ils dirigent leur route par Trieste , ville Autrichienne de l'Istrie , sur le Golfe de Venise ; ils voyagent aux frais du Roi. Arrivés aux lieux de leur destination , ils seront incorporés pour quelque-tems dans les troupes de l'Empereur , pour se former aux grandes parties de la Tactique «.

E S P A G N E.

De CADIX , le 28 Juillet.

QUELQUES papiers publics avoient annoncé , il y a près d'un an , le jugement d'un prétendu Conseil de Guerre , qui

condamnoit M. d'Ulloa ; cela n'étoit point vrai , cet Officier n'a été jugé que ces jours derniers ; & d'après l'examen des instructions qu'il avoit reçues de la Cour , & celui du journal de sa croisière , le Conseil de Guerre a décidé que sa conduite étoit irréprochable , & qu'il n'a contrevenu en rien aux ordres du Roi ; ainsi voilà un second accusé qui va reprendre son rang dans la Marine.

Tout est prêt dans ce Port pour recevoir les troupes ; & dès ce matin l'embarquement a commencé. Il paroît que l'armée combinée a ordre de couvrir & de protéger cette expédition , car elle auroit pu mettre en mer depuis quelques jours , & on ne voit pas encore qu'elle se prépare à sortir de la Baie , il est vrai qu'elle est prête & qu'elle peut appareiller d'un moment à l'autre.

En attendant les Officiers des deux Nations se visitent & se traitent réciproquement. D. Louis de Cordova ayant été dîner à bord de la *Bretagne* , y fut reçu avec les plus grands honneurs , & pendant tout le tems qu'il resta chez le Général François le grand pavillon quarré Espagnol fut arboré au mâât d'artimon. Le lendemain M. le Comte de Guichen dina à son tour sur la *Ste-Trinité* , où les mêmes honneurs lui furent rendus , & le pavillon François flotta au haut du mâât de misaine. Ceux qui ont été témoins de ces deux fêtes avouent qu'il

ne pouvoit y régner de joie plus franche
& une intimité plus étroite.

A N G L E T E R R E.

De L O N D R E S , le 8 Août.

APRÈS une longue attente les nouvelles nous arrivent de toutes parts , de l'Amérique Septentrionale & des Indes Occidentales ; elles remplissent la Gazette ordinaire de la Cour du 4 de ce mois : les premières ont été apportées par l'Amiral Arbuthnot lui-même ; mais cet Amiral est parti si précipitamment que le Chevalier Clinton n'a pas eu le tems de répondre aux dépêches qu'il a reçues le 26 Juin , en date du 3 Janvier & du 12 Février ; il se contente d'envoyer 3 lettres du Lord Rawdon ; la première adressée au Lord Cornwallis est du 24 Mai , au camp de Mack's Corner , & conçue ainsi :

» L'état des affaires dans cette Province , m'a fait juger nécessaire de retirer pour quelque tems mes forces des parties de derrière , & de rassembler ici tout ce que j'en ai pu ramasser. Après l'affaire du 25 Avril , dont je vous ai transmis les détails , le Major-Général Gréen resta quelques jours derrière la branche la plus éloignée de Grann's Quarter Creek : dans cette position , on ne pouvoit faire , contre son armée , une seconde tentative , d'après les principes qui avoient occasionné la première. Dans ce cas , j'avois si peu à m'éloigner de mes ouvrages , qu'ils ne risquoient rien avec une garde très-peu nombreuse ; si la fortune m'étoit contraire ,

on pouvoit aisément effectuer la retraite , & probablement la perte ne nous eut pas mis hors d'état de défendre ultérieurement la place : mais , pour atteindre le Général Gréen dans sa position reculée , il y avoit un très - long circuit à faire pour gagner la source de la crique , ce qui lui eût fourni une belle occasion de m'échapper & de tomber sur Camden ; & il m'étoit encore si supérieur en nombre , que si j'avois laissé à mon poste une garnison telle qu'il la falloit pour tenir contre un assaut , les forces que j'aurois eues en campagne , n'eussent pu tenir tête à celles de l'ennemi : d'ailleurs , j'avois beaucoup à espérer des renforts que j'attendois , & probablement peu à craindre de voir augmenter les forces de mon antagoniste. Tandis que , partant de ce principe , j'attendois les secours que j'avois lieu d'espérer , Gréen , que nous avions en front , se retira de cette position , & passant la Waterée , en prit une derrière Twenty-Five Mile Creek. — Le 7 Mai , le Colonel Watson me joignit avec son détachement , diminué par divers accidens , les maladies & la nécessité où il s'étoit trouvé d'en laisser partie pour renforcer la garnison de George-Town : il avoit passé la Santé près de son embouchure , & l'avoit repassée un peu au-dessous de l'entrée de la Cangarée. Dans la nuit du 7 , je passai la Waterée au bac de Camden , me proposant de tourner le flanc , & d'attaquer l'arrière-garde de l'armée de Gréen dans un endroit où le terrain n'étoit pas fort , quoiqu'il le fût encore considérablement en front : à peine les troupes avoient-elles passé la rivière , que j'appris que Gréen , informé du renfort que j'avois reçu , s'étoit mis en marche de très-bonne heure dans la soirée ; je le suivis par le chemin qui conduisoit directement vers lui , & le trouvai posté derrière Sawny's Creek. Ayant forcé ses piquets à se replier sur lui , j'examinai sa position dans tous les points , je la trouvai par-tout si forte , que je

ne pus espérer de la forcer sans m'exposer à une perte qui eût mis mes forces hors d'état de faire aucune entreprise ultérieure ; d'ailleurs la retraite étoit si facile pour lui , que je ne pouvois attendre de la victoire aucun avantage assez décisif pour compenser la perte. La crique, quoiqu'elle paroisse petite sur les cartes , s'étend très - avant dans l'intérieur du pays : si j'eusse essayé de la tourner pour l'atteindre , il se fût aisément évadé ; car , comme il continuoit de m'être supérieur en nombre , je ne pouvois diviser mes forces pour le fixer à aucun point , & le tems qui , dans cette circonstance , étoit très - important pour moi , se fût écoulé en pure perte : je retournai donc à Camden , dans l'après-midi même , après avoir vainement tenté d'engager l'ennemi à une action en affectant de cacher notre retraite. — Le 9 , je déclarai publiquement aux troupes & aux milices mon dessein d'évacuer Camden , offrant aux miliciens qui voudroient me suivre , tous les secours qui étoient en notre pouvoir. La nuit suivante je fis sortir tous nos bagages , &c. sous une forte escorte , détruire les ouvrages de la place ; & pour couvrir la marche , je restai à Camden avec le reste des troupes jusqu'à 10 heures du matin du jour suivant. — Dans la nuit du 13 je commençai le passage de la rivière au bac de Nelson , & le 14 au soir tout avoit passé & étoit en sûreté. Quelques milices montées avoient tenté de harceler notre arrièregarde dans la marche ; mais un de leurs partis étant tombé dans une embuscade , le reste cessa de nous inquiéter : nous emportâmes avec nous tous nos malades & blessés , à l'exception d'une trentaine environ pour l'échange desquels je laissai un nombre égal de prisonniers Continentaux : nous emmenâmes aussi toutes les munitions de guerre , les approvisionnemens de tout genre qui en valoient la peine , ayant détruit le reste ; enfin nous em-

menames, non-seulement la milice qui avoit été avec nous à Camden, mais encore tout ce que nous trouvâmes sur notre route de voisins bien intentionnés avec les femmes, enfants, nègres & bagages de presque tous ceux qui nous suivaient.

— En arrivant à la plantation de Nelson, j'appris la perte du poste de Motte's House, c'étoit une simple redoute qui avoit été attaquée formellement par la sape : le Lieutenant M' Pherson l'avoit vaillamment défendue jusqu'à ce que l'édifice du centre fut embrasé par des lances à feu, ce qui força les gens à se précipiter dans le fossé, & à se rendre à discrétion. — Comme le Major M' Arthur m'avoit joint avec environ 300 hommes d'Infanterie & 80 Dragons, je sentis que sans me hasarder trop avant, je pouvois arrêter les opérations de l'ennemi sur la Congarée : dans la nuit du 14, je me mis en marche, & dans la soirée du 15 je me trouvai à l'endroit où se réunissent les routes de Congarée & du bac de M' Coard's ; là, je reçus avis de diverses parts que Green avoit passé la Congarée au bac de M' Coard's, & avoit suivi la route qui conduit à Orangeburgh ; ces avis, quoiqu'ils ne fussent, pris séparément, ni positifs, ni satisfaisants, s'accordoient tous d'une manière si marquée, que je fus induit à y ajouter foi ; la chose étoit trop importante pour m'arrêter à me procurer des informations plus certaines ; en conséquence, après avoir donné aux troupes un peu de temps pour se reposer, je repris dans la nuit même le chemin d'Entaws, où n'ayant entendu parler de rien je pris le parti de continuer ma marche & de me rendre ici. — Par ma position actuelle je couvre les districts dont Charles-Town tire principalement sa subsistance, je suis à portée de profiter des occasions favorables qui pourroient se présenter, & de me tenir en garde contre tout événement imprévu. — Un avantage secondaire,

mais point à dédaigner, est d'avoir été en état de fournir aux troupes les choses nécessaires, dont la privation (occasionnée par la longue interruption de notre communication) leur a fait souffrir une détresse sérieuse.

La seconde lettre adressée au même est de Charles Town le 5 Juin.

Le 22 Mai dernier, le Général Gréen a investi le poste de Ninety-Six; mais j'apprends à ma grande satisfaction que les nouveaux ouvrages étoient finis avant l'approche de l'ennemi, la garnison suffisante pour l'étendue du poste, & que le feu de l'ennemi n'a produit aucun effet. Le Lieutenant Colonel Cruger ne craint que l'épuisement de ses provisions avant l'arrivée de secours; heureusement nous sommes en état de le secourir sans risque, & j'espère que nous arriverons à tems.

— Augusta est assiégée aussi, mais court peu de danger à ce que j'espère. Le Chevalier James Wright m'a si bien représenté combien Savannah avoit besoin d'un renfort, que j'y ai fait passer avec toute l'expédition possible le régiment Américain du Roi. — Le 3 courant, la flotte d'Irlande est arrivée, ayant à bord les régimens 3 19 & 30, un détachement des Gardes & un corps considérable de recrues, le tout aux ordres du Colonel Gould du 30e. régiment. Le Lieutenant-Colonel Balfour & moi notifiames sur le champ au Colonel Gould le pouvoir que vous nous avez donné de garder de ce renfort ce que nous croirions nécessaire au bien du service, & il a été arrêté que les 3 régimens resteroient ici en entier jusqu'à ce que votre bon plaisir fût connu à leur égard; je prendrai le 7 la route de Ninety-Six, ayant été renforcé par les Compagnies de flanc des 3 nouveaux régimens.

La 3^e lettre, en date du 6 Juin & du même

endroit , adressée au Général Clinton , ne contient que l'annonce des précédentes qu'il envoie à ce Général , pour l'instruire de l'état des affaires dans cette Province. On a joint à ces dépêches l'extrait d'une lettre du Général Leslie au Chevalier Clinton , où il se contente de lui apprendre que depuis le départ du Lord Cornwallis , qui le 26 Mai avoit quitté Westover , on n'avoit point reçu de ses nouvelles. Toutes ces dépêches ne sont pas aussi satisfaisantes que la Nation le désireroit ; elles confirment malheureusement que notre position n'est point flatteuse dans l'Amérique Septentrionale , & quelque effort que fasse le Lord Rawdon pour ne pas trancher le mot , il avoue suffisamment qu'il a été forcé de se retirer sans cesse devant les Milices Américaines , dont nous avons jusqu'à présent parlé avec tant de mépris.

Nos nouvelles des Indes Occidentales , plus brillantes en apparence , ne le sont pas davantage dans le fait ; elles consistent dans deux lettres de l'Amiral Rodney. On connoît le ton des dépêches de cet Officier ; il paroîtra singulier dans les circonstances présentes : on se contente ici de le trouver curieux. La première offre les seuls détails officiels sur le combat du 29 Avril ; les dépêches envoyées par l'Amiral Hood sur le sloop le *Snake* , ont été , comme on sait , jetées à la mer , & on n'a pas jugé à propos d'en mettre des *duplicata* sur le vaisseau qui a

apporté celle ci. L'Amiral Rodney est bref : sa lettre est datée à bord du *Sandwich* , à la mer le 6 Mai.

Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien informer L. S. que le 4 Mai le vaisseau de S. M. *le Russel* m'a joint ; le Capitaine qui le commande m'apprend que le Contre Amiral Samuel Hood a eu une affaire avec la flotte Française arrivée d'Europe , consistante en 21 vaisseaux de ligne ; 4 autres du même rang , qui avoient été bloqués dans la baie de Fort-Royal , joignirent pendant l'action. Suivant le Capitaine Sunderland , *les François , selon leur usage , se sont tenus à une distance considérable , & sembloient diriger leurs forces principales contre les 4 vaisseaux de l'avant garde de la ligne du Chevalier Samuel Hood ; ils doivent avoir considérablement soufferts : le Russel ayant plusieurs boulets à sa flottaison , étoit en danger de couler bas , la plate-forme de la soute aux poudres étoit submergée. J'expédiai aussi-tôt les flottes destinées pour la Grande Bretagne , la Jamaïque & l'Amérique : en 6 heures , je réparai le Russel ; j'envoyai ce vaisseau à Old-Road (dans l'Isle de St-Christophe) pour y faire de l'eau , dont il avoit besoin , ordonnant à son Capitaine de me rejoindre sans perdre de temps ; & je mis moi-même à la mer avec le *Sandwich* & le *Triumph* , afin de rejoindre la flotte avec toute la diligence possible , ce que je tâche actuellement de faire.*

L'extrait de la seconde lettre de l'Amiral est plus étendu ; elle est datée de la baie de Carlisle , Isle des Barbades , le 29 Juin.

Depuis mes dépêches des 6 & 9 Mai , de la rade de Basse-Terre , Isle St-Christophe , & envoyées par le Capitaine Smith à bord du sloop *le Snake* , j'ai à vous informer que j'ai mis à la mer avec le *Sandwich* , le *Triumph* , & les autres vaisseaux qui ont

soufferts des dommages dans l'action récente qu'ils ont eue avec l'Escadre Française, faisant tous mes efforts pour me porter au vent avec toute l'expédition possible. Le Chevalier Samuel Hood, avec le reste de l'Escadre, m'a joint entre l'Isle de Montserrat & celle d'Antigua : ses besoins indispensables m'ont forcé de jeter l'ancre dans la rade de St-John, Isle d'Antigua. J'avois préalablement détaché quelques petits bâtimens, bons voiliers, à Sainte-Lucie, pour informer le Général St-Léger, & les Commandans des vaisseaux de S. M. qui pourroient être dans la rade de cette Isle, que je me portois au vent avec la flotte, & qu'ils pouvoient compter sur un prompt secours dans le cas où l'Ennemi, sachant l'Escadre de S. M. sous le vent, entreprendroit l'attaque; ajoutant que le Général Vaughan, avec un renfort de troupes, étoit à bord de la flotte & se portoit à leur assistance. La flotte entière mit en mer & en peu de jours doubla la *Desirade*. Le jour de notre départ d'Antigua, le *Pegasus* nous joignit près de Sainte-Lucie; le Capitaine Stanhope m'informa qu'il étoit arrivé le 12 Mai dans la nuit sous l'Isle des Ramiers, où le Lieutenant Miller, ci devant du vaisseau de S. M. le *Déal-Castle*, à qui j'avois laissé un détachement pour servir les batteries que j'avois fait monter sur cette Isle, & le Capitaine Campbell qui commandoit une compagnie du 87^e régiment, stationnée dans cette Isle, lui a oient appris que celle de Sainte-Lucie étoit investie par une flotte de 25 vaisseaux de ligne, & que le Marquis de Bouillé, avec un corps considérable de troupes, avoit débarqué & pris possession du village de Gros Islet; qu'il avoit fait demander par un Officier Général la reddition immédiate de l'Isle des Ramiers, menaçant, en cas de refus, de se livrer à toutes les rigueurs de la guerre. Ces menaces furent reçues avec le mépris qu'elles méritoient, de la part d'Officiers détermi-

nés à remplir leur devoir envers leur Roi & leur Pays : ils ouvrirent sur la flotte ennemie le feu de leurs batteries qu'ils continuèrent jusqu'à ce que 7 de ses vaisseaux eussent été forcés de couper leurs cables & de se retirer sous le vent. Je n'avois aucune inquiétude sur Sainte-Lucie ; je ne perdis pourtant pas un moment pour la secourir ; je dépêchai quelques navires bons voiliers pour annoncer l'approche de la flotte & des renforts de troupes. A mon arrivée à la hauteur des Barbades , une de mes pataches , bonne voiliere , me joignit avec des dépêches qui m'informoient que la flotte ennemie avoit subitement rembarqué ses troupes dans la nuit & s'étoit retirée dans la baye de Fort-Royal , avec tant de précipitation qu'elle avoit abandonné sur l'Isle une quantité de munitions & partie de son bagage. — Le 27 Mai , je reçus avis qu'une petite Escadre ennemie consistant en 2 vaisseaux de ligne , 4 frégates & 3 cuters , ayant 900 hommes de troupes à bord , avoit investi Tabago. Le Général Vaughan , quelque temps avant notre arrivée à la Barbade , ayant fait partir pour Tabago un détachement de deux Ingénieurs & de 40 Artilleurs , qui y étoient arrivés heureusement ; & y ayant moi même (un an auparavant) envoyé du canon , avec des munitions en proportion , connaissant sa force naturelle , sachant que sa garnison étoit de près de 306 hommes en état de servir , indépendamment de plus de 500 hommes de Milice , tous nés Sujets Britanniques , j'étois convaincu que l'Ennemi n'auroit pu faire de grands progrès avant qu'elle fût secourue. Je dépêchai sur le champ divers petits bâtimens , bons voiliers , que je chargeai positivement de gagner quelque port de Tabago , pour informer les habitans , que le lendemain une Escadre , avec un corps de troupes , feroit voiles pour se porter à leur assistance : l'Escadre étoit composée de 6 vaisseaux de ligne des meilleurs voiliers , &

3 frégates aux ordres du Contre-Amiral Drake ; ayant à bord le 69^e régiment , une compagnie de flanc du 60^e , & une compagnie de Volontaires , commandés par le Brigadier Général Skeene. Comme j'avois reçu avis que l'Escadre ennemie , consistant en 4 vaisseaux de ligne , étoit sortie de Fort-Royal & croisoit entre le rocher du Diamant & Sainte-Lucie , dans l'espoir de m'attirer sous le vent , pendant que l'on faisoit le siège de Tabago , je donnai connoissance à M. Drake de la situation de la flotte ennemie l'avertissant *qu'il devoit se tenir sur ses gardes & ne courir en aucune manière le risque d'un engagement contre une force supérieure* ; mais , après avoir débarqué le Général Skeene & ses forces à Tabago , & tâché de détruire l'Escadre qui l'investissoit , de me rejoindre avec la sienne , sans perdre un seul instant. Mais M. Drake arriva le lendemain devant Tabago , l'ennemi , que je fais de bonne part avoir fait une attaque sur la ville de Scarborough où il avoit été repoussé avoit dépêché un cutter à l'Amiral François , pour l'informer qu'à raison du renfort récemment envoyé de la Barbade & de la forte position que les Anglois avoient prise , il ne pouvoit agir efficacement contre cette Isle , sans un renfort considérable. Le lendemain du départ de M. Drake j'appris par mes croiseurs que la flotte François étoit au vent de Sainte-Lucie , gouvernant du côté du Sud , vers Tabago. Comme j'avois donné les ordres les plus positifs à M. Drake , de me rejoindre sans perte de tems , dans le cas où la flotte ennemie paroîtroit à la hauteur de Tabago , & de me dépêcher ses frégates les meilleures voilières avec l'avis de cet événement j'ordonnai à toute la flotte de lever l'ancre aussi-tôt que l'escadre de M. Drake paroîtroit en vue. Le *Rattlesnake* , très bon voilier qui avoit été employé à transporter le renfort envoyé de la Barbade à Tabago , & que j'avois employé dans cette impor-

tante occasion fut dépêché par M. Drake pour m'informer qu'au moment où il avoit découvert l'Isle de Tabago, toute la flotte Françoisse avoit paru en vue sous le vent de son escadre; que, conformément à mes ordres, il se hâtoit de me rejoindre. Le Capitaine du *Rattlesnake* m'assura avoir vu la flotte ennemie, qui lui avoit paru être si loin sous le vent, qu'il imaginoit qu'elle ne pourroit gagner la baie de Courlande: que l'escadre de M. Drake, quoique sous le vent, seroit dans la matinée à la hauteur de la baie de Carlisle (Barbade); qu'il pouvoit m'assurer que le poste occupé par les milices de S. M. étoit si fort, qu'elles étoient déterminées à ne pas capituler, certaines que le Général Vaughan & moi, avec toute la flotte, nous ferions toute la diligence possible pour les secourir conformément à l'assurance qui leur en avoit été donnée. A la pointe du jour M. Drake, ayant paru avec son escadre à la hauteur de la baie de Carlisle, toute la flotte mit à la voile, le Général Vaughan s'embarqua avec moi, & nous prîmes la route de Tabago. Le lendemain, 4 Juin, nous découvriâmes cette Isle, & en approchant de son extrémité Septentrionale, je dépêchai le *Fly*, cutter commandé par le Capitaine Ponsonby, une goëlette commandée par le Capitaine Sheppard & la goëlette la *Munster-Lass*, pour prendre des informations, & savoir à quels endroits on souhaiteroit que les troupes débarquassent, & se munir des guides nécessaires. Ces vaisseaux avoient ordre d'aller à trois différentes baies, afin que s'il arrivoit qu'un accident à l'un d'eux, les habitans pussent être informés par les autres, que toute la flotte Britannique avec des troupes à bord, étoit arrivée à leur assistance: il leur étoit aussi très-strictement enjoint de faire des enquêtes concernant la flotte Françoisse, de savoir la partie de l'Isle où elle pouvoit avoir mouillé & sa situation.

Le lendemain ; tandis que toute la flotte portoit vers la baie de Man of War , pour y jeter l'ancre , afin d'être à portée d'être mieux informé , & , s'il étoit nécessaire , de mettre les troupes à terre , la *Munster Lass* , l'un des 3 navires que j'avois dépêché la veille , me rejoignit. Le Lieutenant Johnston des marines , Officier vif , actif & zélé pour le service public , m'avoit prié de lui permettre d'aller sur ce navire chercher des informations ; il avoit pris terre à minuit dans la baie de Tyrrel , & s'étoit rendu sur-le-champ à la maison d'un des principaux Planteurs , nommé M. Alexander Gordon ; il le supplia de vouloir bien dépêcher sur-le-champ un messager au Gouverneur , pour l'informer de l'arrivée de la flotte , & savoir où il conviendrait de débarquer les troupes qui venoient à l'assistance de l'Isle. La surprise du Lieutenant Johnston fut extrême , en vérité , lorsque M. Gordon lui dit que l'Isle s'étoit rendue le 2 , & que le Lieutenant - Gouverneur Ferguson , ainsi que le Major Stanhope , étoient prisonniers à Scarborough. — Je suis persuadé qu'il faut qu'il soit arrivé quelque chose d'extraordinaire pour que le Gouverneur Ferguson & les troupes se soient déterminés à capituler ; mais j'espère & je crois fermement , quoique l'ennemi ait pris l'Isle de Tabago , qu'il n'aura pas lieu à la fin de la campagne , de se glorifier de ses succès. Comme la flotte entière est encore dans la baie de Fort-Royal , & que l'Isle des Barbades , sous la protection de la flotte de S. M. , est en état de défense , je me porterai incessamment avec toute la flotte devant la Martinique , pour observer les mouvemens de l'ennemi. — Je dois à présent , M. , vous informer qu'après avoir reçu la nouvelle de la reddition de Tabago , je me portai avec l'escadre au Nord , & que vers les deux heures après midi (le 5 courant) , je reconnus la flotte ennemie sous le vent du côté de la Grenade & des Grenadilles. Avant le coucher du soleil , nous nous en étions

approchés considérablement , & nous observâmes clairement qu'elle consistoit en 29 voiles , dont 24 vaisseaux de ligne & 5 frégates. Il étoit impossible de les attaquer avec probabilité de succès ; car la nuit s'approchant , ils pouvoient embarrasser la flotte de S. M. parmi les Grenadilles , pour l'attirer dans le canal entre la Grenade & le Continent Espagnol , où les courans sont si rapides , qu'elle auroit pu dériver loin sous le vent , tandis que l'ennemi auroit été le maître de jeter l'ancre sous les batteries de la Grenade ; ce qui auroit pu entraîner la prise de la Barbade , avant qu'il m'eût été possible de lui donner du secours. L'escadre ennemie gouvernant au Nord , ainsi que de celle de S. M. , je m'étois flatté que , comptant sur sa supériorité en nombre , elle auroit pu être tentée de risquer une bataille ; & j'espérois de l'attirer le lendemain matin au vent de l'Isle Saint-Vincent , où nous aurions été au large pour l'attaquer. Dans cette vue , j'ordonnai que tous les feux de la flotte fussent remarquablement visibles pour l'ennemi , afin que dans le cas où il se décideroit à une action , il fût certain que le lendemain ses desirs seroient satisfaits. Dans la matinée du 6 , à la pointe du jour , étant alors au vent de l'Isle Saint-Vincent , il ne parut point ; il avoit viré vent devant pendant la nuit , & j'apprends qu'il s'étoit mis à couvert dans la baie de Courlande (Isle de Tabago). Nous envoyâmes aussi-tôt un renfort de troupes à Sainte-Lucie , pour fortifier la garnison , & mettre cette Isle à l'abri de tout danger. Je ne puis terminer cette lettre , sans assurer L. S. que j'ai la plus haute confiance dans la bravoure des Officiers & des équipages de l'escadre que j'ai l'honneur de commander , & que je n'ai aucun doute que si l'ennemi leur en donne l'occasion convenable , l'honneur n'en rejaillisse sur le pavillon Britannique.

Sans s'arrêter au ton original de ces lettres , mais auquel on doit être accoutumé ,

on trouve un peu singulier que l'Amiral n'ait pas envoyé le *duplicata* de sa dépêche du 9 Mai , qui avoit été mise sur le *Snake* , avec celle du 6 , & qu'il ait jugé plus convenable de ne donner que le double de cette dernière , qui pouvoit cependant lui paroître moins importante , puisqu'il n'y rendoit compte que d'un combat qu'il n'avoit pas vu , & dont il ne parloit que par oui dire ; il est aussi un peu extraordinaire que cette lettre du 6 nous soit donnée comme écrite en mer à bord du *Sandwich* , tandis que dans la lettre du 29 Juin , l'Amiral nous dit qu'elle l'avoit été dans la rade de Basse-Terre , Isle de St-Christophe. Tout cela prouve des suppressions , trop d'inattention à les cacher , & diminue la confiance qu'on voudroit bien donner à ces dépêches : elles sont suivies d'une lettre de l'Amiral Arbuthnot. Depuis qu'on fait son arrivée , on ne jugeoit pas qu'on dût publier encore quelques unes de ses lettres ; elle n'est arrivée qu'avec lui ou après lui ; elle est datée du 4 Juillet , à bord du *Bedford* , à la hauteur de Shandy-Hoock ; il y dit que le Chevalier de Barras , Commandant de l'Escadre Française , ayant reçu ordre de rester à Rhode-Island , la plus grande partie des troupes Françaises y restent avec lui pour la défense de ce poste. L'Amiral ajoute que le *Warwick* , qui vient d'arriver , après avoir mouillé à Charles Town le 3 Juin , lui a appris que le Lord Rawdon , ayant reçu les

renforts envoyés d'Irlande sous ce convoi ; étoit parti aussi-tôt pour aller dégager le Fort Ninety-Six , où commande le Colonel Croger , & qu'on disoit chez les Rebelles , qu'à cette nouvelle le Général Gréen s'étoit retiré vers le nord.

Toutes ces dépêches ne paroissent avoir satisfait personne , on en fait des plaisanteries de tous côtés ; & le *London Evening post* , du 7 de ce mois , a publié celle-ci.

Substance des principales dépêches qui remplissent la longue Gazette de la Cour , du 4 Août.

Lettre du Chevalier Clinton au Lord Germaine.

L'Amiral Arbuthnot m'a quitté avec une précipitation inouïe , sans me donner le tems de vous mander tout ce que j'ai à vous dire.

Lettre du Lord Rawdon au Lord Cornwallis.

Je me vois obligé de retirer mes forces étant absolument hors d'état de tenir contre l'armée ennemie. Le détachement du Colonel Watson est considérablement réduit par les accidents & les maladies. Une victoire même ne m'auroit pas procuré un avantage assez décisif pour compenser la perte que j'aurois pu faire : le poste de Motte s'est rendu aux Américains à discrétion.

Lettre du Chevalier Rodney à M. Stephens.

J'étois convaincu que l'ennemi ne pourroit faire que peu de chose à Tabago avant que le secours fût arrivé à cette Isle. Cependant il est certain qu'elle est prise. Il y a lieu d'espérer que les François , n'auront pas lieu , à la fin de la campagne , de tirer beaucoup de gloire de leurs succès. J'ai porté sur l'escadre Française , consistant en 29 vaisseaux , dont 24 de ligne , mais j'ai reconnu qu'il étoit impossible de

l'attaquer avec quelque apparence de succès. J'apprends que l'ennemi s'est réfugié à la baie de Courlande de Tabago.

F R A N C E.

De VERSAILLES, le 14 Août.

M. de la Bourdonnaye de Blossac, a qui le Roi a accordé l'adjonction à l'Intendance de Poitiers, a eu, ces jours derniers, l'honneur d'être présenté à S. M. par M. Joly de Fleury, Ministre d'Etat, & de faire ses remerciemens à S. M.

Le 5 de ce mois, LL. MM. & la Famille Royale ont signé le contrat de mariage du Marquis d'Aumont, avec Mademoiselle de Rochechouart.

M. Laurent, Graveur de la guerre, a eu l'honneur de présenter au Roi & à la Famille Royale trois tableaux pour graver; savoir la valeur récompensée par le Comte d'Estaing à la prise de la Grenade. Henri IV après la bataille d'Ivry; & Louis XV après celle de Fontenoi. S. M. a bien voulu agréer la dédicace de ces gravures, & souscrire ainsi que la Famille Royale.

De PARIS, le 14 Août.

LE lougre du Roi le *Pandoure*, commandé par M. le Chevalier de Grasse, a mouillé le 2 de ce mois à l'Orient; cet Officier chargé des dépêches de M. de Grasse son oncle, & M. Durand, Aide-de-Camp de

de M. le Marquis de Bouillé , chargé aussi de celles de ce Général sont descendus à terre , & ont pris la poste pour Versailles. Voici les détails qu'ils ont apportés des opérations de nos vaisseaux & de nos troupes aux Antilles.

L'armée du Roi , commandée par le Comte de Grasse , avoit atterré sur la Martinique le 28 Avril. Ce même jour , dans l'après-midi , on aperçut une découverte de l'armée ennemie. Le Général apprit à huit heures du soir que le Fort-Royal étoit bloqué par 17 vaisseaux Anglois & cinq frégates ou autres bâtimens légers. L'armée Française passa la nuit sur les bords , par le travers de la pointe des Salinières ; le lendemain au point du jour elle fit route avec le convoi pour Fort-Royal , & à onze heures & demie , les deux Armées furent à la portée du canon. Le combat s'engagea , & le Comte de Grasse donna ordre au convoi d'entrer à Fort-Royal , pendant que les Armées combattoient. Dès le commencement de l'action les ennemis forcèrent de voiles ; l'armée Française les poursuivit jusqu'à trente lieues dans l'Ouest de Sainte-Lucie , & n'ayant pas espérance de les joindre , elle revint sur la Martinique , où elle mouilla le 6 de Mai. — M. Fournier de Bellevue , Lieutenant de Vaisseau , est mort de la suite de la blessure qu'il a reçue dans le combat. M. de Périgny , Garde de la Marine , a eu le bras gauche emporté. — Aussi tôt que le Comte de Grasse se trouva réuni au Marquis de Bouillé , Gouverneur général de la Martinique , ils concertèrent ensemble une expédition contre l'Isle Tabago ; mais afin de masquer cette opération , & de détourner l'attention de l'ennemi , il fut convenu qu'on feroit une fausse attaque contre Sainte Lucie avec 1500 hommes embarqués sur des bateaux. — En conséquence de ce projet , le Marquis

18 Août 1781.

f

de Bouillé partit le 8 de Mai avec les Troupes destinées pour la fausse attaque, & l'escadre mit à la voile le 9 avec un renfort de troupes ; celles qui devoient attaquer l'Isle de Tabago, sous le commandement de M. de Blanchelande, partirent en même-temps sous la protection des vaisseaux le *Pluton* & la *Sérapis*, commandés par le Comte d'Albret de Rions, Capitaine de Vaisseau. A minuit du 10, les troupes furent débarquées sous le feu de Gros-Islet, de Sainte-Lucie ; le canon de l'ennemi ne fit aucun dommage, & n'occasionna aucune perte. A deux heures, les troupes étoient à terre, & les bâteaux sous voile ; l'armée navale, au vent de Sainte-Lucie, protégeoit l'expédition. La Garde fut surprise, la sentinelle fut tuée, & l'on prit un Officier & 94 soldats qui occupoient le bourg de Gros-Islet. — Le Marquis de Bouillé instruit de la position des Ennemis, qui avoient repié tous leurs postes, & s'étant assuré que le Morne-Fortuné ne pouvoit être enlevé, parce que l'Isle avoit reçu 600 hommes de renfort depuis deux jours, fit rembarquer ses troupes dans la nuit du 12 au 13, au nombre de 1500 hommes, n'en laissant que deux qui s'étoient égarés dans l'Isle, & emmenant 120 prisonniers, beaucoup de fusils & d'habillemens, &c. L'armée navale croisa jusqu'au 25 au vent de Sainte-Lucie ; elle revint à Fort-Royal ; le Marquis de Bouillé s'y embarqua avec 3000 hommes ; le 25 elle mit à la voile, & le 30 au matin elle se trouva au vent & à la vue l'Isle de Tabago. On signala des vaisseaux ennemis au vent, c'étoit une division de six vaisseaux avec autant de transports, qui portoient du secours dans cette Isle ; cette division fut chassée par l'armée, on ne put joindre qu'une découverte qui fut prise. — M. de Blanchelande avoit fait son débarquement

très-heureusement le 24 , sous la protection des vaisseaux le *Pluton* & l'*Expériment* , qui avoient fait abandonner les batteries par l'ennemi ; il s'étoit emparé de la ville de Scarbrough & d'un petit fort qui la protège , mais les Anglois s'étoient retranchés sur une montagne très-élevée & très-forte , avec du canon , des vivres , & 800 hommes. — Le 31 , le Marquis du Chateau fut débarqué avec le bataillon de Viennois à Man-of-warbay , au vent de l'Isle ; le Marquis de Bouillé débarqua avec le bataillon de Dillon & 300 Grenadiers & Chasseurs des régimens d'Armagnac & d'Auxerrois à la baie de Courlande ; le Comte de Dillon , le Comte de Damas & le Marquis de Livarot débarquèrent avec le reste des Troupes. Le Marquis de Bouillé s'étant porté sur Scarbrough , y trouva les troupes commandées par M. de Blanchelande à vue de l'ennemi , qui s'étoit retranché sur le Morne Concorde , au nombre de 3 à 400 hommes de troupes , & 4 à 500 hommes de milices , beaucoup de Nègres-chasseurs , 7 pièces de canons & deux obusiers. Il fut décidé qu'on attaqueroit ce poste avec 2000 hommes qui se trouvoient rassemblés dans le moment sous les ordres du Marquis de Bouillé. — Le Morne Concorde fut abandonné dans la nuit : l'ennemi instruit de l'arrivée des troupes Françaises , étoit en pleine marche après avoir encloué ses canons ; les troupes les plus en avant marchèrent à la poursuite , & tout le reste fut bientôt mis en mouvement ; le Vicomte de Damas eut ordre de s'établir sur le Morne Concorde. — On poursuivit l'ennemi pendant une journée entière ; la chaleur étoit excessive , le chemin , très-difficile , étoit plein de soldats qui restoient morts ou excédés de fatigue : les Troupes Françaises n'y résistoient plus , & il ne restoit qu'environ 150 chasseurs de Walsh

& de Royal-Comtois à l'avant-garde, lorsqu'on arriva à portée des troupes Angloises qui étoient en halte dans une gorge. — Le Major Ferghusson, Commandant-Général de l'Isle, capitula alors, & le 2 Juin le Gouverneur & la garnison mirent bas les armes & déposèrent leurs drapeaux. — La garnison consistoit en environ 400 hommes du 86^e. régiment & de l'artillerie, dont 300 ont été embarqués sur les vaisseaux de l'armée ; 4 à 500 hommes Ecoissois composant la milice d'une très-belle espèce, & équivalant à des troupes réglées. — On n'a pas encore un détail exact des effets d'Artillerie. On estime qu'il doit y avoir 50 pièces de canons de gros calibre, 7 pièces de campagne de quatre, & deux obusiers en fonte. — Le sol de l'Isle est excellent ; on y compte soixante belles sucreries, beaucoup d'habitations en coton, en indigo ; 15 à 20,000 Noirs. — Le 4 de Juin, l'Armée navale ennemie fut signalée au vent de l'Isle de Tabago. Le Comte de Grasse, qui étoit occupé à faire débarquer les effets & les vivres pour la garnison à laisser dans l'Isle, fit sur le champ appareiller ses vaisseaux. Le 5, il rencontra l'armée Angloise, forte de 21 à 22 vaisseaux, à la distance de deux à trois lieues. Il fit virer de bord vent devant, pour s'approcher de celle de l'ennemi, & lui présenter le combat ; mais l'Amiral Rodney tint constamment le vent, & refusa tout engagement.

On ne dit point, dans cette relation, d'où est parti M. le Chevalier de Grasse, voici quelques détails qui peuvent y suppléer. Il sortit le 14 Juin de la Grenade où toute l'armée étoit alors mouillée. Le lendemain, chassé par quelques frégates de l'Amiral Rodney, il se réfugia à St Vincent, où il radouba le mât de hune du *Pandoure*

qui avoit souffert dans cette chasse. Il remit à la voile de cette Isle le 21 Juin. Etant dans nos parages le 30 Juillet , il se trouva à la portée de l'armée de Darby , & sous la voûlée d'un vaisseau de 74 , qui , prenant le *Pandoure* pour un bâtiment de son Escadre , revira de bord au moment où le Chevalier de Grasse se disposoit à jeter ses dépêches à la mer , croyant qu'il alloit être hélé & obligé d'amener. Echappé à ce péril il a eu le bonheur de mouiller à l'Orient le 2 de ce mois.

Selon ses rapports le Comte de Grasse alloit retourner à Fort-Royal , pour y prendre le convoi de St Domingue , avec lequel il fera route pour cette Isle vers le 10 Juillet ; delà , son dessein est d'aller avec la plus grande partie de sa flotte à Rhode-Island , où il conduira quelques renforts de troupes.

Un Officier du Régiment de Bourbonnois arrivé de l'Amérique Septentrionale , ne nous en a apporté que des nouvelles déjà connues. Sorti de Rhode-Island le 6 Juin , & de Providence le 9 , il a mouillé à Croisic , près de Brest , où l'a déposé un bâtiment Danois , à bord duquel il avoit passé depuis quelques jours , en quittant le corsaire Américain qui l'avoit emmené. Le *Sagittaire* & son convoi , dont on avoit été fort inquiet , puisqu'il ne paroissoit pas 25 jours après l'arrivée de la *Concorde* , partie après lui , ont mouillé à Boston en bon état. L'escadre étoit partie pour ce dernier Port , & avoit

pris 1100 hommes de troupes. L'armée s'étoit mise en marche. On avoit établi des fours de 15 en 15 lieues, pour qu'elle trouvât une subsistance nécessaire, & que sa marche ne fût pas retardée. Il faut qu'elle se propose bien vite de joindre l'ennemi, puisqu'elle n'est surchargée d'aucun bagage, chaque Officier n'ayant pu prendre avec lui que 3 chemises.

A ces détails on peut joindre les suivans, apportés par un autre Officier, de retour par congé, & arrivé le 2 de ce mois à l'Orient sur la corvette le *Lively*, après 27 jours de traversée de Rhode Island.

Cet Officier est parti le 5 Juillet de New Port; à cette époque, l'armée Française étoit en mouvement; la première division ayant marché le 15 Juin, & la seconde le 20. Elle étoit le 2 Juillet à Providence, & sur le point de se rendre à Fish-hill & à New-Point, distant de 67 milles de New-Yorck. On avoit eu avis que les postes avancés de Washington avoient eu quelques avantages dans de légères escarmouches, où il s'agissoit de débûquer l'ennemi de quelques postes. — Dès les premiers jours de Juin, on avoit envoyé à M. de Grasse, par la frégate la *Concorde*, 25 pilotes. — Le 2 Juillet, la frégate la *Surveillante* étoit rentrée à Boston à la remorque, après avoir essuyé un combat très long & très-vif, contre un vaisseau de 50 canons; elle a eu 20 Officiers tués, & environ 80 hommes tués ou blessés. — Un coup de vent survenu, lorsqu'une partie du convoi, amené par le *Sagittaire*, étoit dans la Baie de Boston, a poussé plusieurs navires au large. On ignoroit encore, au départ de l'Officier, le sort

du *Staniflas*, vaisseau de 700 tonneaux, & l'on craint qu'il n'ait péri. Tous les autres étoient revenus, & on les avoir mis en sûreté. — Sur le bruit que M. de Grasse avoit défait la flotte Angloise, le Général Clinton avoit été sur le point d'évacuer New-Yorck, & il n'y est resté que parce que les Hessois refusèrent de s'embarquer pour les Isles. Quoiqu'on ait appris depuis que l'Amiral Rodney est échappé à l'armée Française, étant tombé à 300 lieues hors de la ligne du vent, la fermentation n'est pas moins grande à New-Yorck; la garnison est composée de 5000 Anglois & de 7000 Allemands. Ceux-ci refusent d'aller servir dans le Sud, & ils demandent avec chaleur les arrérages de leur paie. — On attend le Comte de Grasse dans les parages de l'Amérique Septentrionale, dans tout le mois de Juillet. S'il arrive avant l'Amiral Rodney, New-Yorck sera dans la crise la plus critique; & il n'est pas impossible que cette ville ne succombe à l'attaque de la flotte & des armées combinées.

Voilà les nouvelles les plus fraîches que nous ayons de l'Amérique Septentrionale. Nous y joindrons les avis suivans, qui calment les inquiétudes qu'on pouvoit avoir, après tout ce qui s'étoit débité sur ce qui se passe dans les Provinces du Sud, où l'on croyoit M. de la Fayette en danger. Il paroît qu'il n'a pas besoin d'être secouru, puisque M. de Rochambeau marche vers le Général Washington.

» Le 2 de ce mois, écrit-on de Nantes, il arriva ici 4 goëlettes Américaines parties de Baltimore; elles nous ont appris que le Lord Cornwallis se retiroit dans la Caroline. Il étoit dans le Comté d'Amelia, considérablement au Sud de

la rivière James. Les Généraux Vayne & la Fayette étoient à 7 milles de lui avec une armée d'environ 10,000 hommes , dont 3 ou 4000 de troupes réglées. — Le Général Gréen n'ayant plus rien à faire dans la Caroline Méridionale , avoit joint l'armée du Général Vayne , & le Comte de Rochambeau devoit bientôt se réunir au Général Washington. — Cambden avoit été évacué & brûlé ; le fort Moine pris avec 200 prisonniers ; le Fort Vrange-Burg pris , & beaucoup de munitions ; le Fort Gramby enlevé , & on y avoit trouvé pareillement quantité de munitions ; le Fort Augusta étoit investi. Le Lord Rawdon étoit à Nelson - Ferry & cherchoit à rentrer dans Charles-Town ; mais les Généraux Sumpter & Marien le veilleient de près.

Les mêmes goëlettes avoient rencontré le 31 Juillet la flotte Angloise. Elle étoit alors à 50 lieues dans l'ouest d'Ouessant. La veille le Chevalier de Grassé l'avoit pareillement vue , comme nous l'avons dit. Cela a dû rassurer entièrement le commerce sur le sort du convoi de Bordeaux. Il avoit eu de justes raisons de s'alarmer , il ignoroit que Darby étoit encore le 21 devant Plymouth ; il ignoroit l'approche de la flotte des Neutres qui , le 20 , le 21 & le 22 étoit sur nos côtes , à 30 lieues du convoi. La frégate la *Vénus* , commandée par M. Belifart , avoit compté 14 voiles , dont 11 vaisseaux de ligne ; &-elle étoit rentrée dans la rivière de Bordeaux avec cette nouvelle , qui inquiéta beaucoup , parce qu'on croyoit cette escadre Angloise. Il sembloit en effet par ses mouvemens qu'elle étoit venue reconnoître

si le convoi avoit mis à la voile, & qu'elle alloit suivre la même route qu'il avoit prise. M. de Tréville avoit fait passer sur-le-champ des ordres sur toute la côte pour se précautionner contre l'approche de cette flotte. Mais on a reconnu deux jours après que ce n'étoit qu'une fausse alarme. Bordeaux auroit souffert infiniment si ce riche convoi lui avoit été enlevé; mais Darby n'étant le 30 Juillet que vers le 46^e. degré, le convoi le précédoit de manière à n'avoir rien à craindre de lui.

Un Courier dépêché par le Consul de France résident à Cadix, nous a appris le 3 de ce mois que l'Armée combinée avoit mis à la voile le 21 Juillet à 5 heures du matin. Elle est composée de 30 vaisseaux Espagnols, 19 François, 12 ou 14 frégates, &c. L'armement du Duc de Crillon devoit la suivre de près; & le lendemain 4 un nouveau Courier parti quelque tems après le premier, & dépêché à l'Ambassadeur d'Espagne, nous a instruit que M. de Crillon avoit mis en mer le 21 au soir. Le 22 on voyoit cette grande armée s'éloigner; elle portoit à l'ouest; l'armement étoit au travers du Détroit le 25 à 7 heures du matin; il avoit un très-bon vent qui, s'il a continué, l'aura mené à Minorque en 3 ou 4 jours. Car l'objet de cette expédition n'est plus un secret aujourd'hui; on sait qu'elle va en droiture à Mahon pour s'emparer de l'Isle & détruire l'essaim de corsaires que le port recèle. Le Fort

St-Philippe seul en état de faire résistance, sera investi. Quand il ne tomberoit pas dans les mains des Espagnols, la prise de l'Isle seroit du plus grand avantage, en empêchant qu'elle ne rafraîchisse Gibraltar. Quant à la destination de l'Armée navale, on dit qu'elle va établir sa croisière dans les parages, où il faut nécessairement que les escadres & les convois ennemis passent pour entrer en Angleterre ou en sortir ; & on ne seroit pas étonné qu'elle s'approchât assez des côtes d'Irlande & d'Angleterre pour bloquer leurs ports jusqu'à la fin du mois de Septembre.

Le navire le *Héros*, de Nantes, après avoir pris une cargaison à Marseille, en est parti le 6 Juillet, armé de 10 canons de 6 livres de balles, & de quatre de trois livres, avec 42 hommes d'équipage, sous le commandement du sieur Baré, jeune homme plein de talens & de bravoure. Le 8, à 5 heures du matin, il fit rencontre d'un chébec Anglois de 22 canons, qu'on a jugé par les boulets être de huit livres de balle. Le sieur Baré ayant reconnu que le chébec avoit sur lui une supériorité de marche décidée, se prépara au combat, il s'engagea bientôt, & dura six heures & demie ; à plusieurs reprises les deux bâtimens combattirent à demi-portée du pistolet ; Baré ayant un homme tué & onze blessés grièvement, pour soutenir le courage de son équipage, lui offrit une gratification de cinquante louis, au premier port où il conduiroit le navire. Les matelots animés par cette promesse, redoublèrent d'efforts, & avec tant de succès, qu'ils forcèrent le chébec extrêmement maltraité de se retirer : il resta cependant toute la nuit à la vue du *Héros* ; mais le 9, au matin, le voyant disposé à recommencer le combat, il profita de la supériorité de

sa marche pour s'éloigner. Le sieur Baré fit entrer le 10 son navire à Barcelone , pour réparer les dommages qu'il avoit soufferts dans le combat , & mettre les blessés à terre.

Selon les lettres de Brest , la frégate l'*Engageante* , commandée par M. de Kergarion , est partie le 2 de ce mois pour l'Amérique Septentrionale. On dit qu'elle a à bord une somme d'argent considérable.

On apprend de Dunkerque que le corsaire le *Chardon* , de ce Port , est arrivé à Morlaix avec 9 rançons , montant à 80,000 liv. , & 3 prises chargées de bœuf salé , lard , beurre & autres marchandises ; on en attend deux autres faites par le même corsaire , qui de plus en a brûlé 3. Un autre corsaire du même Port , commandé par le Capitaine Dowling , a envoyé pareillement à Morlaix une prise chargée de provisions salées.

Le nommé Jean Loizelet & sa femme , écrit-on de Channay , en date du 1 Août , Laboureurs à Villiers-les-Moines , Paroisse de Channay , Election de Tonnerre , Généralité de Paris , furent attaqués d'une fièvre putride , l'un le 8 , & l'autre le 10 du mois dernier ; ils ont été promptement secourus : le 21 du même mois , le mari parut hors de danger , mais bien affoibli ; sa femme étoit alors dans le plus grand danger , & le Curé de la Paroisse lui administroit les secours spirituels. C'est dans ce moment que cet homme ayant auprès de lui sa mere , totalement privée de la vue , & cinq enfans en bas âge , n'interrompt ses cris & ses sanglots , que pour articuler ces mots :
 « O mon Dieu ! quelle moisson ! ma femme va

» mourir , je suis hors d'état de travailler ; mes
 » grains , toute ma ressource & la nourriture de
 » mes enfans , à la veille d'être perdus , que faut-
 » il que je devienne , où trouver du secours « ?
 En effet , dans ce pays , lorsque la moisson est
 ouverte , presque tous les habitans sont gagés , &
 ils vont travailler ailleurs. Le Curé , attendri par
 la situation de cet homme , & desirant le tranqui-
 liser , prévint la plus grande partie de ses Paroissiens
 que le lendemain il diroit la Messe Paroissiale en-
 tre quatre & cinq heures du matin ; il leur ex-
 posa la situation malheureuse du nommé Loizelet ,
 & les exhorta à lui prêter leur secours : les Vê-
 pres ayant été dites aussi-tôt la Messe , soixante
 personnes de la Paroisse se mirent à l'ouvrage , les
 uns à moissonner , d'autres à préparer les liens &
 à lier les gerbes , deux voitures les amenoient à
 la grange , d'autres les entassoient , & enfin à sept
 heures du soir , vingt journaux de froment épars
 dans tout le finage de la Paroisse , se trouvèrent
 moissonnés & engrangés. Tous les ouvriers ont
 promis de donner le même secours à la moisson
 des orges & des avoines ; il sera d'autant plus
 nécessaire , que le malheureux Loizelet ayant per-
 du sa femme le 23 , est retombé malade , & est
 encore dans le plus grand danger.

Nous nous empressons de transcrire la
 lettre suivante ; elle annonce un évènement
 funeste , dont nous n'avons point eu d'au-
 tres détails , & des témoignages d'humanité
 & de bienfaisance ; elle en sollicite de nou-
 veaux en faveur des infortunés qui ont souf-
 fert.

» M. Vous n'avez rien dit encore de l'incendie
 arrivé à Veules , bourg du pays de Caux , situé
 à une lieue & demie de Saint - Vallery en Caux.
 Deux paroisses presque entières ont été la proie des

flammes ; le plus grand nombre des habitans s'est sauvé en chemise , s'estimant heureux de conserver la vie. En moins de trois heures , ce bourg , auparavant considérable , n'offroit plus qu'un amas de cendres , triste spectacle pour des gens sans ressource ! — M. , on remarque avec plaisir que vous vous faites un devoir de publier les belles actions qui font honneur à l'humanité , c'est une récompense due à la vertu , c'est le sujet d'une noble émulation pour les personnes qui se trouvent dans les mêmes circonstances. — Les infortunés habitans de Veules ont été heureux dans leur malheur. Plusieurs âmes généreuses ont volé à leur secours ; mais sur-tout M. l'Abbé de Clercy, Vicaire-Général de Rouen , & M. le Marquis de Cony , n'ont rien négligé pour les consoler ; ils ont de concert distribué le pain nécessaire à tout le monde , & ont pourvu libéralement aux besoins les plus pressans. — Un trait de bienfaisance si rare & si beau , mérite bien que vous le fassiez connaître. Peut-être verra-t-on les riches , animés par de si grands exemples , faire le même usage des biens que la Providence divine leur a accordés. Si vous croyez pouvoir exciter la commiseration des heureux du monde , en faveur de tant d'affligés , ne laissez pas passer une si belle occasion de leur rendre ce service. Ceux qui leur voudroient du bien , pourroient adresser leurs aumônes à ceux qui les ont déjà secourus , ou à l'Hôtel de M. le Cardinal de la Rochefoucault , ou à moi-même , au Séminaire Saint-Marcel ; je suis à portée de leur faire passer l'argent qu'on voudroit donner. — Peut-être m'a-t-on déjà prévenu dans la demande que je vous fais. J'aurai au moins le mérite de l'avoir faite , & la satisfaction de voir qu'il est encore des âmes qui s'intéressent au bonheur de leurs semblables. Je suis , &c. *Signé*
THOMAS , *Supérieur du Séminaire Saint-Marcel.*

ERRATA. La Note d'après laquelle nous avons rendu compte dans le Journal du 21 Juillet dernier, de la distribution des Médailles d'or & d'argent que fait annuellement l'Académie Royale de Chirurgie aux Elèves de l'Ecole-Pratique, n'étoit pas exacte. Il y avoit une omission que nous nous empressons de rétablir : on n'y nommoit que 3 Elèves à qui l'on a donné des Médailles d'argent ; l'Académie en distribue toujours 4 ; M. Pierre Gallée de Lamoignon, Diocèse de Dol en Bretagne, a obtenu la première. En faisant connoître, par la voie des papiers publics, les Elèves qui ont mérité ces Prix de l'Intelligence & de l'application, celui à qui le premier a été décerné avoit droit de ne pas être oublié.

Arrêt du Conseil d'Etat du Roi, du 29 Juillet 1781, concernant l'Administration de la Généralité de Moulins. — S. M. ayant jugé nécessaire de surseoir à l'exécution de ses Lettres-Patentes concernant l'Assemblée Provinciale du Bourbonnois, jusqu'après la publication des Règlemens qu'elle se propose de donner à celles du Berry & de la Haute Guyenne, & ne voulant pas priver les Habitans de ladite Province de l'effet de ses bontés, S. M. autorise par cet Arrêt les cinquante deux Députés de l'Assemblée Provinciale de la Généralité de Moulins, nommés le premier Mai de l'année dernière, à se rassembler au jour & lieu qui leur sera indiqué par S. M., à l'effet de nommer neuf Syndics & Procureurs fondés ; savoir trois Ecclésiastiques Bénéficiers, trois Gentilshommes, & trois dans le nombre des Bourgeois notables, dont trois du Bourbonnois, trois du Nivernois & trois de la Marche. Autorise S. M. les Syndics ainsi choisis à s'assembler à Moulins, aussitôt après l'Assemblée générale, à l'effet de nommer l'un d'entre eux, de chaque ordre, pour assister, en leur nom, à la répartition des impositions ; laquelle sera faite par l'Intendant & Commissaire départi en la manière accoutumée, suivant les commissions que S. M. fera expédier à cet effet. Veut & entend S. M.

que l'Intendant & Commissaire départi ne puisse statuer sur les objets & affaires qui pourroient intéresser le général de la Province, ou l'un des trois ordres en particulier, sans avoir préalablement entendu les Syndics des trois ordres, ou ceux de l'ordre qui y sera intéressé. Permet en conséquence S. M. auxdits neuf Syndics de s'assembler pour délibérer entr'eux sur ce qui pourra concerner l'intérêt commun de la Province; à la charge toutefois que, dans lesdites délibérations, les voix seront comptées par ordre & non par tête, en sorte que chaque ordre n'aura qu'une voix; &, en cas de diversité d'avis, les Syndics de l'ordre qui sera resté seul, pourront donner, séparément, leur avis au Commissaire départi: à l'égard des affaires qui n'intéresseront qu'un ordre en particulier, elle ne pourront être traitées que par les Syndics dudit ordre, entre lesquels les avis passeront à la pluralité des suffrages. Se réserve S. M. de pourvoir incessamment, par un Règlement général, à tout ce qui pourra concerner l'exercice des pouvoirs desdits Syndics, & la forme de leurs assemblées.

Edit du Roi, donné à Versailles au mois d'Août 1781, enregistré en Parlement le 10. — » Persuadés que nous ne pourrions procurer à nos Sujets les avantages d'une paix honorable & solide, qu'en continuant d'opposer à nos ennemis les plus puissans efforts, Nous avons jugé nécessaire de nous assurer dès-à-présent un secours extraordinaire. Nous aurions désiré qu'il fût encore possible de n'employer d'autres ressources que celles de l'économie dans nos dépenses, de l'amélioration des différentes parties de finance, & des emprunts. Mais les dépenses extraordinaires qui sont la suite indispensable de la continuation de la guerre, la ferme résolution où nous sommes de remplir avec fidélité tous les engagements que Nous avons pris, & la situation de nos finances, Nous forcent à

Nous procurer de nouveaux fonds qui nous donnent les moyens de satisfaire à ces dépenses , & affermissent en même-tems la confiance des créanciers de notre Etat. Après avoir mûrement réfléchi sur les différentes propositions qui nous ont été faites , nous avons préféré l'augmentation des droits sur les consommations , à une imposition directe sur les personnes ou sur les propriétés. Nous avons considéré que cette forme de perception étoit la moins onéreuse ; celle dont le recouvrement occasionneroit moins de frais ; & qu'en comptant la valeur actuelle du marc d'argent , avec celle qu'il avoit lors de l'établissement du droit principal , la plupart des denrées payeroient encore , malgré l'augmentation successive des sous pour livre , des droits plus modérés que ceux qu'elles supportoient alors. Mais comme Nous ne nous écarterons jamais des principes de bonté & de justice qui nous animent , Nous avons réduit ou entièrement supprimé quelques droits que Nous avons cru les plus onéreux à nos peuples , & notamment ceux établis sur différens objets de consommation qui intéressent plus particulièrement la classe la plus indigente. Nous avons tout lieu d'espérer que ce secours extraordinaire , l'exacte économie que nous continuerons d'apporter dans nos dépenses , & le retour de la paix , nous dispenseront de recourir aux autres ressources que nous sommes assurés de trouver en tout tems dans l'amour & la fidélité de nos sujets. 1°. Il sera perçu à notre profit , à compter du jour de l'enregistrement & publication de notre présent Edit , jusqu'au dernier Décembre 1790 inclusivement ; outre & par-dessus les huit sous pour livre , énoncés en notre Edit du mois de Février 1780 , deux nouveaux sous pour livre en-sus du principal de tous nos droits indistinctement quelconques , soit qu'ils soient levés à notre profit , ou qu'ils aient été aliénés , cédés ,

concédés ou abonnés; & de ceux perçus au profit des Etats, Provinces, Villes, Communautés d'habitans & d'Officiers & Hopitaux, à quelque titre que ce soit; en sorte que tous lesdits droits se trouvent assujettis au paiement des dix sous pour livre à notre profit, pour le tems qu'ils devront durer, en exécution de notre présent Edit, & de celui du mois de Février 1780; le tout aux seules exceptions portées par les articles 7, 8 & 9 ci-après. 2°. Déclarons sujets auxdits dix sous pour livre pour le tems qu'ils subsisteront, le montant de tous les abonnemens par nous accordés, & les compositions particulières faites pour tenir lieu de la perception de droits de quelque nature qu'ils soient par les Fermiers, Régisseurs & Administrateurs de nos droits à aucuns Etats, Provinces, Pays, Villes, Communautés, Seigneurs & Particuliers, ainsi que les sommes fixes qui nous sont payées annuellement par quelques Provinces, Villes & Communautés, par représentation des octrois municipaux. 3°. Dans toutes les Provinces de notre Royaume où le privilège de la vente exclusive du tabac a lieu, le prix en sera augmenté de quatre sous par livre, poids de marc, sans néanmoins que ladite augmentation puisse avoir lieu pour les tabacs de cantine qui seront destinés pour la traite des Noirs. 4°. Sera perçu à notre profit le doublement des droits qui se perçoivent actuellement sur les huiles & savons fabriqués dans notre Royaume, ou venans, soit des pays étrangers, soit de nos Provinces non sujettes auxdits droits, dans celles où ils ont lieu; savoir, six deniers par livre d'huile d'olive, amande, noix & poisson; trois deniers par livre d'huile de rébénthine, lin, chenevis & autres graines; un sou par livre d'huile de plus grand prix; trente sous par quintal de savon, avec les dix sous pour livre en-sus dudit doublement. 5°. Il sera perçu

à notre profit , à l'entrée & passage de notre bonne ville , faubourgs & banlieues de Paris , outre les droits actuels & les dix sous pour livre d'iceux , six deniers par livre pesant d'huiles & de savons de toute espèce ; un cinquième d'augmentation du principal des droits qui se perçoivent sur les bois carrés ; le doublement des droits qui se perçoivent en principal sur la chaux , le plâtre , les moëllons bruts & piqués , la pierre de Saint-Leu , la tuile , la brique & l'ardoise ; dix livres par quintal de glaces brutes & polies indistinctement , sans déduction du poids des caisses & emballages ; quarante sous par quintal de plomb œuvré & non œuvré ; un sou par livre pesant de sucre & cassonnade de toutes sortes ; deux sous par livre pesant de café de quelque espèce qu'il soit , ou de quelque pays qu'il vienne ; un sou par livre pesant de cire & bougie jaune ou blanche de toute espèce ; le tout avec les dix sous pour livre en-sus.

6°. N'entendons comprendre dans les dispositions ci-dessus , les droits seigneuriaux ou féodaux fixes ou casuels & droits d'échange , tant dans nos directes & mouvances , que dans celles des Seigneurs particuliers ; lesquels par leur nature ne sont pas susceptibles de ladite imposition. 7°. Exemptons jusqu'à ce qu'il en ait été autrement par nous ordonné , tant des anciens huit sous pour livre que des deux nouveaux établis par notre présent Edit , le prix du sel dans l'étendue de nos gabelles d'Alsace ; le prix du sel d'ordinaire dans notre Comté de Bourgogne ; les droits de mesurage , minage , stellage , hallage , plaçage & autres de semblable nature perceptible , sur les grains & farines ; les droits pour la conservation des hypothèques ; les droits de quatre deniers pour livre du prix des ventes de biens-meubles ; le droit de huit deniers pour livre du prix des bestiaux vendus dans les marchés de Sceaux & de Poissy , & les articles de droits dont le principal seroit au-dessus

de six deniers. 8°. Exemptons ; jusqu'à ce qu'il en ait été autrement par nous ordonné , tant des deux sous pour livre prorogés par notre Edit du mois de Février 1780 , que des deux nouveaux sous pour livre établis par notre présent Edit , les droits sur le beurre , & celui de onze sous dix deniers par voie de bois à brûler dans notre bonne ville , fauxbourgs & banlieue de Paris ; les droits d'Amirauté , nos droits sur l'eau de vie dans la Flandre maritime & le Haynault : voulons que lesdits droits ne soient assujettis qu'à six sous pour livre. 9°. Exemptons des deux sous pour livre établis par notre présent Edit , les droits de greffes , amendes & droits réservés qui se perçoivent dans les Cours & Jurisdictions. — 10°. Supprimons , tant en principaux que sous pour livre , les droits qui avoient été accordés aux Communautés des Epiciers , Chapeliers , Tanniers , Corroyeurs & Chaircuitiers de notre bonne ville de Paris , sur les épiceries , drogues & jambons fins & chapeaux de laine , peaux de bœuf , de vache , de veau , de mouton & de cheval , & sur les porcs ; tous lesquels droits se perçoivent actuellement à notre profit. 11°. Supprimons , tant en principaux que sous pour livre , les droits qui se perçoivent à notre profit sur les fayances & verrieres à l'entrée de notre bonne ville de Paris. 12°. Réduisons au cinquième les droits qui se perçoivent à notre profit à l'entrée de notre bonne ville de Paris , sur les légumes secs , tels que les pois , les fèves & les lentilles ; sur les harengs frais & saurs ; sur les fromages frais & secs de toute espèce ; & sur le poisson d'eau douce : & nous réduisons à moitié nos droits sur la volaille & le gibier & sur les œufs à l'entrée de notre bonne ville de Paris. 13°. Les droits qui se perçoivent au profit , soit de notre bonne ville de Paris , soit des Hôpitaux de ladite ville , sur quelques-uns des objets énoncés en notre présent Edit , continueront d'être perçus

comme par le passé, & ce, sans égard aux augmentations & diminutions prescrites par le présent Edit; & demeureront assujettis aux dix sous pour livre à notre profit. 14°. Nous avons déchargé & déchargeons du paiement des droits ci-devant établis pour les dons gratuits, & actuellement perçus à notre profit, sous la dénomination de droits réservés, en exécution de l'Edit du mois d'Avril 1768, tous les lieux dénommés en l'état annexé à notre présent Edit. 15°. Nous avons déchargé & déchargeons du paiement des droits réservés sur les bois & les foins de toute espèce dans tout notre Royaume, tant en principaux que sous pour livre, les hameaux, écarts, maisons détachées & dépendances des villes, bourgs & chefs-lieux assujettis auxdits droits : Ne seront pas compris dans la décharge les maisons contiguës auxdits chefs lieux, ou qui n'en seroient séparées que par une rue, un chemin, un pont ou des jardins, lesquels demeureront assujetties comme par le passé. 16°. Eteignons & supprimons dans notre Royaume, à l'exception de notre bonne ville de Paris & de celle de Rouen, la perception en principal & sous pour livre des droits ci-devant attribués aux offices d'Auneurs, Contrôleurs, Visiteurs & Marqueurs de toiles : Eteignons & supprimons de même dans tout notre Royaume, à l'exception seulement de notre bonne ville de Paris, la perception en principal & sous pour livre des droits ci-devant attribués aux offices d'Auneurs, Contrôleurs, Visiteurs & Marqueurs de draps; & de Jaugeurs, Contrôleurs & Visiteurs de poids & mesures; lesquels offices ont été supprimés par Edit du mois d'Avril 1768, avec réserve desdits droits à notre profit, le tout jusqu'à ce qu'il en ait été par nous autrement ordonné. 17°. Les suppressions & réductions de droits accordées par notre présent Edit, n'auront lieu qu'à compter du

jour de la publication d'icelui : voulons que les droits ouverts antérieurement à cette époque , soient payés comme par le passé. 18°. Dérogeons à tous Edits , Déclarations , Lettres - Patentes & Arrêts qui pourroient contenir des dispositions contraires à celles de notre présent Edit , que nous voulons être exécuté en tout son contenu. Si donnons en mandement , &c.

De BRUXELLES , le 14 Août.

Nous n'avons point d'autres nouvelles des opérations militaires qui ont eu lieu dans les différentes parties du Monde que celles que nous avons déjà , nos lettres de Hollande ne nous en fournissent ni de plus fraîches ni de plus intéressantes sur les armemens de la République ; le peu d'activité qu'on remarque dans ses Ports confirment ce qu'on a dit des vœux qu'elle forme pour la paix , & de l'espoir qu'elle a de l'obtenir. Les esprits sont toujours divisés : ce fut le 18 du mois dernier que les Députés des Villes de Dordrecht , Haerlem & Amsterdam , s'étant réunis , allèrent demander une audience au Prince Stadhoudet à sa maison du Bois , pour le supplier de nouveau , & avec les plus vives instances , de s'adjoindre un Comité particulier pour la direction des affaires ; mais ce Prince a persisté dans son refus.

» C'est-là , lit-on dans le *Politique Hollandois* , que le patriotisme de la ville d'Amsterdam & son zèle pour le Prince , paroissent dans tout leur jour. C'est d'après cette idée qu'il convient d'apprécier l'idée sublime d'un comité ou d'un conseil secret

pour les opérations de la guerre actuelle. Mais cette appréciation ne doit pas se faire par des ames viles, indignes de vivre dans une République; mais par des esprits mâles, libres & courageux qui n'envisagent pas les choses suivant les considérations humaines; mais suivant les principes invariables de la raison & de la liberté. La ville d'Amsterdam a cru, sans doute, parler au Chef d'une Nation libre; il n'appartenoit donc qu'à des hommes libres de juger sa démarche. Elle ne peut révolter que des esclaves; qu'ils aillent dans les pays dont ils voudroient introduire ici les odieuses maximes; un langage fier n'est pas fait pour eux; ils ne sont pas en état de l'entendre.

L'Assemblée extraordinaire des Etats de Gueldres, qui a fini le 21 Juillet, a pris à la pluralité des deux quartiers de Nimegue & de Veluwe, une résolution toute entière en faveur du Duc de Brunswick. Le Comté de Zutphen a refusé de s'y conformer, en disant qu'il falloit auparavant examiner l'affaire & demander à MM. d'Amsterdam une explication plus détaillée. Dans le quartier de Nimegue les opinions n'ont pas été unanimes. Les Barons de Teugnagel & de Nyvenheim se sont élevés contre la résolution de l'état. Le Baron de Capelle auroit sans doute parlé avec sa force ordinaire, s'il avoit pu assister à l'assemblée; mais une maladie l'a empêché de s'y trouver. Voici comment. J. H. de Zuifen de Niveld a exprimé son avis sur cette matière importante.

N. & P. S., lorsque je réfléchis sur l'Union d'Utrecht, & sur quelques articles qu'elle contient,

il me semble que l'on doive en conclure que jamais aucune Province ne sauroit se croire autorisée à connoître d'un objet dont la décision paroît n'appartenir qu'au Juge ordinaire de l'une des Provinces. Si donc quelqu'un se croit personnellement lésé par un Membre d'une des Provinces, & si l'offensé présume que ses plaintes ont pour motif une attaque qui blesse son honneur, & dont il doit demander satisfaction, il faut, sans contredire, que l'offensé s'adresse aux Juges compétens, au Tribunal desquels il ressort, vu que la recherche d'une affaire de cette nature ne sauroit être demandée aux Confédérés, sinon dans le cas où le Membre en question se jugeant, dans de certaines occasions, grevé par la décision des Juges, croiroit devoir implorer à cet égard l'examen & la décision des Confédérés. Cela posé, j'avoue ne pas comprendre comment la manière d'agir de L. H. P. peut se concilier avec les privilèges qui appartiennent incontestablement à chacune des Provinces ; principalement lorsque la résolution formée porte sur une prétendue accusation de la ville d'Amsterdam ; & sur les plaintes qui en ont résulté. Si tel avoit été le but qu'on cherchoit, la constitution fondamentale & les privilèges de chaque Province militeront contre l'avis proposé, au nom de cette Province, par nos Comités à la Généralité. Mon opinion seroit donc qu'afin de prévenir à l'avenir des avis précipités de cette nature, on chargeât expressément nos Comités de ne plus en hasarder à l'avenir, & particulièrement de ne pas se mêler du point en question, sans un ordre positif des Etats de cette Province. Mais, pour m'expliquer catégoriquement sur la Lettre de Mgr. le Duc, contenant des plaintes relatives au Mémoire si fameux, soumis par la ville d'Amsterdam aux considérations de S. A. S., en sa qualité de Stadhouder - Héréditaire de cette République ; par laquelle Lettre Mgr. le Duc requiert de L. H. P. une satisfaction qu'elles pourroient juger propor-

donnée à l'offense. Je serois d'avis ; d'après les raisons alléguées ci-dessus , que Mgr. le Duc en question n'auroit pas dû s'adresser à L. H. P. , puisque la prétendue injure ne paroît pas relative à son caractère de Feld-Maréchal , mais à sa personne ; qu'à cet effet , & d'après la constitution fondamentale de cette République , on devroit le renvoyer à porter ses plaintes & s'adresser à ceux qui seuls doivent être reconnus les Juges compétens pour en décider ; sans s'expliquer en aucune manière à quel point le Mémoire en question auroit pu donner lieu d'en déduire les insultes alléguées & d'en demander satisfaction. Cependant , N. & P. S. , quoique je pense que nous ne sommes aucunement fondés à connoître de cette affaire , l'objet est néanmoins d'une nature qu'il ne doit pas nous être indifférent , si les accusations alléguées sont fondées ou chimériques. L'intérêt de cette République , devant nous tenir également à cœur , nous oblige d'examiner soigneusement , mais , avant tout , impartialement cette affaire , tandis que je sollicite V. N. P. de réfléchir , d'après leur sagesse , combien des preuves convaincantes d'une haine nationale & générale , pourroient entraîner de suites fâcheuses (d'autant plus que les tems antérieurs pourroient , peut-être , fournir des exemples que des poliques consommés regardoient alors comme très nécessaire une précaution semblable) , afin que des réflexions pareilles nous mettent en état , par les moyens convenables & prudents , de sauver ce Pays , ce Gouvernement & ses sujets , de nouveaux désastres qui résulteroient nécessairement , dès que cette haine seroit solidement prouvée. Quiconque prend à cœur l'intérêt de cette République , ne peut dissimuler qu'à présent , peut-être plus que jamais , on doit s'abstenir de toute partialité dangereuse dont résulte une augmentation de dissensions , de confusion , ce qui ne manquera pas d'entraîner à la ruine totale de notre constitution politique. Il est donc à désirer que l'on y pourvoie à tems , & que l'on prenne des mesures pour détourner des suites de cette nature , & d'autres aussi fâcheuses.

MERCURE DE FRANCE.

SAMEDI 25 AOUT 1781.

PIECES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

I D Y L L E.

M I L O N , L Y C A S .

L Y C A S .

QUE j'aime à voir Milon, au déclin de ses jours,
Égayer sa vieillesse & sourire aux Amours!
La gaiété, cher Milon, dans vos yeux étincelle.
Quel espoir si flatteur aux plaisirs vous rappelle?
Hélas! je le fais trop; les ennuis dévorans
Assiégeoient votre cœur, ont flétri vos beaux ans.

M I L O N .

Tu dis vrai, cher Lycas; une sombre tristesse
Empoisonna le cours de ma foible jeunesse.
Comme on voit le soleil dans la belle saison,
Quand des brouillards épais surchargent l'horison,

Sam. 25 Août 1781.

G

Des portes du couchant dissiper les orages ;
De mes jours presque éteints le soir est sans nuages.

L Y C A S.

Et quelle est , cher Milon , d'un si grand changement
La cause impénétrable ?

M I L O N.

O doux ravissement !

Des pleurs délicieux inondent mon visage.
De la félicité je vois la douce image.
Mon bonheur embellit ces coteaux gracieux,
Et de ces clairs ruisseaux les bords silencieux.
Les chagrins de mon cœur n'attristent plus nos plaines.
Ah ! Lycas, je croyois qu'accablé de ses peines
Mon cœur ne pourroit plus s'entrouvrir au bonheur !

L Y C A S.

Quel est , heureux vieillard , le mortel protecteur
Qui mérite les vœux de ma reconnoissance ?

M I L O N.

Un Dieu fait mon bonheur ; c'est le Dieu de la France.
Trop long-temps les Bergers, sous un joug odieux,
Ont traîné leur misère , ont imploré les cieux :
Un Dieu tourne vers eux les yeux d'un tendre père.
Où , les Rois bienfaisans sont les Dieux de la terre.
Louis répand au loin sa Royale bonté ;
Louis à ses Sujets remet leur liberté.
Elle couronne enfin ma débile vieillesse :
Sous ses loix le Berger voit fleurir sa jeunesse,

Comme un astre éclatant , de ses rayons heureux ,
Elle disperse au loin les brouillards orageux ,
Qui depuis si long-temps affligeoient ce rivage.
Hélas ! ô mes enfans ! ces bœufs , ce pâturage ,
Ce champ dont les épis hérissent les sillons ,
Et ces chênes pressés entre ces deux vallons ,
J'en jouis , c'est mon bien : par ces dons ma tendresse
Ne pouvoit de vos ans étayer la foiblesse.
Ma mort vous enlevait ces champs , tous vos trésors ;
Ma mort vous condamnoit à fuir loin de ces bords.
Vous étiez destinés , errans & sans patrie ,
A traîner , loin d'ici , l'horreur de votre vie.
Mais cessez de gémir , doux fruits de mon amour ;
Vous ferez habitans de ce charmant séjour ;
Vous jouirez en paix du modique héritage
Que devoit dévorer un affreux esclavage.
Coulez , enfans chéris , les jours les plus heureux ;
Le plus digne des Rois vient d'exaucer mes vœux.
Il permet à vos bœufs d'errer dans vos prairies ;
Il vous rend possesseurs de ces rives chéries.
Comme ces arbrisseaux , croissez , heureux enfans ;
Comme eux de vos rameaux ombragez mes vieux ans.
Je ne me repens plus de vous avoir fait naître ;
Je ne hais plus le jour où vous reçûtes l'être.
O mes enfans ! témoin de vos heureux destins ,
Que ne puis-je oublier , hélas ! tous mes chagrins !
Puissiez-vous quelque jour , d'une épouse si chère ,
De ses rares vertus consoler votre père !

G ij

Ses chagrins & les miens , l'horreur de votre sort,
Ont versé dans son sein le poison de la mort.

L Y C O R I S.

Chassez de votre cœur , aux ennuis trop fidèle ,
De vos longues douleurs la mémoire cruelle.
Jouis , heureux vieillard , de ton propre bonheur.
Que Louis nous promet un avenir flatteur !
Comme au Dieu des Bergers offrons-lui nos hommages ,

Et faisons de nos chants retentir nos bocages.
Souffre , ma Lycoris , que sur mon chalumeau
Je chante ce grand nom étranger au hameau.
Vous , redites nos chants , échos de nos montagnes ;
Louis le Bienfaisant est le Dieu des campagnes.
Cher Milon , dès ce jour adressons-lui nos vœux :
Qu'il partage l'encens qui fume pour les Dieux.

M I L O N.

O Myrtha ! tendre épouse & mère trop sensible ,
Tu crus , pour tes enfans , la fortune inflexible !
La douleur , de tes jours éteignit le flambeau !
Je vais tous les matins pleurer sur ton tombeau.
Que ces momens sont chers à ma mélancolie !
Sur ta tombe , où je veux abandonner la vie ,
Déjà quatre printemps ont répandu des fleurs.
Je me sens accablé du poids de mes douleurs.
Oui , Myrtha , chez les morts je vais bientôt descendre ;
Mes os seront bientôt réunis à ta cendre.
Quatre-vingt-dix hivers ont blanchi mes cheveux ;
Le Ciel accomplira le dernier de mes vœux.

Monarque bienfaisant , ô toi , dont la sagesse ,
 Les précoces vertus illustrent la jeunesse ,
 Veille sur nos destins ; protège dans nos champs
 La liberté , la paix des heureux habitans.
 Que ton règne brillant , qu'on chérit , qu'on adore ,
 Éclate à son couchant des feux de son aurore.
 O trop heureux les Rois , chéris de leurs Sujets ,
 Qui , comme toi , Louis , par leurs nombreux bienfaits ,
 Rendant leur peuple heureux , sans chercher d'autre
 gloire ,
 Font aux siècles futurs honorer leur mémoire !
 (Par M. Chauvin.)

L' A N E V E R D ,

*Fable imitée de l'Allemand de Hagedorn **.

INVENTE qui voudra. Moi je vais me saisir
 D'un sujet emprunté d'une Muse Germaine ;
 S'il est heureux , j'en aurai moins de peine ,
 Et mes Lecteurs plus de plaisir.

UNE Veuve avancée en âge
 Ne put jamais s'accoutumer
 A l'oïveté du veuvage.

(On devroit, quand on perd l'heureux don de charmer,
 Perdre aussi le besoin d'aimer.)

* M. Gellert a traité aussi le même sujet ; & tous deux
 l'avoient puisé chez Wohlgemuth , ancien Fabuliste.

Elle voulut tâter d'un second mariage.

Cet usage est de tous les lieux :

L'hymen est laid de près ; mais de loin on l'adore :

Celle qu'il traita mal se flatte d'être mieux ;

Celle qui fut heureuse espère l'être encore.

LÉANDRE, un gros garçon des plus appétissants,

Lui donna des desirs, & des desirs pressans.

D'abord de ses amours elle fit un mystère ;

De peur qu'une autre Veuve au gars ne mit enchère.

Un point l'embarrasse pourtant ;

C'est d'en parler à sa commère,

Fine mouche, & rusée autant

Qu'une fille d'Ulysse : « Ecoutez-moi, ma chère,

» Lui dit-elle ; ça, franchement,

» Comment trouvez-vous, là, Léandre ? Il est charmant.

» Si vous saviez comment ce garçon m'aime !

» C'est le portrait de mon époux....

4. Si Léandre n'étoit plus complaisant, plus doux,

» Oh ! je croirois que c'est lui-même.

» Mais je crains les mauvais plaisans,

» Dont médire est l'unique affaire ;

» De nos femmes sur-tout la langue.... Ma commère,

» Sans cela, déjà le Notaire

» Eût écrit nos deux noms sur du papier timbré ;

» Sans cela Monsieur le Curé

» En auroit dit deux mots en chaire.

» — Quoi ! ce n'est que cela ? mariez-vous toujours,

» Dit la voisine. Allez, vous serez blâonnée

» Et chanfonnée :

- » De votre noce on parlera huit jours ;
- » Mais le neuvième (& vous m'en pouvez croire)
- » On n'en parlera plus , pas plus que d'une histoire :
- » De deux mille ans. D'ailleurs cet âne que voilà ,
- » Le lendemain , si l'on veut , fera taire
- » Toute la ville. — Bon !... — Eh ! oui , cet âne-là.
- » Mariez-vous , & puis laissez-moi faire. »

On se décide enfin. D'abord ,
 Pour épouser on appela Léandre ,
 Qui de la veuve aimoit le coffre-fort ,
 Et galamment ne se fit pas attendre.
 De deux époux ainsi l'on voit souvent
 Que l'un se donne & que l'autre se vend.

LA nouvelle une fois semée ,
 Tout est en l'air ; charivari , grand train.
 Tous les chiens , les goudats sont attroupés soudain
 Aux portes de la mariée.

Par la Commère aussi-tôt est lâché
 L'âne , qu'en perroquet on a peint dès la veille.
 Sur lui de nos Acteurs l'œil demeure attaché.

On fait un cercle ; on le suit au marché ,
 En glosant sur cette merveille.

- » — Un âne verd ! parbleu , cet animal
- » Est singulier ! j'en crois l'espèce rare.
- » Oh ! dans ses faits Nature est bien bizarre !
- » — Elle eût mieux fait encor , si c'étoit un cheval.
- » — Que parlez-vous là de Nature ?
- » Ne parlez que de l'art ; ce n'est qu'une peinture.

- » — Que dites-vous ? non, Monsieur, non.
 » Avec votre permission,
 » L'art n'est ici pour rien, & j'en suis caution.
 » Cet âne est du pays.... des ânes verts. — Sans doute,
 » Du cap verd, s'écrie un Barbier,
 Bel-esprit, grand causeur, & grand aventurier,
 Et qui parlant toujours, veut toujours qu'on l'écoute.
 » Il est du cap verd, sur ma foi.
 » Et tous ces ânes verts, j'en ferois la gageure,
 » Meurent en jaunissant comme fait la verdure :
 » Je me connois en ânes, moi.
 » Hélas ! toute la nuit crioit une matrone,
 » Mes yeux ont, en rêvant, vu cet âne en personne.
 » Prophète de malheur ! je me souviens qu'on vit
 » Jadis, au temps de ma jeunesse,
 » Des souris blanches ; grand détresse ;
 » Et mortalité s'ensuivit.
 » J'y perdis, moi, deux tantes & mon père.
 » Du moment que de ces chats gris,
 » Nommés chartreux, on a peuplé Paris,
 » Tout y va mal, rien n'y prospère.
 » Des chats.... chartreux dans un pays !
 » Et le moyen de n'avoir pas la guerre ? »

TELS étoient les savans discours
 Qu'inspira l'âne verd pendant sept ou huit jours.
 La voisine eut raison de garantir l'épreuve.
 Quelque autre objet fut bientôt découvert ;
 Et l'on oublia l'âne verd
 Comme il avoit fait oublier la Veuve.

*Explication de l'Énigme & du Logogryphe
du Mercure précédent.*

LE mot de l'Énigme est *Domino* ; celui du Logogryphe est *Maîtresse*, ou se trouvent *Mai*, *Maître* & *maître*.

É N I G M E.

JE fus demain, je serai hier.

Nota. Cette Énigme est attribuée à M. de Fontenelle, qui pressé, dit-on, par feu Mgr le Dauphin, en core enfant, de lui faire des Énigmes, lui proposa sur-le-champ celle-ci à deviner.

L O G O G R Y P H E.

JE t'ai parlé souvent, tu ne m'as jamais vu ;

Et sans t'avoir jamais connu,

J'ai pénétré les replis de ton ame :

Avant qu'il existât, j'avois lu dans ton cœur.

Vieux, jeune, amant, mari, fou, Philosophe, femme,

Trouvent en moi leur précepteur.

Tu trouveras un fleuve ; un grand Prophète ;

Dans les sept pieds qui composent mon nom

Trois Villes ; deux oiseaux ; l'attribut d'Apollon ;

Ce qui rendoit fameux le mont Himette ;

Un jeu connu, ce que dicta Solon ;

G v

Ce qui rend parfait un ouvrage ;
Un Père de l'Eglise ; une étoffe ; un pronom ;
Et pour t'éclairer davantage ,
Ce qui souvent a gêné ma raison .

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

THÉÂTRE DE SOCIÉTÉ , par l'Auteur du
Théâtre à l'Usage des Jeunes Personnes.
2. Vol. in-8°. A Paris , chez Lambert &
Baudouin , Impr. - Libraires , rue de la
Harpe , près S. Côme.

LES trois premières Pièces qui se présentent dans ces deux nouveaux Volumes , *la Mère Rivale* , *l'Amant Anonyme* & *les Fausses Délicatesses* , étoient déjà connues du Public ; ce sont les premières que l'Auteur ait publiées : elles reparoissent ici avec des corrections très-heureuses ; car tandis que l'amour-propre aveugle des mauvais Écrivains s'occupe à justifier des productions oubliées , l'amour-propre éclairé du vrai talent lui apprend à perfectionner ce qu'il a fait de bon.

L'Auteur a rempli les vœux de tous les Amateurs du Théâtre en mettant la *Curieuse* en cinq Actes , & en développant l'intrigue qu'elle n'avoit fait qu'indiquer d'abord , pour se conformer au plan de son *Théâtre*

d'Éducation, dont elle avoit banni l'amour. Ces développemens produisent des scènes très-théâtrales; & le seul changement que l'on pourroit désirer, ce seroit peut être que le dénouement fût en action, & qu'on en fit un tableau comme celui qui termine *le Père de Famille*. Il me semble que la catastrophe ainsi exposée sur la Scène feroit plus d'effet qu'en récit. Personne n'en peut trouver les moyens mieux que l'Auteur elle-même, si cette idée lui paroît juste; mais quoi qu'il en soit, *la Curieuse*, telle qu'elle est, me paroît un des Drames les plus intéressans dont notre Théâtre puisse s'enrichir.

Après le chef-d'œuvre de *la Bonne Mère*, il sembleroit difficile à tout autre qu'à l'Auteur de trouver encore de quoi nous intéresser dans *la Tendresse Maternelle*; mais sans doute qu'il est des affections sur lesquelles le talent est inépuisable comme le cœur. Ce nouveau Drame de *la Tendresse Maternelle* est d'une simplicité qui ne peut se soutenir que par la vérité & l'intérêt des détails, & l'Auteur n'a d'autres ressources que celles de la sensibilité. Une mère attend des nouvelles de son fils qui est à l'Armée, & à la veille d'une bataille. La peinture de ses alarmes est tout le sujet de la Pièce; mais cette peinture est si vive & si vraie, les nuances sont si variées & si frappantes, que ~~et~~ qui paroît n'offrir à peine qu'une Scène, fournit un Acte très-bien rempli. Parmi les

accessaires dont l'Auteur s'est habilement servi pour faire ressortir le fonds, il faut distinguer la Scène septième ; je ne puis même m'empêcher de la transcrire, malgré les bornes étroites qui doivent resserrer cet article. Cette citation suffira pour persuader à tous ceux qui ont fait leurs délices de la lecture du *Théâtre d'Éducation*, que celle du *Théâtre de Société* ne leur promet pas moins de plaisir.

LA MARQUISE.

« Qui vient ? que me veut-on ?

VICTOIRE.

» Ce n'est rien, Madame... c'est Marguerite, cette vieille femme que vous avez tirée de la misère, qui vient pour vous remercier.

LA MARQUISE.

» Quelle importunité, dans l'état où je suis!.... que ne l'avez vous renvoyée.

VICTOIRE.

» Je voulois prendre les ordres de Madame.

LA MARQUISE.

» Eh bien, dites-lui que je ne puis voir personne....

VICTOIRE.

» Cette pauvre femme est bien dans la peine aussi....

LA MARQUISE.

» Si elle a encore besoin d'argent, qu'on
» lui en donne...

VICTOIRE.

» Oh, ce n'est pas cela. Mon Dieu ! grâce
» à Madame, elle se trouve assez riche à
» présent ; mais c'est qu'elle a un fils....

LA MARQUISE.

» Elle a un fils !....

VICTOIRE.

» Oni ; elle a un fils soldat, &....

LA MARQUISE.

» Elle a un fils soldat !.... Ah, la pauvre
» femme, que je la plains !.... Qu'on ne la
» renvoie pas, Victoire, je veux la voir...

VICTOIRE.

» Son fils, justement, est soldat dans le
» régiment de M. le Comte...

LA MARQUISE.

» Qu'elle vienne, qu'elle vienne...

VICTOIRE.

» Je vais la chercher.... elle sera bien con-
» tente. (*Elle sort.*)

LA MARQUISE, seule.

» Il me fera doux de voir cette pauvre

» femme, de l'entendre, de pleurer avec
 » elle.... Mais, la voici.... Approchez, appro-
 » chez. Victoire, laissez-nous. (*Victoire sort.*)

MARGUERITE.

» Pardon, Madame.

LA MARQUISE.

» Venez....

MARGUERITE.

» Ah, Madame, vous m'avez sauvé la
 » vie par vos généreux secours.... Pardonnez-
 » moi, Madame, si je ne paroiss pas con-
 » tente à vos yeux, & si, malgré moi....

LA MARQUISE.

» Vous pleurez, pauvre femme! qu'elle
 » m'attendrit!....

MARGUERITE.

» Hélas! Madame, c'est que j'ai un fils....

LA MARQUISE.

» Oui, je le fais... Comment s'appelle-t'il?

MARGUERITE.

» La Tulipe, Madame, c'est son nom de
 » guerre; il est dans le régiment de M. le
 » Comte.

LA MARQUISE.

» Quel âge a-t'il?

MARGUERITE.

» Vingt ans, Madame; c'étoit toute ma
» consolation... Jusqu'au jour de la guerre,
» j'étois si heureuse, Madame; je me portois
» bien, je pouvois travailler; j'avois de
» quoi vivre.

LA MARQUISE.

» Ma chère bonne femme, soyez tran-
» quille, vous ne manquerez plus de rien.

MARGUERITE.

» Oh, Madame, vous m'avez donné bien
» au-delà de mes besoins.... mais mon fils !
» hélas, Madame, s'il périt, tout ce que
» vous avez fait pour moi fera peut-être
» inutile.... je crains bien que le chagrin....

LA MARQUISE.

» Non, non, ma chère amie, le Ciel aura
» pitié de vous, de moi; il daignera nous
» rendre nos enfans.

MARGUERITE.

» Ah ! je le prie pour le vôtre comme
» pour le mien.

LA MARQUISE.

» Vous priez Dieu pour mon fils !....

MARGUERITE.

» Ah ! oui, Madame, tous les jours ; j'ai
» même commencé une neuvaine.

LA MARQUISE, *tirant sa bourse & lui donnant de l'argent.*

» Tenez, mon enfant.

MARGUERITE.

» Madame, en vérité, je n'étois pas venue
 » pour cela.

LA MARQUISE.

» Prenez, prenez; gardez cet argent pour
 » votre fils, vous le lui donnerez à son
 » retour.

MARGUERITE, *s'essuyant les yeux.*

» Mon pauvre la Tulipe ! Excusez,
 » Madame, vous savez ce que c'est que
 » d'être mère....

LA MARQUISE.

» Écoutez-moi.... j'écrirai à mon fils pour
 » lui recommander le vôtre, & pour qu'il
 » m'en donne des nouvelles; je lui écrirai
 » dès ce soir.

MARGUERITE.

» Ah ! Madame, que vous me soulagez;
 » car si mon fils est blessé, qui est ce qui en
 » prendrait soin ?

LA MARQUISE.

» Ah Dieu ! quelles funestes idées ! Et si le
 » mien lui-même !

MARGUERITE.

» Pourvu qu'il ne soit que blessé encore!...
» Car hélas ! quand on va à la guerre, il n'y
» a que Dieu qui sache si l'on en reviendra ;
» & par malheur c'est le plus brave qui y
» trouve le plus de dangers.... Et mon gar-
» çon est si hardi, si entreprenant !....

LA MARQUISE.

» Allez, mon enfant, allez ; restez dans
» ma maison, je vous logerai, je prends
» soin de vous, je vous garderai toujours
» chez moi.... Vous reviendrez me voir ;
» mais dans ce moment, allez.... j'ai besoin
» d'être seule.

MARGUERITE.

» Dieu vous bénira.... Oui, Madame,
» vous reverrez votre fils, vous le reverrez
» bientôt en bonne santé.... mon cœur me
» le dit....

LA MARQUISE.

» Ah ! pauvre femme !.... vous me rani-
» mez ; voilà le premier moment de conso-
» lation que je goûte.... Embrassez-moi.... »

Que toute cette Scène est vraie & tou-
chante ! Cette tendre mère qui est dans les
tranfes, ne voit rien autour d'elle qui ne
condamne ses alarmes comme outrées &
excessives ; personne ne sent comme elle :

tout semble étranger à sa douleur. Elle veut être seule. La bienfaisance même, jouissance si douce pour une ame comme la sienne, n'a plus le droit d'interrompre sa solitude. Elle se refuse au plaisir de voir cette pauvre femme dont elle a fait le bonheur ; mais cette femme est mère comme elle, elle a un fils, un fils à l'armée ! qu'elle vienne ! elle est devenue pour la Marquise l'être le plus intéressant ; le plus précieux ; c'est là le cœur qui entendra le sien ; ce n'est plus Marguerite , c'est son égale, son amie ; le même intérêt , la même situation les rapproche ; & comme cet attrait augmente de moment en moment ! combien elle prodigue à cette pauvre Marguerite de caresses, de bontés, de promesses ! avec quelle crédule simplicité elle embrasse le présage heureux que lui offre cette bonne femme ! C'est qu'en effet un cœur violemment agité est susceptible de tous ces mouvemens : il se prend à tout ce qu'on lui présente ; il ne demande pas mieux que d'être trompé pourvu qu'on le soulage un moment. Voilà bien la nature , & voilà le talent qui fait la surprendre & la peindre.

Les bornes prescrites à ces sortes d'articles ne me permettent pas de m'étendre sur l'analyse de *Zélie* & du *Méchant par Air*, deux Drame en cinq Actes. *Zélie* est le premier Ouvrage de la jeunesse de l'Auteur. Aussi y a-t'il dans le plan, s'il est permis de le dire , plus d'imagination que de maturité. Les situations ont de l'intérêt ; mais les

moyens paroissent un peu forcés, & le fonds de la Pièce est peut-être trop romanesque.

Le Méchant par Air est bien intrigué. L'idée de ce caractère n'est pas hors de la nature. Il y a en effet des hommes qui s'efforcent d'être, comme on a dit, pires qu'ils ne peuvent, qui s'imaginent que la méchanceté est de bon air; & qui, ne sachant pas que c'est le plus facile de tous les esprits, aiment encore mieux passer pour avoir celui-là que de passer pour n'en pas avoir du tout. Mais le *Méchant par Air* de Mde la Comtesse de G. a-t-il un caractère bien déterminé? Est-ce un homme foible & frivole qu'une vanité déplorable a égaré un moment, & qui peut revenir au bien? Est-ce un cœur entièrement corrompu par l'habitude de la méchanceté? Voilà ce qui n'est peut-être pas assez marqué dans la Pièce; car enfin, un homme qui n'est méchant que par air, doit différer beaucoup de celui qui est né méchant. Au reste, on soumet toutes ces réflexions à l'Auteur elle-même, dont les connoissances dans l'Art du Théâtre peuvent éclairer ses Critiques.

La Cloison est originairement un proverbe que l'Auteur jouoit supérieurement, & dont elle a fait une jolie Comédie. Tout l'artifice de la principale Scène, où deux jeunes amans que leurs parens ont voulu brouiller & séparer l'un de l'autre, s'entretiennent à travers une cloison, consiste à faire répondre l'un des deux personnages,

de manière que l'on suppose facilement ce qu'a dit l'autre que l'on n'entend pas. Cette Scène est très-bien faite, & produiroit sur la Scène une illusion très-agréable. On en peut juger par le trait qui la termine. C'est la jeune personne qui parle après l'éclaircissement & la réconciliation. Les tirets marquent les intervalles où l'amant répond.

« Quelle folie !... Que j'appuye ma main
 » sur le mur !... — que j'ôte mon gant !...
 » — Mais comment vous indiquer la place ?...
 » — En frappant !... En vérité , je n'ose —
 » je n'ose... — Allons , allons, ne vous fâ-
 » chez pas. — (*à elle-même.*) C'est d'une
 » folie, d'une enfance !... — Mais , atten-
 » dez donc que j'aye ôté mon gant !... (*elle*
 » *appuye sa main sur le mur , en frappant*
 » *doucement...*) — Eh bien , entendez-vous ?
 » elle y est , elle est là , là... (*elle retire sa*
 » *main vivement.*) Ah ! c'est singulier...
 » mais , c'est comme s'il avoit réellement
 » baïse ma main ; je l'ai senti... j'ai rougi?...
 » mais je crois qu'il me voit.... &c. »

Il faut bien au surplus , chaque fois que l'on a à parler de M^{de} de G. , que le plaisir d'avoir à répéter les mêmes éloges fasse oublier l'embarras de les varier. C'est toujours la même pureté dans le style, la même grâce, la même connoissance du cœur humain & des mœurs du monde. Sa fécondité sur-tout paroîtroit inconcevable , si l'on ne se souvenoit que lorsqu'un Auteur a long-temps médité sur son Art, & accru ses forces dans

le silence, ses Ouvrages peuvent se succéder avec rapidité, sans avoir été produits avec précipitation.

(Cet Article a été envoyé par M. de la Harpe.)

ESSAI sur la Minéralogie des Pyrénées, suivi d'un Catalogue des Plantes observées dans cette chaîne de montagnes ; Ouvrage enrichi de Planches & de Cartes, Volume in-4°. imprimé avec l'approbation de l'Académie des Sciences. A Paris, chez Didot le jeune, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins ; J. Alex. Jombert le jeune, Libraire, rue Dauphine ; Esprit, Libraire, au Palais Royal.

UN vrai Naturaliste n'est point un de ces hommes qui, ayant plus de fortune que d'activité & de génie, s'imaginent, dans la tranquillité d'un loisir stérile, pouvoir traiter la connoissance de la Nature comme les plaisirs qu'ils achètent ; qui, se procurant à grands frais quelques papillons & quelques coquilles, passent une partie de leur temps à les arranger proprement dans des cabinets brillans, & à les montrer sans en retirer d'autre fruit qu'un grand fonds de vanité, & très peu de savoir réel. Mais un vrai Naturaliste est un homme qui, tourmenté par l'amour de la vérité, & ne concevant point d'autre bonheur que celui de la connoître, la cherche à travers les dangers & les tra-

vauz de toute espèce; qui, brûlant d'interroger la Nature, franchit courageusement tous les obstacles qui peuvent la lui cacher : ni la rapidité des torrens, ni la largeur des rivières, ni l'aspect sourcilieux des rochers les plus inaccessibles, ni le choc des éléments déchainés ne sauroient l'arrêter. Tantôt parcourant des deserts arides à l'ardeur du soleil ou sous un ciel chargé d'orages, tantôt descendant, au péril de sa vie, dans les plus profondes cavités des montagnes, il ne cesse de s'agiter pour surprendre la Nature dans ses opérations. Ce n'est point dans de vains échantillons & dans ces fragmens isolés qui parent les cabinets des Curieux, qu'il l'étudie; il va la contempler sur le théâtre même où elle opère : c'est-là que son œil perçant, en comparant les différentes masses qui composent son ouvrage, tâche d'en démêler l'ensemble & le plan général. C'est de cette manière que M. l'A. P. a parcouru & examiné les Pyrénées depuis l'Océan jusqu'à la Méditerranée; c'est à ce prix qu'il a acquis les connoissances que son *Essai* présente, connoissances précieuses, qui pourront un jour rectifier les Théories de la terre que nous avons déjà, ou servir de fondement à des systèmes plus solides & mieux liés.

Les monts Pyrénées, selon M. l'A. P. sont composés de bandes calcaires & de bandes argilleuses qui se succèdent alternativement, & de masses de granit. Chaque

bande est un assemblage de lits qui se prolongent en général de l'Ouest Nord Ouest à l'Est Sud Est, formant un angle de soixante-treize degrés à l'Est avec la méridienne de l'Observatoire de Paris. Ces bancs sont ordinairement inclinés d'environ trente degrés avec la perpendiculaire. Les matières argileuses sont disposées par couches connues sous la dénomination de *schiste*... Le granit observe rarement la disposition régulière des bancs composés de pierre à chaux & des bancs argilleux, il est presque toujours en masse ; les lits ne sont pas toujours uniquement composés de pierre calcaire ou de schiste argilleux ; ces pierres se trouvent souvent mêlées & confondues ensemble.

Les montagnes du Labourd sont médiocrement élevées, & s'abaissent vers l'Océan. Il ne paroît pas qu'elles se prolongent sous les eaux de la mer. Si ce prolongement avoit lieu, il s'élèveroit dans le Golfe de Biscaye des Isles qu'on pourroit regarder comme le sommet de ces montagnes ; c'est ainsi que, selon M. de Buffon, les Isles Canaries paroissent être une continuation de la côte montagneuse qui commence au cap Blanc, & finit au cap de Badajos.

M. l'A. P. n'a point découvert de corps marins dans les pierres de la basse Navarre, & cela ne l'empêche pas de les regarder comme tirant leur origine des corps organisés appartenans au règne animal, tels que les coquilles & les madrepores, parce

que des causes particulières sont capables d'accélérer plus ou moins leur destruction, & que la quantité de coquilles détruites qui composent les pierres calcaires, est infiniment plus considérable que celle des coquilles conservées.

Les vallées qui coupent la chaîne des Pyrénées ont été l'ouvrage des eaux du ciel, qui en sillonnèrent les premiers sommets ; elles creusèrent d'abord leurs lits parmi les couches presque perpendiculaires des matières qui opposoient la moindre résistance ; les schistes, faciles à se détruire, dirigèrent en général le cours des premiers torrens qui ont formé les vallées : si elles étoient l'effet des courans de la mer, 1°. on ne trouveroit point à leur entrée des gorges étroites que l'effort continuel des vagues auroit dû naturellement aggrandir avant de creuser de larges bassins dans le centre des montagnes ; 2°. les vallées devroient avoir à-peu-près la même largeur parmi des substances d'une égale solidité ; mais elle varie à raison du volume plus ou moins considérable d'eau que les profondes cavités reçoivent. C'est ainsi que dans la vallée d'Aspe le bassin de Bédous, où aboutissent plusieurs torrens, est l'endroit le plus large de la vallée : enfin, si les vallées avoient été creusées par les courans de la mer, les plus grandes vallées se trouveroient dans les montagnes battues par les vagues pendant une longue suite d'années, ce qui est contraire aux observations

servations que M. l'A. P. a faites dans les Pyrénées, où les vallons les moins larges sont situés près de la mer.

La même cause qui a formé les vallées des Pyrénées, abaisse & détruit tous les jours ces montagnes : il ne faut que du temps pour que le mot de Louis XIV à son petit-fils se réalise. La postérité pourra dire un jour : *Il n'y a plus de Pyrénées*. On conçoit combien cette époque est éloignée de nous. M. Genfane prétend avoir trouvé que la surface de ces montagnes baisse d'environ dix pouces par siècle ; ainsi , en les supposant de quinze cent toises au-dessus du niveau de la mer , & toujours susceptibles du même degré d'abaissement , il s'écoulera un million d'années avant leur destruction totale.

Il résulte des observations de M. l'A. P. que l'organisation physique des Pyrénées diffère de celle que l'on observe dans plusieurs grandes éminences du globe ; les plus habiles Naturalistes prétendent que les chaînes des montagnes sont composées de trois bandes, dont la première contient des masses de granit , & forme les endroits les plus élevés ; la seconde, des bancs de schiste argilleux, appuyés sur cette roche ; & la troisième, des bancs calcaires. Cette division, suivant M. Pallas, existe dans toute l'étendue des vastes États Russes.... Il est certain, dit M. l'A. P. que le granit forme le noyau des Pyrénées ; mais les bancs argilleux n'ont

Sam. 25 Août 1781.

H

pas uniquement cette substance pour base, ils se trouvent aussi sur les bancs calcaires, qu'il n'est pas rare de les voir à leur tour immédiatement sur le granit. Seulement les bancs calcaires & argilleux se succèdent alternativement. On peut conclure de-là qu'il existe des bancs argilleux dont l'origine est moins ancienne que celle d'une infinité de bancs calcaires. La disposition régulière de tous ces bancs ne sauroit être que l'ouvrage de la mer, qui a successivement déposé ces différentes matières. Les pierres à chaux ont été formées par des amas de coquilles, de madrepores ou des débris de corps marins réduits en poussière. L'origine des schistes n'est pas aussi certaine, à moins d'admettre, avec M. Cronsted, que l'argille est une terre résultante des végétaux, altérée & changée par l'eau & par une longue suite de temps.

Quant à l'inclinaison des bancs calcaires & argilleux des Pyrénées, M. de Buffon pense que la disposition de ces matières étoit jadis horizontale; mais que la masse entière de chaque partie de montagne a penché tout en bloc, & s'est assise dans le moment d'un affaissement général sur une base inclinée. Il est plus aisé, selon M. l'A. P. de concevoir la constitution intérieure des Pyrénées, en supposant qu'avant l'époque où la chaîne fut couverte des débris des productions marines, il existoit déjà de hautes éminences de granit. Il n'est pas vraisemblable que les eaux de la mer aient pu

former des bancs horifontaux fur les flancs de ces montagnes ; ainfi l'inclinaifon des bancs calcaires & argilleux a été déterminée primitivement par la pente de leur bafe.

Les bants calcaires & argilleux font conftamment pofés fur le granit, & jamais defous ; arrangement qui fait entrevoir deux époques très diftinctes dans la formation des Pyrénées. La première nous préfente ces maffes prodigieufes de granit, efpèce de pierre que la Nature femble avoir destinée pour fervir généralement de bafe à l'enveloppe extérieure du globe ; la feconde réunit les couches parallèles qui s'étendent à des diftances confidérables, les amas de gallets, les pierres calcaires, indices & monumens qui attellent qu'une grande partie des Pyrénées eft l'ouvrage de la mer. La hauteur de ces couches indique que l'Océan n'a point de bornes, & qu'il couvre le globe au gré de fon inconfiance ; mais quel eft le temps néceffaire pour ces grandes viciffitudes, dont on attribue la caufe aux loix du mouvement univerfel ? C'eft, dit M. l'A. P. ce que nous n'entreprendrons point de déterminer. Si l'on calculoit d'après les obfervations de Celfius, qui prétend que les eaux baiffent de 45. pouces dans un fiècle, on trouveroit que les eaux auroient dû employer 240000 ans pour s'éloigner du fommets le plus élevé des Pyrénées.

Lorsqu'on réfléchit à la prodigieufe quantité d'eaux chaudes qui jailliffent du fein

H ij

des Pyrénées, à l'abondance des pyrites qu'on y trouve, on doit être étonné qu'il n'arrive pas des effets plus funestes que ceux dont on fut témoin à Bagnères en 1660. Ces ravages ne sont rien en comparaison de ceux qui ont eu lieu dans l'Auvergne, où les montagnes présentent presque par-tout des matières fondues, calcinées & vitrifiées par les feux souterrains.... La chaîne des Pyrénées n'a presque point éprouvé ces horribles convulsions du globe; personne n'avoit fait mention jusqu'à ce jour des matières volcaniques trouvées dans ces montagnes. M. Bowles est le premier qui ait remarqué en Catalogne, entre Gironne & Figuerat, assez près de la mer, deux montagnes qui prouvent, par les indices les moins équivoques, qu'elles ont été anciennement des volcans. Si la chaîne des Pyrénées ne présente point d'autres vestiges d'un pareil bouleversement, c'est, dit M. l'A. P. qu'à mesure que les vapeurs se forment dans leur sein elles se dégagent, particulièrement entre les bancs dont les montagnes sont composées; leurs effets se bornent à de légères mais fréquentes secousses de tremblement de terre, qui ne s'étendent qu'à de petites distances, & communément dans la direction des bancs.

M. l'A. P. termine ses observations par le Roussillon, qui forme l'autre extrémité de la chaîne des Pyrénées... A mesure que la hauteur de ces masses énormes diminue, dit-il; la profonde sensation qu'elles pro-

duisent s'affoiblir; on s'accoutume à les regarder avec indifférence; elles ne sont déjà presque rien pour l'Observateur lorsqu'il les voit disparaître sous les flots; mais que d'objets à admirer, si du Promontoire qui termine la campagne d'Argèles du côté de Colioure, on porte ses regards sur les autres contrées du Roussillon, des plaines immenses, fertilisées par les eaux de plusieurs rivières, n'offrent que champs, vignes & oliviers; elles ont pour limites une chaîne de montagnes formant un croissant, & la Méditerranée. Vous appercevez du côté du Nord les roches arides & blanchissantes des Corbières qui séparent le Roussillon du Diocèse de Narbonne; à l'Ouest le Canigou, dont les cîmes couronnées de neige, & les flancs dorés de moissons, offrent à-la fois la stérilité des hivers & la richesse des étés. Au Sud s'élèvent les montagnes du Val-Spir, parées de la verdure des bois; la Méditerranée, dont le spectacle uniforme contraste admirablement avec une si grande variété, termine à l'Est cette vaste enceinte, & concourt à former le plus magnifique tableau.... Les plaines du Roussillon paroissent avoir été autrefois une espèce de golfe entre les Pyrénées & les Corbières. Des dépôts successifs formés des débris que les rivières charrient continuellement, ont élevé le terrain, & en même-temps reculé les bornes de la mer. Ces changemens ne manquent jamais d'arriver à l'embouchure des rivières. M.

l'A. P. croit que de nouvelles terres se formant sur les bords de la Méditerranée, changeront un jour cette mer en une contrée fertile semblable à l'Aquitaine & à une grande partie du Languedoc, qu'il soupçonne avoir été autrefois couvertes par l'Océan.

Pour faciliter l'intelligence de son travail, M. l'A. P. a joint à son Essai des vues & des coupes de montagnes très bien gravées, & des Cartes Topographiques qui indiquent les lieux qu'il a parcourus, & qui représentent, par des signes minéralogiques, les genres d'où dérivent plusieurs espèces que l'on ne trouvera détaillées que dans le Discours. Enfin, pour rendre son Livre utile à un plus grand nombre de Lecteurs, il y a joint aussi un Catalogue des Plantes qui croissent sur les Pyrénées. Des Descriptions intéressantes & variées y tempèrent & adoucissent continuellement la sécheresse naturelle des matières que l'Auteur est obligé de traiter. L'exactitude des observations surtout, présentées d'ailleurs avec autant de clarté que d'élégance, rend cet Ouvrage précieux pour l'Histoire Naturelle, dont il ne peut qu'augmenter les richesses & les moyens.



MÉMOIRES pour servir à l'Histoire de la Révolution opérée dans la Musique, par M. le Chevalier Gluck. Quæ sunt ampla & pulchra diu placere possunt : quæ lepida & concinna, citò satietate afficiunt aurium sensum fastidiosissimum. A Paris, chez Bailly, Libraire, rue S. Honoré, à côté de la barrière des Sergens. in-8°. avec le Portrait de M. Gluck.

Nous allons copier l'*Avant-propos* que l'on trouve à la tête de ces Mémoires.

« Tout le monde convient que pour juger de la peinture il ne suffit pas d'avoir des yeux ; mais beaucoup de gens prétendent qu'il suffit d'avoir des oreilles pour juger de la Musique : de là ces vives contestations, ces disputes éternelles sur le plus doux & le plus aimable des Arts.

« Lorsqu'en 1774 M. le Chevalier Gluck nous apporta son *Iphigénie en Aulide*, le Public & quelques Gens de Lettres du premier ordre se divisèrent sur le mérite de cet Ouvrage. Le Public, qui ne règle point ses plaisirs sur des opinions & des phrases, semble s'être réuni aujourd'hui en faveur de l'Auteur d'*Orphée*, d'*Alceste*, d'*Armide*, & des deux *Iphigénie* ; mais les Gens de Lettres dont un très-grand nombre tient à ses opinions beaucoup plus qu'à ses plaisirs, plaident encore avec une sorte d'acharnement, les uns pour les intérêts de l'Art, les autres pour ceux de leur amour-propre.

H iv

» Observons que long-tems avant que
» M. Gluck parut en France , les connois-
» seurs les plus sensibles & les plus éclairés
» de l'Italie l'avoient proposé pour modèle
» à tous les Compositeurs Dramatiques de
» leur país ; ajoutons que dans un Poëme
» Espagnol sur la Musique , récemment im-
» primé à Madrid , l'Auteur , après avoir
» donné à ce grand Musicien les titres
» d'homme immortel & d'inventeur subli-
» me , dit hardiment que c'est par lui que
» *notre siècle sera le siècle d'or de la Scène*
» *Lyrique*. Cet accord des principaux con-
» noisseurs des différentes Nations de l'Eu-
» rope suffiroit , sans doute , pour déter-
» miner le suffrage d'un sourd ; mais tous
» les siècles nous ont appris combien il est
» difficile d'arracher l'aveu solennel d'une
» erreur à des personnes qui se croient fai-
» tes pour créer & diriger l'opinion publique.
» Du reste , comme la révolution que le
» Chevalier Gluck a faite dans la Musique
» théâtrale , est une des plus importantes
» & des plus brillantes époques de l'histoire
» de ce bel Art, un Amateur sans prétention
» a cru devoir la consacrer en rassemblant
» les divers écrits qui ont paru à ce sujet ,
» pour & contre. Les François se font tou-
» jours piqués de ressembler aux Athéniens ;
» il faudroit en excepter sans doute ceux
» de nos gens du monde ou de nos Gens
» de Lettres qui mettroient quelque gloire
» à dédaigner des discussions auxquelles les

» Athéniens prenoient tant d'intérêt. »

On juge aisément par cet Avant-propos, que l'Éditeur de ces Mémoires est un grand admirateur de M. Gluck; mais à la manière dont il s'exprime, on peut reconnoître aussi que la chaleur des disputes est tombée. On s'est beaucoup plaint de ces disputes, qui ont eu en effet des inconvéniens; mais en parcourant ce Recueil on est forcé d'avouer qu'elles ont eu aussi des avantages. Parmi les morceaux qui le composent il en est quelques uns qui pourroient servir de modèle dans les discussions que le goût & la Philosophie élèvent sur les principes & les productions des Arts; &, si l'on veut être juste, ou si on le peut, au milieu des deux partis, on remarquera très-souvent le même mérite dans les admirateurs de M. Gluck, & dans les défenseurs de M. Piccini. Il n'est peut-être pas bien difficile de voir quels étoient ceux qui se connoissoient le mieux en musique, de quel côté se trouvoient la raison & la vérité; mais l'art de discuter avec force & avec finesse, le talent d'écrire avec goût & avec intérêt se trouvoient dans les deux partis. Une autre observation se présente encore en parcourant ce Recueil: le Public, du moins une partie du Public a beaucoup gémi de voir des hommes de Lettres honores de la Nation, engagés dans ces disputes; en lisant ce qu'ils ont écrit dans le tems même où l'amour-propre des deux partis étoit le plus compromis dans la

Hi v /

discussion , on y trouve plus d'égard réciproque , plus de décence & d'honnêteté , que dans toutes les querelles Littéraires dont l'histoire est connue. Cela devoit être ainsi ; des hommes d'esprit doivent se combattre plus souvent avec des idées qu'avec des injures , & des hommes de goût ne sont pas toujours occupés de leur amour-propre , ils le sont aussi de l'amour des Arts. Nous croyons donc qu'on doit savoir gré à l'Auteur de ce Recueil d'avoir réuni les divers morceaux qui le composent ; tous les beaux-Arts , quoique leurs moyens & leur objet soient différens , ont des principes qui leur sont communs : & cette dispute sur la Musique a fait naître des idées & des vues qui peuvent répandre des lumières sur la théorie générale des beaux Arts.

(*Cet Article est de M. Garat.*)

CONJURATION des Espagnols contre Venise, en 1618, par M. l'Abbé de St-Réal. A Paris, de l'Imprimerie de MONSIEUR ; & se vend chez Pissot, Libraire , quai des Augustins. Prix, 3 liv. *

LA Conjuraton de Venise, par M. l'Abbé de Saint Réal , est du petit nombre des Livres qui sont devenus classiques à leur naissance. L'Auteur d'une petite Préface très-bien faite , qu'on a mise à la tête de cette

* Il y a quelques Exemplaires en papier de Hollande. Prix, 6 liv.

nouvelle.Édition , dit qu'il n'y a peut-être dans aucune langue aucun morceau d'Histoire qu'on puisse lui comparer. Il est probable que beaucoup de Gens de Lettres ne feront pas de cet avis, M. de Voltaire a mis la Conjuration de Venise à côté , mais non pas au-dessus de la Conjuration de Catilina ; & c'étoit déjà beaucoup de pouvoir être comparé à l'un des plus beaux morceaux d'Histoire de l'antiquité. Peu d'Ouvrages de ce genre , parmi les modernes, ont mérité cet honneur. Il s'en faut bien que M. l'Abbé de Saint-Réal soit un modèle pour la pureté & l'élégance ; presque toujours il manque de l'une & de l'autre, Mais il est difficile de raconter avec plus d'intérêt , de peindre les caractères avec plus d'énergie & de sagacité : dans chacun de ses morceaux historiques , on voit un homme qui a une grande connoissance de toute l'Histoire. Ces talens & ces connoissances sont plus nécessaires encore qu'un style toujours élégant & correct ; & il faut bien le croire , puisque Voltaire a été l'un des plus grands admirateurs de la Conjuration de Venise.

On sait que depuis quelque-tems on a eu beaucoup de doute sur la vérité des faits de ce morceau d'Histoire. M. Grosley est celui qui a le plus contribué à faire croire que cette Conjuration pourroit bien être un Roman à peu-près semblable à celui de Don Carlos , autre morceau prétendu historique du même Auteur.

H vj

« Il est difficile, dit l'Éditeur, de n'être
 » pas ébranlé par les raisons de M. Grosley ;
 » mais c'est avec peine qu'on se sent en-
 » traîné à son avis ; on est fâché de ne plus
 » voir qu'une fable où l'on aimoit à voir
 » un événement réel ; car si les hommes
 » aiment le merveilleux, ils aiment aussi la
 » vérité ; & le Roman le plus attachant le seroit
 » bien davantage si l'on pouvoit croire qu'il
 » n'est qu'un récit fidèle de ce qui s'est passé. »

On connoît les presses de M. Didot le
 jeune, & la correction élégante & soignée de
 ses Éditions : celle-ci doit ajouter à l'honneur
 qu'il s'est fait par les premières. Le format,
 qui est un *in-seize*, est très-convenable aux
 Livres qui sont faits pour être dans les mains
 de tout le monde. Les Ouvrages lus si souvent
 ne restent guère dans les Bibliothèques : & il
 seroit à désirer, ce nous semble, que tous
 les Ouvrages Classiques fussent imprimés de
 la même manière.

S P E C T A C L E S.

COMÉDIE FRANÇOISE.

DES trois Ouvrages que Colardeau a
 composés pour le Théâtre, le moins repré-
 hensible est, sans contredit, *Caliste* ; cette
 Tragédie n'eut pourtant qu'un demi succès
 en 1760 ; & les applaudissemens qu'elle a
 excités à la reprise qu'on vient d'en faire, se

rapportent plutôt à quelques détails, à quelques tirades assez bien conçues, qu'au fond de la Pièce, dont le plus grand vice, pour le Spectateur, est d'attrister sans inspirer d'intérêt. Une femme qui a eu le malheur d'aimer l'ennemi capital de sa famille & de sa patrie; qui, devenue la victime de la brutalité de son indigne vainqueur, refuse de lui donner la main, & qui termine ses jours auprès du tombeau de sa mère & du corps ensanglanté de son amant, après avoir pris un poison préparé pour elle par son propre père; un tel objet peut bien être quelquefois horrible, mais jamais intéressant. La grande connoissance de l'Art Dramatique pouvoit seule dissimuler les inconvéniens d'un pareil sujet, en faire même sortir quelques beautés; mais Colardeau n'étoit pas né pour le Théâtre; &, soit défaut d'étude, soit que la Nature lui eut réellement refusé le talent nécessaire pour paroître dans cette carrière avec succès; ce qui nous reste de lui, en Ouvrages de cette nature, prouve qu'il ignoroit presque absolument les ressorts qui exposent, nouent, développent & finissent une intrigue, & sans lesquels il est impossible de plaire & d'attacher.

M. de la Harpe, en rendant compte de l'Édition des Œuvres de Colardeau, qui fut donnée après la mort de ce Poëte aimable, a dit que, *parmi beaucoup de fautes, on trouveroit, dans Astarbé & dans Caliste, quelques vers bien tournés, pas un de situation, pas un morceau de sentiment, pas un d'éloquence*

dramatique. Un Homme de Lettres connu , l'ami & l'admirateur de Colardeau, M. le Ch. de C. a entrepris de réfuter le jugement de M. de la Harpe, dans un petit Écrit qui vient de paroître , & qui se trouve à la suite de l'Éloge de Dorat , dont on a rendu compte dans le dernier Mercure. Nous applaudissons avec plaisir au sentiment qui a guidé le défenseur de Caliste , & nous convenons qu'il a souvent bien apprécié son Auteur ; mais nous sommes forcés d'ajouter qu'à notre avis , il s'est un peu égaré en le considérant comme Écrivain Dramatique. " Je n'ai point
" parlé, dit-il, page 7 , en rappelant une Notice qu'il a imprimée sur le talent de Colardeau , & qui a excité la critique de M. de la Harpe , " je n'ai point parlé de la manière dont il inventoit, je n'ai parlé que
" de celle dont il écrivoit. Cette dernière " me plaît infiniment , je l'avoue ; & je
" crois que si Racine avoit pu faire présent " à Colardeau de son plan d'Iphigénie, Colardeau auroit écrit cette Pièce aussi bien
" que Racine l'a écrite , & peut être même " avec un sentiment plus exquis de l'harmonie. " Que l'amitié est respectable ! mais quels étranges arrêts elle dicte souvent ! Quoi ! l'Auteur facile & agréable de quelques vers charmans , de quelques ouvrages écrits avec grâce , mais presque toujours sans force & sans énergie, Colardeau, même en le considérant comme imitateur de Pope, comme Auteur de l'Épître à M. Duhamel , Colardeau avoit un sentiment de l'harmonie plus exquis

que celui qui animoit Racine ! Nous ne chercherons point à parler des Ouvrages de ce premier de tous nos Poètes , qui joignent aux charmes de la melodie la plus enchanteresse , le charme plus puissant encore d'un intérêt bien soutenu , bien développé ; nous ne parlerons ici que de la Bérénice , de l'Ouvrage le plus simple dans son objet , le moins chargé d'incidens capables de soutenir l'attention , le moins varié dans ses effets , & nous demanderons à tout homme éclairé & de sang-froid , à l'Apologiste même de Colardeau , si ce dernier a jamais montré dans ses meilleures productions une connoissance aussi profonde du style poétique , une sensibilité aussi féconde , *un sentiment* aussi exquis de l'harmonie ; en un mot , un talent aussi extraordinaire que celui dont Racine a fait preuve dans cette Tragédie. Le desir de rendre , non pas justice , mais hommage à cet immortel Écrivain , nous a entraînés trop loin ; revenons à un point qu'il est essentiel d'examiner. L'Apologiste avoue que les plans des Drame de Colardeau lui ont paru defectueux ; il ne prend point la défense de son invention. Eh ! qu'est-ce qu'un Poète Dramatique sans invention ? Qu'est-ce qu'une Tragédie qui n'est recommandable que par le style ? Le Défenseur de Colardeau sait aussi bien que nous , que si les situations sont mal amenées , si les caractères sont mal dessinés , il ne peut exister dans une Pièce de Théâtre aucun vers qui soit réellement de situation , aucune éloquence dramatique. Chaque genre a son style qui

lui est propre ; on peut écrire d'une manière très-agreable, être né avec des talens poétiques analogues à la composition de certains ouvrages, faire des vers bien tournés, & n'avoir pas un style dramatique. Colardeau étoit dans ce cas. Les morceaux de poésie estimable que l'on distingue dans Astarbé & dans Caliste ont la même teinte, la même couleur que ceux qui ont fixé sur lui l'attention de la Littérature quand il mit au jour son imitation de Pope. Il faut pourtant en excepter quelques tirades de Caliste, où il n'a fait que mettre en vers les idées de Rowe, & dans lesquelles sa manière a quelque chose de ferme & de prononcé ; parce qu'alors le Poète est échauffé par le génie de son modèle.

M. de la Harpe a encore dit que le dialogue des Pièces de Colardeau est *vague, décousu, sans expression, sans effet*. L'Apologiste cherche à prouver le contraire ; & pour y parvenir, il cite la troisième Scène du cinquième Acte de Caliste. C'est une Scène presque entièrement imitée de l'Anglois ; elle l'avoit déjà été par l'Auteur quelconque de la Caliste représentée le 27 Mai 1750. Que dira t'on si cette Scène, qui n'est pas bien écrite dans ce dernier Ouvrage, & qui est assez foiblement dialoguée, est néanmoins supérieure à celle de Colardeau ? Nous engageons les Amateurs à les comparer ; celle dont nous parlons est la seconde du cinquième Acte. On y trouvera peu de goût, des expressions communes, mais un Dialogue plus animé que celui de la dernière Ca-

liste, avantage qui ne résulte sans doute que d'une imitation plus exacte de la Scène Angloise; car nous ne faisons point à Colardeau l'injure de le placer au-dessous de l'Ecrivain qui imita le premier la belle Pénitente. D'ailleurs, pour bien juger le talent que Colardeau pouvoit avoir pour le Dialogue, ce n'est point à une Scène imitée qu'il faut s'arrêter, parce que la coupe du Dialogue est dans ce cas indiquée par l'Auteur dont on suit les idées. Qu'on ouvre Astarbé & les Perfidies à la Mode, la lecture de ces deux Ouvrages fera sentir combien la réflexion de M. de la Harpe est juste & vraie. On conviendra volontiers avec l'Apologiste, que c'est juger Colardeau un peu sévèrement que de dire que l'on ne rencontre pas un morceau de sentiment dans ses Pièces de Théâtre; mais en ajoutant à cette réflexion que le sentiment qu'on y trouve quelquefois est toujours faible & hors du genre de la Tragedie, on cessera d'être seulement sévère, on sera juste.

L'Apologiste demande si les premières Pièces de Racine ont la pureté & l'élégance qui règnent dans Caliste. On ne les trouvera point dans la Thébaïde & dans l'Alexandre; mais à côté de quelques vers ridicules, de quelques expressions attachées au mauvais goût qui régnoit alors sur la Scène, & dont Racine le premier purgea tout-à-fait la Tragedie, on trouve dans Andromaque tout ce qui distingue un excellent Ecrivain, un Au-

teur pur, élégant, noble, fier & capable de plier son style au langage de toutes les passions. Racine, sans avoir eu de modèle, est devenu celui de tous nos bons Auteurs, & il est vraisemblable que Colardeau l'avoit beaucoup étudié; mais, quoique fait pour être considéré comme un de nos Poètes les plus aimables, quoique fait pour vivre dans la postérité par quelques-uns de ses Ouvrages, comme la Lettre d'Héloïse, la Lettre à M. Duhamel & les Hommes de Prométhée, nous ne croyons pas que Colardeau soit jamais cité comme un modèle préférable à Racine, même du côté de l'harmonie.

SCIENCES ET ARTS.

Invention du Sieur V E R R E T pour les Moulins à Sucre.

Les Moulins à sucre ordinaires sont composés de trois cylindres de fer coulé de vingt pouces de diamètre chacun, & mobiles autour de leurs axes, qui sont verticaux & dans un même plan. Sur ces trois axes sont fixées des roues dentées de diamètres égaux du même nombre de dents, & telles que celle du milieu engrainant les deux extrêmes, le cylindre moyen ne sauroit tourner sans faire mouvoir les deux autres dans des sens contraires & avec la même vitesse. Les axes de ces cylindres portent par leurs extrémités inférieures chacun un pivot d'acier trempé, auquel, à cause de sa forme, on a

donné dans les Isles le nom de *cul d'œuf*, & par le moyen duquel chaque cylindre peut tourner sur sa crapaudine sans éprouver de frottement considérable : d'ailleurs, lorsqu'après un long service, la pointe d'un *cul d'œuf* est usée, & qu'elle est terminée par un plan de quatre lignes de diamètre, on lui en substitue un autre.

Pour faire usage de la machine, on se sert ou d'un manège ou d'une machine à eau pour donner au cylindre du milieu un mouvement de rotation qu'il communique par le moyen des roues dentées aux deux cylindres extrêmes, & alors on présente un faisceau de cannes entre deux des cylindres qui l'accrochent pour ainsi dire, & le faisant passer comme au laminoir, lui font éprouver une pression en vertu de laquelle le vin de cannes est exprimé.

M. Verret observe que, pendant cette opération, les tourillons des deux cylindres extrêmes doivent exercer contre leurs collets une pression pour le moins égale à celle qu'éprouvent les cannes en passant entre les cylindres, & que de cette pression résulte un très-grand frottement de la première espèce, qui ne peut être vaincu qu'aux dépens du moteur. C'est une partie de ce frottement qu'il se propose d'anéantir en lui substituant d'une manière très-ingénieuse le frottement de la deuxième espèce, ainsi que nous allons l'expliquer.

Il monte sur chacun des tourillons des axes des deux cylindres extrêmes, un rouleau de cuivre mobile sur ce tourillon, puis pour contenir les axes à la distance requise, malgré la grande pression qui tend à les écarter, il substitue aux collets, qui ne doivent plus résister dans ce sens, deux cercles très-forts de fer forgé bien tourné intérieurement de quatre ou cinq pouces de largeur dans le sens du rayon, & de quatre pieds de diamètre intérieur. Chacun de ces cercles embrasse les axes des trois

cylindres; l'un passe dans les gorges des deux rouleaux supérieurs, & l'autre passe sur les rouleaux inférieurs; en sorte que pendant le jeu de la machine les rouleaux qui, si les cercles étoient fixes, seroient obligés de glisser sur eux & d'exercer un frottement difficile à vaincre, les entraînent & leur communiquent dans le même sens un mouvement de rotation sans que le frottement soit vaincu.

Quant à ces cercles, ils posent par le plat sur des roulettes coniques de métal sur lesquelles ils tournent sans frottement considérable, parce que ces roulettes ne participent pas à la pression qui est l'objet de la machine, & n'ont jamais tout au plus à supporter que le poids de ces cercles.

M. Verret observe ensuite que les roues dentées par le moyen desquelles le cylindre du milieu entraîne les deux autres, ne sont nécessaires que parce que le frottement des tourillons de ces deux derniers cylindres contre leurs collets peut quelquefois les retenir & les empêcher de tourner; mais que le frottement étant pour la plus grande partie anéanti par la correction dont nous venons de parler, les roues deviennent inutiles, & que le cylindre du milieu entraînera toujours les deux autres par le seul frottement contre les cannes qui s'exerce à l'extrémité d'un plus grand bras de levier; ainsi il supprime encore ces roues, & par conséquent le frottement de leurs engrenages.

Précis des avantages que procureroit à l'Amérique Française l'établissement du Moulin à sucre rectifié par le sieur Verret.

1°. Il y a dans l'Amérique Française au moins 400 Moulins à eau, & 1200 à mulers employés à la fabrication du sucre. 2°. Il faut 72 mulets pour le service régulier de chaque Moulin. Celui que propose l'Auteur épargne un tiers sur les forces;

ainsi c'est 24 mulets d'épargnés par Moulin. 3°. L'eau nécessaire au roulement de 400 Moulins pourra servir à 200 de plus, à raison d'un tiers de bénéfice sur les forces; ainsi autant moins de Moulins à mulets. 4°. Le prix des mulets est au moins de 660 livres argent des Isles. 5°. Il faut un carreau de terre en pâturage pour nourrir 20 mulets. Le carreau vaut 3000 livres. 6°. Il faut un Nègre pour soigner 20 mulets. Les Nègres valent 1800 livres. 7°. Il est reconnu aux Isles qu'il y a une dépopulation qui a lieu sur les Nègres & sur les mulets, que l'on évalue ordinairement à un dixième par an.

Tableau des avantages du nouveau Moulin, résultant des données ci-dessus.

Nombre de Moulins à mulets dans l'Amérique Française, 1200. Épargne de mulets par Moulin, 24. Épargne de mulets pour les 1200 Moulins, 28,800. L'augmentation des Moulins à eau, qui remplacent 200 Moulins à mulets, rend inutiles 72 mulets par Moulin, ce qui fait 14,400. Nombre de tous les mulets épargnés dans l'Amérique Française, 43,200. Prix de chaque mulet, 660 livres. Prix de tous les mulets épargnés, 28,512,000 liv. 43,200 mulets de moins à nourrir, rendent à la culture 2,160 carreaux de terre à 3000 liv. le carreau, 6,480,000 liv. 43,200 mulets de moins à soigner, rendent à l'atelier 2,160 Nègres à 1800 liv. 3,888,000 liv. La perte de la dépopulation portant sur moins d'objets, devient encore un avantage que produit le nouveau Moulin; ainsi le dixième du prix des mulets est de 2,851,200 livres. Le dixième du prix des Nègres est de 388,800 livres. Somme de la dépopulation épargnée par an, 3,240,000 livres, qui, à raison de $\frac{5}{10}$, est le produit d'un capital

de 64,800,000 livres. Somme totale des épargnes, 103,680,000 liv.

Les Commissaires nommés par l'Académie des Sciences pour examiner cette Machine aussi ingénieuse qu'importante, en ont rendu le témoignage suivant : « Nous estimons que les corrections présentées par M. Verret sont très-ingénieuses, » qu'elles nous paroissent nouvelles & de nature à » devoir diminuer de beaucoup les résistances qu'é- » prouve le moteur dans le mouvement des Mou- » lins à sucre ; qu'enfin elles méritent l'approbation » de l'Académie, & d'être publiées dans le Recueil » des Machines approuvées par la Compagnie. »

Il seroit sans doute superflu d'observer que l'invention du sieur Verret est applicable à tous les laminoirs & à la plupart des Machines à cylindres de même espèce qui sont en usage, soit dans les Manufactures, soit dans les Forges & dans plusieurs autres Arts.

G R A V U R E S.

LE Sieur DEZAUCHE, successeur de MM. de l'Isle & Buache, premiers Géographes du Roi, vient d'acquérir la majeure partie des Cartes Géographiques qui composoient le fonds du sieur Jaillot, Géographe ordinaire du Roi ; savoir, *la France Ecclésiastique* en quatre feuilles, divisées par Archevêchés, Evêchés, avec les Abbayes, Prieurés, &c. à la nomination du Roi ; *la Carte Topographique du Diocèse de Rouen* en six feuilles ; *les Diocèses de Lisieux & autres* ; *les Provinces & Généralités de France* ; *l'Espagne & le Portugal* en quatre feuilles ; *tous les Cercles & Electorats d'Allemagne*, & les détails sur cette partie ; *la superbe Collection de Cartes sur l'Italie*, & beaucoup d'autres dont on

délivrera le Catalogue. A Paris, rue des Noyers, près celle des Anglois.

Le Vignole moderne, ou Traité élémentaire d'Architecture, seconde Partie, où sont expliqués les accessoires aux ordres de J. B. de Vignole, Volume in-4°. Prix, 3 livres. A Paris, chez les Campions, frères, rue S. Jacques, à la Ville de Rouen.

ANNONCES LITTÉRAIRES.

HISTOIRE de France, depuis l'établissement de la Monarchie jusqu'au Règne de Louis XIV, commencée par l'Abbé Velly, & continuée par M. Garnier, Historiographe du Roi & de Monsieur pour le Maine & l'Anjou, Inspecteur & ancien Professeur du Collège Royal, de l'Académie des Belles-Lettres. A Paris, chez la Veuve Dessaint, Libraire, rue du Foin-Saint Jacques, & Nyon l'aîné, Libraire, rue du Jardinnet, quartier Saint-André-des-Arcs, Tome XIV in-4°. Prix, 10 liv.

La même, Tomes XXVII & XXVIII in-12. Prix, 6 liv.

On trouve chez Nyon l'aîné, Libraire, rue du Jardinnet, le Recueil des Portraits des Hommes Illustres, dont il est fait mention dans la même Histoire de France, depuis le Règne d'Henri II jusqu'au Règne de Louis XIV inclusivement, pour servir de suite à ceux qui ont déjà paru depuis Pharamond jusqu'à Henri II, Tomes III, IV & V in-4°. brochés. Prix, 45 liv.

On sépare les Portraits qui doivent être insérés dans le Tome XIV in-4°, lesquels se vendent conjointement avec le Volume relié, 12 liv. séparément, 2 liv.

Il en sera de même pour tous les Volumes de cette Histoire qui doivent suivre.

Le Bonheur public, ou Moyen d'acquitter la dette de l'Angleterre, présenté aux Chambres du Parlement, par M. D. Z. Volume in-8°. A Paris, chez Deslain-Junior, Libraire, quai des Augustins. On trouve chez le même Libraire les nouveaux *Éléments de la science de l'homme*, par M. Barthez, Chancelier de l'Université de Montpellier, Volume in-8°.

Chants XI & XII de la nouvelle Traduction en prose de l'Arioste, par M. Deslicieux, avec de très-belles figures, in-8°. A Paris, chez Brunet, Libraire, rue des Écrivains.

L'Art d'améliorer & de conserver les vins, avec la meilleure manière de les préparer, de prévenir & remédier aux altérations auxquelles ils sont sujets, & de reconnoître ceux qui sont falsifiés, suivi d'un Recueil de cent cinq Recettes nécessaires à ceux qui veulent faire voyager ou garder long temps toutes sortes de vins, Volume in-12. Prix, 1 livre 10 sols broché. A Paris, chez Lamy, Libraire, quai des Augustins.

T A B L E

<i>IDYLLE</i> ,	145	<i>dans la Musique</i> ,	175
<i>L'Ane Vert, Fable</i> ,	149	<i>Conjuration des Epsagnols</i>	
<i>Enigme & Logogryphe</i> ,	153	<i>contre Venise</i> ,	178
<i>Théâtre de Société</i> ,	154	<i>Comédie Française</i> ,	180
<i>Essai sur la Minéralogie des Pyrénées</i> ,	165	<i>Invention du Sr Verret</i> ,	186
		<i>Gravures</i> ,	190
<i>Mémoire pour servir à l'Histoire de la Révolution opérée</i>		<i>Annonces Littéraires</i> ,	191

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux, le *Mercur de France*, pour le Samedi 25 Août. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 24 Août 1781. DE SANCY.



JOURNAL POLITIQUE DE BRUXELLES.

TURQUIE.

De SMYRNE, le 3 Juillet.

LES ravages de la peste commencent à diminuer depuis quelques jours ; on se flatte de les voir bientôt cesser ; mais il n'en est pas de même du fléau des sauterelles, elles semblent multiplier prodigieusement , & le dégât qu'elles font dans les campagnes voisines est inappréciable.

Le Capitan Bacha arriva dernièrement avec sa flotte à Forlieri. Il envoya sur le champ ici deux des ses Officiers, son interprète & quelques personnes de sa suite pour recevoir les présens qu'on est dans l'usage de faire annuellement. Il est venu lui-même deux fois dans cette ville ; mais toujours *incognito*. Après cela il a remis à la voile & sa flotte se trouve actuellement à Scio pour recevoir le tribut annuel de cette île.

25 Août 1781.

g

On apprend que le Kan Aly Murat , après avoir défait complètement Sadik , son compétiteur , s'est rendu maître d'Ispahan & des provinces Persannes qui confinent avec l'Empire Ottoman. Il a , dit-on , fixé sa résidence à Hamadan , qui est l'ancienne Ecbatane dans le Curdistan. On croit qu'il attend pour terminer sa conquête des secours de la Porte & des Pachas ses voisins.

R U S S I E.

De PÉTERSBOURG , le 12 Juillet.

Le départ de LL. AA. II. le Grand-Duc & la Grande-Duchesse pour le voyage qu'ils se proposent de faire dans les pays étrangers , paroît fixé à la fin du mois prochain ou au commencement de Septembre. On croit que pendant leur absence l'Impératrice ira faire un tour à Moscou avec les deux enfans du Grand-Duc.

Le Ministre d'Angleterre a reçu le 10 de ce mois un Courier de la Cour ; on prétend qu'il a apporté la réponse du Ministère de Londres aux propositions faites par notre Cour & celle de Vienne à celles de Versailles , Madrid & Londres. Le Lord Stormont les a , dit-on , reçues avec beaucoup de satisfaction , en assurant qu'il en feroit rapport au Ministère Britannique , & qu'il ne doutoit pas que tout ce qui tendroit à ramener la paix n'en fût reçu avec reconnoissance.

L'Impératrice vient d'arrêter pour la navigation & le commerce de ses sujets , un règlement dressé d'après ceux qui ont déjà lieu dans d'autres pays à cet égard.

S U È D E.

De STOCKHOLM , le 16 Juillet.

LA frégate de guerre le *Gripen* est arrivée à Gothembourg le 14 de ce mois. Elle vient de Maroc où elle avoit porté les présens de cette Cour ; elle en a rapporté ceux du Prince Africain, qui consistent en un lion vivant, une autruche & un caméléon. M. de Kullemberg qui la commandoit est mort au retour , peu de jours avant l'arrivée de la frégate dans le port.

Le Roi en nommant le Baron Frédéric de Sparre , Gouverneur du Prince Royal , lui écrivit le premier de ce mois la lettre suivante.

Notre très-cher bien-aimé Fils , le Prince-Héritaire étant parvenu à cet âge où les soins des femmes ne lui sont plus nécessaires , nous avons trouvé bon de nommer un Gouverneur pour veiller à son éducation. Le choix n'a pas été difficile à faire ; & en vous confiant cette charge importante , nous avons en même-temps voulu témoigner combien notre choix étoit fondé sur l'amitié & sur la confiance. Dans notre jeunesse , à cet âge où le cœur s'ouvre le plus vivement à ces doux sentimens , nous avons éprouvé vos services en qualité de notre Sous-Gouverneur ; & durant tout ce temps , nous avons reconnu , avec toute la Nation , dans votre personne , les qualités rares &

éminentes, que, soit comme Roi, soit comme Pere, nous devons chercher & desirer de trouver en cette occasion. Depuis que nous sommes monté sur le Trône de nos Ancêtres, nous avons confié à vos soins les affaires les plus importantes; & ayant été auprès de ce même Trône, chaque jour témoin des Délibérations & des Décrets, vous avez eu par-là l'occasion la plus prochaine de connoître les devoirs d'un futur Souverain, les besoins du Royaume, & de vous instruire des maximes d'Etat que nous verrons avec le plus grand plaisir inculquées à notre très-cher Fils. — Dans ces vues, nous remettons l'éducation de S. A. R. à votre fidèle direction, avec une confiance trop entière & trop marquée, pour que nous ayons besoin de la restreindre par des règles: mais pour vous adoucir en quelque sorte les soins étendus, inséparables de cette fonction, nous avons rédigé une instruction, que nous vous faisons remettre avec la Présente. Nous nous reposons cependant sur votre zèle & votre discernement pour en remplir l'esprit & les vues, plutôt que de vous assujettir à en suivre ponctuellement la lettre; car, autrement toute Loi reste imparfaite, si elle ne devient pas tout-à-fait inutile. Ainsi, avec la Bénédiction divine, vous nous préparerez & à notre très-chère Epouse, la joie la plus vive & la plus douce; vous assurerez le bonheur de S. A. R., la satisfaction de la Nation entière; en un mot, le bien-être d'un siècle futur, & par conséquent pour vous-même les récompenses les plus flatteuses. Sur ce, nous prions Dieu qu'il vous conserve en sa sainte & digne garde.

A L L E M A G N E.

De VIENNE, le 28 Juillet.

Nos lettres de Hongrie ne parlent que

des chaleurs excessives qui se sont fait sentir dans ce Royaume pendant le mois de Juin ; les habitans de la campagne en ont sur-tout beaucoup souffert ; on a trouvé dans plusieurs endroits , les corps de quelques vieillards , de quelques femmes enceintes qui en avoient été étouffés.

On mande de Prague que le 12 de ce mois , il est arrivé un évènement funeste à Wittigenau, Seigneurie du Prince de Schwarzenberg dans le cercle de Bechin. Des ouvriers travaillant à une tour très - élevée des Chanoines réguliers de cette ville , y mirent sans doute le feu par quelque inadvertance , puisque cette tour s'embrasa quelques heures après qu'ils l'eurent quittée. L'élévation de l'édifice empêcha d'y porter des secours prompts ; le vent impétueux qui régnoit fit faire des progrès rapides à l'incendie ; en très-peu de tems , la tour , l'église , le cloître de la maison du Conseil , 71 autres maisons , & une porte de la ville furent réduits en cendres. Une partie de charpente en feu, tomba sur trois Chanoines qu'elle tua , & sur cinq autres qui ont été dangereusement blessés.

De HAMBOURG, le 9 Août.

LE Roi de Prusse avoit ordonné de construire une tour à chacune des deux églises , l'Allemande & la Françoisé , qui ornent la place de Berlin , appelée le Marché des Gens d'armes. On les avoit commencées.

Celle de l'église Allemande avoit été déjà portée à 130 pieds d'élévation , lorsque la nuit du 27 au 28 du mois dernier , elle s'est écroulée tout-à-coup entre minuit & une heure ; si cela fût arrivé quatre heures plutôt ou plus tard , elle auroit écrasé peut-être plusieurs centaines de personnes.

Les plans de réforme & d'administration de l'Empereur , font le bonheur de ses sujets & l'admiration des étrangers ; on s'empresse de recueillir dans tous les papiers publics une multitude de traits qui échappent quelquefois à l'histoire , parce qu'elle ne peut tout rassembler ; tous peignent une raison ferme & courageuse , & la piété la plus éclairée. Un de nos papiers nous fournit celui-ci.

» Tous les ans l'Archevêque de Vienne recevoit , depuis long-tems , 4000 florins , le Mercredi-Saint , pour les distribuer aux pauvres habitans , & les mettre en état d'assister , avec décence , aux différentes cérémonies des Fêtes de Pâques. A la fin du dernier Carême , le Prélat , chargé de la distribution , se rendit auprès de S. M. I. , pour lui rappeler cette œuvre de charité. Elle demanda de quel fonds cette somme étoit ordinairement tirée ; on lui répondit qu'il n'y en avoit pas de déterminé ; mais que feue l'Impératrice avoit la bonté de la fournir de sa caisse. L'Empereur dit qu'il vouloit prendre là-dessus quelques informations ; & rappelant ensuite le Prélat , qui se retiroit , il lui dit qu'il se rappelloit aussi qu'on lui payoit toutes les années , une somme pour la Messe qu'il avoit coutume de dire , de grand matin , le Mercredi Saint ; mais qu'il ne se rappelloit pas à quoi se montoit

cette somme ; on lui dit qu'elle n'étoit que de 6000 florins : 6000 *florins* , dit alors l'Empereur ; voilà un fonds pour l'aumône demandée ; donnez-en 4000 aux pauvres , il en restera 2000 , qui sont plus que suffisans pour payer une Messe α.

On mande de Rarisbonne qu'il y est beaucoup question d'un évènement malheureux ; un jeune Comte de Stolberg qui étoit à l'Université de Kiel , ayant eu une dispute avec un de ses camarades , s'est battu avec lui & a été tué. Le Comte Chrétien de Stolberg , son frère aîné , a écrit la lettre suivante au Bailli d'Eichstedt, pere du jeune homme qui l'a privé de son frère.

C'est avec une grande compassion, M. , que je suis le premier à vous offrir la main ; je vous juge digne de pitié ; je veux vous consoler en vous assurant sincèrement qu'aucun sentiment de colère & de vengeance ne subsiste dans mon cœur contre votre Fils infortuné , dont la main a fait périr mon cher Frère , qui donnoit les plus grandes espérances. Soyez au contraire persuadé en mon nom , ainsi qu'au nom de mes Frères & Sœurs , que nous avons pris & que nous prendrons encore toutes les peines possibles , pour adoucir son sort autant qu'il dépendra de nous. Si la Sentence est contraire à mes souhaits & à ce que j'ai lieu de me promettre de la clémence des Juges , nous ferons dans ce cas tous nos efforts pour obtenir un adoucissement du Roi , & certainement il ne nous refusera pas cette faveur. Pere malheureux que vous êtes ! Mon cœur m'oblige à vous adresser ces mots de consolation ; & je vous prie instamment de vous reposer sur cette assurance, Mais hélas ! que cette consolation seroit légère , si je n'étois pas en état de l'accompagner d'une autre plus considérable & plus pro-

pre à vous donner une sécurité parfaite. Ne jugez pas votre fils avec la rigueur qui vous sera inspirée par l'issue d'une affaire qui ne devoit sûrement pas avoir des suites aussi malheureuses. Permettez que je tempere ma propre douleur, en vous observant que j'ai lu une de ses lettres, qui ne pouvoit couler que d'un cœur généreux, & qui m'a fait répandre des larmes de pitié. Les voies de la Providence sont impénétrables ; elles conduisent au salut par diverses voies & détours. Un jour il n'y aura plus de voile devant nos yeux, & peut-être alors aurons-nous lieu de la remercier d'avoir fait entrer dans cette route votre fils & mon frere. C'étoient deux jeunes gens à la fleur de l'âge, exposés tous deux à mille dangers & tentations, que l'un n'auroit évités peut-être que par une mort prématurée, & l'autre par un coup violent qui l'a fait rentrer en lui-même. Ni l'un ni l'autre ne pensoient à s'égorger ; ils n'ont jamais nourri dans leur cœur le moindre germe d'animosité : les dernières paroles de mon Frere mourant, ont été qu'on pardonne, qu'on intercède pour votre fils. L'exemple de notre frère nous engage à nous intéresser vivement en faveur de votre fils, dont le sort est déjà plus doux qu'on ne l'accorde dans ces sortes de cas. Dieu veuille vous assister de ses consolations ! Dieu veuille vous faire la grâce que votre fils, après vous avoir causé des chagrins, vous console par la sincérité de son repentir & la régularité de sa conduite. Qu'il daigne effacer de votre esprit jusqu'à la dernière trace du souvenir affreux de ce déplorable événement. *Signé CHRETIEN, Comte de Stolberg.*

I T A L I E.

De LIVOURNE, le 25 Juillet.

S. A. R. le Grand-Duc est venu ici le 19

de ce mois , pour y voir le nouvel établissement formé à ses frais en faveur des fils & filles de militaires , qui y seront reçus , élevés & entretenus *gratis* , jusqu'à ce qu'il convienne d'y pourvoir autrement. Il a été fait choix de Maîtres & de Maitresses, dont l'unique occupation sera de les former à la vertu.

La secousse de tremblement de terre que l'on a éprouvée à Ravenne le 17 de ce mois , s'est fait sentir aussi à Florence dans le même tems , mais elle n'y a eu aucune suite fâcheuse ; on croit qu'elle a dû être plus funeste dans la Romagne.

On apprend par des lettres de Maroc , en date du 6 de ce mois , que Ben Abdelmelik , Alkaïde de Tanger , vient d'être désigné pour se rendre à Florence & ensuite à Vienne , en qualité d'Ambassadeur du Roi de Maroc. Il doit s'embarquer à Tetuan , les présens qu'il apporte avec lui consistent en 12 à 14 chevaux de Barbarie de la plus grande beauté.

Selon les lettres de Naples , le Roi fit remettre à la Reine la veille de ses couches , le présent ordinaire de 50,000 ducats en or ; la Ville , de son côté , présenta à cette Princesse la somme de 100,000 ducats , ce qui se fait toutes les fois qu'une Reine des Deux-Sicules accouche d'un Prince.



(154)

ESPAGNE.

De MADRID , le 7 Août.

LES vents ayant permis à la flotte combinée de mettre à la voile , elle appareilla de Cadix le 21 du mois dernier au matin , au nombre de 49 vaisseaux de ligne , dont l'ordre de bataille est le suivant.

Première division.

Escadre Bleue & Blanche.

St-Miguel , de 70. *L'Invincible* , de 110 , M. de Cherisay. *Il Raio* , de 80 , M. de Guixal. *Brillante* , de 70. *Dauphin Royal* , de 70. *Conception* , de 96 , D. Michel Gaston. *Sirena* , de 70. *Castilla* , 60. *Gulicia* , de 70. *Royal Louis* , de 110 , M. de Beaussier. *St-Raphael* , de 70. *Sta-Isabella* , de 70.

Deuxième Division.

Escadre Blanche.

L'Actif , de 74. *St-Carlos* , de 80 , D. Vincente Tenedos. *Le Hardi* , de 64. *L'Angel de la Guardia* , de 70. *Le Protecteur* , de 74. *Sanctissima-Trinidad* , de 112 , Général D. Louis de Cordova. *L'Africa* , de 70. *St-Domingo* , de 66. *St-Joachim* , de 70. *Le Zodiaque* , de 74. *L'Indien* , de 64. *St-Fernando* , de 84 , D. Fernand Angelo.

Troisième Division.

Escadre Bleue.

Il Vencedor , de 70. *St-Damaso* , de 70 , D. Antonio Forno. *Le Bien-Aimé* , de 74. *Le Septentrion* , de 64. *St-Pedro* , de 70. *Le Majestueux* , de 110 , M. de Rochechouard. *Le Guerrier* , de 74. *St-Juan-Baptiste* , de 70. *St-Justo* , de 70. *Oriente* , de 70. *Le Terrible* , de 110 , M. de la Motte-Piquet. *Le Terrible* (Espagnol) D. Antonio Valdes.

Escadre légère aux ordres de M. le Comte de Guichen.

Première Division.

La Bretagne , de 110 , M. de Guichen. *Glorioso* , de 78. Le Lyon , de 70. Le *Serio* , de 64. Le *Magnifique* , de 74. Le *Meno* , de 64. Le *Robuste* , de 74.

Deuxième Division.

Le *St-Vincente* , de 80 , D. Ignacio Tossa. *Fendant* , de 74. Le *St-Pablo* , de 70. L' *Alexandre* , de 64. Le *St-Lorenzo* , de 70. Le *Triomphant* , de 80 , M. du Pavillon.

La flotte resta en vue toute la journée ; sur le soir le vent ayant fraîchi , l'armement aux ordres du Duc de Crillon en profita pour sortir à son tour de la Baie ; ce ne fut que le 23 , que tout s'éloigna , l'armée se dirigeant vers l'Ouest , & l'expédition vers le Détroit.

Les nouvelles qu'on attendoit de Pensacola sont arrivées par la frégate le *Caïman* , de 26 canons , qui les a apportées. La Cour a publié les lettres des Officiers-Généraux , en attendant le Journal du siège. Parmi ces dépêches nous citerons celle du Général de l'armée D. Bernard de Galvez à D. Joseph de Galvez.

J'ai la satisfaction d'apprendre à V. E. que les forts & la place de Pensacola se sont rendus aux armes de S. M. le 9 de ce mois , après douze jours de tranchée ouverte , & le soixante-unième depuis le débarquement dans l'île de Sainte-Rose. Nous y avons trouvé 143 canons , 4 mortiers , 6 obusiers & 40 pierriers , avec quantité de vivres & de munitions de guerre. — Depuis le mois

d'Avril dernier, il en a coûté aux Anglois, pour la partie seule des fortifications, 72,000 liv. st. Nos Ingénieurs évaluent les trois nouveaux forts, sans compter celui qui a sauté en l'air, & l'ancien fort de la ville, avec leurs magasins respectifs & leurs casernes, à plus d'un million & demi d'écus. — Pour que V. E. puisse informer exactement le Roi des opérations du siège, du nombre & de la qualité des morts & des blessés de l'armée (on porte les premiers à 91, & les autres à 202), de la garnison ennemie, (elle a perdu plus de 300 hommes, sans compter les sauvages auxiliaires) & des circonstances dans lesquels cette garnison a capitulé, je joins ici le journal, les relations, la capitulation & les plans des forts & de leurs environs. — Il résulte par les listes des prisonniers qui existent, par le rapport des déserteurs qui ont passé dans notre camp, par le nombre de ceux qui ont sauté en l'air dans la demi-lune, & par les Compagnies légères du pays qui se sont sauvées en Georgie un moment avant que la place demandât à capituler, que les ennemis avoient dans les forts 1700 hommes, sans compter beaucoup de Nègres qui contribuoient à la défense de la place, & une multitude de Sauvages qui occupoient les bois & les rendoient toujours maîtres de la campagne. On donne aujourd'hui 1400 rations aux prisonniers, dans le nombre desquels se trouvent deux Généraux, l'un, D. Pedro Chester, Capitaine général de la Province & Vice-Amiral, & l'autre D. Juan Campbell, Maréchal-de camp. — Le secours que m'envoyèrent très-à-propos les Généraux de la Havane, sous la conduite du Chef d'Escadre D. Joseph Solano, ont beaucoup contribué à l'heureuse réussite de cette entreprise. Ce Chef d'Escadre, après avoir offert & débarqué une partie des équipages de ses vaisseaux pour me seconder dans les attaques de terre, s'est tenu avec son escadre à l'ancre sur une côte périlleuse pendant tout le temps

que nous pouvions avoir besoin de ses secours , ce qui prouve que les vaisseaux Espagnols peuvent s'approcher des écueils sans y périr. — Le Chevalier de Monteil , Chef-d'Escadre de S. M. T. C. , desirant , comme il l'a fait jusqu'ici , contribuer au plus grand avantage de la cause commune , & du service de nos Souverains respectifs , non-seulement m'a envoyé aussi une partie de ses troupes , mais même avoit pris des arrangemens avec notre Chef-d'Escadre D. Juan Tomaseo pour venir attaquer par mer le fort George avec la frégate Françoisse l'*Andromaque* , commandée par M. de Nabel , Capitaine de vaisseau , & la frégate Espagnole la *Clara* , aux ordres de D. Miguel Alderete ; mais l'explosion de la demi lune (1) , & la reddition totale de la place , les ont privés de la satisfaction qu'ils se promettoient. — Les troupes Françoises qui ont débarqué à terre , sous les ordres du sieur de Borderu , Capitaine de vaisseau , se sont comportées avec autant de courage que si la conquête eût dû se faire pour leur Maître , ce qui prouve que par-tout où se trouve la bravoure , l'honneur & la bonne-foi , ce n'est point l'intérêt qui détermine à se battre. Nos Espagnols se sont conduits avec leur courage & leur persévérance accoutumés. — Quoique j'aie lieu d'être entièrement satisfait de la conduite de tous les Chefs & Officiers , je dois faire une mention particulière de D. Juan Manuel de Cagigal , Maréchal-de camp , avec lequel j'ai concerté mes opérations depuis la jonction ; du Brigadier D. Jeronimo Giron , que l'expérience que j'ai faite de ses lumières , m'a déterminé à charger de l'ouverture de la tranchée , à l'attaque de vive force que j'avois projetée contre le fort de la demi lune , & qui n'a point eu lieu à cause

(1) Ce fort sauta en l'air avec 105 hommes qu'il contenoit ; cet événement fut occasionné par une grenade de nos batteries , qui tomba dans le magasin à poudre , & accéléra la reddition des autres forts.

du contre-ordre que j'ai donné pour occuper le fort, immédiatement après l'explosion, avec les Colonels Baron de Kessel & D. Joseph de Ezpeleta. Ce dernier mérite une recommandation particulière; après être resté chargé du commandement de la Mobile, depuis la prise de cette place, il s'est aussitôt transporté par terre jusqu'ici par une marche pénible; de plus, le Colonel D. Louis Rebolo ayant été tué par les ennemis, D. Francisco Longoria ayant été attaqué d'une maladie dont il est mort, & moi-même ayant reçu deux blessures, j'ai confié le commandement général à D. Joseph Ezpelata, sans qu'il se trouvât d'autres Chefs de sa Classe pour l'aider jusqu'à ce que je fusse rétabli; il n'y a point eu d'attaque, de reconnoissance ni d'occasion où il ne se soit trouvé, où il n'ait développé ses talens militaires, indépendamment des fonctions de Major-Général dont il étoit chargé. — » Le Capitaine de vaisseau D. Philippe - Lopez Corrizore, qui commandoit les troupes de marine à terre, a donné aussi les preuves du mérite le plus distingué. — » Je ferai passer à V. E., dans un paquet séparé, les listes de ces Particuliers, & d'autres Chefs, Officiers, &c. qui méritent d'être recommandés, pour que vous les présentiez à S. M. A-Pensacola, le 26 Mai 1781^{re}.

A N G L E T E R R E.

De L O N D R E S , le 14 Août.

C'EST par une Gazette extraordinaire que, le 9 de ce mois la Cour a fait part au Public du combat qui a eu lieu dans la mer du Nord entre l'escadre aux ordres du Vice-Amiral Parker, & celle des Hollandois sous le commandement du Contre-Amiral Zoutman.

La dépêche de Sir Henri Parker a été apportée par M. Rivett , Lieutenant commandant le cutter la *Surprise* & datée du 6 Août en mer.

Hier matin , près du Dogger-Bank , nous rencontrâmes l'escadre Hollandoise avec une flotte considérable ; je m'estimai heureux d'avoir sur elle l'avantage du vent , parce que sans cela mon convoi eût été exposé , vu le grand nombre de ses fortes frégates. Ayant séparé les vaisseaux de guerre des vaisseaux marchands , & fait à ces derniers le signal de tenir le vent , je portai au large , hissant le signal de chasse générale ; l'ennemi forma sa ligne , consistant en huit vaisseaux à deux ponts , amures à tribord ; notre ligne , y compris le *Dolphin* , étoit formée de sept : de part & d'autre , il n'y eut pas un coup de canon tiré avant d'être à la demi-portée du mousquet ; le *Fortitude* se trouvant alors par le travers de l'Amiral Hollandois , l'action commença , & se soutint avec un feu continu pendant trois heures quarante minutes ; alors nos vaisseaux étoient ingouvernables : je fis un effort pour former la ligne , afin de recommencer le combat , mais cela étoit impraticable ; le *Bienfaisant* avoit perdu son mât de grande hune , & le *Buffalo* , sa vergue de misaine : le reste des vaisseaux n'étoit pas moins maltraité dans leurs mâts , leurs agrès & leurs voiles ; l'ennemi parut être dans un aussi mauvais état. Les deux escadres restèrent en panne près l'une de l'autre un espace de tems considérable , au bout duquel celle des Hollandois prit avec son convoi la route du Texel : nous n'étions pas en état de la suivre. — Les Officiers & équipages de S. M. se sont conduits avec beaucoup de bravoure , & l'ennemi n'a pas moins fait preuve de vaillance ; le *Fortitude* a été parfaitement bien secondé par le Capitaine Ma-

cartney , qui commandoit la *Princess Amélia* , mais il a malheureusement été tué au commencement de l'action. Le Lieutenant Hill s'est fait beaucoup d'honneur , en soutenant , aussi bien qu'il l'a fait , la conduite de son Capitaine. — Comme il étoit très-probable qu'on en reviendrait à une seconde action , le Capitaine Macbride m'obligea sensiblement en se chargeant du commandement de ce vaisseau , & j'ai donné celui de l'*Artois* au sieur Waghorne , mon premier Lieutenant : cet Officier , quoique grièvement blessé dans l'action , avoit refusé de se retirer , & étoit resté à côté de moi tout le tems qu'elle a duré : le Capitaine Groeme , du *Preston* , a perdu un bras. Je joins ici un état des tués & blessés , ainsi que des dommages que les vaisseaux ont reçu. Je crois que la force de l'ennemi étoit supérieure de beaucoup à ce que L. S. la croyoient être , je me flatte qu'elles concevront qu'avec celle de notre escadre , nous avons fait tout ce qu'il étoit possible de faire. — P. S. Les frégates ont découvert , ce matin , un des vaisseaux de guerre Hollandois submergé dans 22 brasses d'eau ; ses mâts de perroquet s'élevoient au-dessus de la surface , & sa flamme flottoit encore : le Capitaine Patton l'ayant amenée , me l'a apportée à mon bord ; c'étoit , je crois , le second vaisseau de la ligne , montant 74 canons. L'état des tués & blessés dans l'action est de 104 morts , 339 blessés.

Le Lieutenant Rivett rapporte que les navires du commerce venant de la mer Baltique , au nombre de plus de cent voiles , avoient pris , avant que l'action commençât , la route de l'Angleterre sous escorte convenable , & qu'à toute heure on peut attendre leur arrivée. Lors de l'action , l'escadre de l'Amiral Parker étoit composée des vaisseaux & frégates ci-après mentionnés. Le *Fortitude* , de 74 , Vice-Amiral Parker , Capitaine Robertson. La

Princess Amélie, de 80, Capitaine Macartney. Le *Berwick*, de 74, Capitaine Ferguson. Le *Bienfaisant*, de 64, Capitaine Braichwaite. Le *Buffalo*, de 60, Capitaine Truscott. Le *Preston*, de 50, Capitaine Græme. *Dolphin*, de 44, Capitaine Blair. L'*Artois*, de 40, Capitaine M'Bride. La *Latona*, de 38, Capitaine Sir H. Parker. La *Belle Poule*, de 36, Capitaine Patton. Le *Cléopatra*, de 32, Capitaine Murray. La *Surprise* (cutter), de 10, Lieutenant Rivett.

Les suites de ce combat, n'ont pas également satisfait la nation; s'il est vrai que nous soyons vainqueurs, nous ne voyons pas quels avantages en ont résulté; le convoi Hollandois nous a échappé & a continué sa route; & nos vaisseaux sont dans un état à avoir besoin de se réparer comme ils pourrout à Leirh, où ils sont pour pouvoir regagner nos ports, où ils recevront les réparations plus considérables dont ils ont besoin.

Nos nouvelles de l'Amérique septentrionale, se réduisent à une lettre du Lieutenant-Colonel Balfour, en date de Charles-Town, publiée dans la Gazette de la Cour du 11 de ce mois, où il apprend que le Lord Rawdon étant venu avec les renforts qu'il avoit reçus à Ninety Six, avoit décidé le Général Green à abandonner l'attaque de cette place, & de se retirer à 16 milles; d'où d'après des bruits auxquels il ajoute peu de foi, il doit avoir pris la route de la Virginie où l'on dit qu'il a reçu ordre de joindre le Général Wayne & le Marquis de la Fayette. De ce côté le Lord Cornwallis ne paroît avoir en-

core rien fait ; il a tenté plusieurs fois inutilement d'engager M. de la Fayette à une action. La chaleur étant extrême , le Lord Cornwallis avoit jugé plus prudent de ne point fatiguer ses troupes , & d'attendre que la saison soit moins rigoureuse.

On a dit assez plaisamment , sur la conquête des Carolines par ce Lord qu'elle peut s'assimiler à la capture qu'avoit fait un Soldat Ecoffois. Il écrit à son Capitaine. — J'ai fait un prisonnier. — Eh bien ! il faut l'emmener. — Il ne veut pas venir. — Viens donc toi-même. — Mais il ne veut pas me laisser aller.

L'Amiral Graves qui commande l'escadre en station à New-Yorck , est l'ancien de l'Amiral Digby ; on lui a envoyé ordre de partir pour la Jamaïque aussi-tôt que Digby sera arrivé à New-Yorck ; on dit que celui-ci emporte avec lui des pleins pouvoirs pour traiter avec l'Amérique ; mais on doute que le nouveau Plénipotentiaire soit plus heureux que ses prédécesseurs.

On voit dans les papiers Américains qui nous sont arrivés , que des détachemens de l'armée du Général Green pendant son expédition de Ninety-Six , nous ont enlevé le fort Orangebourg , & que M. H. Lée Junior s'est emparé du fort Granby , qui a capitulé le 15 Mai , & où les Américains ont trouvé beaucoup de provisions , d'armes & de munitions. A ces nouvelles du Continent on peut joindre la capitulation de Pensacola , envoyée par le Major-Général Campbell , & publiée dans la même Gazette du 11 de ce mois ; elle est conçue ainsi.

1°. Tous les forts & postes actuellement en la possession des troupes de S. M. B. seront remis aux troupes de S. M. C. Les garnisons Angloises y compris les soldats & matelots, sortiront avec tous les honneurs de la guerre; à la distance de 500 verges de leurs postes respectifs, elles mettront leurs armes en pile, les Officiers seulement gardant leurs épées, après quoi elles seront embarquées aussi promptement qu'il sera possible à bord de bâtimens fournis & suffisamment approvisionnés de vivres aux frais de S. M. C. pour être envoyées avec toute la célérité possible, & sans aucun retard inutile dans l'un des ports appartenans à la G. B., au choix du Major-Général Campbell, les troupes restant sous les ordres immédiats de leurs propres Officiers respectifs, & elles ne serviront point contre l'Espagne ou ses alliés, jusqu'à ce qu'un nombre égal de prisonniers appartenant à l'Espagne ou à ses alliés, ait été donné en échange par la G. B. suivant l'usage établi d'égalité de rang ou une estimation y équivalente. — *Accordé.* Les ports de St-Augustin & de l'isle de la Jamaïque seront seulement exceptés, & quant à l'échange des prisonniers, les Espagnols seront préférés à leurs alliés; le transport de ceux qui seront envoyés en échange dans les ports Espagnols, sera aux frais de S. M. B.

2°. Les Officiers de l'Etat Major, les Commissaires, les Gardes de munitions, & en général tous & chacune personne dépendant par leur charge ou emploi de l'armée, seront compris dans l'article précédent. *Accordé.*

3°. Il sera fourni aux frais de S. M. C. un vaisseau hospital suffisamment approvisionné de vivres pour les malades & blessés en état de soutenir la traversée, & d'accompagner les autres troupes dans le port où elles se rendront; on prendra soin du reste des malades & blessés qui, après leur rétablissement, seront envoyés avec un pavillon parlementaire.

raire dans le même port. *Accordé.* — Le Général Campbell laissera les Commissaires, Chirurgiens & Médecins pour secourir les malades aux frais de S. M. B., & ils seront envoyés ensuite ainsi que le reste de la garnison aux frais de S. M. C.

4°. Les Capitaines & Officiers de la Marine auxquels il est alloué des domestiques par l'établissement de la Marine Angloise, garderont leurs domestiques qui seront compris dans le premier article. *Accordé.*

5°. Toute la propriété privée, le bagage & les effets de tout & chaque Officier, Soldat & Matelot, composant les garnisons des forts ou postes compris dans cette capitulation, leur seront conservés sans dommage ou vexation, & il leur sera permis ou de les emporter avec eux à bord des transports qui leur seront fournis en vertu du premier article, ou d'en disposer comme ils le jugeront à propos, à Pensacola. *Accordé*, par rapport au bagage & à l'équipage suivant la coutume de l'armée.

6°. Tous les papiers nécessaires pour la fixation des comptes publics en Angleterre ou ailleurs, seront laissés à la garnison. *Accordé*, après qu'ils auront été examinés.

7°. Un pavillon parlementaire envoyé il y a quelque tems à la Havane par le Capitaine Deans, qui étoit alors le plus ancien Capitaine de la Marine dans la Station de Pensacola, sera envoyé dans le même port où se rendront les troupes & matelots de cette place en vertu du premier article. *Accordé.*

8°. Un bâtiment commode sera fourni & approvisionné suffisamment de vivres aux frais de S. M. C. pour transporter le Gouverneur, sa famille, sa propriété & ses effets en Angleterre, ou dans un des Gouvernemens de S. M. B. dans l'Amérique septentrionale ainsi qu'il le jugera à propos, & pendant son séjour dans la Floride, il restera à

L'Hôtel du Gouverneur dans la ville de Pensacola, où il sera protégé dans sa personne, ses papiers, sa propriété & effets qui ne seront point sujets à être inspectés avant son départ ou à son départ. *Accordé* pourvu qu'il prenne un autre maison que celle du Gouverneur qu'il demande.

9°. Il sera aussi fourni aux frais de S. M. C. un vaisseau commode pour transporter le Major Général John Campbell, sa suite, sa famille, sa propriété & ses effets dans la Grande-Bretagne ou dans tel des Gouvernemens de S. M. B. de l'Amérique Septentrionale, qu'il jugera à propos ; & pendant son séjour dans la Province, il lui sera fourni des logemens convenables, pour lui, sa suite & sa famille, & de plus, il sera protégé dans sa personne, papiers, propriété & effets, &c. *Accordé.*

10°. Les Officiers de Marine, de Terre & de l'Etat-Major, dont les affaires exigent la présence dans la Province, auront la liberté d'y rester un tems raisonnable, à l'effet de les terminer *Accordé.*

11°. Cette Province restera en la possession de S. M. C. jusqu'à ce que L. M. C. & B. décident de son sort ; & en attendant, les Officiers civils, ceux de la Marine & de l'armée, durant leur séjour, les Marchands & autres habitans ne pourront être forcés de prendre les armes contre S. M. B., ses alliés, ou toute autre Puissance quelconque. Ils ne seront molestés sur aucun prétexte, en leurs personnes, en leurs biens ou effets quelconques, soit par terre ou par mer, par les sujets de S. M. B. les alliés, mais au contraire, ils seront protégés à cet égard de la même manière que les sujets natifs d'Espagne. *Réponse.* — La Province restera à l'Espagne, & les habitans seront traités conformément à la capitulation de Baton-rouge, en leur donnant quatre mois de plus pour se retirer.

12°. Le premier Juge & les autres Officiers ci-

vils du Gouvernement qui n'auront pas besoin de rester pour arranger leurs affaires , seront également transportés dans la G. B. ou dans tel des Gouvernemens de S. M. B. de l'Amérique Septentrionale qu'ils jugeront à propos , avec leurs familles , leurs papiers & effets , lesquels ne seront point sujets à inspection , sur de bons vaisseaux qui seront fournis & suffisamment approvisionnés aux frais de S. M. C. — *Réponse.* Des pavillons parlementaires leur seront donnés pour se retirer , mais à leurs frais.

13°. Les Officiers tant civils que de marine & de guerre , qui resteront pour arranger leurs affaires , après que les vaisseaux auront été fournis pour les transporter dans la G. B. ou ailleurs , comme il a été dit dans les articles précédens ; les Marchands & autres , soit personnellement , durant leur séjour ; ou , en cas qu'ils quittent la Province , en la personne des Procureurs nommés par eux ; comme aussi tous les absens , dont les affaires sont actuellement , ou pourront être mises entre les mains des Procureurs , seront conservés dans leurs droits & privilèges , & dans la possession & jouissance paisible & tranquille de leurs biens & effets réels & personnels, meubles & immeubles , ou de toute autre nature quelconque , & ils pourront , ou par eux ou par leurs Procureurs , les vendre & en disposer comme ils voudront , de la même manière qu'ils ont fait ci-devant ; les produits de ces biens & effets , seront employés à acheter les espèces qui leur conviendront le mieux , & leur serviront à se transporter eux & leurs familles dans quelque partie de la domination de S. M. B. , sur des vaisseaux de cartel , à leurs frais. Il leur sera fourni les bâtimens nécessaires & des saufs-conduits pour les protéger eux , leurs familles & leurs effets , contre les sujets & alliés de S. M. C. , comme s'ils

étoient nés sujets d'Espagne. *Accordé pour un an.*

14°. Les habitans, quels qu'ils soient, ne seront obligés de rien fournir aux troupes de S. M. C. en quartier. Tous les Nègres libres, Mulâtres & Métis seront conservés dans leur liberté. *Réponse.* — Les habitans fourniront des logemens lorsque cela sera nécessaire. *Accordé* relativement aux Nègres & Mulâtres libres, pourvu toutefois que le Général Campbell relâche un Nègre libre pris au village.

15°. Le libre exercice de la Religion sera permis dans toute la province comme ci-devant, sans qu'il y soit mis la moindre restriction. *Accordé pour un an, jusqu'à ce que la volonté du Roi mon Maître soit connue à cet égard.*

16°. Les Nègres pris à loyer de leurs Maîtres & employés à travailler aux fortifications pendant le siège, ne seront pas enlevés à leurs Maîtres, mais retourneront à leurs propriétaires. *Accordé.*

17°. Les registres publics, archives & papiers qui se trouvent dans les Bureaux respectifs du Gouvernement & des Finances, resteront sous la garde des Officiers actuels, sans qu'il soit permis, sous aucun prétexte, de les changer de place, dans la crainte qu'ils ne soient perdus ou égarés. *Réponse.* Tous les papiers publics seront remis à une personne que je désignerai pour en faire l'examen; & dans le cas où ils ne seroient d'aucune utilité pour l'Administration de la Colonie, ils seront rendus aux Officiers civils.

18°. Les habitans ni autres personnes quelconques ne seront troublés ou molestés, sous aucun prétexte, pour avoir porté les armes en défendant la Colonie. *Accordé.* 19°. Deux chariots couverts sortiront avec les troupes, & on n'en fera point la visite pour aucun motif que ce soit. *Accordé.*

20°. Le bétail & autres provisions prises sur les

habitans de la province pour l'usage des troupes de S. M. B. , seront payés en entier suivant les prix ordinaires de chaque article respectif dans les endroits où lesdits bétails & provisions ont été pris. *Réponse.* — Cet article est inutile, attendu qu'il n'a été pris sur les habitans ni bétail ni aucune chose quelconque.

21°. Il sera permis au Gouverneur & Commandant des troupes de cette province d'envoyer la nouvelle de cette capitulation par un bâtiment parlementaire ou autrement, à son choix, au Gouverneur de la Floride orientale, au Commandant en Chef dans l'Amérique septentrionale, à la Jamaïque & dans la G. B. si ledit Gouverneur le juge à propos. *Accordé.*

22°. Tous les prisonniers faits par les armes d'Espagne, depuis le 9 Mars dernier, se joindront aux garnisons des postes & forts à évacuer, & seront sur le même pied qui a été stipulé dans le premier article; & tous les prisonniers Espagnols qui étoient prisonniers sur leur parole à Pensacola, ou qui sont actuellement en la possession des troupes Angloises, seront mis en liberté, excepté ceux qui seront accusés d'avoir manqué à leur parole. *Accordé.*

23°. Les Nègres qui se sont cachés pendant le siège dans la crainte ou l'appréhension du danger, seront rendus à leurs propriétaires lorsqu'ils seront trouvés. *Accordé*, ou si l'on y trouve de l'inconvénient, on en payera la valeur.

24°. Il sera fourni des quartiers aux troupes Angloises & aux matelots, jusqu'à ce qu'ils puissent être embarqués à bord des transports qui doivent leur être fournis d'après le premier article. *Accordé.*

25°. L'exécution pleine & entière de la présente capitulation sera observée *bona fide*, & s'il survient quelques difficultés qui n'auroient point été prévues dans les précédens articles, l'intention des parties contractantes est qu'elles soient levées de la manière la plus conforme à l'humanité & à la générosité.

Articles

Articles additionnels. 26°. Dans le cas où un ou plusieurs soldats Anglois , ou matelots qui sont actuellement absens de leurs corps respectifs , & errans dans les bois seroient pris , par la suite , par les troupes Espagnoles ou leurs alliés , ils seront regardés comme s'ils faisoient actuellement partie de la garnison , & dans le cas où ils seroient pris avant le départ de la garnison , on leur permettra de joindre les troupes Angloises ; & si la garnison étoit partie , ils pourront joindre l'hôpital , & ils seront envoyés dans le même port où se retirera la garnison , avec les malades & blessés qu'elle laissera derrière elle , suivant ce qui est stipulé par le troisième article. *Accordé* , pourvu qu'ils ne se présentent pas en qualité de déserteurs.

27°. On ne donnera aucun encouragement quelconque ; & sur son honneur , on n'emploiera aucuns moyens pour engager les soldats ou matelots des troupes Angloises à s'enrôler au service d'Espagne ou à celui de ses alliés. *Accordé* , mais on donnera protection à ceux qui se présenteront volontairement d'eux-mêmes.

Cette Gazette de la Cour ne contient que la suite de nos désastres. La dépêche dans laquelle l'Amiral Hood rendoit compte de son combat est enfin arrivée.

Le 28 Avril , à 7 heures du matin , la frégate l'*Amazon* étant au vent de la pointe Salines , découvrit une Escadre très considérable. A 9 heures , le *Russel* , à qui je venois d'ordonner de se rendre à Sainte-Lucie , parce qu'il avoit 130 malades à bord , me répéta le signal de l'*Amazon* ; je fis sur le champ celui de chasse générale au S. E. afin de porter tous les vaisseaux au vent , & à 10 heures , je formai la ligne en avant , les vaisseaux à deux cables de distance : lorsque nous eûmes ouvert le roc Diamant , ce ne fut que de la tête du

25 Août 1781.

h

grand mât que l'on put découvrir l'ennemi courant au Sud ; le Capitaine Finch ayant vu répéter au plus près son signal , retourna judicieusement pour reconnoître l'Escadre ; à midi , il se rapprocha allez près de moi pour que je pusse distinguer qu'il signaloit un ennemi supérieur en force : lorsque je marquai le desir de connoître le nombre des vaisseaux de ligne , il répondit 19 Un peu avant deux heures , le Capitaine Finch se rendit à mon bord & me dit , qu'il avoit très-distinctement compté 19 vaisseaux de ligne & deux autres à deux ponts qu'il croyoit armés en flûte. Comme l'ennemi n'avoit retiré que trois frégates de sa flotte , le Capitaine Finch n'avoit pu juger avec précision du nombre qu'il pouvoit en avoir : il ajouta que cette flotte étoit très-nombreuse que le tout gouvernoit au Nord , ce qui est la position dans laquelle nous en vîmes ensuite une partie du haut des mâts , au toucher du soleil ; la majeure partie des vaisseaux que nous découvrîmes alors , se trouvant au Nord de la pointe Salines. J'expédiai sur le champ le Capitaine Finch pour dire au Contre-Amiral Drake que je desirois lui parler ; lorsqu'il se fut rendu à mon bord , je lui dis que je continuerois la ligne par l'avant , que je me porterois au vent le plus que je pourrois en mettant dehors toutes mes voiles ; & qu'au point du jour , je rangerois de près le Fort Royal , attendu que la route que pouvoit prendre l'ennemi étoit incertaine. Il voulut bien dire que c'étoit ce que je pouvois faire de mieux. J'ordonnai alors au Capitaine Finch de se porter encore au vent , pour tâcher de découvrir l'ennemi , lui enjoignant , au moment où il en auroit connoissance distincte , de faire certains signaux dont je convins avec lui , afin que je pusse savoir s'il étoit amaré à bas-bord ou à tribord , ou courant vent arrière : immédiatement après le coucher du soleil , je fis virer l'Escadre toute ensemble vent devant , gouvernai au Nord , & passai toute la nuit

devant Fort-Royal. Au point du jour, nous ne vîmes ni l'ennemi, ni l'*Amazone* ; mais un peu avant neuf heures, l'*Amazone* me joignit, l'ennemi étoit alors en vue & venoit droit à nous entre les pointes Salines & le roc Diamant. Je fis le signal du plus près & de se préparer au combat. A neuf heures, l'ennemi parut ; il formoit la ligne de bataille ; 20 minutes après le Prince Williams me joignit venant de la baie de Gros-Islet ; comme je ne l'avois mandé que le soir précédent, il faut que le Capitaine Douglas, pour se rendre si promptement près de moi, ait fait des efforts prodigieux & qui lui font beaucoup d'honneur, vu qu'il avoit eu à rassembler, dans la nuit, la majeure partie de son équipage. A 9 heures 27 minutes, nous hissâmes pavillon anglois ; l'Amiral François hissa le sien, ainsi que toute son escadre. A 10 heures 13 minutes, je fis signal au vaisseau le *Shrewsbury* de se porter au vent, c'étoit le bâtiment de tête ; mais je remarquai immédiatement après, que le vent ayant varié, il le feroit avant qu'il étoit en son pouvoir de le faire. A 10 heures 33 minutes, je fis virer l'Escadre toute ensemble vent devant : l'avant garde ennemie étoit alors presque par le travers de notre centre. A 11 heures, elle commença à faire feu, je n'y répondis pas ; alors les vaisseaux qui mouilloient dans la baie de Fort-Royal coupèrent leurs cables & parurent sous voiles. A 11 heures 20 minutes, je fis encore virer toute l'Escadre ensemble vent devant, & je répétois le signal de la ligne de bataille au plus près. A 11 heures 25 minutes, remarquant que les boulets de l'ennemi passaient par dessus nous, je fis le signal d'engager le combat : notre avant-garde & l'arrière-garde ennemie, en passant l'une devant l'autre, échangèrent quelques bordées. A 11 heures 40 minutes, l'ennemi vint vent devant ; 5 minutes après, je fis signal à l'arrière garde de serrer

sur le centre ; 10 minutes après , voyant qu'il étoit impossible d'atteindre l'ennemi , je l'invitai à venir me chercher , en faisant mettre l'Escadre en panne sous les huniers. A midi & demi , l'Amiral François , à bord de la *Bretagne* , commença à faire feu sur le *Barfleur* , qui le lui rendit sur le champ & l'action devint générale , mais nous étions à une trop grande distance , & je ne crois pas qu'il y ait d'exemple d'une action où l'on ait jeté tant de boulets & de poudre en pure perte ; mais c'étoit de M. de Grasse que dépendoit le choix de la distance ; il ne m'étoit pas possible de l'approcher de plus près. A une heure , comme les François avoient commencé à faire servir , & à porter en tête , je fis à l'avant-garde le signal de faire servir. A une heure 17 minutes , je fis au *Shrewsbury* (qui étoit le vaisseau de tête) le signal de faire plus de voiles , & je fis mettre dehors les perroquets. A une heure 34 minutes , je répétai le signal de serrer de plus près la ligne , & remarquant que de 10 boulets que l'ennemi nous envoyoit , il n'y en avoit pas un qui nous atteignît , je fis cesser le feu , l'ennemi ne tarda pas à en faire autant ; mais comme son avant-garde & la nôtre combattoient d'un peu plus près , elles continuèrent , & quoique l'Amiral François eût dix vaisseaux derrière lui & trois autres au vent , il ne s'en approcha pas davantage ; pendant ce temps-là , les navires du commerce rangeoient la terre au plus près ; ils étoient escortés par deux vaisseaux à deux ponts que l'on suppose armés en flûte & deux frégates. A trois heures 18 minutes , le feu cessa entre notre avant-garde & celle de l'ennemi , & je fis au *Shrewsbury* le signal de faire plus de voile pour se porter au vent de l'ennemi. A quatre heures 45 minutes , je chargeai le Capitaine Finch de porter au Capitaine Robinson , du *Shrewsbury* , l'ordre de serrer le vent , & de por-

ter le plus de voiles qu'il lui seroit possible, de manière à conserver la ligne de bataille en ordre, & de la parcourir pour communiquer le même ordre aux Capitaines de chaque vaisseau. A 5 heures 57 minutes, le paquebot destiné pour Antigua, & qui avoit fait route de conserve avec l'Escadre, me vint à l'encontre pour m'informer, par ordre du Contre-Amiral Drake, que le *Ruffel* étoit en grande détresse, avoit reçu plusieurs boulets à la flottaison, que l'eau surmontoit la plate-forme de la soute aux poudres & gagnoit les pompes, & qu'enfin il avoit trois de ses canons démontés. A 6 heures 18 minutes, je fis au *Ruffel* le signal de se rendre à la portée où il pouvoit être hélé, il y répondit : alors la flotte ennemie, consistant en 24 vaisseaux de ligne, étoit à environ quatre milles au vent. A 7 heures & demie, le Capitaine Sutherland, du *Ruffel*, passa sur mon bord, je lui ordonnai, en cas que par des efforts il lui fût possible de tenir à flot son vaisseau, de le conduire à Saint-Eustache, ou dans tout autre port qu'il pourroit gagner, & d'informer le Chevalier George Rodney de tout ce qui s'étoit passé dans l'action. A 9 heures 45 minutes, le *Lixard* s'approcha à portée de hélér, & m'informa de la part du Capitaine Sutherland qu'il avoit arrivé vent arrière. Le 30 Avril, au point du jour, je remarquai que l'avant-garde & le centre de l'Escadre s'étoient séparés à quelque distance du *Barfleur* & de l'arrière-garde, par l'effet de l'inconstance des vents & des calmes qui leur avoient succédé dans le cours de la nuit, & qui n'avoient pas permis que le *Barfleur* mît le cap dans la direction que nous voulions lui donner : il avoit tournoyé à deux ou trois différentes reprises, tandis que les autres vaisseaux avoient un air léger : observant alors que les vaisseaux avancés de l'ennemi portoient sur notre avant-garde, je forçai de voiles le plus qu'il

fut possible en portant sur eux, & fis le signal pour
 former la ligne de bataille au plus vite; celle de
 l'ennemi étoit considérablement étendue & dispersée.
 A sept heures, l'escadre à mes ordres étant passa-
 blement formée, les vaisseaux avancés de l'ennemi
 serrèrent le vent & s'éloignèrent. A sept heures
 57 minutes je fis signal à l'arrière-garde de ser-
 rer sur le centre, parce que par les manœuvres
 de l'ennemi il paroissoit qu'il se disposoit à l'atta-
 quer; à huit heures 35 minutes, comme il y
 avoit peu de vent, l'escadre se trouva former à-peu-
 près la ligne par le travers. Je fis le signal de
 rester dans cet ordre de marche, crainte qu'en
 tâchant de former la ligne en avant elle ne s'é-
 tendit trop; à 11 heures je fis le signal de for-
 mer la ligne en avant, à deux cables de distance;
 le vent ayant passé alors à l'est favorisoit cette
 manœuvre, qui me mettoit en état de mieux recevoir
 l'ennemi que l'on voyoit au vent à environ trois
 milles de distance. A onze heures 14 minutes je
 fis le signal à l'arrière-garde de serrer sur le cen-
 tre; à midi le vent foiblissoit de nouveau, & tous
 les vaisseaux se formant en ligne par le travers,
 je fis le signal de la ligne par le travers, afin
 de tenir l'escadre aussi serrée qu'il étoit possible;
 à midi 25 minutes, le vent soufflant décidément
 de la partie du S. E. je fis le signal de chasse
 générale au vent, dans la vue de gagner sur
 l'ennemi l'avantage du vent; dessein dans lequel
 j'eusse certainement réussi si le vent se fût soutenu;
 mais comme il manqua encore à quatre heures,
 il ne fut pas possible de gagner le vent sur l'en-
 nemi, je fis donc le signal pour que l'on formât la
 ligne en avant: ayant appris alors que l'*Intrepid*
 faisoit tant d'eau, qu'à peine étoit-il possible de
 le tenir à flot, & que le *Centaure* étoit dans le
 même état à cause de la grande quantité de bou-
 lets qu'il avoit reçus à sa flottaison, que d'ailleurs

ses mâts majeurs étoient très-dangereusement endommagés : je ne crus pas convenable de continuer de défier l'ennemi au combat : je pensai au contraire qu'il étoit de mon devoir indispensable d'arriver vent arrière , & j'en fis le signal à 8 heures. A 10 heures je mis en panne pour que l'escadre se serrât ; 40 minutes après , je fis voiles. Le premier du mois à cinq heures du matin nous découvrimus l'escadre ennemie par notre arrière à environ 8 ou 9 milles de distance : 26 minutes après je mis en panne , pour faciliter au *Torbay* & à la *Paccahunta* les moyens de nous joindre ; ils étoient alors à la portée du canon ennemi , & le premier en reçut beaucoup de dommages dans ses mâts & agrêts ; à sept heures 45 minutes , l'ennemi cessa de faire feu sur le *Torbay* : je détachai l'*Amazon* pour prendre la *Pacahunta* en remorque ; à 8 heures , je fis le signal pour que l'on serrât la ligne , la tête & la queue dans la direction du nord & sud. A midi 29 minutes , je fis le signal de mettre en panne , babord amure , ensuite je fis le signal pour constater l'état dans lequel se trouvoit l'escadre : l'ennemi nous restoit alors à l'Est , & gouvernoit au Nord ; à trois heures 33 minutes je fis le signal pour être plus près de la ligne Nord & Sud ; à 4 heures , l'ennemi vira vent devant , gouvernant au Sud , & au coucher du soleil il portoit encore vers ce point : sur le soir , quoique le calme fût presque plat , le grand mât de hune de l'*Intrepid* tomba en pièces à la mer ; à sept heures je fis voile au Nord , les Officiers de l'escadre qui connoissoient ces parages , pensant généralement que c'étoit l'unique moyen de nous porter au vent , parce qu'au Sud de Saint-Vincent les courants sont très-rapides sous le vent. C'est avec une peine infinie que je vous apprendis que le Capitaine Nott , du vaisseau de S. M. le *Centaure* , & son premier

Lieutenant, ont été tués dans l'action ; je fis passer le Capitaine Smith de la *Paccahunta* sur le *Centaure* pour commander, & je donnai le commandement de la *Paccahunta* au Lieutenant John Dovail Burr, nommant M. George Bowen, Lieutenant du *Centaure*. Je pense qu'il est infiniment de mon devoir d'ajouter que le zèle & les efforts du Contre-Amiral Drake, ainsi que des Officiers & équipages que j'avois l'honneur de commander, ont été tels, que si M. de Grasse eût jugé à propos d'engager de près les vaisseaux de S. M., & s'il eût plu à Dieu de lui donner la victoire, je me flatte qu'elle ne lui eût point paru une victoire aisée, quelque grande que fût la supériorité de l'ennemi sur nous.

Cette lettre fait attendre de nouvelles dépêches ; on se flatte qu'il ne s'est rien passé de fâcheux depuis les derniers évènements ; on auroit été instruit, sans doute, par la voie de nos ennemis. Il paroît d'après les lettres de l'Amiral Rodney, que les François n'ont jamais songé à attaquer sérieusement Ste-Lucie ; ils n'y ont débarqué quelques hommes que pour tromper Rodney, & pendant ce tems l'autre partie de l'escadre investissoit Tabago. L'Amiral paroît être très-mécontent de la prompte reddition de cette île ; mais il ne l'affecte que pour justifier sa propre négligence. On sait qu'avant de marcher pour joindre l'Amiral Hood, il a été débarquer à St-Eustache 2 grandes caisses d'argent, qui contiennent le produit net de la vente faite à St-Eustache ; il a d'abord songé à ses affaires, & ensuite à celles de la Nation. On plaignoît cet Amiral à son

départ de ce que ses dettes absorbent sa fortune ; aujourd'hui ses affaires ont changé , & il a trouvé en commandant une escadre le moyen de s'enrichir. Le Capitaine Rodney , son fils , vient d'acheter des terres appartenant au Comte de Northampton , dans les Comtés de Middlesex , Essex , Suffex & Northampton , pour la valeur de 140,000 l. sterl.

On n'a point d'autres nouvelles de l'Inde , que cette dépêche de Bassora , adressée à notre Ambassadeur à Constantinople , qui l'a fait passer ici ; mais qui ne nous rassure pas sur le sort de nos établissemens dans l'Inde.

» J'ai le plaisir de vous informer , que par des lettres de Madras , datées du premier Février , il paroît que l'escadre Française , consistant en six vaisseaux de ligne & trois frégates , dont j'ai fait mention dans ma dernière lettre , au lieu d'entrer dans la rade de Madras , comme l'on croyoit qu'elle le feroit , a pris la route de Pondichery : il paroît de plus que cette escadre est en mauvais état , & n'a avec elle ni transports ni troupes , à l'exception des troupes de la marine ; que par conséquent elle n'a pu en fournir à Hyder Aly ; que celui-ci a été obligé de lever le siège de Wandewash & Veloure ; qu'il a perdu Carangolly , & paroît rassembler toutes ses forces pour tenter l'événement d'une bataille contre le Chevalier Eyre Coote : on espéroit que le Chevalier Edward Hughes quitteroit Bombay , avec son escadre , dans le cours du mois de Mars , & que la paix se concluroit avec les Marattes ».

(178)

F R A N C E.

De VERSAILLES, le 21 Août.

LE 22 du mois dernier Monseigneur le Comte & Madame la Comtesse d'Artois tinrent sur les Fonts de Baptême, dans la Chapelle du Château, le fils du feu Comte de Reuilly, Mestre-de Camp de Cavalerie, & Enseigne de la Compagnie des Gardes-du Corps de Monseigneur le Comte d'Artois; cet enfant a été nommé Charles-Marie, & les cérémonies du Baptême ont été suppléées par l'Evêque de Tours, premier Aumônier du Prince, en présence du Curé de la Paroisse de Notre-Dame.

Le 31, D. André du Faz, Religieux de l'Abbaye de S. Hubert des Ardennes, présenta au Roi, au nom de l'Abbaye, des oiseaux & des chiens de chasse. Ce présent que l'Abbé de S. Hubert est dans l'usage de faire annuellement à S. M., fut reçu par le Marquis de Vaudreuil, grand Fauconnier de France, & par le Marquis de Forgec, Capitaine du vol du Cabinet.

Le 12 de ce mois le Ministre des Finances a présenté à S. M. MM. Terray & Meulan d'Ablois, le premier en qualité d'Intendant de Moulins, & le second en qualité d'Intendant de Montauban.

La Reine qui avance dans sa grossesse aussi heureusement qu'il est possible, a été saignée le 13 de ce mois.

Le Roi pour récompenser les services de M. de Bully , Doyen du Conseil de Dombes , lui a accordé le titre de Conseiller d'Etat.

L'Abbé Berault-Bercastel , Chanoine de l'Eglise de Noyon , a eu ces jours derniers l'honneur de remettre au Roi les Tomes XI & XII de l'*Histoire de l'Eglise* , Ouvrage dédié à S. M. — M. Moreau , Conseiller en la Cour des Comptes , Aides & Finances de Provence , Conseiller de Monsieur , Historiographe de France , & Bibliothécaire de la Reine , eut le 12 de ce mois l'honneur de présenter à LL. MM. & à la Famille Royale le XII^e Volume de ses *Discours sur l'Histoire de France* (1).

De P A R I S , le 21 Août.

ON s'attendoit à la rencontre de l'escadre Hollandoise avec l'Angloise aux ordres de l'Amiral Parker ; une action entre elles étoit inévitable ; & la manière dont elle a été soutenue fait un honneur infini à la marine des Provinces unies ; elle fait regretter que les divisions de la Meuse & de Zélandé n'aient pas mis en mer assez à tems pour y prendre part. La Régence d'Amsterdam

(1) L'*Histoire de l'Eglise* , par M. l'Abbé Berault-Bercastel , & les *Discours sur l'Histoire de France* , par M. Moreau , se trouvent à Paris , chez Moutard , Imprimeur-Libraire de la Reine & de Madame la Comtesse d'Artois , Hôtel de Cluny , rue des Mathurins. Le 11^e Volume des *Discours sur l'Histoire de France* , qui contient les commencemens de la 3^e. Race , paroîtra dans le mois de Décembre prochain.

ne manquera pas de demander raison de ce retard , elle a aujourd'hui le droit de parler haut , & de faire punir ceux qui ont exposé ses vaisseaux à une défaite complète , malheur qu'elle n'a évité que par la bravoure & les efforts surnaturels de ses Officiers & de ses Matelots. La blessure du Comte de Bentink a beaucoup affligé l'Ambassadeur de Hollande en notre Cour , & tous ceux qui l'ont connu ici.

La lettre de l'Amiral Parker sur cette rencontre nous auroit fort étonné , si nous ne nous étions pas rappelé que cet Amiral , loin d'imiter Rodney , a toujours rendu justice à ses ennemis , principalement lors de son affaire avec M. de la Motte-Piquet. Le compte qu'il rend de son combat ne pouvoit être plus flatteur pour les Hollandois ; & c'est peut-être la première fois que les relations de deux Généraux ne diffèrent point entre elles.

Avec cette intéressante nouvelle venue du Nord , nous en avons reçu en même-temps du Midi. Un Courier expédié de Madrid le 8 nous a appris que la flotte de Buenos-Ayres composée de 18 bâtimens , escortés seulement par 2 frégates , a mouillé à Cadix. Elle n'apporte point d'argent , mais quantité de cuirs & d'autres marchandises de grande valeur. Ce Courier nous a aussi apporté la relation de la prise de Pensacola ; on s'y loue beaucoup de la conduite des François à ce siège ; & le Roi d'Espagne re-

commande fortement M. de Monteil à notre Cour.

On n'a point de nouvelles de l'armée navale. Ceux qui la placent en deçà du Cap Finistère, faisant route au Nord, ne savent dire d'où leur vient cet avis. Ce qui est plus certain, c'est que les corsaires ennemis sont répandus dans le golphe de Gascogne. Deux d'entre eux ont combattu un navire de Boston venant de St-Domingue, qui ne leur a échappé qu'avec peine; depuis ce tems un autre plus hardi, s'est présenté devant la barre de Bayonne & a tiré sur les chaloupes qui l'approchoient le croyant neutre au pavillon Impérial qu'il avoit arboré. Deux autres ont encore eu la hardiesse de mettre du monde à terre sur cette même côte. Mais les payfans s'étant rassemblés, les Forbans se sont rembarqués après avoir perdu quelques hommes. On dit que deux frégates Espagnoles dont l'une est la *Sainte-Perpétue*, se sont emparé de deux corsaires de Liverpool, montant l'un 20 canons, l'autre 16; comme ils avoient des équipages nombreux, les frégates ayant fait 220 prisonniers à cette occasion, il se pourroit que ce fussent les deux corsaires maraudeurs qui ont été enlevés; ceux qui nous donnent cet avis, remarquent en passant que ce sont les premiers corsaires qui ont été pris par des frégates Espagnoles.

» M. le Duc de Crillon, écrit-on d'un de nos ports, a été pris par le calme & forcé de mouiller

(182)

à Carthagène le 30 Juillet ; il y étoit encore le 9 Août. Il est à craindre que les ennemis avertis de son approche ne fuyent les uns vers le port de Mahon , & les autres vers le fort St-Philippe , après s'être emparé de toutes les provisions de l'isle qu'ils mettront en sûreté dans le fort. Quoiqu'il en soit, on ne s'attend pas que les troupes Espagnoles éprouvent de grands obstacles à leur descente. La garnison de Minorque est de 2600 à 3000 hommes au plus , & le Général Murray est trop expérimenté pour s'opposer à une descente qu'il ne pourroit troubler , sans l'empêcher , que par la perte d'une bonne partie de sa garnison. Lorsque les Espagnols se seront logés dans l'isle , on pourra penser à attaquer le Fort St-Philippe. C'est du moins ce que l'on présume , s'il est vrai que notre Cour soit résolue de faire passer 8 bataillons de nos troupes dans cette isle pour seconder les Espagnols. L'un des régimens qu'on nomme déjà est celui de Bretagne , commandé par M. le Comte de Crillon , second fils du Général. Les troupes s'embarquent dit-on , à Toulon vers le 20 ou le 25 du mois prochain. — Ce n'est pas , ajoute-t-on la seule expédition que médite notre cabinet ; plus de 4000 tonneaux sont déjà frétés à Bordeaux pour le compte du Roi ; quantité d'autres bâtimeus arrêtés à Brest , à St Malo , &c. , font présumer qu'il est question d'un transport de troupes considérable , soit pour l'Inde , soit pour l'Amérique Septentrionale «.

Au départ du *Pandoure* qui a apporté les nouvelles que nous avons donné des Antilles , M. de Grasse se dispoisoit à retourner à Fort-Royal , où il devoit laisser 5 à 6 vaisseaux , & faire route ensuite pour St-Domingue avec l'escadre & le convoi destiné pour cette isle ; delà , il se rendra dans l'Amérique septentrionale avec 14 ou 15 vais-

seaux , parce qu'il en laissera quelques-uns au Cap ; ceux de M. de Monteil ramèneront en Europe les convois qui partent dans cette saison. D'après ces avis M. de Grasse a dû partir de Fort-Royal à la fin de Juin , ou dans les premiers jours de Juillet.

La lettre de Rodney au Ministère Anglois , montre combien il a à cœur la prise de Tabago , dont il prétend qu'il a été fort étonné. Il croyoit , dit-on , si bien que les vaisseaux qu'il envoyoit avec l'Amiral Drake , à la défense de cette isle suffiroient , qu'il ne doutoit pas de la prise du *Pluton* & de l'*Expériment* qui avoient escorté M. de Blanchelande ; il se croyoit si sûr de ce succès , qu'il avoit envoyé sur le bricq qui accompagnoit les vaisseaux de ligne & qui a été pris , un Officier pour prendre le commandement du *Pluton*.

« L'*Iphigénie* , écrit-on de Rochefort , commandée par M. de Kersaint , & l'*Aimable* , aux ordres de M. de Sufannet , sont prêtes à appareiller avec les convois du Sénégal & de Cayenne. Ces frégates ont avec elles 5 corvettes & 2 chaloupes canonnières , portant chacune un canon de 24 livres. Si cette flottille veut attaquer l'Isle de Gorée , elle pourra causer , dans ces parages , beaucoup de dommages à l'ennemi. — On va travailler bientôt aux nouveaux vaisseaux qu'on a ordre de construire. — Les maladies de la saison sont plus supportables que les autres années ; elles ne causent aucun ravage. Cependant M. le Comte de Broglie , qui étoit au camp de Saint-Jean-d'Angeli , étant venu ici , est retourné bien malade. Nous faisons des vœux pour qu'il ne soit pas victime de son zèle pour le ser-

vice du Roi ; car il n'étoit venu à Rochefort que pour assister à un Conseil , qu'il étoit le maître d'assembler à Saint - Jean - d'Angeli , sans se déplacer ».

Les lettres de Marseille portent que les différens convois de Syrie , de l'Archipel & d'Alger , formant ensemble 65 navires richement chargés , sont arrivés le 2 de ce mois dans cette rade , sous l'escorte des bâtimens du Roi.

» Le 26 Juillet dernier , écrit - on de Loutoure en Gascogne , le tonnerre a frappé de nouveau une tour , qui s'élève à une hauteur prodigieuse au-dessus du beffroi des cloches. Le 19 Juin 1780 , elle avoit déjà été atteinte par la foudre , & les pierres qui s'en étoient détachées , avoient causé les plus grands dommages aux maisons voisines & au palais Episcopal. Dans le mois de Mai dernier , le tonnerre y avoit fait de nouvelles dégradations ; & le 26 Juillet , à la suite d'un grand orage , pendant les Vêpres , chantées en cette Eglise , qui est une des Paroisses de la ville , cette tour , creuse en-dedans , absolument inutile , & ne servant qu'à effrayer les habitans dans tous les ouragans , qui sont fréquens en ce pays , attendu son voisinage avec les Pyrénées , a encore été considérablement dégradée par le feu du ciel ; les premières qui s'en sont détachées , ont cassé , en tombant , le pivot d'une des grosses cloches , & fait redouter de plus grands malheurs ; en sorte que la destruction entière de cet ornement gothique est le vœu général d'une ville qu'il menace si souvent de plus grands malheurs ».

» Le 29 Juin dernier le feu prit dans un Héméti le la Paroisse de Dampierre , près d'Illou-lun en Betry , dans une maison où demeuroient Jacques Lemoine , & J. Bernard sa femme , Manœuvres , qui ont péri

dans les flammes , malgré les secours de leur fils , qui s'y précipita vainement pour les sauver , & qui en a reçu de dangereuses atteintes. Un second trait qui fait honneur à l'humanité dans la même circonstance , c'est que Simon Laforce , Habitant du même lieu , avoit volé au secours de ses voisins , tandis que le feu avoit pris à sa propre maison , où il a perdu tous ses meubles & ses effets.

L'Académie Royale de la Rochelle n'ayant cru pouvoir couronner aucun des ouvrages qui lui ont été adressés , propose de nouveau pour sujet , *l'Eloge d'Anne de Montmorency , Connétable & premier Ministre sous François I & Henri II.* Le prix sera formé d'une somme de six cents livres , donnée par un Citoyen de la Rochelle , ami des Lettres. Les conditions du concours & la forme de l'envoi sont les mêmes que celles prescrites par toutes les Académies. Les paquets doivent être adressés , francs de porte , avant le 1^{er} Juin 1782 , à M. Seignette , Aidesseur au Présidial , second Secrétaire perpétuel.

Nous n'avons pu refuser de donner de la publicité à la lettre suivante.

J'ai lu , Monsieur , dans votre Journal du 12 Mai dernier , l'annonce d'un Pont , proposé par M. de Valniere , qui paroît devoir procurer de grands avantages , & dont le prix est très-modique. J'avois donné dans le mois dernier le modèle d'un Pont du même genre , qui fut soumis à des épreuves devant trois des plus fameux Architectes de Paris ; il fut arrêté qu'on en construiroit un à Maisons au printems prochain , pour faire de nouvelles épreuves plus en grand. — Le Pont que je propose aura tous les avantages que promet M. de Valniere ; il pourra de plus soute-

sur les plus lourds fardeaux des grandes routes , ce dont M. de Valniere ne parle point. Aucune pièce de bois ne sera exposée aux cruës extraordinaires des eaux ; il n'aura qu'une moitié d'un trentième de l'ouverture de l'arche , au lieu du sixième , qui deviendrait infiniment roide pour les voitures chargées pèsamment : sa réparation sera journalière & successive , de manière qu'on pourra réparer entièrement & même aussi souvent qu'on le voudra , la charpente sous le plancher , sans interrompre le passage. Il ne le seroit pour un moment , que dans le cas où une partie du plancher qui porteroit le pavé , auroit besoin d'être relevée. On voit que la charpente de ce Pont , avec un entretien exact & médiocre , durera toujours , ou du moins ne sera jamais démontée que par parties , qui seront remplacées facilement & à l'instant. C'est ce dont il n'est pas question dans le Pont de M. de Valniere , & ce qui pourtant est bien essentiel sur une grande route , dont la continuation ne peut être interrompue sans causer des retards préjudiciables au commerce. — Quant au prix , je penserois que M. de Valniere peut s'être trompé , ou qu'il a supposé qu'il rencontreroit du roc derrière ses culées ; que le sol n'exigeroit aucunes précautions à prendre pour fonder ; ou qu'il donne trop peu d'épaisseur à ses maçonneries qui ont une poussée assez considérable à essuyer. — Est-il question , sous le mot de culées , des embranchemens des côtés , des piloris , quillage & palplanches , objets de dépense sur lesquels il faut toujours compter le long des rivières , pour faire un ouvrage durable & capable de résister aux fouilles d'eau qui pourroient le miner ? L'article seul des culées avec les accessoires que je viens d'indiquer , doit évaluer au moins la somme de quarante-cinq mille livres à laquelle M. de Valniere fait monter la dépense de son Pont. — J'a-

vous que le mien excéderoit ; mais celui de M. de Valniere peut-il être employé dans toute circonstance ? Soutiendra-t-il l'effort occasionné par la rupture de l'essieu d'un Roulier , & les poids les plus considérables ? A-t-il en un mot les mêmes avantages que celui dont le modèle a été soumis aux épreuves dans le mois d'Avril dernier ? Est-il d'une réparation aussi facile , d'un passage aussi constant ?

Le pavé, charpente, double plancher, garde-foux en fer, le pont sur la longueur de cent-cinquante pieds, & sur la largeur au moins de vingt-sept, coûteroit à-peu-près quarante mille livres, les culées non comprises — Les prix d'où je suis parti sont peut être plus forts que ceux de M. de Valniere ; je crois que ceux qu'il a pris pour Paris sont trop bas. Je ne pourrois comparer la dépense des deux ponts, qu'en connoissant les prix dont il s'est servi. J'ai l'honneur d'être, &c. *** , *Capitaine au Corps Royal du Génie.*

Il paroît une décision du Roi, par laquelle Sa Majesté veut que dorénavant les sujets qui seront proposés pour être nommés à des sous-lieutenances dans les régimens d'infanterie Française, de cavalerie, de chevaux-légers, de dragons & de chasseurs à cheval, soient tenus de faire les mêmes preuves que ceux qui lui sont présentés pour être admis & élevés à son Ecole royale Militaire ; Sa Majesté ne voulant les agréer que sur le certificat du sieur Cherin, Généalogiste, exceptant néanmoins les fils de Chevaliers de Saint-Louis, qu'elle agréera suivant l'Edit du Roi portant création de l'Ecole royale Militaire en 1751, & sa Déclaration du 24 Août 1760, article IX : la preuve de quatre degrés de Noblesse de père y compris le produisant, doit être faite par titres originaux & non par simples copies collationnées ; à l'effet de quoi les parens

des sujets que l'on destinera au service militaire ; adresseront au sieur Cherin les faits généalogiques de leur naissance & les titres originaux justificatifs, l'iceux : & après que ledit sieur Cherin aura examiné & reconnu pour véritables les titres à lui adressés, il remettra son certificat aux parens, qui le feront passer au Mestre-de-camp-commandant du régiment dans lequel ils désireront que le sujet soit placé ; & le certificat du Généalogiste sera joint au mémoire de proposition du Mestre-de-camp-commandant.

Une Ordonnance du Roi, du 4 du présent mois, porte attribution aux Intendans & Ordonnateurs de la Marine, des ventes & autres opérations relatives aux prises faites par les vaisseaux du Roi. Sa Majesté ayant reconnu que ces dernières n'étoient pas susceptibles des mêmes formalités que les prises faites par les corsaires, les intérêts des Actionnaires & ceux des Armateurs exigeant une instruction juridique ; au lieu que les prises faites par les vaisseaux du Roi n'intéressent que Sa Majesté, les Officiers de la Marine royale & les équipages, pour la part qu'Elle leur a abandonnée par l'Ordonnance de 1778. Elle a jugé en conséquence qu'il seroit plus avantageux que les opérations qui suivent le jugement du Conseil des Prises, se fissent à l'avenir par les Intendans de la Marine, & en leur absence, par les Commissaires généraux ou autres Ordonnateurs, en présence des Officiers & équipages preneurs, & à la requête des Contrôleurs de la Marine ; les équipages devant recueillir de ces nouvelles dispositions l'avantage de l'économie dans les opérations, & de la célérité dans la répartition des prises. *Cette Ordonnance est composée de onze articles.*

ERRATA. Les faits contenus dans l'article inséré dans le Journal du 11 de ce mois, page 80, ne sont point exacts, & plusieurs sont faux ; nous nous empessons de les désavouer ici.

De BRUXELLES, le 21 Août.

LA nouvelle de l'action entre les flottes Angloise & Hollandoise , est aujourd'hui l'unique nouvelle & la plus importante ; c'est peut-être le seul combat qui ait eu lieu dans cette guerre , sur l'issue duquel il reste le moins de doute , & dont les Généraux respectifs aient parlé avec plus de modération & d'exactitude. On a vu la relation de l'Amiral Parker, on sera bien-aise de trouver ici celle du contre-Amiral Zoutman.

» Dimanche 5 Août 1781, à la pointe du jour, entre 3 & 4 heures du matin, nous vîmes un grand nombre de navires étrangers au N. N. O. de nous ; nous préparâmes tout pour le combat ; le vent étoit N. E. petit frais , & notre cours étoit N. O. , nous fîmes le signal de se ranger en ligne de bataille , à la distance de la longueur d'un cable les uns des autres , & nous nous avançâmes. Le cutter l'*Ajax* , Capitaine , Comte de Welderen , vint , en attendant , faire rapport que la flotte que nous voyions étoit un convoi ennemi , qui avoit mis à la voile , le 26 du passé , du Sund , sous l'escorte de 11 navires de guerre Anglois , & 4 cutters. A 7 heures , lesdits navires de guerre arborèrent leurs pavillons Anglois , parmi lesquels il y en avoit un de Vice - Amiral , & vinrent sur nous , le convoi restant au vent ; je fis signal de virer , & nous vîmes , ainsi rangés en bataille , nous placer à l'E. S. E. , & fîmes éloigner nos navires marchands à l'O. ; nous vîmes que les 8 navires de guerre Anglois , qui venoient en ligne sur nous , étoient des navires de 60 , 70 , 90 , & un de 40 canons. A 8 heures , le Vice-Amiral Anglois étant

à travers au lof de moi , ils tournèrent avec nous , & la bataille commença ; au moment même le feu fut très-vif de part & d'autre , & toute notre ligne fut engagée. Elle étoit composée des navires suivans : le *Erf Prins* , l'*Amiral-Général* , l'*Argo* , le *Batavier* , l'*Amiral de Ruiter* , l'*Amiral Pot-Hein* & la *Hollande*. Je fus très-vivement & assiduement canonné par deux gros vaisseaux ; le combat dura jusqu'à 11 heures & demie , & fut rude & sanglant. Nos navires , & le mien y compris , étoient alors fort désarmés , & avoient reçu tant de dommages , qu'ils étoient hors d'état de pouvoir manœuvrer plus long-tems. Le Vice-Amiral Anglois doit avoir également souffert ; car il vira pour lors au vent vers l'Est. A midi , nous fîmes retirer le signal d'engager , & nous nous éloignâmes vers l'O. pour réparer nos dommages & navires autant qu'il seroit possible , étant tous extrêmement endommagés par le feu continuel & un combat si long. Nous apperçûmes aussi que le Vice-Amiral Anglois vira de bord à midi & demi avec ses vaisseaux au N. O. , & ils y restèrent flottant pour réparer aussi leurs dommages. Parmi lesdits navires , nous en vîmes un à trois ponts , dont le grand hunier tomba hors de bord. — Nous nous trouvâmes à midi , selon notre estime , à 15 degrés , 96 minutes de latitude septentrionale , & par conséquent la pointe de Torneus en Norwège N. N. E. un tiers Nord 30 mille de nous. — Comme tous les navires de guerre avoient été mis hors d'état de défense , nous fîmes aussi le signal au convoi de s'enfuir avec les frégates *Medenblik* & *Vénus* , & de se mettre , suivant les circonstances , hors de danger pour n'être pas pris ou tomber entre les mains de l'ennemi. — En prenant le large , le *Batavier* , dont la vergue de misaine étoit sans dessus dessous , & qui avoit perdu son hunier d'ar-

timon , tomba presque à bord : son Officier cria , pour nous dire que son Capitaine étoit blessé , & le navire si délabré , qu'il ne pouvoit plus le gouverner. J'envoyai deux frégates pour l'assister & le remorquer en cas de besoin ; mais avant qu'elles fussent arrivées près du *Butavier* , qui avoit été mis hors d'état de manœuvrer , il tomba , vent arrière , & vint près de nous. Le Capitaine de *Kinsbergen* envoya une chaloupe avec le Capitaine Abreson , où étoit le Capitaine Staringh , pour faire rapport qu'ils étoient bien maltraités ; je leur dis , qu'aussi-tôt que nous serions tant soit peu remis , & qu'il seroit possible de gouverner les navires , je ferois le signal de faire voile pour rentrer. Le Capitaine Dedel donna le signal de grands dommages ; le Capitaine Van Braam , d'embarras ; je donnai le signal à la frégate le *Zéphir* de s'approcher ; elle me rapporta qu'elle avoit parlé au Capitaine Van Braam , & que son navire avoit quelques coups sous l'eau ; je la détachai directement pour porter aux Capitaines Van Braam & Dedel , tout secours possible & assistance. — Cependant le Capitaine Dedel tira divers coups de détresse & dirigea son cours au Sud vers la côte de Hollande. Je donnai le signal au Capitaine Van Voensel de venir me parler , & le détachai vers le Capitaine Dedel , pour l'assister , demeurer près de lui , & chercher un port. Entre 4 à 5 heures , je donnai le signal de partir , sur quoi tous les navires qui étoient auprès de nous , après avoir répété le signal au Capitaine de *Kinsbergen* , se retirèrent le mieux qu'ils purent avec les voiles dont ils pouvoient encore faire usage. Je m'approchai du Capitaine Braak , qui nous cria qu'il avoit eu divers coups sous l'eau , & avoit fait beaucoup d'eau ; mais qu'elle diminuoit considérablement par les pompes : le soir : nous vîmes tous

les navires faire voile avec nous. L'Amiral-de-Ruyter a beaucoup de morts & de blessés, & aussi bien que tous les navires, endommagé au corps, à la mâture & aux agrès ; de sorte que j'espère que l'occasion nous favorisera, avec l'aide de Dieu, de pouvoir gagner un port de la République. — J'envoie la présente par M. le Capitaine Comte de Weiden, qui pourra faire, en personne, un plus ample rapport de tout à V. A. S. J'ai l'honneur de me recommander à sa gracieuse protection, & de me dire avec respect, J. A. ZOUTMAN. *A bord du navire de l'Etat, l'Amiral-de-Ruyter, étant à la voile dans la mer du Nord le 1781. Kykduyn Sua quart d'Est 18 minutes nous. P. S.* Sur tous les vaisseaux les Officiers & l'équipage ont montré un courage constant, & ont combattu en lions, aussi bien que sur mon propre vaisseau, dont j'ai été extrêmement content, d'après les informations que j'en ai reçues jusqu'à présent.

On mande de la Haye, qu'un vaisseau Garde-côte de la Frise, ayant pris un vaisseau chargé pour le compte de quelques Habitans d'Emden, le Roi de Prusse a non-seulement réclamé ce vaisseau, mais demandé en outre un dédommagement convenable pour les Propriétaires, & la punition du capteur.

» Les François, écrit-on de Copenhague, ont pris & conduit à l'Isle Maurice un vaisseau impérial, dont le Capitaine avoit eu l'imprudence de donner une attestation de sa main, que le vaisseau & sa cargaison étoient propriété Angloise. Il l'avoit fait pour se dispenser de payer quelques droits au Cap de Bonne-Espérance. Peu de jours après arriva dans ce port la nouvelle de la déclaration de guerre de la part de l'Angleterre à la Hollande. Le Gouverneur du Cap remit cette attestation formelle à un vaisseau François qui en profita pour faire cette capture ».



Les navires faire voile avec nous. L'Amiral-de-Ruyter a beaucoup de morts & de blessés, & aussi bien que tous les navires, endommagé au corps, à la mâture & aux agrès; de sorte que j'espère que l'occasion nous favorisera, avec l'aide de Dieu, de pouvoir gagner un port de la République.

— J'envoie la présente par M. le Capitaine Comte de Welderen, qui pourra faire, en personne, un plus ample rapport de tout à V. A. S. J'ai l'honneur de me recommander à sa gracieuse protection, & de me dire avec respect, J. A. ZOUTMAN.

A bord du navire de l'Etat, l'Amiral-de-Ruyter, étant à la voile dans la mer du Nord le 1781. Kykduyn Sud quart d'Est 18 minutes nous. P. S.

Sur tous les vaisseaux les Officiers & l'équipage ont montré un courage constant, & ont combattu en lions, aussi bien que sur mon propre vaisseau, dont j'ai été extrêmement content, d'après les informations que j'en ai reçues jusqu'à présent.

On mande de la Haye, qu'un vaisseau Garde-côte de la Frise, ayant pris un vaisseau chargé pour le compte de quelques Habitans d'Emmden, le Roi de Prusse a non-seulement réclamé ce vaisseau, mais demandé en outre un dédommagement convenable pour les Propriétaires, & la punition du capteur.

» Les François, écrit-on de Copenhague, ont pris & conduit à l'Isle Maurice un vaisseau impérial, dont le Capitaine avoit eu l'imprudence de donner une attestation de sa main, que le vaisseau & sa cargaison étoient propriété Angloise. Il l'avoit fait pour se dispenser de payer quelques droits au Cap de Bonne-Espérance. Peu de jours après arriva dans ce port la nouvelle de la déclaration de guerre de la part de l'Angleterre à la Hollande. Le Gouverneur du Cap remit cette attestation formelle à un vaisseau François qui en profita pour faire cette capture ».